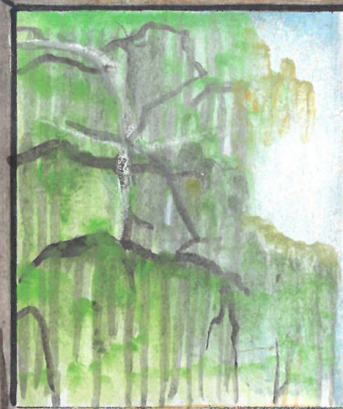




Le jour
où j'ai perdu
la tête



Emilie Lavigne

Table des matières

Chapitre 1	8
Chapitre 2	10
Chapitre 3	18
Chapitre 4	21
Chapitre 5	24
Chapitre 6	25
Chapitre 7	29
Chapitre 8	31
Chapitre 9	34
Chapitre 10	36
Chapitre 11	38
Chapitre 12	40
Chapitre 13	41
Chapitre 14	44
Chapitre 15	49
Chapitre 16	52
Chapitre 17	64
Chapitre 18	68
Chapitre 19	72
Chapitre 20	76
Chapitre 21	79
Chapitre 22	81
Chapitre 23	86
Chapitre 25	94
Chapitre 26	97
Chapitre 27	100
Chapitre 28	105
Chapitre 29	109
Chapitre 30	111
Chapitre 31	113
Chapitre 32	114
Chapitre 33	118
Chapitre 34	122
Chapitre 35	131
Chapitre 36	136
Chapitre 37	140
Chapitre 38	142
Chapitre 39	145
Chapitre 40	149
Chapitre 41	152
Chapitre 42	159
Chapitre 43	163
Chapitre 44	165
Chapitre 45	169
Chapitre 46	172
Chapitre 47	174
Chapitre 48	178
Chapitre 49	179
Bibliographie	182

Les Éditions La Plume D'or
3485-308, avenue Papineau
Montréal (Québec) H2K 4J8
<http://editionslpd.com>

Le jour où j'ai perdu la tête

Émilie Lavigne



Lavigne, Émilie, 1974-

Le jour où j'ai perdu la tête

Publié en formats imprimé(s) et électronique(s).

ISBN 978-2-924594-75-9 (couverture souple)

ISBN 978-2-924594-76-6 (PDF)

ISBN 978-2-924594-77-3 (EPUB)

I. Titre.

PS8623.A835J68 2017 jC843'.6 C2017-940789-9

PS9623.A835J68 2017 C2017-940790-2

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) ainsi que celle de la SODEC pour nos activités d'édition.



Illustration : Isabelle Lalonde

Traduction en créole : Daniel Louis

© Émilie Lavigne 2017

Dépôt légal – 2017

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

ISBN : 978-2-92459-475-9

ISBN ePub : 978-2-92459-477-3

ISBN PDF : 978-2-92459-476-6

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés. Toute reproduction d'un extrait de ce livre, par quelque procédé que ce soit, est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

Imprimé et relié au Canada

1^{re} impression, septembre 2017

« Parce que lorsque nous comprenons l’histoire d’une personne ou d’un pays, notre jugement fait place à une compréhension éclairée et à un sens aigu du discernement, à l’empathie et à la compassion... »
« Parce que d’où je viens, c’est aussi un peu qui je suis... Parce que qui je suis, c’est un peu aussi qui vous êtes... »

À vous, mes chers enfants : Jade, Félix et Daphné... Pour que vous sachiez en partie d’où vous venez...

Fausse horloge / Fo revèy

Je n'suis pas dure à suivre
C'est simplement les autres
Qui n'y arrivent pas
Pourtant, je suis réglée
Toujours aux mêmes fréquences...
Après avoir monté
Le Kilimandjaro
Que fera le grimpeur ?
Il le redescendra
Bien sûr, vous le savez
C'est pareil pour moi...
Après mes hauts sommets
Je descends tout en bas
J'ai mes hauts et mes bas
Comme toutes les montagnes...
Et la grande torpeur
Dans laquelle m'endort
Ma pilule du soir
Me rend parfois très lente
Dans mes moindres pensées
Et pour me réveiller
J'ai besoin de mes high
De mes électrochocs
Et mes mille projets
Après, vous savez bien
Je serai comme l'ours
Qui dort dans sa caverne
Le temps que le printemps
Fasse son premier coucou...
Vous pouvez plaindre les autres
Mes copains de balade
Dans ma vie de malade
Ce n'est pas que je veux
Me défendre, m'excuser
Mais celle qui est à plaindre
C'est la personne qui souffre
Les autres ont le loisir
De la quitter un jour
Mais elle, sa maladie
Restera toujours là
Qui tictaque à vos yeux
Comme une fausse horloge

Chapitre 1

Le sommeil / Domà an

23 octobre 2008 : 7h08

Je suis là, clouée dans mon lit, lasse et immobile. Mon corps désire se lever, mais le cœur n'y est pas. Mon esprit tente de m'encourager : «Allez, allez...» Est-ce vraiment mon esprit, ou est-ce mon cœur qui me parle ? Peut-être s'agit-il de mon âme, ou encore qui sait, les trois à la fois : esprit, cœur et âme ? Malheureusement pour moi, je ne le sais guère, mais chacun semble vouloir dire à l'autre d'aller se faire voir ailleurs. Mais où est donc cet ailleurs ? Je paierais cher pour en avoir le cœur net à ce moment même. Et au fait... l'âme existe-t-elle vraiment, ou est-ce encore une pure invention de l'homme pour l'aider à croire à son essence divine en vue de flatter son ego ?

Je regarde mon cadran à ma droite, et observe les minutes passer : une fois, deux fois... Les chiffres verts défilent, alors que moi je reste plantée là. Je le savais... Je savais qu'un jour j'en arriverais là ; depuis que...

Mon mari, Adam-Wilburt Thomson, levé depuis longtemps déjà, vient interrompre le brouhaha de mon esprit qui tergiversait.

— Alychia, il est 7h15, tu es encore couchée !

Je déteste ce prénom depuis toujours, fruit de ma mère illettrée et d'un curé dyslexique, un peu fêlé. Ma génitrice, appelons-la ainsi, car c'est à peu près tout ce qu'elle représentait pour moi dans la vie, savait qu'il y avait deux façons de faire le son «i», elle a donc, «pour faire beau», comme elle me l'a maintes fois expliqué, utilisé les deux phonèmes cousins (y et i)... Comme elle savait que l'onomatopée «ah !» désigne une vive exclamation et qu'elle voulait que je devienne une femme avec une forte personnalité, elle a opté pour cette finale dans mon nom. Pour l'orthographe, elle a ensuite consulté le Père Robert, ignorant totalement qu'il avait aussi lui-même des difficultés orthographiques de taille. C'est ainsi qu'originellement, Alyciah devint Alychia sur un baptistaire bidon.

Étant donné que le phonème «ch» offre aussi la possibilité d'imiter le phonème «k», la prononciation de mon prénom n'aurait pas été si vilaine. À tout le moins, on aurait pu faire fi de cette bavure et décider de prononcer mon prénom : Alykia... Mais non, à mon grand malheur !... Fallait-il la tête à Papineau pour rectifier cette faute idiote ? Par ailleurs, le curé et ma mère, semble-t-il, étaient loin d'avoir la tête de ce bonhomme que personne ne connaît, tout compte fait, à part la référence à son nom dans l'utilisation de cette stupide expression !

Au début, je m'entêtais à reprendre les fautifs, mais à la longue, j'ai fini par abdiquer. C'est ainsi que l'on m'appelle Alychia, plutôt qu'Alicyah ; tout cela à cause d'une grossière erreur de retranscription.

— Oui, que je lui répons en bayant aux corneilles. Je n'arrive pas à me lever.

— Tu vas être en retard au travail, me prévient-il.

— Je le sais bien, Adam, mais on dirait qu'un train est passé sur mon rail, qu'un dix roues m'a écrasée et maintenant, je suis émietée partout sous les draps.

Bon... bien sûr, ce n'est pas tout à fait ce que je lui ai dit. En fait, ce n'est pas du tout ce que j'ai répliqué. En beaucoup moins poétique, je lui ai simplement soufflé, à moitié éveillée : «Laisse-moi deux minutes et je me lève».

Et les deux minutes passent ; je suis toujours au même endroit, en pyjama, à l'horizontale sur mon matelas. Et le voilà qui revient vers moi.

— Alychia, ne me dis pas que tu n'as rien, this time ! I see that you're too tired to go to work... I'm calling the clinic to say that you will be absent today.

En l'écoutant débiter ces paroles, je me tais... Je voudrais bien lui répondre quelque chose comme : «T'en fais pas, c'est juste une petite fatigue. Demain, j'irai mieux». Mais ma bouche demeure muette, mon cœur troublé, mon corps exténué et mon esprit tourmenté.

Joshua, mon grand de presque treize ans, vient m'embrasser sur la joue droite, suivi de Thalia, neuf ans et demi, qui me dit, de loin, la porte entrouverte : « Bonne journée ». Et voilà Clodia, six ans, qui se jette dans mon lit et me bécote tout partout dans le visage.

— Tu as travaillé fort, hein ? Peut-être un peu trop, hein ? Repose-toi, maman chérie d'amour ! Je peux rester avec toi ? me supplie-t-elle.

— Non, ma belle Clodie, tu as de l'école, aujourd'hui. Allez file ! Bonne journée, vous trois ! que je crie de mon lit situé au deuxième étage, alors que les enfants étaient déjà au rez-de-chaussée à s'habiller pour prendre l'autobus.

— Vous trois ? répète Joshua déjà à l'autre bout du corridor.

— Elle a dit : « vous trois ! », confirme Thalia, maintenant rendue au pied de l'escalier.

Enfin, je sombre dans un profond sommeil.

Chapitre 2

Vivre toi ? / Ap viv, ou ?

Je n'étais pas censée vivre... Ma mère, Bérengère Michel, en avait déjà plein les bras avec ses six enfants qu'elle avait réussi à élever seule, presque sans le sou. Cette septième grossesse était vraiment de trop, surtout à quarante-trois ans, alors que sa vie était sur le point d'être plus paisible et équilibrée.

Elle est allée consulter une prêtresse «mambo», afin de se débarrasser de ce lourd fardeau qui sommeillait en elle. Tout au long du trajet, Bérengère pensait amèrement au jour de ma conception...

Il y avait, au village, un gros Chinois qui était arrivé. Tout le monde croyait que le pauvre homme s'était perdu, puisqu'il n'y avait aucun ONG dans notre ville, ni aucune richesse quelconque à exploiter, comme l'avaient fait tant d'entreprises étrangères auparavant. Pourtant, Xu Lang était bien là.

À ce qu'on disait, Xu Lang, âgé de cinquante ans, était un riche homme qui avait un grand appétit pour les voyages exotiques. En voyant son énorme ventre pendouillant à gauche et à droite, au rythme de son déhanchement digne d'un pingouin dont on aurait coupé la queue, on comprenait vite qu'il avait sans doute un amour encore plus grand pour la nourriture bien grasse et calorifique. En réalité, il avait non seulement soif de voyages exotiques, mais également, et même davantage, de voyages «érotiques», avec la gent féminine de toute origine.

L'homme possédait chez lui un pot rouge imposant, lequel reposait sur un pied en forme de sirène. Avec son regard invitant et sa bouche pulpeuse, celle-ci n'avait nul besoin de parler pour livrer son message. Cette voluptueuse créature tenait dans ses mains un magnifique vase orné de symboles chinois dans différentes teintes de doré, d'argent et de vert jade. Dragons crachant du feu, grillons, serpents venimeux et bonzaïs décoraient élégamment le pourtour du vase.

Dans son trésor chéri, il y avait une centaine de bouts de papier sur lesquels étaient inscrits des noms de pays où il souhaitait vivre d'exaltantes expériences avec une femme de son choix. Chaque trimestre, il pigeait l'un de ces papiers et l'heureux pays gagnant avait la chance inouïe, deux semaines plus tard, d'être l'hôte de ses ébats langoureux.

Le 1er juin 1974, il pigea Haïti. Fidèle à son rituel, il s'acheta immédiatement une carte du pays, ferma les yeux pendant quelques minutes et pointa son gros index sur un endroit. Ce jour-là, ce doigt se posa doucement sur Thomonde. C'est ainsi que deux semaines plus tard, avec l'œil d'un prédateur et l'énergie d'un chien qui aurait dévoré, par malheur, cinq gros œufs au chocolat Cadbury, il posa le pied au sol dans le petit village où vivait modestement la mère d'Alychia.

Celle-ci dut marcher quinze kilomètres sur les terres battues pour rencontrer la dame qui vivait dans une petite case à l'allure miteuse.

Quoiqu'elle fût habituée à voir de si modestes demeures (elle habitait dans une case six fois plus délabrée), elle fut surprise que la grande prêtresse ne vive pas dans un temple, comme toutes les autres personnes portant le même titre ; du moins, tel qu'elle se l'imaginait.

Pour l'occasion, elle s'était vêtue d'une jupe de coton rouge qui s'arrêtait à trois pouces en dessous du genou, ainsi que d'un chandail brun à manches courtes. Sa tête, bien ronde, était drapée d'un tissu rouge, assorti à sa jupe.

C'est à la fois craintive et pleine d'espoir qu'elle cogna à la porte de la grande prêtresse Véronica. La vieille dame lui ouvrit la porte dès que le premier coup fut entendu, comme si elle attendait sa venue à ce moment précis.

— Ki sa ou vlé nan men m'? lui demanda-t-elle, d'une voix sèche. (Que me veux-tu?)

— Je suis enceinte pour la septième fois et connaissant le géniteur, je préfère me débarrasser de l'enfant. Je n'ai pas la force ni le courage de le garder. Peux-tu m'aider?

— Si ! Mais tu devras revenir dans trois jours, à la tombée de la nuit. J'organise une soirée spéciale. Durant ces trois jours, réfléchis à ta décision : tuer ton bébé, ou lui donner la vie. Si dans trois jours, tu en es à la même réflexion, reviens me voir avec cent vingt gourdes pour le service que je te rendrai.

Bérengère repartit dans son village et réfléchit, comme la prêtresse le lui avait recommandé. Ses six enfants, âgés de quatorze à vingt-six ans, étaient déjà mariés et habitaient les villages voisins. C'est donc dans un silence et une solitude de moine que ses pensées fluctuèrent vers sa dernière aventure avec son géniteur, car à ses yeux, son père ne représentait que cela.

Durant une bonne partie de sa vie, Bérengère avait pratiqué le métier de prostituée. Elle avait fui

sa famille dès l'âge de quinze ans, délaissant ses deux frères et ses trois plus jeunes sœurs, du fait qu'elle supportait mal que son père, peu après le décès de sa mère, ait choisi une maîtresse à peine plus vieille qu'elle, soi-disant sa meilleure amie, alors âgée de dix-huit ans. Sans le sou et peu éduquée, Bérangère décida de mettre à profit son plus grand atout, son corps : juste assez mince, poitrine invitante, derrière bien bombé, lèvres charnues, regard d'un profond noir envoûtant et énigmatique.

Comme le condom, à l'époque, était aussi impopulaire que le réfrigérateur chez les Esquimeaux, et comme Ernestine, feu sa mère, n'avait pas eu le temps de lui expliquer le fonctionnement du corps féminin, elle ignorait les règles d'ovulation et tout le tralala. C'est ainsi que durant sa grande carrière de «donneuse de plaisir», qui à son avis, faisait plus chic, elle eut sept enfants, tous de pères différents. Moi, je fus la septième et la dernière...

Xu Lang avait vraiment le flair pour dénicher les bonnes personnes en vue de l'aider à repérer ses proies. En mettant les pieds à Thomonde, il décida de commencer son tour d'horizon chez le Père Robert. Bien que son projet était totalement contraire aux vertus religieuses catholiques, il fut attiré par la petite église miteuse en béton, surplombée par un toit de feuilles métalliques roussies délabré, mais sur lequel on avait réussi à accrocher solidement une magnifique croix en bronze. Ce paradoxe de luxure et de désolation heurtait le regard de quiconque, mais on finissait, à cause d'un je-ne-sais-quoi, à trouver cet établissement charmant et apaisant ; si bien que chaque jour, le tiers du village venait s'y recueillir pour prier.

Comme Xu Lang entrait dans l'église, le curé était posté tout près de l'autel, à préparer sa prochaine homélie. C'est à cet endroit qu'il trouvait l'inspiration pour écrire ses sermons qu'il croyait insufflés directement de l'Esprit-Saint. À vrai dire, à l'entendre, l'Esprit-Saint était carrément morne, ennuyeux et dépourvu de tout humour. En fait, ce sont plutôt ses nombreux lapsus qui rendaient ses homélies particulièrement croustillantes. Ce qui était le plus hilarant, c'est qu'il ne s'en apercevait que très rarement. Le défi était alors de retenir sa bouche pour éviter de pouffer de rire, comme le jour où il voulut bénir le pain et qu'il s'exprima ainsi : «Je bannis ce pain, au nom du Père et du vice et de la verge de Marie, amen»... Juste pour cette raison, ça valait le coup d'assister à son homélie. Toujours est-il que c'était un homme bon et très doux. Il acceptait tout le monde dans son église, même les mendiants, les délinquants et les prostituées.

Xu Lang, de sa démarche dérisoire, marcha en se dandinant à petits pas vers le curé. Celui-ci, perplexe en voyant le Chinois venir à lui, alors que tout ce que les Thomondoïses avaient vu d'exotique depuis belle lurette se résumait à sa peau blanche, ses yeux pers et une canette de sirop d'érable, ne savait pas trop comment réagir. Il leva donc furtivement les yeux et fit semblant d'écrire, question de se donner une contenance.

— Nihow, dit Xu Lang en chinois, ayant oublié comment dire bonjour en français.

— Miaou ? répéta Père Robert en imitant stupidement le miaulement d'un chat qui viendrait de tomber dans une bassine d'eau froide.

Décidément, il devait se calmer et se concentrer. Il déposa son crayon sur l'autel et se leva de sa chaise en s'avançant timidement vers l'obèse.

— Bonjour ! lui dit-il. Moi quoi pouvoir faire pour vous ?

Il parlait ainsi parce qu'il avait déjà écouté le long métrage «La rage du tigre», film d'arts martiaux chinois du célèbre réalisateur Chang Cheh, et se rappelait que les Asiatiques parlaient à peu près de cette façon. Et il ajouta impulsivement «Miaou», à la fin de son interrogation, question de mettre l'autre plus à l'aise.

— Moi chéché endloit où pouvoil rencontlé femme jeune et jolie.

— Femme jolie ? s'indigna le prêtre, et pourquoi donc ?

— Moi vouloil faile photo avec elle.

— Vous vouloir faire faute avec elle ? répéta Père Robert.

— Non... photo... (Il imita le geste et le religieux comprit enfin, encore plus scandalisé.)

— Moi pas connaître femme pour ça, lança le curé avec un brin de dégoût dans la voix.

— Ah !... Moi vouloil faile porno... euh... jornaux avec elle, moi jolnaliste, mentit-il avec adresse.

— Et pourquoi une jolie femme ? questionna Père Robert en insistant bien sur le mot «jolie» et n'ayant pas entendu la première bétise de son interlocuteur.

— Moi vouloil dévoiler beauté femme...

— Vous vouloir dévoiler femme ? répéta le prêtre de plus en plus outré.

— Non, moi vouloil dévoiler femme dans tous pays poul pouvoil dit merci à elles, poul honoler femme et leur tlavail poul pays.

Le Chinois commençait enfin à gagner des points aux yeux du prêtre. Il n'avait jamais compris pourquoi la religion catholique considérait bêtement les femmes comme inférieures aux hommes en interdisant aux

religieuses de poser les mêmes gestes que les prêtres. Il s'insurgeait aussi devant le fait qu'il n'y avait pas si longtemps, (et encore dans certains pays de nos jours, toute religion confondue), les femmes ne pouvaient assister à la messe si elles étaient dans leurs périodes menstruelles.

Jadis, au sein de la religion catholique, les femmes jugées impures avaient l'obligation de porter un chapeau, en signe de soumission, une fois rendues à l'intérieur de l'église. Aussi ridicule que cela puisse paraître, si la gent féminine avait oublié sa parure à la maison, elle pouvait se coiffer la tête d'un vulgaire papier mouchoir en guise de consolation... Dans un tel contexte, il n'est pas étonnant que beaucoup de pères, canonistes, théologiens et dirigeants de l'Église s'opposaient à l'ordination de prêtres féminins à cause de leur menstruation qui à leurs yeux, et par le fait même, aux yeux de Dieu, les rendaient rituellement impures.

— Oui, photo femme pour journaux, pas problème, répondit le curé avec un soudain enthousiasme. (Le féministe en lui avait repris du poil de la bête). Bien sûr ! Bien sûr ! poursuivit-il... Moi connaître tas de jolies jeunes femmes travaillantes à l'ouvrage pour élever leurs enfants. Laissez-moi encore une heure et moi vous les présenter.

À ce moment, Bérengère entra dans l'église pour demander à Père Robert s'il désirait qu'elle lui prépare son dîner à l'instant. Elle était vêtue d'une robe turquoise, ceinturée d'un ruban rouge à la hauteur des hanches. Comme toute coiffure, elle avait le crâne fraîchement rasé de deux semaines, ce qui accentuait ses grands yeux noirs jais, ses lèvres pulpeuses et son petit nez retroussé. À quarante-trois ans, malgré six grossesses et un travail de jardinière et ménagère éreintant, elle paraissait encore toute jeune.

Le gros Chinois fut subjugué par elle. Il la suivit du regard, sans pouvoir s'en détacher. Mystérieusement, il était attiré par elle... Voilà, il avait trouvé LA femme...

Puisque ma mère était très chrétienne (en fait, elle s'était découvert ce penchant trois ans plus tôt, alors qu'elle commençait à travailler auprès de Monsieur Robert), elle vécut trois jours d'inquiétude et de questionnements. Elle savait bien que l'avortement était chose interdite chez les catholiques. Dans son corps frêle, un vent de tourmente la faisait chambarder entre la certitude et le doute. Autant elle ne voulait pas déplaire aux règles catholiques, autant elle se sentait incapable de s'occuper de la petite vie qui grandissait en elle.

Au bout de trois jours, c'est la raison qui l'emporta. «Un avortement naturel n'est pas un péché ; ce sera un peu comme faire une fausse couche», se dit-elle. Après tout, ce n'est pas comme se faire ouvrir les entrailles par des charognards munis de pinces métalliques pour enlever l'avorton, comme certaines de ses connaissances l'avaient déjà expérimenté. Elle n'aurait qu'à demander au curé du village de lui donner une petite avance sur son maigre salaire de domestique et de jardinière. Mais elle ne put, une dernière fois encore, chasser les pensées qui scellaient à présent son sort au destin de ce foutu Chinois...

Xu Lang avait accepté, en guise de politesse, de rencontrer les trois femmes que le prêtre avait à lui présenter. Elles étaient effectivement d'une grande beauté, mais rien n'égalait le magnétisme que Bérengère avait produit sur lui. Il fit donc semblant de s'y intéresser, prit des photos d'elles en train de piler le petit mil, laver la vaisselle, cuisiner les repas et aller chercher l'eau au puits avec leur petit bébé bien cantonné dans leur dos, un foulard enrubanné et attaché solidement par un nœud à la hauteur de leur nombril.

«Maintenant, se dit-il, comment faire pour rencontrer LA femme sans éveiller les soupçons du curé quant à mes réelles intentions ?» Après réflexion, il décida d'y aller de façon plutôt directe :

— Femme qui travaille avec vous, son nom est ?

— Elle s'appelle Bérengère Michel, répondit le curé, redevenu tout à coup légèrement suspicieux. Vous savez, elle a quarante-trois ans, elle n'est plus vraiment très jeune...

Le gros Chinois décela, avec amusement, un léger ton de jalousie et de possessivité dans la voix du religieux.

— Oh ! Moi pensais que vingt-cinq ans cette femme ! Mèvelleux ! Vous savez, partout dans le monde, femme paient tlès chël pou petit pot de clème poul restler jeune, pas elle ! Mèvelleux ! Moi faile honneul à cette femme en photogaphiant elle !

Il avait touché un autre point sensible de Père Robert, qui trouvait que les Nord-Américaines n'étaient, en réalité, que des beautés artificielles avec leurs teintures de toutes les gammes de couleurs inimaginables et leur maquillage extravagant. Le rouge à lèvres vermeil, si à la mode depuis Marilyn Monroe, le répugnait au plus haut point, du fait qu'il lui rappelait le rouge de la pomme croquée par cet imbécile d'Adam. Sans cet incompétent qui a rejeté la faute sur Ève, qui elle-même, l'a rejetée sur le serpent, l'humanité se porterait beaucoup mieux, aujourd'hui. Du moins, le croyait-il...

— Oui, oui ! Très bonne idée ! Elle prépare mon souper à dix-sept heures et ensuite, à partir de

dix-huit heures, elle est libre.

Tout heureux du projet du Chinois, le jugeant fort noble, le Père en oublia d'emprunter son faux accent chinois.

— *Vous pourrez aller cogner à sa porte, poursuivit-il, elle y sera à coup sûr.*

C'est exactement ce que le touriste fit. Lorsqu'il frappa à sa porte, elle venait tout juste de se laver et son corps embaumait délicieusement l'air grâce à son odeur de fleur du frangipanier, arbre à feuilles caduques d'Haïti très résistant, aussi bien aux sécheresses qu'aux pluies abondantes et aux chaleurs suffocantes.

— *Nihow, Bounjoul, lui dit Xu Lang. Avoil vu nous à l'église ce matin.*

— *Oui, je me rappelle très bien de vous, répondit-elle avec un léger dégoût.*

— *Toi jaldinière et cuisinière ?*

Ne voulant pas prolonger la conversation davantage, Bérangère répondit :

— *Jardinière, cuisinière, mais surtout prostituée !*

Elle croyait avoir prononcé le mot assassin dans l'espoir de mettre un terme à cette conversation absurde au plus vite, non sans se demander pourquoi cet homme, apparemment immensément fortuné, s'intéressait à une vieille femme paumée comme elle. À sa grande surprise, elle vit un sourire amusé se dessiner sur ses lèvres.

— *Mèvelleux, Mèvelleux ! s'exclama le Chinois qui adorait les femmes directes et sans chichi. Euh... toi vouloil aventure avec moi ?*

— *Tu veux une tarentule avec moi ? M pa konprann byen. (Je ne comprends pas très bien.)*

Cette fois-ci, l'homme s'efforça de bien séparer les syllabes et de les prononcer du mieux qu'il le pouvait.

— *Non ! A-ven-tu-le !*

Affolée, ma mère se mit alors à crier : «Yon avanti avèk ou ? Non ! Non ! Non, pa di tou !» (Une aventure avec vous ? Pas du tout !)

En fait, cela faisait trois ans qu'elle avait renoncé à la prostitution, soit depuis qu'elle avait trouvé du travail chez Père Robert. Dès lors, elle avait mis une croix sur cette forme d'art et de comédie plutôt dramatique et malsaine. Père Robert avait, selon elle, sauvé son âme en lui prodiguant les enseignements de Jésus. Et ce Chinois, avec ses yeux plissés comme s'il venait tout juste de se réveiller après une vilaine beuverie, doublé de trois plis dans le cou et encore deux fois plus, imaginait-elle, sur son ventre proéminent, la répugnait au plus haut point. Quatre ans auparavant, elle n'aurait sûrement pas craché sur cette offre, mais à présent... et étant donné la marchandise guère invitante...

— *Moi pouvoil donner glos sous à toi ! Ton plix ?*

— *Pri mwen... Hum... hésita-t-elle quelques instants.*

Elle décida de jouer le jeu pour connaître jusqu'où ce Chinois fou pouvait aller pour passer une nuit avec elle. Elle lui expliqua d'une voix ennuyeuse qu'elle pouvait lui proposer sept forfaits différents pour l'amener au septième ciel : la Petite créole, l'Escalade, la Montagneuse, la Onduleuse, la Serpentine, la Tornade et enfin, la Totale, qu'elle appelait aussi le Septième ciel. Elle prit bien son temps pour lui expliquer ses sept spécialités, convaincue qu'il ne comprenait absolument rien de ce qu'elle disait et qu'il abandonnerait son projet, mort d'ennui... Mais plus elle parlait, plus sa voix devenait captivante, son discours finissant par s'accompagner d'un non verbal plutôt évocateur. «Finalement, la Totale, pour ainsi dire, c'est comme un hot-dog all dressed, mais avec le ketchup en bonus ! Mais, euh... c'est vrai, vous ne connaissez pas les hot-dog américains, n'est-ce pas ?»

Toujours aussi subjugué, le Chinois répliqua doucement, dans un murmure :

— *Moi juste vouloil toi.*

Bérangère plongea alors son regard dans ses yeux ; une minute, deux minutes... puis y perçut la même bienveillance qu'elle observait dans les yeux tout pleins de bonté de la statue obèse cachée au fond du bureau de Monsieur Robert, lui qui chérissait en secret les enseignements d'un homme appelé Bouddah. Elle savait bien que l'homme devant elle n'était pas ce demi-dieu, mais elle se laissa bercer par cette douce illusion qui l'apaisait et lui faisait sentir qu'avec lui, elle était en sécurité.

— *Hum... fit-elle dans un léger murmure. D'accord, cent vingt gourdes pour toi... un prix d'ami.*

Xu Lang plongea son regard dans celui de la femme et la sentit enfin prête à faire un court et doux voyage avec lui. Il lui prit les mains, les porta sur ses deux bajoues d'écureuil bien généreuses. Ensuite, il les posa sur son front, avant de les guider jusqu'à ses yeux qu'il tenait fermés, de peur de se rendre compte qu'il ne s'agissait que d'un simple rêve.

À partir de ce moment, les mains de Bérengère n'avaient plus à être activées par son partenaire ; elles se baladaient maintenant tendrement sur tout le corps de ce dernier, au gré de son désir. Puis elle frotta longuement son nez dans son cou. Elle qui s'attendait à ce qu'il empesté la sueur et la suie, découvrit plutôt l'odeur d'une épice enivrante qu'elle n'avait encore jamais sentie : un parfum à la fois de miel, de cannelle et d'une épice dont elle ignorait le nom.

Xu Lang n'en croyait pas ses yeux. Jamais il n'avait éprouvé un tel désir et un tel élan de tendresse pour une femme. Il commença à caresser son crâne bien arrondi, et ensuite, ses mains descendirent doucement vers son dos. Après quoi, il l'entoura de ses bras de géant. Bérengère se laissa pelotonner sur son gros ventre qu'elle trouva, au final, chaud, réconfortant et plutôt lisse. Elle sentait la chaleur monter de ses orteils, en passant par ses jambes, pour remonter dans son hara et son plexus, puis jusque dans sa gorge. Toutes les cellules de son corps voulaient goûter à ce pur bien-être.

Une minute... et fini les regrets d'avoir lâchement laissé ses frères et sœurs à un père égocentrique et paresseux. Deux minutes... dissolus les remords d'avoir quitté ce père sans jamais lui avoir donné de nouvelle. Quatre minutes... terminé le sentiment d'avoir été abandonnée par sa maman décédée trop hâtivement alors qu'elle était en plein cœur de l'adolescence. Six minutes... effacées la peur et la honte de l'avoir déçue en choisissant un métier plutôt dégradant (elle s'imaginait que sa mère, envahie par la honte, s'était retournée dans son propre tombeau pour éviter d'être témoin de la déchéance de sa fille aînée). Huit minutes... parti le sentiment de n'être qu'une marchandise qu'on jette après avoir été utilisée... Dix minutes... plus de pensées, juste le moment présent...

Toute cette tendresse improvisée, non incluse dans un forfait bidon, mais venant tout droit du désir réciproque, fit un bien incommensurable à Bérengère. Plus l'intensité augmentait, plus ses lointaines blessures s'éloignaient, l'incitant à s'abandonner complètement et follement à cet étranger qui la désirait plus que tout.

Et c'est ainsi que les deux corps dansèrent comme s'il s'agissait des trente dernières minutes de leur vie. Leurs cris entremêlés accentuaient le rythme de leur battement cardiaque à une vitesse fulgurante. Deux battements de cœur, au diapason, frappaient simultanément la cadence. Dans toute cette excitation, les deux amants fous en oubliaient presque de respirer.

Longue fut la valse des deux solitudes qui étaient à présent soudées l'une à l'autre. Même après que les deux valseurs eurent mis fin à leur langoureuse danse dans un dernier soupir d'extase, la magie continua d'opérer. Doucement, des gouttes salines prirent naissance dans les yeux noirs de Bérengère, glissant sur ses joues lisses et se déversant en flots de larmes sur le dos de son compagnon de nuit. Elle ne se rappelait plus la dernière fois qu'elle avait pleuré. Mais cette fois-ci, il s'agissait, pour la première fois, de larmes de bonheur...

Les deux amants restèrent lovés l'un à l'autre tout le reste de la nuit, et dormirent comme des bébés jusqu'au lever du soleil. Mais après que le coq eut chanté sept fois, Xu Lang était déjà parti, laissant sur la table un montant mille fois plus élevé que ce qui avait été convenu...

Lorsqu'elle se réveilla, Bérengère sourit béatement. Mais ce sourire fut de courte durée. Très vite, elle s'aperçut que son amant de la veille avait pris la poudre d'escampette sans même lui laisser un mot. «Tous les mêmes, les hommes ! Trois petits trous et puis s'en vont». Cette dernière phrase lui rappelait une vieille chanson que sa mère lui chantait, mais pas tout à fait avec les mêmes mots ni la même signification.

Extrêmement déçue pendant quelques instants, elle ôta rageusement les draps et les couvertures de son misérable lit, lequel en avait pris tout un coup, la veille, sous le poids et les pirouettes du couple d'un soir. Elle entreprit dès lors de le laver pour effacer toute odeur et toute trace de cet homme qui, au final, ne valait pas mieux que les autres.

Elle sortit sa planche à laver, trempa la literie dans un seau d'eau et frotta frénétiquement le linge sur celle-ci, tout en le savonnant. Au rythme de ce geste orageux, les larmes guérisseuses de la veille s'étaient métamorphosées en des gouttes amères de colère, de déception, mais surtout, de grande tristesse.

Une fois le linge nettoyé, elle se sentit mieux et avait repris ses esprits. N'empêche que ce Chinois lui avait offert une expérience envoûtante et hors du commun. «Il ne me devait rien, conclut-elle, à part les cent vingt gourdes que je lui ai réclamées... Hum... allons, Bérengère, ressaisis-toi un peu, bon sang ! s'encouragea-t-elle».

Lorsqu'elle aperçut les cent vingt mille gourdes posées sur la table, elle faillit s'évanouir et c'est juste à temps qu'elle s'agrippa à la bordure du meuble. À la fois heureuse et ambiguë, elle ne savait quoi penser...

Mais maintenant qu'elle était enceinte, elle ne pouvait pas utiliser cet argent pour tuer l'enfant qui la liait à Xu Lang. Dès le lendemain de son aventure avec le gros Asiatique, elle avait décidé de couper tout lien avec lui, si minime soit-il. Elle s'était donc empressée d'aller distribuer ce magot équitablement parmi

ses six enfants. Pour la première fois, ceux-ci se montrèrent un peu reconnaissants en lui lançant un simple «Merci, *manman*». «Et puis le travail ?», daigna ajouter Jean, son fils aîné, telle une pure question de formalité. Aucune interrogation sur la façon dont elle s'y était prise pour dénicher tout cet argent, ni même sur sa santé. Décidément, elle n'était que la génitrice de ces six enfants, rien de plus !

C'est sans difficulté qu'elle réussit à trouver l'aide financière nécessaire à son projet de m'assassiner. Le curé Robert appréciait tellement ses services (et son bas prix), qu'il lui donna tout de suite les cent vingt gourdes espérées.

C'est ainsi que, par un certain soir d'été, elle se retrouva de nouveau chez la prêtresse. Comme le bruit sourd des tambours se faisait entendre à des kilomètres à la ronde, elle n'eut aucun problème à repérer la bonne case, malgré la pénombre.

Il se trouvait là une trentaine de personnes ; certaines étaient vêtues de parures et d'habillements tous plus extravagants les uns que les autres, la tête recouverte d'un foulard rouge, tout comme ma mère, tandis que d'autres étaient presque nues, le corps orné de divers dessins représentant des squelettes, des serpents, des faucons et des araignées. De même, on pouvait y voir des signes bariolés, chacun ayant une signification bien particulière.

Tous étaient rassemblés en cercle et se tenaient par la main. Au milieu, une poupée d'ébène gisait sur le dos. Dès que Bérengère arriva, on habilla la statuette à son image. Son accoutrement était similaire à celui qu'elle portait lors de sa première visite : jupe rouge et foulard assorti à la tête, sauf que cette fois-ci, le chandail était blanc. Véronica, sans même un bonsoir, lui ordonna de se coucher sur le dos, à côté de la poupée. C'est alors que les tambours se firent plus insistants et que tout le monde se mit à chanter et à tourner autour de Bérengère.

Véronica dirigeait les figurants selon sa bonne volonté, les sommant de tourner à gauche ou à droite, selon des règles rythmiques qu'elle seule connaissait. Lorsqu'on entendit six coups de tambour bien distincts, la prêtresse entra à l'intérieur du cercle.

Avec une poudre rouge, elle dessina la silhouette de la demanderesse tout autour de son corps qui semblait inerte. Elle répéta ce geste avec la poupée, mais en utilisant de la poudre bleue.

Elle fit un signe sur le hara de Bérengère et lui arracha quelques poils pubiens qu'elle déplaça sur l'hymen de la statuette. Ensuite, avec une petite lame, elle traça une ligne très fine sur sa paume gauche et recueillit soigneusement le sang qu'elle étendit sur le ventre et le pubis de la poupée. Les tambours redoublèrent encore de volume. C'était à peine si on pouvait entendre les paroles scandées par la foule :

*« Pas de place pour toi, bébé noir
Pas de place pour toi, au revoir
Retourne à la terre, poussière
Cherche une autre mère, chimère
Tu es éphémère, poussière
Yemendja, nous t'implorons
Ô toi, déesse de la mer
Mamiwata, entends notre prière
Libère cet avorton
Pas de place pour lui, oh non ! »*

Une petite araignée brun-orangé tachetée de blanc sur le dos apparut soudainement. L'insecte suivit calmement la grande poudre rouge qui entourait ma mère et le tracé bleu autour de la statuette de bois. Son parcours prit fin sur la main gauche de la poupée, où elle s'immobilisa pendant précisément trente-trois secondes. Après quoi, elle disparut aussi vite qu'elle était apparue.

C'est alors que Bérengère commença à se tortiller. Une douleur au bas ventre s'étant emparée d'elle, elle se leva et se mit à danser de façon frénétique. Des cris hystériques s'élevaient entre la foule et elle. Elle criait : «Sors de moi, hors de moi !», et la foule lui renvoyait en écho : «Sors de toi, hors de toi !». Ma mère répéta cette phrase six fois, avant de prendre la poupée et la jeter en dehors du cercle. Elle se pensait guérie. La douleur s'était évanouie.

D'ores et déjà, je savais que si je survivais à ce sortilège, je serais une battante ; pas une chiffée molle sans colonne qui pleure pour un rien, mais une vraie dure à cuire ! Non, moi, Alychia Michel, serais née pour être une femme aussi courageuse et forte que Toussaint Louverture, sauveur de notre île. En silence,

je l'invoquai. Ma mère ne le savait pas, mais en vérité, c'était l'esprit de cet homme qui avait fait taire ses gémissements et ses cris de douleur.

Toussaint Louverture

Toussaint Louverture
Viens donc faire ombrage
À cette Yemendja
Qui pèse sur mes pas...
Toussaint Louverture
J'implore ton courage
Sois ma signature
Contre sortilège
Qui me prend au piège...
Là-bas tout au Nord
J'entends un grand homme
Dont je serai la somme
Il sera le port
Où j'accosterai
Pour me libérer...
Je suis blanche et brune
Comme cette araignée
Qui sera ma lune
Tard, la nuit tombée...
Toussaint Louverture
Sois ma couverture
Contre Mamiwata
Qui me fait combat
Toussaint Louverture
Sois ma couverture
Je suis blanche et brune
Telle est ma fortune

C'est ainsi que moi, Alychia Michel, naquis le 6 mars de l'année 1975, non sans avoir déjà eu la géniale idée d'emmerder ma mère dès mon arrivée dans ce bas monde. En effet, à son grand désarroi, la première chose que je lui présentai fut mon tout petit derrière. Ce ne fut pas, à proprement parler, un accouchement facile, surtout pour une femme de quarante-quatre ans... Lorsqu'elle me donna naissance, ma mère pensait qu'il s'agissait des derniers moments de sa vie.

Une fois bien assis dans son siège d'avion, du moins, aussi confortablement que son obésité pouvait le lui permettre, Xu Lang repensa à son aventure de la veille... Jamais il n'avait ressenti un sentiment si foudroyant envers une personne. Mais était-ce vraiment un réel sentiment, ou vulgairement, la satisfaction d'avoir vécu l'expérience orgasmique la plus explosive de sa triste vie ? Que cherchait-il réellement à trouver à travers ses rencontres trimestrielles avec la gent féminine issue de tous les coins du monde ? Avait-il enfin trouvé LA femme ?

En pensée, il passa en revue chaque moment vécu auprès de Bérengère, de cet instant où il avait croisé son regard pour la première, jusqu'au tout dernier moment où il avait longuement admiré et caressé son corps

lisse et longitudinal d'ébène... Mais il fallut que ce maudit coq chantât, le laissant à son dilemme : prolonger la rencontre avec cette femme qui lui faisait perdre tous ses moyens en tentant le tout pour le tout, ou partir comme un voleur, sans même laisser un mot ou une adresse ? Au troisième chant du coq, il opta pour le second choix. Jamais une femme comme Bérengère ne saurait aimer le gros homme riche et insignifiant qu'il était.

Il prit donc la poudre d'escampette. Métamorphosé, sa démarche ne ressemblait plus à celle d'un pingouin sans queue, mais bien à celle d'un valeureux soldat marchant la tête haute, heureux d'avoir servi une noble cause. Léger, d'un pas tout de même encore hésitant, le cœur tanguant entre le bonheur et le chagrin, il partit à la poursuite de son destin.

Son destin ne fut hélas que de courte durée après cette histoire d'un soir. Repassant à la loupe ses derniers instants avec Bérengère, à l'apogée de leur symphonie fusionnelle, trois grands coups se logèrent dans le cœur de feu Xu Lang, sans lui laisser la chance de revivre, virtuellement, la fin de son idylle avec la femme de ses rêves. Il siégeait à présent, tête penchée, immobile, tel un vainqueur prêt à recevoir sa médaille de bravoure. Était-il mort d'amour, ou mort de ne pas avoir su aimer à temps ? À trente mille pieds au-dessus du niveau de la mer, dans cet avion qui le ramenait chez lui, il ne pouvait être plus près pour enfin atteindre le 7^e ciel...

Deux solitudes / De solitud

Eux, deux solitudes
Temps d'un interlude
Se sont fracassés
Ensemble à s'aimer
Se sont-ils aimés ?
Que je me demande
Amour ou plaisir
Folie ou désir
Qui vraiment commande ?...
Eux, deux solitudes
Temps d'un interlude
Ont fait corps à corps
Encore et encore
Pour former mon moi
Je suis Alychia
Me suis-je donc aimée ?
Que je me demande
Soi-même ou bien l'autre ?
À qui va la faute ?
Qui vraiment commande ?

Chapitre 3

Mes premiers pas / Premye etap mwen

Bien que quasi incroyable, le ventre de ma mère prit tout son temps pour montrer ses premiers signes de grossesse, comme si son esprit tourmenté refusait de me laisser la place que je revendiquais dans la chaleur de son bedon encore bien plat. De plus, à quarante-quatre ans, elle était en plein milieu de la période que sa meilleure amie Edna appelait haineusement «les Grandes chaleurs». C'est pourquoi cela lui prit près de cinq mois avant de s'apercevoir que les incantations de Véronica la sorcière avaient bel et bien échoué. Cette fois-ci, c'est la vie qui avait triomphé.

Bérendère s'en aperçut quand je lui assenai trois petits coups de tête à la hauteur du nombril. En colère contre cette Véronica de malheur, qui, semble-t-il, ne valait pas mieux qu'un ver de terre à qui on aurait demandé d'attaquer son prédateur plutôt que de se faire gober vulgairement par ce stupide poisson sans cervelle, elle se jeta sur son modeste lit et donna une vingtaine de coups de poing sur son oreiller déjà très mal en point. Au vingtième coup, l'oreiller se fendit en deux et rendit l'âme en virevoltant rageusement sur la porte de la pauvre maisonnette où il logeait depuis belle lurette. En ramassant tous les petits morceaux de molleton du coussin éventré, Bérendère se calma et commença étrangement à ressentir une émotion qui variait entre l'amertume, la joie et la nostalgie.

Déjà cinq mois que ce Xu Lang était parti. Pourtant, son odeur si unique, si exaltante, si enivrante, embaumait encore tous les petits recoins de sa demeure. Sans vouloir se l'avouer, le parfum de ce gros Asiatique l'avait ensorcelée, complètement envoûtée, et était à présent imprégné partout dans les moindres parcelles de son coeur. En secret, elle chérissait le rêve fou qu'il revienne vers elle pour l'emmener dans cette Chine qu'elle ne connaissait guère, pays qui n'avait que peu de ressemblances avec le sien, mis à part les rizières qu'on y cultivait. «Maintenant, comment faire pour que Père Robert ne s'aperçoive de rien ? S'en serait-il déjà aperçu avant moi ?» Elle chassa vite cette dernière idée et prépara un subterfuge... le moins mensonger possible. Elle allait tout de même tenter de duper un curé, un grand ami de son cher Jésus...

— *Père Robert, lui dit-elle, j'ai une demande spéciale à vous faire. Vous savez, je travaille très fort pour vous. Ce n'est pas que je me plains, au contraire, j'adore rendre votre maison à son plus beau. Chaque jour, lorsque je nettoie votre demeure et notre église, j'ai l'impression de laver un peu tous mes péchés, exagéra-t-elle, pour donner meilleur effet.*

— *Mais allez, que diable ! Que voulez-vous donc, très chère ?*

— *Vous savez, j'ai rarement le temps d'aller voir mes enfants qui sont éparpillés un peu partout dans les villages voisins. Il y a certains de mes petits-enfants que je n'ai même pas eu le bonheur de rencontrer encore !*

— *Hum... hésita le curé en l'incitant à poursuivre.*

— *En fait, j'aurais besoin de cinq mois de congé. J'ai déjà trouvé quelqu'un de confiance qui pourrait me remplacer. Il s'agit d'Émeline, ma voisine ; je lui ai déjà tout expliqué le travail à faire.*

Le curé, qui appréciait bien Bérendère, fut quelque peu troublé par cette demande. En fait, si sa religion lui avait permis d'avoir une femme, c'est une personne en tous points comme elle qu'il aurait choisie. Il se demandait bien comment il pourrait faire pour se priver d'elle pendant aussi longtemps, elle qu'il voyait chaque jour depuis déjà trois ans. Trouvant cette pensée très égoïste de sa part, il secoua ses mains sur sa toge noire, comme s'il époussetait ce vilain élan de faiblesse, et dit tout simplement :

— *Mais bien sûr, voyons, si c'est ce que tu désires. Et le départ est prévu pour quand ?*

— *À l'instant même, répondit Bérendère, soulagée, en espérant que son supérieur n'ait pas remarqué son empressement à répondre.*

Et c'est ainsi qu'elle partit vivre les cinq mois suivants chez son amie Edna, car il était hors de question de se pointer chez ses enfants avec cette rondeur. Comment leur faire croire à un problème d'embonpoint alors que celui ne l'affectait qu'à un endroit bien précis : son ventre ? Et que diraient-ils de leur mère, elle que déjà, ils ne considéraient guère plus importante qu'un chien errant à qui on lance les restants périmés ? Et quelle serait leur réaction en apercevant cet enfant qui désirait tant vivre ? Au fait, de quelle couleur sera-t-il ? Aura-t-il les yeux plissés de ce Xu Lang ? Devant cette interrogation, Bérendère devint tout à coup très angoissée...

Malheureusement, quand je naquis, la première chose que ma mère remarqua, après mon tout petit popotin, fut mes yeux plissés en forme d'amande. La deuxième chose qu'elle observa fut mon teint. Durant

les premiers jours de ma naissance, la couleur de ma peau ressemblait à celle de n'importe quel enfant mulâtre que ma mère avait déjà vu ; donc pas trop de problème jusque-là. «S'il vous plaît, Seigneur Jésus, seulement les yeux, pria ma mère, seulement les yeux !» Mais le cinquième jour, elle s'inquiéta. De café crème très dilué, mon teint devint légèrement jaune.

— T'en fais pas, la rassura Edna, c'est sûrement la jaunisse !

Mais ce fut une sévère jaunisse qui s'étala sur plusieurs mois... même qu'elle finit par s'éterniser, puisque, hélas, j'en serais atteinte à perpétuité ; ma mère devait bien se l'admettre. La pauvre avait oublié ce léger détail : mon géniteur avait un incroyable teint jaune «pelure de banane». Non seulement mes yeux étaient-ils aussi bridés que les siens, mais j'avais également hérité de sa foutue jaunisse !

— Qu'est-ce que ça fait rouge et jaune mélangés ensemble ? demanda un jour Miss Jean à toute la classe.

— Orange.

— Et bleu avec jaune ?

— Vert, répliquèrent docilement les élèves.

— Brun et jaune, tu sais ce que ça fait ? me susurra à l'oreille Albertine, ma pire ennemie de classe.

— ...

— Ça fait jaune caca, enchaîna-t-elle mesquinement.

— Hé, Alychia ! continua-t-elle en me provoquant cette fois-ci à voix haute devant toute la classe. Écoute mon jeu de mots : brun et jaune, ça fait Aly chia du caca jaune !

Pour la cent cinquantième fois de toute ma petite existence de cinq ans, j'expliquai, en colère, que mon prénom ne se prononçait pas Alychia, mais bien Alyciah ! Ce jour-là, j'en voulus profondément à ce dyslexique de Père Robert pour sa satanée erreur de retranscription !

Dès qu'elle le put, ma mère retourna besogner pour le curé. Elle revint dans sa demeure très tard le soir pour éviter que quelqu'un m'aperçoive. Ne sachant trop que faire de moi, elle entreprit de me fabriquer une petite prison de fortune. Mon nouvel espace correspondait à un enclos de bois rectangulaire de cinq pieds de long par trois pieds de haut...

Toutes les deux heures, ma mère revenait me voir, que ce soit pour changer ma couche de coton, m'allaiter ou vérifier que tout allait bien. Ce faisant, elle agissait toujours dans la plus grande discrétion. Fort heureusement pour elle, j'étais un bébé docile et peu pleurnichard ; seulement quelques petites plaintes inaudibles, et donc, rien pour alerter les voisins.

Mais à l'âge de dix mois, je savais déjà marcher. Un jour, du haut de mes frêles et courtes jambes, je tentai de m'enfuir de mon enclos. Mes couvertes toutes défaites, qui formaient un petit amoncellement de deux pieds, rendaient mon évasion fort possible. Par simple curiosité, je montai donc sur cette petite élévation. Ensuite, intuitivement, je m'agrippai au bord de mon petit parc dénudé de tout jeu et tentai de me hisser pour atteindre mon objectif : sortir de cette maudite prison.

Malheureusement pour ma mère, mais heureusement pour moi, ce fut un échec partiel. Je retombai fesses premières hors de ma couchette, mais directement sur le sol de terre battue. Par chance, ma tête retomba sur un petit tapis en paille qui adoucît quelque peu son contact au sol. Ce fut la première crise de ma vie. Je hurlai instantanément de douleur. Ensuite, je continuai à m'époumoner de toutes mes forces de bébé.

Je ne sais pas si c'est le fait de réaliser que je pouvais faire autant de bruit avec ma bouche qui me fit le plus peur, ou tout simplement le fait d'avoir fracassé ma tête au sol, mais mes cris devenus de plus en plus stridents finirent par alerter Émeline, notre voisine. Celle-ci courut en trombe vers notre maison, ouvrit la porte avec fracas et me vit, gisant par terre. Elle me regarda, sidérée. Et moi, dans ma douleur, je lui souris, l'air de me dire : «Tiens, je ne suis pas seule avec ma foutue mère dans cette misérable vie !» Ce fut le début de ma délivrance...

Émeline s'assit tout près de moi, me dévisagea encore un peu et décida de me prendre dans ses bras. Les jambes croisées à l'indienne, elle me berça en chantant : *Dodo, ti pitit manman. Do-o-do-o Do-o-do-o ti pitit papa. Si ou pas dodo crab la va mange ou, si ou pas dodo, crab la va mange ou*¹. Bien que je ne comprenais pas ces paroles idiotes (ce qui était tant mieux, car ça prenait bien un sadique imbécile pour inventer une telle berceuse sanguinaire pour endormir un enfant), cette mélodie m'apaisa et je cessai de hurler, avant de plonger mes yeux d'un noir profond dans le regard de ma bienfaitrice. C'est à ce moment que ma mère arriva.

Les deux se jaugèrent pendant quelques instants. Émeline n'était pas du genre à juger les gens. Elle-même avait deux jeunes enfants, dont la première, Géraldine, avait été conçue avec un Américain alors qu'elle

1. Dodo, petit à maman. Dodo petit à papa. Si tu ne fais pas dodo, le crabe va te manger. Si tu ne fais pas dodo, le crabe va te manger.

travaillait dans un restaurant à Port-au-Prince. Dès qu'elle sut qu'elle était enceinte, elle quitta la capitale pour son village natal, Thomonde. Quelques mois plus tard, elle rencontra un homme merveilleux, Jean-Claude, un Haïtien pure laine, en prenant bien soin de lui avouer sa présente grossesse. Fort heureusement, son amoureux passa outre cette aventure et décida de l'épouser sur-le-champ.

Lorsque la petite naquit, couleur café au lait, le couple devint la risée du village. Mais les deux s'habituerent à cette situation et continuèrent leur vie à Thomonde, malgré cette éternelle désapprobation qu'ils percevaient dans le regard et les non-dits de presque tous les villageois.

— Ta fille est magnifique, dit tendrement Émeline à ma mère.

— Hum...

— Que feras-tu de cette enfant ?

— J'en sais trop rien. Je pensais la camoufler jusqu'à ce que je trouve une bonne solution.

— Et tu crois que la cacher est une bonne solution ?

— Pour l'instant, c'est la meilleure que j'ai trouvée.

— Je crois que tu ne peux plus la cacher, maintenant ; tu vas devoir trouver une autre alternative...

— Hum... merci pour tes bons conseils, répliqua Bérengère pour se débarrasser de cette femme qui la faisait se sentir coupable, bien que ce ne fût pas son objectif premier. Je te prie de me laisser seule, maintenant, continua-t-elle sèchement. Et je te prie de garder cette petite trouvaille pour toi, le temps que je prenne une décision.

— Bien sûr, bien sûr... Ta fille est vraiment magnifique, répéta Émeline. Elle s'appelle comment ?

— Alyciah.

— C'est un très joli nom, pour une très jolie fille.

Et je souris encore une fois à cette Émeline que je trouvais vraiment formidable. Je n'avais pas trop compris son commentaire, mais j'aimais l'intonation de sa voix et je fus conquise par cette femme d'une profonde bonté.

C'est ainsi que ma mère n'eut pas le choix, finalement, de m'amener à son lieu de travail. Toujours indécise à l'idée de me présenter au Père Robert, et encore moins aux villageois, elle décida, à l'avenir, de commencer sa besogne dès l'aube, afin d'éviter de croiser certains suspicieux. De plus, pour se déplacer, elle me cachait dans un seau qu'elle portait sur sa tête en prenant bien soin, auparavant, de me faire comprendre que je ne devais pas sortir la tête de ma deuxième petite prison, le temps que nous arrivions chez Père Robert. La pauvre croyait pouvoir duper les gens en leur faisant accroire qu'elle portait un seau rempli d'eau ! Elle était sûrement contente de mes quelque douze livres, du haut de mes dix mois, alors qu'un médecin occidental le moins compétent aurait été alarmé par cette surprenante légèreté.

Dès qu'elle arrivait chez père Robert, alors qu'il dormait encore profondément, elle me cachait dans une grande boîte de quatre pieds par trois pieds. Bien barricadée dans une salle à débarras, qui était assez bien insonorisée, étant donné que ses murs semblaient aussi solides que trois feuilles de carton apposées l'une sur l'autre, elle pouvait vaquer à ses occupations sans trop s'inquiéter. Son subterfuge fonctionna encore cinq jours. C'est que dans ce foutu seau, on finit par être à l'étroit ! Un jour qu'elle se réveilla plus tard qu'à l'aube, sûrement rongée par le stress d'avoir à me cacher perpétuellement, elle se réveilla trois heures plus tard qu'à l'habitude. Vite, elle se leva, m'installa dans le seau et se prépara pour la traversée du village, beaucoup plus nerveuse qu'à l'habitude.

Cette fois-ci, c'en était assez. Je décidai de sortir ma tête hors de ma prison. Je dus me tortiller un peu, puisque j'étais vraiment à l'étroit. Après quelques mouvements tout de même assez discrets (je ne voulais pas éveiller les soupçons de ma mère en causant un tremblement de terre sur sa tête), je me sentais plus libre. Je me redressai complètement sur mes deux jambes, levai la tête haute et aperçus toutes sortes de visages de la même couleur que ceux de ma mère et d'Émeline. Et je souris : je n'étais pas toute seule, ici, avec ma foutue mère et cette gentille Émeline ! Peut-être que je pourrais, un jour, me faire regarder tendrement par toutes ces paires d'yeux qui me dévisageaient et à qui je souriais béatement et naïvement ?

Plus Bérengère approchait de chez Père Robert, plus elle se sentait observée par les villageois qui ne tentaient aucunement de cacher leur surprise. Le fardeau sur sa tête commençait à trembler assez intensément. Quand elle vit quatre index pointés juste au-dessus de sa tête, elle comprit qui était la cause de ce malaise qu'elle lisait à présent dans les regards stupéfaits des Thomondoïses qu'elle croisait. Elle hâta le pas pour se cacher au plus vite, puis dès qu'elle franchit la porte de l'église, elle se mit à pleurer de colère. Jamais elle n'avait eu si honte. Elle me regarda avec mépris et s'enferma avec moi dans la salle à débarras.

Je ne sais pas combien de temps s'était écoulé avant que père Robert nous trouve, mais j'étais à présent

couchée auprès de ma mère qui s'était endormie à mes côtés, entourée d'objets hétéroclites éparpillés autour de nous et baignant dans sa rivière de larmes.

Mère, que fais-tu ?
Pourquoi me cacher ?
Mère, tu me tues
Voudrais-tu m'aimer ?
Je voudrais un toit
Je voudrais ton toi
Le comprendras-tu ?
Tu serres les dents
Toujours à ma vue
Mais c'est moi seulement
Ta fille, ton élue
Je veux simplement
Qu'au lieu de tes dents
Tu me serres un peu
Et que tu m'espères
Comme font tant de mères
Au fond de leurs yeux
Est-ce que je t'aime ?
Est-ce que tu m'aimes ?
Nous ne le savons guère
Est-ce là le problème ?

Lorsque Père Robert m'aperçut, il comprit tout de suite la situation. En me voyant, il s'exclama : « Ah ! Ce maudit Chinois ! Je savais bien qu'il n'était pas tout à fait réglo !... Mais qu'est-ce que Bérengère a bien pu trouver à cet obèse asiatique ? » Lorsque cette seconde question lui vint à l'esprit, il fut quelque peu embarrassé, car celle-ci, comme il fut à même de s'en rendre compte, comportait une légère connotation de jalousie. Amer, il ravala sa salive et tourna son visage dans ma direction. En guise de réplique, je lui fis les yeux doux : quatre petits clignotements rapides et voilà ; dès lors, il fondit d'amour pour moi. Il posa sa main sur l'épaule de Bérengère en la tapotant tendrement et lui dit :

— Bérengère, ça va aller, ne t'inquiète pas, je suis là... Jésus est miséricordieux, il pardonne tout.

Jusque-là, j'aimais bien ce religieux, mais lorsqu'il prononça ces mots d'un ton particulièrement étrange pour ma petite personne : « miséricordieux », « pardonne tout », je n'étais plus certaine que ces paroles m'étaient favorables. Je perçus, dans ses yeux pers bordés de rides, une profonde tristesse. Était-ce également de la pitié, de la compassion, ou de la déception envers ma mère ? Mais lorsque je lui refis le coup des clignotements d'yeux, Père Robert me prit dans ses bras et m'amena dans sa maison. Désormais, je serais sa protégée, coûte que coûte.

Dès lors, ma mère prit l'habitude de toujours m'amener à son lieu de travail. Ma vie emprisonnée dans un enclos de fortune était enfin terminée. Adieu, aussi, le temps pas si lointain où mon véhicule se résumait à un seau de plastique juché sur la tête de ma mère à l'intérieur duquel je devais me dissimuler à tout prix ! Mais étais-je encore prisonnière d'une quelconque façon ? À cet instant, je ne le savais pas encore. Par contre, je connaissais au moins deux personnes qui m'aimaient bien : Mme Émeline et Père Robert. Ne vaut-il pas mieux être trois dans la pénombre que seul dans la lumière ?

Et c'est ainsi que je grandis... Lorsque ma mère travaillait, je suivais père Robert partout où il allait. Dès que j'atteignis l'âge de raison, il m'enseigna quelques principes de la religion catholique et me donna quelques leçons sur la vie de Jésus.

Chapitre 4

Mes seconds pas / Dezyèm etap mwen

Partout autour de moi, que du brun... Que des peaux couleur d'ébène aux cheveux crépus et aux dents éclatantes de blancheur qui contrastaient vivement avec leur teint si foncé. Et moi, jaune couleur banane, les cheveux lisses et noirs comme une nuit sans lune, je faisais pâle figure au milieu de ces gens brun cacao qui me méprisaient ou m'ignoraient totalement en me fuyant du regard. Pour seule amie, j'avais Géraldine, la fille aînée d'Émeline qui était aussi pâle que moi, la jaunisse en moins.

Alors que j'avais six ans, j'ai fugué de la maison en pleine nuit pour trouver Père Robert. Ma mère m'avait grondée parce que je lui avais lancé mon verre d'eau à la figure. Je lui avais demandé de jouer avec moi à lancer des pierres dans une boîte de conserve métallique, ce qu'elle m'avait promis de faire tout de suite après le souper. Mais lorsque vint le moment d'honorer sa promesse, elle décida de me faire faux bond, sous prétexte qu'elle était trop exténuée. En colère contre elle, ce qui était coutume, je décidai de la punir en m'enfuyant. Au fait, était-ce vraiment une punition, pour elle, ou bien une délivrance de savoir que moi, son éternel fardeau, l'avait enfin quittée ?

Bien que j'aie parcouru le trajet entre la maison et celle de Père Robert maintes et maintes fois, je m'égarai. Il faut dire qu'il faisait particulièrement noir, ce soir-là, ce qui embrouillait quelque peu mes repères. Soudain, je vis trois adolescents, l'œil mauvais, qui s'amusaient à faire éclater des bouteilles de bière avec de grosses pierres. Je tentai de m'éloigner discrètement, mais trébuchai sur une racine d'arbre et malheureusement, ma chute ne fut pas aussi silencieuse que je l'aurais souhaité.

— Tiens, tiens... s'avança Serge, le plus grand des trois, on dirait bien que c'est *Aly chia du caca jaune*...

— Ah ! Mais bonyeu ! ajouta Mario, le grassouillet, si c'est pas la petite protégée du curé qui a un béguin pour sa *manman*. Dis donc, tu les as jamais surpris en train de faire guili-guili ensemble ?

— Et ben, et ben ! C'est notre jour de chance, poursuivit Michel le costaud. Tu sais ce que ça fait quand on a vraiment peur ? Eh bien, on chie dans nos culottes ou on pisse de frayeur. Alors, c'est le temps ou jamais de nous montrer si ta crotte est aussi jaune que ta sale couleur de pelure de banane !

Et sur ce, Michel tenta de m'enlever ma petite robe fleurie alors que j'essayais de toutes mes forces de l'en empêcher. Serge me tint alors fermement les mains, pour essayer de m'immobiliser. Au même moment, Mario alla chercher une bouteille éclatée dont il voulait se servir pour me faire peur. Il s'apprêtait à m'en asséner un coup tout droit dans la figure quand on entendit un bruit d'épouvante : un long cri lugubre et strident qui resterait à jamais gravé dans la mémoire de ces trois voyous. Ils m'abandonnèrent tout à coup, foudroyés par la terreur.

— Sorcière ! Sorcière, Alychia ! hurlèrent-ils.

Aucun des trois truands ne sut qui était l'auteur de ces cris... En réalité, il s'agissait du cri d'un Malfini, un oiseau de proie redoutable, qui se chamaillait avec un autre dans l'arbre tout près duquel nous nous trouvions. Dérangée dans son sommeil par un mâle de la même espèce qui voulait s'accoupler (le pauvre, il était un peu fêlé), la femelle se débarrassa de l'intrus à l'aide de deux coups de bec mortels. Avant de mourir, l'oiseau fit la première bonne action de toute sa vie : me sauver d'une blessure imminente en lançant un cri étrange d'outre-tombe...

Toujours est-il que dès lors, personne n'osa s'attaquer à moi. J'étais tout aussi méprisée, mais entourée par une aura de protection. Les moqueries, quant à elles, n'avaient pas cessé. Si elles ne m'étaient plus adressées de vive voix, elles étaient faites de façon silencieuse, hypocrite et plus insidieuse.

Les trois vauriens avaient toutefois éveillé une légère inquiétude en moi. Je savais que la couleur des selles de ma mère était brune. En ce cas, pourquoi la couleur des miennes n'était-elle pas jaunâtre ? Encore une fois, à mon grand désarroi, je me sentais totalement anormale.

Le lendemain de cette agression, je décidai de vérifier ma nouvelle hypothèse : « Si on s'attend à ce que je chie jaune à cause de la couleur de ma peau, c'est que la crotte de Père Robert doit être blanche. » Toute la journée, comme à mon habitude, je le suivis pas à pas tout en attendant le moment propice pour vérifier mon hypothèse.

Enfin, le moment ultime... Père Robert eut enfin envie d'aller se soulager à la toilette. J'attendis patiemment quelques minutes, collai mon oreille à la porte et l'entendis déféquer. Bon, ce n'était pas très élégant et je vous épargne les bruits que mes pauvres petites oreilles ont entendus, ainsi que l'odeur ignoble

dont mon nez a été témoin (moi qui croyais que l'ami de Jésus ne s'abaissait pas à dégager une telle puanteur). Je jugeai que le moment était parfait pour mettre mon plan à exécution.

— Au feu ! Au feu, Père Robert !

Le curé sortit en courant, les culottes à peine relevées. Tapie derrière la porte, je me dépêchai à aller vérifier la couleur de sa merde. À mon grand étonnement, elle était tout à fait brune... Ravie, je souriais en sautant de joie :

— Brune, brune, brune ! Toutes les petites crottes sont brunes, celles de ma mère, de Père Robert, celles d'Émeline et même celles de moi la pas fine !

À l'école, on venait de travailler les rimes. J'étais particulièrement fière de ma nouvelle comptine. Miss Jean aurait été très contente de moi. De plus, je venais de découvrir que je partageais au moins un lien avec les Thomondoï, un lien de merde, j'en conviens, mais un lien, tout de même... À six ans, je me sentais un petit peu moins différente des autres.

Père Robert, affolé, me cherchait partout dans la maison. Lorsqu'il m'aperçut, un sourire radieux accroché aux lèvres, ses yeux pers devinrent d'un brun plutôt emmerdant. Avec des éclairs dans le regard, il me gronda :

— Alychia, mais qu'est-ce que tu as pensé ?

Honteuse d'avoir fait fâcher celui que j'aimais tant, je craignais de lui avouer la raison de mon plan malhonnête, mais je finis par flancher et lui dévoiler la vérité.

— Je voulais vérifier la couleur de ton caca.

— Alychia, répliqua-t-il, tu dois toujours tourner ta langue sept fois avant de parler.

— Mais pourquoi, Père Robert ?

— C'est le temps nécessaire qu'il te faut pour choisir les bonnes paroles, plutôt que de dire des bêtises.

— Et dire la vérité, c'est des bêtises ?

— Non ! Inventer des mensonges, ça ce sont des bêtises et c'est exactement ce que tu viens de faire !

En réalité, le religieux était en colère, car il croyait qu'Alychia voulait observer ce qui pendait entre ses deux jambes... Mais il se radoucît rapidement. Il se rappelait, au début de son adolescence, avoir espionné sa voisine, de la fenêtre de sa chambre, pour contempler les deux belles rondeurs qui commençaient à poindre à la hauteur de sa poitrine.

Toujours est-il qu'à partir de ce moment-là, Alychia commença à croire que dire la vérité n'était pas toujours favorable. Elle commença donc à mentir, d'abord à sa mère, puis à Père Robert et ensuite, à sa meilleure amie Géraldine. Le mensonge lui apportait beaucoup plus d'avantages que d'inconvénients. Mais elle était loin de se douter que la personne qu'elle arrivait le plus à duper, c'était elle-même. Elle se bâtit donc elle-même une prison où le mensonge l'emportait souvent sur la vérité.

Tourne ta langue sept fois / Vire lang ou sèt fwa

Vérité ou mensonge

Je ne sais guère choisir

Quel est le meilleur, quel est le pire ?

Quand je dis la vérité

On me somme de la berner

Quand j'invente un mensonge

On me laisse à mon mauvais songe

Alors, dites-moi, Père Robert,

Quand sept fois, j'aurai tourné

Ma petite langue de vipère

Qu'est-ce que je devrai penser ?

Chapitre 5

Tourne ta langue sept fois / Vire lang ou sèt fwa

Ce jour-là, Miss Jean, qui était une fervente patriotique, nous enseignait l'histoire. Bien que nous n'avions que six ou sept ans, elle trouvait essentiel que nous connaissions les grandes lignes historiques de notre cher pays. Elle interrogea donc toute la classe.

— Quelle a été la première république majoritairement noire à déclarer son indépendance et à se gouverner seule ?

— Qu'est-ce que ça veut dire se gouverner ? demanda Albertine en faisant pivoter sa tête lentement de gauche à droite, l'air de dire : « Regardez tous, bande de nuls, comme ma question est ultra-intelligente ! »

— Très bonne question, Albertine ! Gouverner un pays, ça veut dire être capable de prendre des décisions pour fonctionner, pour que les choses se passent bien au sein du pays et que les gens soient capables de bien vivre.

— Ça veut dire l'indépendance ? demandai-je à mon tour en prenant grand soin de fusiller Albertine de mes yeux de guerrière pour lui signifier qu'elle n'était pas la seule élève brillante de la classe.

« Oh la la ! se dit Miss Jean, ma question est un peu trop compliquée pour ces ti-mounes ! »

J'aurais bien aimé que Miss Jean me dise à moi aussi que ma question était pertinente. « Mais, me dis-je, quand on est atteint d'une sévère jaunisse, il ne faut pas s'attendre à ce que les compliments nous pleuvent dessus en ce bas monde ».

— Autrefois, poursuivit notre maîtresse, plusieurs pays tout près d'ici avaient un chef venant d'un autre pays. Le chef de notre pays s'appelait Napoléon Bonaparte. C'était un roi très riche à la peau blanche, qui vivait en France. C'est lui et ses quelques amis qui prenaient les décisions pour notre peuple à la peau noire, comme nous tous. Notre peuple était dépendant de lui, tout comme toi, bébé, tu avais besoin de ta mère pour manger, boire ou t'habiller. Tu ne pouvais pas faire ces activités seule. L'indépendance, ça veut dire pouvoir se débrouiller seul.

— Pourquoi on dit qu'on a la peau noire alors que notre peau est brune ? demanda René.

« Ah ! Bonté divine ! Quelle idée d'avoir posé cette question sur l'indépendance ! », songea encore Miss Jean.

— Et tu dirais que la peau d'Alychia est de quelle couleur ? interrogea méchamment Albertine la petite garce.

Miss Jean, qui était un peu raciste, mais politiquement correcte, répliqua tout simplement :

— Cette question n'a pas vraiment de lien avec ma première question !

Miss Jean n'avait pas pris ma défense, à proprement parler, mais bon ; Albertine avait été prise en défaut et cela me satisfaisait vraiment beaucoup. Je jetai un coup d'œil dans sa direction et la gratifiai de ma plus vilaine grimace.

— Et c'était quoi donc la première question ? dit Marius, le plus distrait des élèves.

— Quel a été le premier pays avec tout plein de personnes brunes qui a réussi à chasser le méchant roi blanc parce qu'elles étaient tannées qu'on les oblige à faire des choses emmerdantes ?

Cette fois-ci, tout le monde avait compris la question. Malheureusement, ce fut à nouveau Albertine la pas fine qui répondit la première.

— Haïti ! C'est Haïti ! s'écria-t-elle toute contente de sa réponse qui était devenue chose évidente pour toute la classe, y compris pour Marius le lunatique.

— Et maintenant, qui a été le premier chef noir à la tête d'Haïti ?

Je connaissais cette réponse... Je connaissais le nom de cet homme, même si j'ignorais d'où provenait ce savoir. Puis me vint la parole de père Robert : « Tourne ta langue sept fois avant de parler. »

— Duvalier ! Dessalines ! Des Maures ! Dumoulin ! Trissoulet ! tentèrent infructueusement les élèves.

Tandis que je m'appliquais à tourner ma langue sept fois, le regard de Miss Jean se posa sur la proéminence dans ma petite bouche qui se mouvait de façon circulairement imbécile. Je fermai les yeux, me concentrai, et au septième tour, avec un peu de bave dégoulinante sur mon chandail, mes lèvres mouillées prononcèrent : Toussaint Louverture !

— Oui, c'est ça ! Oui, c'est bien ça, Alychia ! Bravo ! Tu es une championne ! me félicita l'institutrice, visiblement énervée et applaudissant avec frénésie.

— Dis, Alychia, demanda innocemment Marius, pourquoi tu tournais ta langue autant de fois ?
— Parce qu'elle s'exerçait à faire le french kiss, comme sa salope de mère, voyons ! répliqua jalousement ma pire ennemie.

— Non, Albertine ! répondis-je calmement. Tourner sa langue sept fois avant de parler aide à éviter de dire des bêtises. Tu pourrais essayer, de temps en temps... Mais toi, tu devrais la tourner au moins trente-cinq fois !

Et là, croyez-le ou non, toute la classe rit aux éclats, laissant Albertine honteuse et sidérée. La vilaine chipie aurait bien voulu être une petite souris et vite se cacher dans le minuscule trou au bas du mur, tout près du bureau de Miss Jean, qui enfin, reconnut que j'étais une fille parfaitement intelligente. Elle se dit : « Je devrais peut-être porter davantage attention à cette petite. Serais-je, tout compte fait, un peu raciste ? » Peu importe, depuis cet incident, elle le devint un peu moins et s'est mise à prendre ma défense plus souvent dans mes prises de bec avec cette maudite Albertine !

— Tu sais, Alychia, me confia-t-elle par la suite, tourner sa langue sept fois avant de parler veut dire simplement prendre le temps de réfléchir. C'est seulement une expression. Plutôt que de le faire pour vrai, tu pourrais compter sept secondes dans ta tête tout en pensant à ta réponse.

— Ah oui ? Et si je disais : Hum chaque fois que je réfléchis, est-ce que ce serait bon aussi ?

— Mais oui ! L'important est que tu prennes le temps de bien penser.

« Pourquoi Père Robert n'avait-il pas pris le temps de m'expliquer cette légère précision ? Trop lunatique comme ce Marius, sûrement ! » Mais cette fois-ci, contrairement à la faute qu'il avait commise dans l'orthographe de mon nom, je ne lui en tins pas trop rigueur, car cela m'avait permis de gagner des points dans le cœur de Miss Jean.

— Merci, miss Jean... Miss Jean, demandai-je, c'est important pour vous la couleur ?

— ...

Visiblement mal à l'aise, elle déglutit discrètement et tourna les talons sans prendre le temps de répondre à mon interrogation...

Maîtresse Miss Jean / Metrès Miss Jean

Maîtresse Miss Jean
Dis-moi comment
Gagner ton cœur
Est-ce que tu m'aimerais
D'une autre couleur ?
Si je le pouvais
Je le ferais bien
Mais à six ans
Je ne connais rien
Je n'suis qu'une enfant
Rêvant de bonheur
Si je le pouvais
Je serais Toussaint
Toussaint Louverture
Car je le vois bien
Tu l'aimes à coup sûr
Mais je n'le suis pas
Je n'suis qu'Alychia
Je n'suis qu'Alychia

Chapitre 6

Sun of the beach / Plaj solèy

Lorsque j'atteignis l'âge de neuf ans, Père Robert décida qu'il était complètement inconcevable que je sois née et demeure sur une île sans jamais avoir eu l'occasion de voir la mer qui l'entourait. Il décida donc, en obligeant ma mère à prendre congé, de m'y amener pour quatre journées de vacances. Il m'expliqua qu'une île était un territoire entouré d'eau et que le seul moyen de s'y rendre était d'y aller en nageant, par bateau ou par avion. Je ne savais pas ce que voulait dire «nager», mais me gardai bien de le questionner à ce sujet. Je tournai ma langue sept fois avant de parler et me dis intérieurement que je le découvrirais bien par moi-même, une fois rendue sur place.

Père Robert emprunta la bagnole de Jean-Claude, le mari d'Émeline. À vrai dire, c'était la toute première fois que je prenais place à bord d'une voiture. Je m'assis donc avec un sourire fendu jusqu'aux oreilles qui ne me quitta pas de tout le trajet. Je regardais les images défiler : routes de terre, arbres fruitiers, montagnes dénudées, rizières, marcheurs transportant des tonnes de fruits juchés sur leur tête... je ne voulais rien manquer. Le visage balayé par le vent provoqué par la Jeep qui roulait, mon petit derrière sursautant au contact des trous et des roches éparpillés tout au long du chemin et mon corps qui penchait à gauche ou à droite au gré des tournants... la vie était belle. C'était la journée la plus extraordinaire de toute ma vie !

Toute cette effervescence me rendant euphorique, je me mis à crier, la tête hors de la voiture. Je hurlai des «Oh !» et des «Ah !»... Voilà, j'étais partie pour la gloire ! Tout à coup inspirée, j'inventais des rimettes, persuadée que ni Père Robert ni ma mère ne m'entendaient : «Albertine la mesquine ! Bérengère, l'étrangère ! Père Robert est mon père ! Alychia, face de rat !»... J'aimais le bruit de ma voix étouffée par le souffle du vent. Cette brise était devenue mon amie à qui je confiais mes secrets et qui ne me jugeait aucunement. Elle m'écoutait tout en balayant la tristesse qui parfois s'y talonnait, mais pas pour longtemps. Dans le sifflement du vent, elle devenait éphémère.

Une fois rendue à la mer, ébahie devant toute cette splendeur d'un bleu turquoise éclatant, je restai quelques minutes figée, admirant en silence cette eau apaisante qui semblait être une réserve aqueuse d'une grandeur infinie. Oubliant ma mère et Père Robert, j'enlevai mes sandales et courus à grandes enjambées sur la plage, en direction d'un bateau qui voguait au loin.

Chemin faisant, je m'immobilisai devant un homme et une femme qui discutaient ensemble. La première chose que je remarquai, c'était la blancheur de leur peau, comparable à celle de Père Robert. Sauf que le teint de la dame, qui était encore plus pâle, contrastait de façon fulgurante avec ses longs cheveux frisés roux jusqu'aux fesses. J'écoutai ensuite le timbre de leurs voix prononçant des mots dans un accent que je ne connaissais pas. Ces mots nouveaux, imprégnés de douceur, me bercèrent quelques instants, jusqu'à ce que le ton s'assombrisse et que la discussion prenne une tournure de plus en plus orageuse.

— I totally trusted you and you cheated with my best friend ! You, son of a bitch, don't touch me anymore, and forget our wedding ! I hate you and I wonder how I fell in love with you, bastard !

Des éclairs dans les yeux qui se changèrent bientôt en une pluie de larmes, la femme déguerpit, laissant l'homme pantois. Le pauvre ne pouvait que regretter douloureusement d'avoir tenté d'alléger sa conscience en avouant son erreur : «Une si minime bévue...», avait-il expliqué à celle qu'il devait dès lors appeler «ex-copine». «Pourquoi ne pas m'être tout simplement tu ?», se demandait sans doute l'homme. «Peut-être aurait-il dû, lui aussi, tourner sa langue sept fois avant de parler... tout comme moi», pensai-je.

Ayant l'impression d'avoir été témoin de quelque chose qui ne me regardait strictement pas, je me sentis soudainement mal à l'aise et sortis de ma rêverie. Les seuls mots que mon cerveau retint furent : «Son of a bitch». Mais vous connaissez bien le jeu du téléphone ?

Lorsque je rejoignis Père Robert, à son allure, je constatai qu'il était mécontent. Mais pourquoi donc ?

— Alychia, tu aurais dû nous attendre avant de partir seule sur la plage !

— Désolée, Père Robert. Mais c'est tellement beau, ici, que mes jambes sont parties à courir toutes seules. C'est trop formidable comme endroit ! Merci ! Merci ! Merci ! criai-je en sautillant et en me jetant à son cou. Dis, Père Robert, qu'est-ce que ça veut dire : «*sonne ô-ve e billtche* ?», poursuivis-je en essayant de prononcer impeccablement les mots.

— Sun of the beach ? comprit-il, lui qui était aussi nul en anglais qu'un chien peut l'être pour attraper sa queue. Ça signifie soleil de plage.

— Soleil de plage ! Et quand on le dit d'une manière vraiment fâchée, ça veut dire la même chose ?

Encore contrarié par mon escapade non autorisée, le curé répondit à mon interrogation d'un ton insulté.

— Si je te dis : «Viens t'asseoir ici», que je te le dise doucement ou sévèrement, est-ce que je te somme quand même de t'asseoir ? me demanda-t-il, vexé de me voir douter de ses talents de traducteur.

Bon, maintenant, reprit-il plus doucement, sois gentille et reste ici avec ta mère. Je vais aller vous acheter des rafraîchissements.

— Allez ! me proposa Bérengère. On installe cette couverture sur le sable et on joue à : « Devine ce que je te dessine »

Surprise par cette initiative de ma mère qui ne me proposait pratiquement jamais de jouer avec elle, je lui décochai mon plus beau sourire.

— Ouais ! C'est moi qui commence *manman*, d'accord ?

Après que ma mère se soit couchée sur le ventre, le visage appuyé sur ses bras croisés, je commençai par tracer un grand cercle. Puis, tout autour, en partant de sa circonférence, je formai des lignes, certaines vers le haut et d'autres vers le bas.

— C'est un soleil !

— Oui, oui... facile, celui-là, hein ?

Ensuite, je dessinai un grand rectangle avec un cercle à chaque extrémité

— Une voiture, fit ma mère.

— Non, mais tu brûles !

— Une jeep, devina-t-elle, à moitié endormie

— Oui, bravo *manman* ! Comme celle que Jean-Claude nous a prêtée !

— Tu veux que je te dessine quelque chose à mon tour ? suggéra-t-elle de façon peu enjouée.

— Je t'en fais un dernier, d'accord ? Et après, c'est ton tour !

Cette fois-ci, je traçai une canne à l'oblique, en prenant bien soin de dessiner l'appui-main arrondi de manière à ce qu'il soit tourné vers la droite. Ceci fait, je traçai exactement la même forme à gauche, par réflexion symétrique...

— Et maintenant, qu'est-ce que c'est, *manman* ?

Pour toute réponse, j'entendis un ronflement qui me signifiait que ma mère ne verrait jamais le beau cadeau que je venais de lui offrir : un petit cœur qui lui disait que je l'aimais malgré tout. Je soupirai. Encore une fois, elle avait tout gâché. Je regardai la mer... et sa couleur bleutée, qui variait légèrement avec les reflets du soleil ou le frisson du vent, chassa vite ma déception. Puisqu'il y avait déjà vingt minutes que Père Robert était parti et que je ne le voyais toujours pas dans les parages, je décidai de marcher dans le sens opposé du restaurant.

Au loin, je reconnus la silhouette de la belle rousse de tout à l'heure, assise dans une embarcation douteuse dirigée par un Haïtien barbu, torse nu et coiffé d'un chapeau de paille. J'entendais la femme rire aux éclats et je me demandais bien comment elle, qui semblait si triste auparavant, pouvait maintenant se montrer si joyeuse.

Je trempai mon pied droit dans l'eau et ensuite, l'autre suivit. Je sautillai dans la mer et pris plaisir à créer des clapotis avec mes pieds. Voyant que le soleil brillait maintenant de ses chauds rayons, j'eus l'audace de me mouiller davantage. Le rire de la femme à l'accent envoûtant m'intriguant toujours, je m'aventurai de plus en plus vers le bateau où elle se trouvait, attirée par ses éclats de joie.

L'eau m'arrivait à présent jusqu'au cou. Soudain, je sentis une vive brûlure à la hauteur de la cuisse. Paniquée, et me demandant bien ce qui avait causé cette douleur, je me mis à crier et perdis pied. Dans mon énervement, j'avalai une grande quantité d'eau et essayai, par réflexe, de faire aller mes bras de tous bords tous côtés, ce qui m'entraîna dans des eaux encore plus profondes. Comme je ne savais toujours pas ce que voulait dire le mot « nager », ma mort était à présent imminente...

Je n'aimais pas particulièrement le goût de l'eau salée dans ma bouche, donc par réflexe, je décidai de la tenir bien fermée après en avoir avalé une bonne tasse. Puis j'ouvris les yeux. À travers l'eau qui dansait au-dessus de moi, je voyais la lumière du soleil qui s'amusait à former mille et un reflets. Tels de petits clins d'œil bienveillants, ces éclats de lumière furtifs me rassuraient et m'incitaient à me calmer. C'est ainsi que tous les muscles de mon corps commencèrent à se détendre. Attirée par cette lumière de plus en plus vive qui m'indiquait le chemin à suivre, j'étais dans un total bien-être. J'aurais voulu m'imprégner de cet état pour l'éternité, mais soixante-dix-huit secondes plus tard, j'entendis :

— Oh my God ! Please... please... please little girl ! Stay alive...

Je croyais entendre une voix céleste. Lorsque mes lourdes paupières s'ouvrirent enfin, elles furent frappées par un grand halo de lumière faisant l'effet d'un soleil à contre-jour. Je remarquai ensuite un visage

parfaitement ovale, avec les plus beaux yeux du monde, d'un vert bleuté tellement apaisant, qu'on aurait envie d'y plonger notre regard jusqu'à la fin des temps. Cette figure impeccable était majestueusement coiffée par des cheveux rouge feu flamboyant. S'il avait fallu que le soleil ait un visage, c'est celui-là même que je lui aurais donné... Les premières paroles que je prononçai avec un accent impeccable, cette fois-ci, furent :

— Tu es gentille, son of a bitch.

Du coup, Sharon Hatfield, mon héroïne, me regarda perplexe et dégoûtée. «Made a good action and see what you get !», se dit-elle. Décidément, ce n'était pas une bonne journée pour elle !

Père Robert, qui avait vu de loin la femme rousse plonger du bateau avant de me ramener au bord de la plage, avait été témoin de toute la scène, y compris la réaction de l'Anglaise à la suite de mon illustre phrase. À partir de ce moment, il songea sérieusement à se munir d'un dictionnaire anglais-français.

Chapitre 7

Géraldine et moi / Geraldine ak mwen

Tout le temps que j'habitais en Haïti, Géraldine a toujours été ma meilleure amie. Métissées toutes les deux, nous partagions les mêmes misères. Après l'épisode de la couleur de la crotte de Père Robert, j'étais allée la voir pour lui faire part de ma découverte.

— Dis, Géraldine, lui avais-je un jour demandé alors que je n'avais que six ans, tu crois que la couleur de la merde de Père Robert est de quelle couleur ?

— Euh... Je ne sais pas trop, j'y ai jamais vraiment pensé.

— Eh bien... elle est brune ; comme la tienne et la mienne !... Et ça t'est déjà arrivé qu'on se moque de toi à cause de ta couleur ?

— Ça m'arrive au moins une fois par semaine.

— Et de celle de ta merde ?

— Euh... oui, quelquefois.

— Eh bien, j'ai une idée, lui confiai-je.

C'est ainsi que nous élaborâmes un plan que nous mîmes à exécution dès le lendemain. Nous invitâmes les sept garçons les plus intimidants de nos classes respectives, qui par chance, étaient également les moins futés. Fins stratèges, nous leur promîmes qu'ils pourraient non seulement vérifier la couleur de notre crotte, mais aussi, qu'ils apprendraient quelque chose d'encore plus surprenant au sujet de celle-ci.

Nous les dirigeâmes donc dans le boisé pour leur montrer les deux petits trous vides qui attendaient patiemment de recevoir nos excréments. Par pudeur, mais surtout, par astuce, nous les sommâmes de patienter à l'orée du bois.

— Hey, les métissées ! Ça vient ou pas ?

— Oui, oui... un instant... c'est que nous sommes un peu constipées !

En fait, Géraldine et moi avions déjà préparé nos crottes, ainsi que quelques autres choses que nous avions pris, auparavant, le soin de cacher dans un seau situé loin du lieu sacré. Histoire d'ajouter du piquant à notre petite mise en scène, nous poussâmes quelques cris de délivrance.

Tandis que nous simulions nos efforts pour nous libérer, nous plaçâmes les crottes dans le trou et les enduisîmes d'une petite poudre blanche que ma mère utilisait pour camoufler les odeurs. Sur ma fausse crotte, j'ajoutai de la poudre de moutarde, ce qui lui donna une vive teinte jaunâtre. L'effet était plutôt vraisemblable. Après avoir vaporisé plusieurs fois nos appâts du parfum que j'avais chapardé à Père Robert, le tour était joué. Nous criâmes donc en chœur :

— Ça y est, vous pouvez venir !

Les sept nigauds, très curieux, s'approchèrent hâtivement, mais d'un pas craintif. Aucun ne savait vraiment si la couleur des crottes des métissés était vérité ou tout simplement légende urbaine. Une fois sur place, ils aperçurent les deux petites crottes : l'une blanchâtre et l'autre jaunâtre.

— J'imagine que je n'ai pas besoin de vous dire laquelle est la mienne et laquelle est celle d'Alychia, les défia Géraldine.

— Et ce n'est pas tout... ajoutai-je avant de faire une pause pour marquer un instant de silence. Subjugués, les yeux exorbités, les sept acolytes fixaient toujours les deux trous.

— Elles ne sont pas seulement d'une couleur bien spéciale, mais elles sentent bon, susurrai-je.

— Pas vrai ! riposta Richard.

— Vous n'avez qu'à vérifier, les brava Géraldine.

Après un moment d'hésitation, Mario décida de servir de cobaye. Il s'agenouilla devant le trou de Géraldine et quelques instants plus tard, renifla la fausse crotte.

— C'est vrai, les gars, ça sent bon ! Même chose pour l'autre !

Après que les six moutons l'eurent imité, les sept se mirent à nous regarder avec un certain respect.

— Et c'est pas tout, poursuivit Géraldine.

Grisée par leur naïveté et leur docilité, ma compagne imagina une humiliation machiavélique.

— Notre merde n'a pas juste une bonne odeur, elle goûte bon, aussi.

— Tu nous prends pour des imbéciles ! lâcha Richard avec un certain manque de conviction.

— Qui veut goûter ? demandai-je, trouvant vraiment géniale la soudaine illumination de mon amie.

Personne ne répondit. «Va pour la couleur, se disaient-ils en silence, et va pour l'odeur. Mais de la merde, c'est quand même de la merde!». «Le caca est un déchet que notre corps expulse», leur avait un jour expliqué Miss Mathieu, l'enseignante de troisième année

Les voyant se dégonfler, Géraldine leur lança :

— Bande de pissous ! Vous êtes juste bons pour faire peur aux autres parce que vous êtes plus grands et plus forts ! Quand je vais dire ça aux autres de l'école...

Décontenancé, Albert, le chef du gang, fut le premier à riposter.

— Je goûte si Richard goûte en même temps que moi.

— Hey, mais pourquoi moi ? s'indigna l'autre en entendant son prénom.

— C'est moi le chef, donc c'est moi qui décide !

— Oui, mais si les autres ne goûtent pas, on pourra dire qu'eux sont des pissous, insinua ingénieusement Géraldine.

— Eh ben moi, j'suis pas un pissou, se défendit Mario.

— Moi non plus, renchérit Michel.

Puis les trois autres marionnettes décidèrent de faire comme la majorité : trois se partagèrent la crotte de Géraldine et quatre la mienne.

— À trois, on ouvre la bouche et on croque, les somma Albert. Et je ne veux pas de lâches, compris ?

— Un... deux... trois !

Avez-vous déjà vu sept idiots essayer d'enlever une pâte infecte qui colle à la langue et qui plus est, se trouve à être de la merde ? Les pauvres essayèrent de cracher, de se mettre de la terre dans la bouche pour faire disparaître le goût, mais rien à faire ! Tous optèrent pour la même idée : vite boire de l'eau pour enlever le goût de putréfaction qui leur procura bientôt de fortes nausées.

— Sales métissées ! hurla Albert. Vous nous paierez ça bientôt !

Mais par la suite, jamais un garçon du groupe ne tenta de s'en prendre à nous. Il y avait maintenant un marché tacite entre la bande et nous. Si l'un d'eux nous cherchait, on dévoilerait tout. Et adieu la célébrité !

Géraldine et moi rîmes comme jamais auparavant. Accroupies au sol, les joues ruisselantes de joyeuses larmes, main dans la main, je lui demandai : «Amies pour la vie ?» Et elle me répondit poétiquement : «À la vie à la mort, l'amitié c'est plus fort, même plus fort que l'amour. Amies, amies pour toujours ?»

— Oui, je te le promets, Géraldine, pour toujours !

Et c'est ainsi que cet épisode scella notre amitié à jamais ; c'est du moins ce que notre naïveté de jadis nous laissait croire. À deux, nous nous sentions désormais un peu moins seules.

Trois ans plus tard, lorsque Père Robert voulut mettre son parfum avant de se préparer pour aller célébrer des funérailles, il trouva un flacon presque vide. «Tiens, je croyais que je ne l'avais presque pas utilisé.»

Chapitre 8

Sunny Smile / Sunny Souri

À l'aube de mes dix-sept ans, j'étais devenue une grande fille mince, le teint un peu plus foncé, mais toujours nuancé avec cette couleur jaune pelure de banane. Mes cheveux avaient quelque peu ondulé et s'étiraient jusqu'à la hauteur de mes hanches. J'avais hérité du nez retroussé de ma mère et de son visage bien arrondi. Ce qui trahissait encore passablement l'origine de mon géniteur était mes foutus yeux noirs en forme d'amande, lesquels me donnaient l'air d'une Hawaïenne qui s'était téléportée sur cette île perdue des Antilles. «Ici, jamais je ne trouverai de petit ami...», me disais-je chaque maudit jour de ma vie.

Géraldine, alors âgée de dix-neuf ans, était devenue, quant à elle, une beauté typique d'Haïti : ventre plat, derrière bombé, lèvres généreuses et yeux d'un noir profond. Avec le temps, son teint de métis avait presque disparu. Étrangement, sa couleur était la même que celle d'un café noir rehaussé d'à peine deux larmes de crème. Enfin, son sourire dévastateur et sa voix suave attiraient l'attention de plusieurs admirateurs, surtout étrangers.

À l'époque, elle travaillait comme serveuse dans un resto branché de la capitale, à Port-au-Prince. Un jour, elle rencontra un Canadien fort charmant pour qui elle eut instantanément le béguin. Il était venu en Haïti par simple curiosité, pour en apprendre davantage sur cette île jadis surnommée la perle des Antilles.

Durant les deux dernières semaines de voyage de l'étranger, Géraldine décida de lui faire visiter le village de Thomonde. C'est ainsi que le 17 juin 1992, date qui correspond exactement à celle où mon géniteur y avait posé le pied dix-huit ans auparavant, Adam-Wilburt Thomson fit de même.

Tout comme Géraldine, je travaillais dans un petit resto comme serveuse, mais à la plage Ti-Mouillage, située dans l'arrondissement de Jacmel, à près de cent quatre-vingts kilomètres de Thomonde. Ce lieu était très convoité par les quelques touristes qui s'aventuraient dans le pays.

C'est par une magnifique journée ensoleillée que Géraldine me fit une surprise en venant me rendre une courte visite avec l'étranger. Cela faisait bientôt trois mois que je n'avais reçu aucune nouvelle d'elle. C'est donc avec grand bonheur que je la retrouvai. Toujours aussi resplendissante, dans une belle robe vert olive seyante, elle était particulièrement jolie, ce jour-là. Dès que je la vis, je courus vers elle et m'élançai pour la prendre dans mes bras. Dans son regard, je remarquai que quelque chose avait changé en elle. Je n'arrivais pas à trouver quoi, mais lorsque j'aperçus l'homme qui l'accompagnait, je compris tout de suite la raison de cette lueur mystérieuse qui brillait dans ses yeux.

— Alychia, je te présente Adam... Adam-Wilburt Thomson, un ami.

«Un ami ? me dis-je. Je gage qu'il vaut beaucoup plus que ça à tes yeux, ma chère !»...

— Bonjour, Monsieur Thomson. Enchantée. Vous êtes de quel pays ?

L'homme aux cheveux bruns mi-longs et attachés en queue de cheval prit quelques instants avant de me répondre. Il me dévisagea d'une façon qui me rendit mal à l'aise et me scruta droit dans les yeux pendant quelques secondes qui me parurent insoutenables. Un sourire énigmatique se dessina sur ses lèvres ; j'aurais bien voulu prendre mes jambes à mon cou et partir comme une folle à qui l'on venait d'apprendre que le garçon dont elle venait de s'enticher était en fait une fille, mais je restais là, stupidement, sans trop savoir où regarder.

— Je venir du Canada. Très heureux de rencontrer vous ! Votre amie Géraldine m'avoir parlé souvent de vous...

— Ah !... En bien, j'espère... Et cet accent, il vient du Canada ?

— Oui. En fait, je être anglophone et je débrouille un petit peu en français. Désolé pour l'accent...

«Tourner sa langue sept fois avant de parler, tourner sa langue», me dis-je intérieurement, de plus en plus mal à l'aise...

— Hum... Mais non, au contraire, je trouve cet accent... à vrai dire... euh... très original...

En fait, le timbre de sa voix et son accent me rappelaient le pauvre imbécile d'Anglais qui avait confié à son amoureuse l'avoir trompée avec sa meilleure amie lors de cette mémorable fois où j'ai failli me noyer. Décidément, cet Anglophone ne me plaisait pas du tout.

— Alychia, va faire connaissance avec Adam. Je vais travailler à ta place. Montre-lui les plus beaux coins de la plage.

— Mais non, Géraldine, voyons ! Profite de la plage avec ton petit am... euh, ton ami.

— Allez... je te remplace pendant deux heures. File! Tu travailles tellement fort. Ça va me permettre de renouer avec mes vieux potes.

À contrecœur, je partis donc faire découvrir les joyaux de la plage Ti-Mouillage au Canadien anglais. Les trois premières minutes de notre balade furent exemptes de paroles, tant et si bien qu'on entendait que le bruit des vagues qui allaient et venaient, le piaillage des oiseaux, le bavardage des quelques touristes et la légère brise qui faisait agiter mes cheveux tout en s'amusant à faire danser les quelques frisettes rebelles de l'Anglais.

«Dis quelque chose, dis quelque chose...». Mais que dire à un étranger qui de surcroît, est le coup de cœur de sa meilleure amie? Me vinrent alors les quelques mots que j'avais déjà répétés, huit ans auparavant, sur cette même plage : les seuls que je connaissais en anglais...

— Son of a bitch is good at Jacmel... Don't you think? ajoutai-je intuitivement.

Cette dernière phrase était une expression que j'avais entendue lors d'une discussion entre deux hommes d'affaires anglais. Cinq secondes passèrent... Je me demandais bien pourquoi aucune réplique ne sortait de la bouche de mon compagnon de fortune.

M'apprêtant à répéter mes deux petites phrases, je fus interrompue par un pouffement de rire qui se changea bientôt en éclat. Je n'entendais plus les vagues, ni même les oiseaux... que le bruit de ce satané rire! L'Anglophone portait les mains à son ventre, comme s'il souffrait de douloureuses crampes. N'en pouvant plus, il se jeta sur le dos et continua à s'esclaffer jusqu'aux larmes. Les yeux embués, il ne s'apercevait pas que je le défiais, les deux mains sur les hanches et les yeux mauvais.

— Mais qu'est-ce qu'il y a de si drôle dans le fait de dire que le soleil de la plage est beau, ici?

Ayant enfin repris ses esprits, Adam se releva, secoua sa chemise bleu royal empoussiérée de sable blanc et répliqua :

— Désolé, désolé... mais je crois que ton anglais est plus encore mauvais que mon français... Which bitch are you talking about? demanda-t-il d'un air amusé.

— Which quoi?

— Tu dire que le fils de pute est beau à Jacmel, expliqua-t-il en essayant de se calmer.

— Euh... alors... ce n'est pas une blague? m'informai-je, soudainement affolée.

Et je me remémorai ce moment vécu, huit ans auparavant, lorsque la magnifique femme aux cheveux roux m'avait sauvée d'une noyade imminente. Je me rappelais son air de dédain lorsque j'avais prononcé à peu près les mêmes paroles qu'aujourd'hui. Je me détournai du Canadien, l'instant de cette rêverie, et me retournai ensuite vers lui. C'est là que je constatai que cet homme avait de magnifiques yeux turquoise, encore plus remarquables que ceux de ma salvatrice de jadis.

D'ailleurs, il me regardait maintenant avec un sourire charmant et des yeux moqueurs, ce qui déclencha en moi un enchaînement de petits ricanements qui secouèrent frénétiquement ma tête de gauche à droite, en plus de provoquer, à la hauteur de mes frêles épaules, une série de soubresauts. Sous le poids de mes gloussements de plus en plus forts, mon thorax finit par me faire légèrement mal... En temps normal, je me serais sentie vraiment ridicule. Mais là, je m'en foutais complètement : pour une des premières fois de ma vie, je me laissai aller et ris à gorge déployée pendant un temps qui me sembla une éternité, comme si tout s'était arrêté. Soudain, les jambes vacillantes, je me jetai sur le dos, encore secouée par ce rire qui se jouait de moi. Je me calmai enfin et tournai ma tête vers le côté. Le Canadien, qui me regardait, me dit : «Tu es magnifique, Alychia. You have the sunniest smile of the world.» Ce à quoi je répondis stupide : «Je crois que je viens de faire pipi sur moi.»

— Je connaître une solution facile pour enlever le odeur. Tu suis moi? m'invita-t-il en détalant en direction de la mer.

— Mais je ne sais pas nager!!!

— Si jamais tu te noyer, je sauverai toi. Let's go, Sunny Smile. I'm your man!

Instinctivement et aveuglément, je le suivis. Follement, sans réfléchir, je m'élançai dans les bras de la mer, mais tout juste avant d'y trébucher, je tombai dans ceux de celui qui devenait de plus en plus sympathique à mes yeux. Tout bonnement, il me lança :

— C'est le plus beau jour de ma vie, Sunny Smile!

À ces mots, mon cœur se mit à battre à tout rompre. Il approcha ses lèvres des miennes et alors qu'il était à deux millimètres de m'embrasser, je reculai d'un pas et déguerpis vers le resto. «Jamais je ne pourrais faire ça à Géraldine!»

Géraldine

Géraldine, tu es ma seule amie
Géraldine, je n'veux pas te trahir
Géraldine, je ne veux pas t'haïr
Mais se peut-il que je l'aime ?
Est-ce moi que je trahis
En me tournant de lui ?
Voilà un autre problème :
Je m'aime, je t'aime ou je l'aime ?
Je m'aime, je t'aime, mais je l'aime ?
Je m'aime, je t'aime et je l'aime ?
Je n'sais pas, toujours pas, donc je fuis...

Chapitre 9

By the way / Nan tout ka

Je fus la première arrivée au resto Ti-Poulet. J'avais couru à tout rompre, sans jamais m'arrêter. Maintenant que j'étais mouillée comme une guenille devant Géraldine, je n'avais aucune idée de la façon dont je devais m'y prendre pour lui expliquer pourquoi j'avais lâchement abandonné son ami sur la plage.

— Alychia, mais qu'est-ce qui t'est arrivé? Et où est Adam? me demanda-t-elle d'un ton suspicieux.

— Je suis ici! I'm here, répondit l'autre tout essoufflé. Nous avons faire une course, continua-t-il. Et as you see, c'est elle qui avoir gagné. She is really a good runner!

— Amazing! répondit Géraldine avec un sourire jaune qui contrastait drôlement avec son visage si parfait. By the way, constata-t-elle en scrutant mes jambes qui dégouлинаient au sol, vous en avez sué tout un coup! Tiens, Alychia, me fusilla-t-elle, je te redonne ton torchon! Allez, Adam... we have to go, now!

— Géraldine... tentai-je.

— Ça va, pas besoin de dessin... By the way (c'était décidément sa nouvelle expression fétiche), je ne sais pas quand je reviendrai à Thomonde ou Jacmel, mais je ne tiendrai pas spécialement à venir te saluer, pigé? Amie, amie, pour toujours, remember?

— Kite m trankil! lança-t-elle encore offensée. (Laisse-moi tranquille!)

Et elle me tourna le dos, empoignant fermement son compagnon par le bras, l'air de dire: «Pas touche, il est à moi, by the way!» C'est ainsi qu'à regret, je les regardai s'en aller en maudissant cet Anglophone qui venait de me piquer ma seule véritable amie.

La semaine suivante fut très morne. Triste comme une tourterelle, je vaquais à mon travail telle une automate. Je n'arrivais pas à chasser l'idée que j'avais foutu en l'air mon amitié avec Géraldine. Je me demandais bien quelle faute j'avais pu commettre pour mériter un tel sort...

Alors que pour la centième fois, je ressassais l'incident dans ma tête, j'entendis, au loin, une voix que je reconnaissais trop bien. Vite, je me volatilisai dans les cuisines et fis signe à mes collègues de ne pas révéler ma cachette.

— Hello, Marcus. Est-ce que Alychia être ici?

— Non, désolé, répondit l'employé. Elle ne travaille pas, aujourd'hui.

— Alors, j'imagine qu'elle être chez elle?

— J'en sais trop rien, depuis quelques jours, elle n'est pas venue travailler.

— Vous savez où elle est presently?

— Désolé, répliqua mon collègue avec arrogance. S'il fallait que je sache où sont tous mes employés qui me font faux bond!

L'Anglophone observa les lieux d'un mouvement circulaire pendant quelques instants. À part cet être antipathique un brin efféminé, il ne vit qu'un serveur et trois clients, ce qui le fit s'imaginer qu'il ne devait y avoir qu'un seul cuisinier à l'oeuvre dans ce resto apparemment peu fréquenté.

— Big buisness, my friend! Maybe it's the reason you have so much employees... and clearly a little brain.

Le Canadien faisait exprès pour parler anglais, alors que, visiblement, l'autre ne comprenait rien de ce qu'il disait. Pas dupe pour autant, Marcus se doutait bien qu'il se faisait narguer par l'étranger. Aussi, eut-il tôt fait de lui montrer la porte.

— Bon, vous vouliez Alychia? Elle n'est pas là. Ici, on parle créole ou français. Alors, au plaisir de ne plus vous revoir... euh... Monsieur Thomson, n'est-ce pas?

— Adam-Wilburt Thomson, rectifia l'Anglophone d'un ton agacé. Vous devez vous souvenir de moi, certainly?

— Non, non, non... on s'est déjà rencontrés? interrogea innocemment l'Haïtien, visiblement mal à l'aise.

— Sale menteur! s'offusqua Adam.

En fait, Marcus se souvenait très bien du bellâtre qu'il avait vu au restaurant quelques jours plutôt en compagnie de Géraldine. Mais comme la rencontre entre le Canadien et lui avait plutôt mal tourné, il préférerait feindre un blanc de mémoire.

Adam quitta enfin le restaurant. «Mais pour aller où?», me demandai-je. «Et que peut-il bien me vouloir, cet effronté? Ne m'a-t-il pas suffisamment causé de tort?»

Après cette visite au resto Ti-poulet, Adam décida de se rendre dans le village natal d'Alychia. C'est donc en faisant du pouce et avec son sourire ravageur que, trente minutes plus tard, il devint le passager d'une vieille bagnole 4x4 où siégeaient trois jolies demoiselles très délurées, fort heureuses de transporter ce si bel étranger.

— *Tu t'en vas vers quelle direction, beau garçon ?*

— *Thomonde ! Thomonde, please, indiqua Adam avec une lueur d'espoir dans les yeux.*

Fort, fort, fort est l'amour / Lanmou se fò

Fort, fort, fort est l'amour

Il suffit parfois

D'un simple sourire

Pour qu'il puisse éclore

Que d'un seul instant

Que d'une seule parole

Pour qu'il soit semé

Pour dire que l'on sème

Pour dire que l'on s'aime

Chapitre 10

As fast as the lightning / Osi vit ke zèklè

Adam ne savait pas trop vers où se diriger en mettant les pieds dans le village de Thomonde, bien qu'il y était allé une semaine auparavant avec Géraldine. En levant les yeux vers le ciel, il vit l'énorme croix en bronze, laquelle détonnait nettement avec les modestes maisonnettes qui donnaient l'impression d'être aussi solides qu'un château de cartes. Il entreprit donc de suivre cette croix, sans qu'il lui vienne à l'idée de demander son chemin aux villageois qui le suivaient d'un regard perplexe et curieux. Il n'entendait pas non plus le murmure annonçant l'arrivée de l'homme blanc se propager très vite de bouche à oreille en une drôle de cacophonie. Il avançait d'un pas confiant, saluant, à tout hasard, les enfants qui, poussés par la curiosité, venaient à sa rencontre. Chaque fois, il leur rendait un sourire poli, pour aussitôt détourner son attention vers l'énorme symbole religieux ; sans trop savoir pourquoi, il se sentait happé par ce lieu de culte.

Arrivé à l'église, il remarqua que la porte était entrouverte. D'un pas léger, il décida d'entrer. Droit devant, il y avait l'autel, où, s'imaginait-il, le prêtre devait prononcer son homélie. À sa droite, il y avait un étroit couloir sombre qui devait sûrement mener à la cour arrière. Il s'y aventura, intimidé par le silence de l'endroit. Une fois dehors, il aperçut une femme agenouillée près d'une tombe visiblement fraîchement installée. Pour ne pas l'effrayer, il s'assit sur le petit perron au pied de l'escalier et l'observa pendant que dans sa langue maternelle, elle adressait une prière au défunt.

— Papa Robert, ke Bondye veye sou ou tout kote ou yo. Mèsi pou èd ou. Veye sou Alychia, pitit fi mwen, ak pwoteje tout kote li ale. (Papa Robert, que le Bon Dieu veille sur toi, peu importe où tu es. Merci pour ton aide. Veille sur Alychia, ma petite fille, et protège-la, où qu'elle soit.)

Bérenghère termina son rituel en déposant une dizaine de fleurs à côté de la pierre tombale. Comme elle s'apprêtait à partir, elle aperçut l'homme qui l'observait depuis maintenant une bonne dizaine de minutes.

Si elle se montra d'abord contrariée par la présence de cet étranger, qui, selon elle, se trouvait là depuis un bon moment déjà, elle finit curieusement par se radoucir, non sans faire appel au sarcasme pour l'interpeller.

— Homme blanc, tu n'apprends pas à frapper à la porte dans ton pays ?

— Oh ! I'm sorry ! Mais comme la porte was ouverte, je pensé que je pouvoir entrer.

— Oh ! Vous êtes un Anglais ! Alors, je comprends tout, maintenant !

— Vous avoir something contre les Anglais ?

— À vrai dire, Anglais, Français ou Espagnols, je les mets tous dans le même panier !

L'homme la regardait avec des yeux de chien battu lorsqu'elle rajouta :

— Tous des effrontés ! Tous ! Vous savez, ils n'ont jamais pris le temps de frapper à la porte de mes ancêtres pour leur demander gentiment : «Écoutez, ça vous dit que je vous offre un voyage en première classe avec des rats et que je vous expédie sur une île à l'autre bout du monde pour vous asservir ?

— Oui, euh... C'est vrai, les hommes parfois être imbéciles... Mais for my defense, je suis Canadien.

— Mais les ancêtres des Canadiens sont en majorité Français ou Anglais, n'est-ce pas, monsieur ?... Au fait, ki ès ou ye ? ki jan ou rele ? (Qui êtes-vous ? Comment vous appelez-vous ?)

— Adam-Wilburt Thomson, madame. Vous semble être une femme... euh... très cultivée, s'embourba l'Anglais.

— Est-ce que ça vous surprend ? Quoi ? Vous croyez que la majorité de mon peuple est illettré ?

— Euh... that was not ce que je voulais dire, mais... euh...

— Mais vous avez en partie raison, mon cher monsieur ; à commencer par moi ! Je ne suis qu'une vieille ex-prostituée analphabète.

— A really magnific intelligent ex « donneuse de plaisir », la complimenta sincèrement Adam.

Avait-elle bien entendu ? L'étranger l'avait-il bien surnommée : «donneuse de plaisir»? Tout à coup charmée par l'étranger, Bérenghère lui sourit, l'air de vouloir dire : «On s'est déjà rencontrés ?»

— Vous venir prier votre mari ?

— Non, un père, le seul que j'ai vraiment aimé : Père Robert. Il y a un mois, il a eu une crise à son cœur, répondit Bérenghère avant de raconter tout ce que cet homme avait représenté pour elle et de conclure en confessant : vous savez, c'est le seul homme qui m'a vraiment estimée. C'était aussi un peu un père pour ma fille. Mais assez parlé de moi ! Que faites-vous, ici, en Haïti ?

— Vous croire au coup de foudre ?

— Hum... comme «ex-donneuse de plaisir», je n'ai pas beaucoup d'expérience en amour... Mais, un jour, il y a eu cet homme... soupira Bérèngère, les yeux clos.

Elle balaya l'air du revers de la main, comme pour chasser un mauvais souvenir puis demanda : «Vous avez eu un coup de foudre... et vous connaissez son nom ?»

— Alychia, Alychia Michel, répondit le jeune homme en un seul souffle.

Bérèngère détourna la tête pour éviter que son interlocuteur remarque sa réaction. Soudain, elle eut l'impression que son cœur voulait s'arrêter. Elle reprit rapidement ses esprits, respira trois grands coups et plongea à nouveau les yeux dans ceux du Canadien.

— Vous connaissez elle ?

— À vrai dire, je la connais depuis qu'elle a eu la brillante idée de venir se cacher dans mon ventre et de me présenter son derrière le jour de sa naissance. Se pitit fi mwen.

— C'est votre fille ? questionna l'autre qui n'avait pas tout à fait compris ce que Bérèngère venait de débiter.

— Vous comprenez assez vite, mais il faut vous expliquer longtemps ! Dire que vous nous avez colonisés ! ajouta-t-elle, hésitant maintenant entre l'idée de haïr cet homme ou de lui laisser sa chance.

— Je l'aime. As fast as the lightning... I love her, and j'aimerais marier elle.

Cette fois-ci, Bérèngère le regarda intensément, et eut l'impression de voir jusqu'au plus profond de son âme. Elle comprit que cet homme disait vrai, mais surtout, qu'il n'abandonnerait pas facilement sa folle idée.

As fast as the lightning / Osi vit ke zèklè

As fast as the lightning
I love her
As solid as a rock
I hope she'll love me
As long as I will live
I'll wait for her
Wait for her till I die
Wait for her till she loves me
Maybe I am a fool
Yes, I agree, I am
I am a fool lover
I am a fool dreamer
Alychia, here I am

Chapitre 11

Peut-être si, peut-être pas / Petèt se konsa, petèt pa

Comme tous les premiers jours du mois, je revenais chez moi pour passer une semaine de congé avec ma mère. Non pas que j'en avais réellement envie, mais par habitude, je ne manquais jamais à cette coutume que je m'étais moi-même imposée.

Lorsque j'approchai de la maison, une odeur de porc grillé vint chatouiller mes narines. Ma mère préparait ce plat uniquement lors des grandes occasions. Je me demandais bien quel événement elle voulait souligner.

— Bonjour *manman*, lui dis-je, d'un ton faussement enjoué, comme à mon habitude.

— Alo pitit mwen, me répondit-elle de la cuisine.

Je déposai mon sac dans un petit endroit qu'on pouvait presque nommer salon ou hall d'entrée, et m'assis sur l'une des deux chaises en bois qui à elles seules, constituaient l'unique mobilier de la pièce.

— Gen yon moun isit la pou ou, Alychia, continua-t-elle.

Un invité pour moi... J'eus soudain un mauvais pressentiment. «Pas cet Anglais de malheur, souhaitai-je en secret...»

Malheureusement, mon intuition s'avéra bonne. Adam s'avança vers moi, silencieux, les mains croisées dans le dos. Lorsqu'il les délia, ce fut pour m'offrir un généreux bouquet de fleurs multicolores. «Quel mauvais cliché !», me dis-je intérieurement.

— Bonjour, Alychia, je veux m'excuser for my attitude, l'autre jour. I came à ton restaurant, mais they said que tu n'étais pas là.

Ah ! Ce qu'il m'énervait avec sa manie de parler moitié français et moitié anglais. Je devais toujours me concentrer pour essayer de comprendre son charabia dont j'aurais bien pu me passer.

— Alors, vous vous excusez pourquoi ? Pour m'avoir fait perdre la seule amie que j'avais ? le blâmai-je.

— Oh ! I'm sorry. Je ne savais pas que you had just une amie. Si j'avoir su, je serais tombé in love with some one else...

— ...

— Mwen sonje ou anpil, déclara-t-il dans un créole plutôt boiteux.

Quel idiot ! Il venait tout juste de déclarer qu'il m'aimait en tentant de jouer la carte de l'humour, qui, à mon avis, s'avérait être de bien mauvais goût !

— Je suis désolée, Mwen pa pataje sa a dutout santiman. Ou lai-m fache. (Je ne partage pas du tout ce sentiment. Vous me fâchez). À vrai dire, vous me tombez royalement sur les nerfs !

— Alychia ! me gronda ma mère. Pou yo janti envite nou an. (Sois gentille avec notre invité.)

Et joyeusement, elle se pointa enfin le bout du nez en me regardant, l'air de dire : «Laisse donc une chance à ce pauvre garçon !»

— *Manman*, ou reyèlman panse ke nou ka tonbe nan renmen ak yon moun pataje jis 30 minit nan lavi l' ? (Maman, tu crois vraiment qu'on peut tomber en amour avec quelqu'un en partageant seulement trente minutes de sa vie ?)

Sur ce, elle ne me répondit pas et retourna à ses chaudrons.

— Mais c'est vrai ! De l'avis d'une ex-prostituée, qu'est-ce que peut bien valoir ta parole ! lui lançai-je avec une pointe de méchanceté, tout en tentant de décontenancer l'indésirable invité.

— You mean «donneuse de plaisir», rectifia ce dernier.

Bouche bée devant la réplique de cet homme que je considérais comme mon adversaire, je compris alors que ma mère et lui avaient déjà fait connaissance, voire pire encore, qu'ils avaient développé une certaine complicité. J'avais soudainement envie de quitter la pièce.

— Mwen pral lave tèt mwen ak mwen retounen byen vit ... (Je vais me laver et je reviens très vite). Désolée, Canadien. Je ne voudrais pas empesté vos fleurs, puisque bien sûr, comme je l'espère, après le souper, vous repartirez avec pour essayer de duper une fille naïve avec vos fadaises à l'eau de rose...

Je sortis dehors et allai puiser l'eau au puits. Dans la petite cabane, je me lavai, avec, pour simple baignoire, une petite chaudière et un savon du pays. Ensuite, je me changeai et inconsciemment, pour dissuader l'autre, je me vêtis d'une robe tout à fait difforme, bariolée d'orange et de brun. Je fis ensuite les cent pas et décidai enfin d'entrer dans la vieille baraque de ma mère.

— Un rien t’habille, comme disent les Francophones de my country ! m’accueillit Adam avec un sourire qui éclairait ses jolis traits. And now, je pouvoir me concentrer sur tes yeux magnifiques.

Jamais personne ne m’avait dit que j’avais de beaux yeux... Tout à coup, de marbre, je devins de glace et de glace, je commençai à fondre petit à petit devant cet étranger qui semblait, somme toute, assez sympathique et sincère. Je commençai même à apprécier sa présence.

Durant le souper, il nous parla de son pays. Nous qui n’avions qu’une vague idée du Canada, étions suspendues à ses lèvres.

— Et l’hiver, expliqua-t-il, c’est froid ; vingt-cinq fois plus froid que l’eau that you take pour te laver. And, il y a cette neige toute blanche qu’on s’amuse à glisser dessus, sur des tapis en plastique ou deux petites planches that we call ski... J’aimerais bien que tu venir dans mon pays, one day.

— One day, répétai-je, rêveuse.

Mais, moment de faiblesse, je me ressaisis immédiatement.

— Dans tes rêves, le Canadien ! J’ai à peine de l’argent pour payer mes vêtements et mes petites sorties. Non, m pap kapab ! (Je ne suis pas capable !)

Il m’énervé / li nève’m

Il m’énervé
Je ne sais pas pourquoi
Il m’énervé
Avec ses beaux rêves
Il me cherche
Je fais ma pimbêche
Je joue à cache-cache
Et suis vraiment vache
Peut-être que je l’aime
Un peu, ou plus, même
Ou peut-être pas
Peu importe
Je lui ferme ma porte
Je ne veux pas qu’il sache
Qu’à minuit
Mon cœur flanchera
Peut-être si
Ou peut-être pas

Chapitre 12

Sous ma cendre / Anba sann dife mwen

Le soleil était couché depuis belle lurette. La nuit s'était installée tout doucement sur Thomonde, couchant sa pénombre comme un édredon dans la maisonnette où maintenant, toute tension avait disparu. Dans cette calme noirceur, la petite flamme vacillante au bout de la chandelle de fortune faisait pâle figure devant les trois paires d'yeux étincelants qui brillaient comme des feux. Mais la discussion, tout à l'heure franchement animée, s'éteignait gentiment, à mesure que la lueur de la chandelle s'estompait. Il était temps d'aller dormir.

Étant donné l'exiguïté de la maison, j'eus pour tâche de reconduire Adam à l'église. Cette nuit, il dormirait dans l'ancienne chambre de Père Robert.

Notre promenade nocturne fut exempte de parole ; nous n'entendions que le bruit des coqs qui chantaient à toute heure de la nuit et le murmure des couche-tard thomondoïses qui veillaient dehors pour profiter de la brise fraîche qui soufflait, douce, légère, avec un discret parfum de café.

— Vous voilà arrivé. La chambre est au bout du couloir, à votre gauche. Ça va aller ?

— Oui, merci.

— Bon ! Li lè pou m ale... Pase an bon nwit. (Bon ! C'est l'heure de m'en aller... Passez une bonne nuit.)

— Très bien. À demain, Sunny Smile, répliqua le Canadien.

Et c'est d'un pas lent que je revins à la maison, ressassant cette soirée que je jugeais, somme toute, relativement agréable.

Cette nuit-là, Alychia dormit d'un sommeil plutôt agité, alors qu'Adam tomba rapidement dans les bras de Morphée, le cœur léger et rempli d'espoir.

Le lendemain matin, vers sept heures, suivie de ma mère, j'apportai le déjeuner. Bananes, mangues, ananas et petits pains sucrés étaient transportés dans un bol sculpté dans le bois, juché sur ma tête. Adam, qui était réveillé depuis six heures trente, fut témoin de notre arrivée. Ébahi par cette image de carte postale, il nous ouvrit la porte.

— Beautiful façon de commencer la journée.

— Vous avez bien dormi ? demandai-je.

— Très bien, thank you, et vous ?

— Menm jan ak yon wòch (comme une roche), répondit Bérengère.

Et le Canadien observa furtivement Alychia qui demeurait silencieuse. Il remarqua qu'elle avait les yeux un peu plus petits qu'à l'habitude, avec de légers cernes trahissant une nuit sûrement mouvementée. Cela lui donnait encore plus confiance quant à la suite de la journée. Il ne lui était donc pas indifférent...

— Allons nous installer à la salle à manger, proposa Bérengère.

Quand Adam saisit une des mangues dans le bol, Alychia retira délicatement le fruit bien mûr de sa main.

— *Je vais vous montrer comment on mange les mangues dans mon pays... déclara-t-elle. On prend le fruit dans le creux de sa main et on le masse doucement, jusqu'à ce qu'il devienne bien juteux. On commence par le bas, et ensuite, on monte vers le haut. Une fois bien tapoté, on met une paille et voilà... il n'y a plus qu'à le boire.*

Bérengère riait dans sa barbe. Elle regarda discrètement le Canadien et à voir la façon dont il rivait ses yeux sur sa fille, elle était convaincue qu'il pensait à la même métaphore qu'elle.

— Vous voulez essayer ? suggéra Alychia.

— Why not ?

Et l'Anglais répéta les mêmes gestes que moi. Bien concentré à suivre chacune des étapes, ses mains nerveuses pressaient un peu trop fortement le fruit qui, devenu plus que juteux, finit par gicler dans mon visage et éclabousser mes joues.

— Hum, soyez patient, Adam. Pran pasyans. C'est ce qui arrive quand le fruit est trop vite pressé, lui dis-je d'un ton légèrement réprobateur.

Je me répétais cette phrase qui sonnait étrangement dans ma tête, et cette fois-ci, devant le ridicule de la situation, nous rîmes tous de bon cœur.

— Bon ! Mwen kite ou, déclara Bérengère. Vous avez sans doute bien des choses à vous dire, maintenant.

Et elle quitta aussitôt la pièce en nous saluant d'une main joyeuse.

Adam prit ma main dans la sienne, la porta sur sa joue et me dit :

— Alychia, je dois partir aujourd'hui pour mon pays. Mais avant, je voulais te dire que je t'aime, pour que toi pouvoir garder un petit peu de moi ici dans ton cœur, déclara-t-il en déplaçant ma main sur son cœur.

Alarmée par les fortes et rapides palpitations que la paume de ma main droite percevait, mon cœur se mit à battre la chamade à son tour.

— Écoutez, Adam, je ne connais rien à l'amour. Mwen pa konnen anyen nan renmen, répétai-je en créole.

— L'amour, commença-t-il avec un sourire tendre, begins avec un mot doux. Tu vois... c'est la première fois que tu appelles moi par my first name. L'amour c'est comme un cendre de feu. First, tu vois juste la fumée, pas la feu. Et tout d'un coup, sous le cendre, il y a le braise, et le braise devient feu.

Alychia réalisa soudainement que toute sa vie n'avait été que fumée. Peut-être, dans son cœur, y avait-il quelques braises qui sommeillaient, mais jamais celles-ci ne s'étaient enflammées. Elle vivait sa vie sans trop se poser de questions. «Née pour un petit pain», semblaient lui signifier les Thomondoïses par leurs regards remplis de jugement, et ce, depuis qu'elle était toute petite.

— *Mais je ne connais pas le feu, et le feu me fait peur, répliqua-t-elle en murmurant, comme s'il s'agissait d'une confidence faite à elle-même.*

— *Je vais help toi à apprivoiser le feu... Sunny Smile, tu veux marier moi ?*

Sous ma cendre / Anba sann dife mwen

Se pourrait-il que sous ma cendre

Il y ait quelque chose qui brûle pour moi ?

Un bel homme, une belle histoire à la fois tendre

À la fois drôle, à la fois vraie, il était une fois

Est-ce possible ? que je me demande...

Née pour un petit rien, ne le suis-je pas ?

C'est ce que dans plein d'yeux je perçois

Est-ce dans les yeux des autres qu'il faut croire

Ou bien en son propre miroir ?...

Mais mon miroir est tout brisé

Et je ne l'ai jamais réparé

Je ne connais pas le feu

Canadien, montre-moi la flamme

Et peut-être bien que d'ici peu

Je voudrai être ta femme

D'un, nous deviendrons deux...

Le manguier patiemment attend

Que la fleur devienne le fruit

L'homme sage patiemment espère

La femme qui sera sa lumière

Son toit, son abri, son phare

Son toi, son amie, son port

Chapitre 13

Trois mois s'écoulèrent à la vitesse du sable fin que l'on regarde impatiemment défiler dans le sablier qui le retient. Il était loin, le doux souvenir où Adam avait déposé un tendre baiser sur le front d'Alychia. Elle qui, paupières closes, espérait que pour une seconde fois, il tenterait de coller ses lèvres aux siennes, le maudissait maintenant de l'avoir privée de cette marque d'affection qui aurait apaisé son envie soudaine de sceller sa bouche à la sienne.

Mais le Canadien était un gentleman. Et bien qu'il ne possédât que peu d'expérience en amour, il savait intuitivement que dans l'attente, le désir n'en devenait que plus ardent. Dans cet avion qui l'avait ramené dans son pays, il avait songé à la façon dont il s'y était pris pour apprêter la mangue à la manière haïtienne. «Be patient, Alychia... s'était-il dit, love will become just more explosive next time we'll see.»

Et il eut tout à fait raison. Alychia était maintenant hantée par son souvenir. Se sentant prise en otage, comme cette fine poudre emprisonnée dans un sablier, ses sentiments mitigés la mettaient dans tous ses états. Tantôt euphorique et d'autres fois anxieuse et déprimée, elle refusait maintenant de quitter son village natal, de peur de manquer le retour de celui qu'elle commençait à aimer de plus en plus. Les quatre-vingt-dix jours d'attente lui parurent interminablement longs.

Mille fois, elle avait refait le parcours de la maison familiale à l'église pour se rappeler leur balade nocturne et silencieuse. Maintes fois, elle s'était emparée du bol de bois d'ébène dans lequel elle avait transporté le déjeuner de l'Anglophone, sa main flattant son pourtour bien arrondi, les yeux dans le vide. Mais le pire, pour elle, était de voir le manguier. Lorsque ses yeux se posaient sur cet arbre, elle se remémorait les mains effilées d'Adam autour du fruit mûr. Tourmentée de désir, elle détournait alors son regard du manguier pour ensuite se réfugier dans l'église, complètement affolée. Elle s'enfermait dans la salle à débarras, saisissait le petit bouddha et le collait contre son cœur. À chaque fois, elle finissait par trouver une certaine quiétude, même si ce n'était que pour un court laps de temps.

En ce 2 octobre de l'année 1992, les sandales d'Alychia, à force de piétiner en rond, étaient à la veille de rendre l'âme. À l'occasion de l'arrivée du Canadien, elle avait revêtu une robe jaune marguerite en coton, tissée de fleurs bleu royal et retenue par de fines bretelles. Celle-ci retombait juste en bas des genoux, révélant ses longs mollets fins, mais musclés.

Lorsqu'Adam arriva tout près de la maisonnette de sa mère, elle se précipita à la cuisine, feignant de préparer un léger goûter pour ne pas dévoiler à quel point l'attente lui avait semblé pénible.

Lorsque trois petits coups furent frappés à la porte, elle en ressentit les vibrations jusqu'au tréfonds de son cœur qui s'emballait à un rythme effréné. «Du calme, Alychia, du calme... pense au petit bouddha», se répéta-t-elle.

Adam était maintenant là, devant elle, valise à la main. Sa chemise vert émeraude faisait miroiter ses yeux d'un bleu dangereusement séduisant. Et il avait cette petite barbe naissante, à l'aube de crier : «Scissors, please !», qui lui donnait un air légèrement viril et de mauvais garçon.

— *Bonjour, Adam, l'accueillit-elle du ton le plus calme qu'elle pouvait.*

— *Bonjour, Alychia, je suis très, très heureux de te voir, répondit-il en prenant soin de bien articuler chacune de ses paroles.*

— *Mais où est passé ton accent ?*

— *J'ai pris des cours de français. Euh... tu trouves que je me suis amélioré ?*

— *Oui... Dommage... euh... Je commençais à bien aimer ton accent.*

— *Alors, ça vouloir dire que tu commences à aimer moi un peu ? s'emballa-t-il en oubliant soudainement sa structure de phrase.*

Sur ce, il s'approcha, prit la main droite de sa dulcinée et la porta sur sa joue à peine barbue. Les yeux à présent rivés dans les siens, il se pressa contre elle et l'entoura de ses grands bras musclés. Collés l'un contre l'autre, deux cœurs distincts se faisaient une chaude concurrence. On n'aurait pu dire lequel battait le plus vite ou le plus fort. Le temps avait fait son œuvre... Adam en était maintenant convaincu. Mais il décida de ne pas précipiter les choses et d'attendre que sa rivale choisisse de baisser les armes pour devenir son égale. «Lorsque l'amour est une lutte entre le cœur et la raison, prends garde lorsque c'est le cœur qui en sort vainqueur» : il s'agissait là d'une pensée du jour qu'il avait lue dans l'une des revues qui traînaient dans le cabinet de son dentiste.

Le naturel revenant toujours au galop, il en fut de même avec l'accent du Canadien.

— *J'ai préparé un jus de fruit pour toi, ou vle gen kèk ? lui demanda Alychia après s'être dégagée lentement de ses bras.*

— *Hum... meilleure façon pour pas arroser ton jolie robe ? Tu être très prévenante... Oui, je veux bien goûter. Tu sais, dans mon pays on faire un toast. On lever notre verre à quelque chose spéciale, un peu comme une souhait ou un merci. So, on lève notre verre à...*

— *À ce que tu veux, sa ou vle ! (Comme tu veux !)*

— *Pour la raison que tu pas avoir mis ton plus vilaine robe, aujourd'hui.*

— *Quoi ? Elle était vraiment si horrible ma robe, dènye fwa a ?*

En repensant à la robe qu'elle avait revêtue lors de leur dernier souper, Alychia s'avoua que son choix n'avait certainement pas été le plus reluisant. Un fou rire latent venait de la gagner. Elle s'empressa de prendre une gorgée, mais plus elle repensait à la robe, plus son rire devenait de plus en plus fou, jusqu'à ce qu'elle crache sa gorgée de jus sur la belle chemise et les joues bouffies par le sourire de son compagnon.

— *Oh ! fit Alychia tout en continuant à rire de bon cœur, je suis vraiment désolée. Eskize mwen...*

Elle courut chercher un chiffon pour éponger la chemise émeraude et lorsqu'elle essuya les joues de l'homme d'un geste lent, elle s'approcha, puis, sans qu'elle s'en rendre réellement compte, ses lèvres s'étaient posées sur les siennes.

Deux bouches chercheuses prenaient plaisir à s'explorer. Doucement, elles s'entremêlaient et comme frappées par la foudre, elles s'entrecroisaient avec fougue pendant ce tout premier rendez-vous provoqué par une simple bêtise. «Est-ce ça le bonheur ?», se demanda Alychia tout en savourant ce doux moment.

Mais l'instant fut plus court qu'elle ne l'aurait voulu ; Bérengère fit son apparition, en prenant toutefois la délicatesse de d'abord s'annoncer.

— *Bonjour, Adam. Ainsi tu as tenu le coup ? Eh bien ! On dirait bien que tu as plus de classe que tes ancêtres !... Kouman ou ye ? (Comment vas-tu ?)*

— *Bonjour, Mme Michel, répliqua Adam en lui présentant sa main droite. Je vais bien, merci.*

— *Mais quoi... vous n'embrassez pas vos belles-mamans au Canada ? Retournez-moi cette main d'où elle vient et allez... que je vous présente mes joues ! Vous savez, aucun homme blanc ne les a jamais embrassées.*

— *Alors ça être un honneur pour moi.*

Et le jeune homme déposa deux petits baisers sur les joues de Bérengère, avec en prime, une chaleureuse accolade.

— *Sa ou fè ? (Quoi de neuf ?) Et votre programme pour les prochaines trois semaines ressemble à quoi ? s'enquit Bérengère.*

— *Je pas avoir plan précis. Je juste veux connaître mieux votre fille.*

Bérengère regarda Alychia, leva les yeux en l'air et soupira aussi subtilement qu'une bagnole sans silencieux.

— *En ce cas, il fallait alors prévoir une année sabbatique, jeune homme !*

Vexée, Alychia, n'osa répliquer. Comme toute réponse, elle toisa sa mère en fronçant les sourcils. Rouge de colère, elle se dit à elle-même : «Il suffit peut-être juste de prendre le temps d'être avec quelqu'un et de parler d'autre chose que de la pluie et du beau temps... Tu sais faire ça, toi ?»

Pour briser le silence, le Canadien, visiblement mal à l'aise, déclara : «Si trois semaines être pas assez, alors je devoir revenir, that's all !»

Et il adressa un clin d'œil discret en direction d'Alychia, qui, la colère passée, avait retrouvé son sourire. Elle était heureuse que l'Anglophone ait enfin chassé les derniers vestiges de ses cours pour revenir à son français plus qu'original.

Chapitre 14

La chute / Kaskad la

Les vingt-quatre jours suivants défilèrent à la vitesse de l'éclair. Adam avait loué une vieille Jeep à Port-au-Prince, alors, tous les deux étions libres d'aller là où nous le désirions.

— J'aimerais que tu me montres comment nager, confiait-il à Adam.

— Ok. Tu connais un endroit où il y a une piscine ? C'est plus facile d'apprendre dans une piscine.

— À Port-au-Prince, ce serait bien.

— Alors, right on ! Direction Port-au-Prince, ... Ki jan yo di «à vos ordres», en créole ? (Comment on dit «à vos ordres» ?)

— Nan sèvis ou

— Alors... Nan sèvis ou ! But first, il y a quelques endroits que je veux visiter à toi.

Et c'est ainsi que nous nous dirigeâmes à Hinche, situé dix-huit kilomètres plus loin. Bien que mon village soit situé à proximité de cette ville, jamais je n'étais venue dans cette cité essentiellement catholique. C'est ce qui explique pourquoi plusieurs bâtisses et maisons sont peintes en bleu et blanc, soit aux couleurs de l'Immaculée Conception. La commune, parsemée de maisons pittoresques, partage son espace avec de grandes bâtisses auxquelles sont rattachées des boutiques, des magasins et des écoles. Les églises y sont nombreuses, histoire de nous rappeler que la République a longuement vécu et vit encore aujourd'hui sous l'influence des catholiques. Pour transporter du sable, des charrues tirées par des bœufs se mêlent aux motos, voitures, chevaux et mulets pour servir de moyen de déplacement.

C'est sur la place publique, où trône fièrement la statue du héros Charlemagne Peralte, qu'Adam arrêta le moteur du véhicule.

— Tu connais l'histoire de cet homme ?

— Nan peyi m 'yo, li la toujou menm istwa a fin vye granmoun... (Dans mon pays, c'est toujours la même vieille histoire.) De 1915 à 1934, les militaires des États-Unis ont occupé mon pays. On dit que Charlemagne de Peralte et son ami Benoit Batrville ont réussi à former un groupe de rebelles réunissant trente à quarante mille paysans : les Cacos. Mais, le 31 octobre 1919, de Peralte a été trahi et assassiné par les Américains.

— Charlemagne de Peralte est-il like a martyr haïtien ?

— Oui, si on veut. Après l'avoir tué, les Américains ont reproduit des milliers de photos de son corps attaché à une porte avec le drapeau haïtien. Après, pour dissuader leurs opposants, ils ont épinglé et distribué ces images partout en Haïti. Sept mois plus tard, il est arrivé à peu près le même sort à son ami Batrville.

Ce qu'Alychia ne savait pas, c'est que les États-Unis, comme plusieurs colonialistes, avaient considéré l'indépendance d'Haïti gagnée en 1804 par Toussaint Louverture comme un revers personnel, alors qu'eux-mêmes pratiquaient l'esclavage dans les états du sud de leur pays. À vrai dire, depuis cet illustre événement, Haïti a connu de nombreuses périodes de révolutions provoquées de l'intérieur, celles-ci étant générées par ses propres habitants et amplifiées par l'élite bourgeoise sujette à s'allier aux étrangers Français, Américains, Espagnols ou autres.

Tout commença en 1492, quand Christophe Colomb découvrit l'île que les Espagnols baptisèrent Hispaniola. Originellement, ce sont les centaines de milliers d'autochtones de cette île, les Arawaks ou Taïnos, qui ont servi de main-d'œuvre forcée pour exploiter les mines d'or et ainsi, contribuer à enrichir les colonisateurs espagnols.

Au bout d'environ quarante ans, affaiblies par les maladies importées d'Europe et les sévices engendrés par l'esclavage, les premières nations de l'île furent presque totalement exterminées. Par conséquent, à partir de 1517, pour gonfler leurs profits, les investisseurs étrangers, à court de main-d'œuvre, décidèrent de faire appel à des esclaves africains exilés de force sur les territoires colonisés.

Peu après la découverte de l'île par Colomb, l'occupation espagnole d'Hispaniola débute. En 1580, alors que la culture de la canne à sucre n'est plus rentable sur l'île, les Espagnols quittent sa partie occidentale (l'actuelle République d'Haïti) et l'octroient en 1697 aux Français. C'est ainsi que l'île est à présent scindée en deux parties : à l'ouest, on trouve Haïti (autrefois Saint-Domingue), gérée par les Français et à l'est, la République dominicaine, dirigée par les Espagnols.

De 1670 à 1804, plusieurs centaines de milliers d'esclaves africains exilés en Haïti sous l'ordre des Français sont forcés de travailler dans des exploitations de canne à sucre, de café et de l'indigo. Haïti

représente alors une véritable mine d'or pour la France, d'où son surnom : «la Perle des Antilles».

En 1822, Jean-Pierre Boyer, un mulâtre autrefois réfractaire à Toussaint Louverture, réussit à fusionner l'entière de l'île en une seule entité : Haïti (1822-1843). Cependant, la France, sous Charles X, ne reconnut l'indépendance de cette nouvelle République qu'en échange d'une indemnité initiale de cent cinquante millions francs-or. Les lourds impôts instaurés par le président Boyer et la restauration des corvées en vue d'honorer cette dette provoquèrent sa destitution.

De 1861 à 1865, la guerre pour l'abolition de l'esclavage aux États-Unis a ravivé le rêve américain consistant à envahir les Antilles. Peu avant, en 1857, La Guano Islands Act, qui prend son nom du «guano», fiente d'oiseau (engrais très recherché à l'époque), stipule que toute île ou tout rocher contenant des gisements de guano peut devenir la possession de tout citoyen américain, en cas d'inoccupation ou de non-juridiction d'un autre gouvernement. C'est ainsi que les États-Unis, pour leur propre enrichissement, se sont emparés de l'île de La Navase, sise à l'ouest d'Haïti, afin d'en extraire la fiente.

Après la faillite de la Banque Nationale de la République d'Haïti en 1910, les États-Unis réalisent enfin leur rêve et prennent le contrôle de 40 % des profits d'Haïti. Ensuite, de 1915 à 1934, ils s'installent officiellement en Haïti et contrôlent, jusqu'en 1928, plus de deux mille kilomètres carrés de territoire, expropriant ainsi une dizaine de milliers de familles paysannes. Plantations d'ananas, de bananes et de sisal (plante avec laquelle on fabriquait principalement de la corde), sont maintenant cultivées à grande échelle.

De 1910 à 1920, La Hayiti Mines, compagnie minière américaine, exporte quatre cent trente-six tonnes de cuivre. James Macdonald, quant à lui, devient le chef de la compagnie ferroviaire nationale et s'engage à construire un chemin de fer de trois cent vingt kilomètres jusqu'à Cap-Haïtien. Finalement, le chemin de fer ne sera jamais construit. La compagnie fera faillite et c'est Haïti qui se verra obligée de rembourser les investisseurs pour une somme de quatre millions de dollars.

À cette même époque, les officiers américains ont chassé l'armée haïtienne avant de devenir les gardiens de l'ordre intérieur du pays. Mais cette occupation états-unienne forcée a remis à l'honneur la philosophie de la suprématie blanche.

Dans la foulée des projets de construction, le peuple était soumis à des travaux forcés. Le spectre de l'esclavage revenait hanter les Haïtiens, au même titre que le racisme et la violence, qu'elle soit physique, psychologique ou sexuelle. Toujours à cette époque, certains Américains, craignant l'avancée des Allemands, ont même épousé des femmes haïtiennes pour outrepasser la loi concernant le droit à la propriété, instaurée en 1805, suite à l'indépendance d'Haïti. Celle-ci interdisait aux étrangers de devenir propriétaires de terres à l'intérieur de la nouvelle République.

Les Cacos de Charlemagne de Péralte et Benoit Batrville se rebellèrent de 1917 à 1920. Ils combattirent vaillamment, armés de vieux fusils, de machettes, mais surtout, de leur rage de liberté. Leur nombre était devenu si imposant que les Américains décidèrent de faire appel à leur aviation militaire pour les contrer. Deux à trois ans plus tard, les deux principaux chefs haïtiens furent tués, ce qui essouffla le mouvement d'opposition haïtien qui se dissolut alors complètement.

En 1941, la Shada, soit la société haïtiano-américaine de développement agricole, est créée dans le but de pourvoir aux besoins des Américains en caoutchouc et en corde pendant la Deuxième Guerre mondiale. On leur octroie soixante mille hectares de terre agricole et de pinède qu'ils détruisent complètement pour faire place à la culture du cryptostegia (arbuste à caoutchouc). De plus, cent trente mille hectares supplémentaires leur sont concédés pour produire du sisal. Haïti perd alors un million d'arbres fruitiers dans le sud-ouest, à la hauteur de Grande-Anse et plus de trente mille familles sont expulsées de leurs terres. Cette éphémère société ferme ses portes quatre ans plus tard, en 1945, avec un déficit de six millions huit cent mille dollars.

Juste avant la chute de la Shada, en 1944, la Reynolds Haitian Mines Inc. obtient un droit exclusif sur l'exploitation de la bauxite, et ce, sur un territoire couvrant cent cinquante mille hectares de terre près de Miragoâne, toujours dans le sud-ouest de l'île. Encore une fois, des milliers de familles sont expropriées. Durant quatre décennies, treize millions trois cent mille tonnes de bauxite sont exportées au Texas. Mais en 1980, six ans après qu'Haïti ait instauré l'IBA (International Bauxite Association), à l'aide d'autres États, la compagnie Reynolds juge que les redevances à payer sont trop élevées et quitte le pays, non sans avoir déjà exploité une grande partie de la bauxite. Son héritage en quarante ans : treize kilomètres de route et l'embauche de trois cents personnes.

Onze ans plus tard, en 1955, c'est au tour de la SEDREN, (Société d'exploitation et de développement

économique et naturel), filière d'une société canadienne, d'exploiter le cuivre. De 1960 à 1972, elle empoche une somme évaluée à quatre-vingt-trois millions trois cent mille dollars suite à l'exportation de un million cinq cent mille tonnes de cuivre. De ce magot, le gouvernement haïtien n'aurait reçu que trois millions de dollars US.

Sous le règne de François Duvalier (1957 à 1971), la majorité des investisseurs étrangers prennent peur et la plupart quittent Haïti, laissant cette dernière dépouillée d'une grande partie de ses richesses.

De nos jours, plus de cinquante pour cent des habitants vivent de l'agriculture, demeurant ici et là sur le territoire d'Haïti, dont la terre lourdement malmenée n'arrive plus à les nourrir. La coupe des arbres, lesquels permettent aux paysans d'entretenir leurs cultures et de produire du charbon de bois destiné tant à la cuisson des aliments qu'à la vente, a détruit le peu de territoire qu'il restait suite aux exploitations massives des ressources naturelles au profit des pays étrangers. Haïti, dont les forêts couvraient autrefois quatre-vingts pour cent du territoire, a perdu soixante-dix-huit pour cent de ses forêts... Moins de cinquante ans après la Deuxième Guerre mondiale, le paysage a radicalement changé. Les îlots de verdure clairsemée se marient maintenant avec des zones totalement dégarnies...

Liberté / Libète

Toussaint Louverture, notre sacrifié
Ton noble cadeau qu'on nomme liberté
Est-il beau ou empoisonné ?
Une fois libres, on devient la cible
De truands, bien mis, cravatés
Nés ici, ou bien étrangers...
Nos semblables nous ont présidés
Plein d'espoir de nous protéger
Ou encore, de nous exploiter
Peu importe qui en est le chef
Nos jours libres seront toujours brefs...
Haïti chérie, on t'adore, mais on te malmène
Encore et encore, la même rengaine
Haïti chérie, on t'adule, ensuite on te vole
Haïti chérie, on t'admire, ensuite on te viole
Guillaume Sam, Dartiguenave, Louis Borno
Faustin Soulouque, Nicolas Geffrard, André Rigaud,
Papa Doc, Baby Doc, sous Duvalier
Aristide, notre père tellement espéré
Liberté, quand reviendras-tu
Éphémère, surnoise vertu ?

- Comment ça que tu connâître l'histoire de ton pays autant ?
- C'est grâce à Père Robert. Tu sais, l'éducation, dans mon village, n'est pas terrible. Père Robert voulait que ma mère et moi connaissions l'histoire de notre pays. À chaque jour que je passais avec lui, plutôt que de me raconter des histoires de sorcières, de princesses ou de fées, eh bien, il m'enseignait les faits historiques importants d'Haïti.
- Et comment tu faire pour parler si bien français ?
- Même chose... après l'école, mon amie Géraldine et moi allions le retrouver et il nous enseignait le français en privé. Il disait que seule l'éducation pouvait sauver notre pays.
- Et pourquoi pas lui enseigner ça aux autres enfants ?

— Il était plutôt gêné et n'était pas très patient avec les *ti-mounes*. Le seul moment où il se sentait à l'aise de parler devant un groupe, c'était quand il parlait de Jésus.

— And do you croire à Jésus, Sunny Smile?

— Hum...

— Alychia, do you believe in God?

— Et toi, tu crois à toutes ces foutaises de blancs catholiques? À toutes ces conneries qu'ils ont dites aux pauvres gens pour mieux les exploiter et se créer des empires?

— Oui, je croire à Jésus, mais it doesn't matter si tu pas croire.

— Hum... je préfère le petit gros obèse qui sourit tout le temps.

— Bouddah... yeah... sympatic guy.

— Ma mère ne jure que par Jésus! Je crois qu'elle est déçue de mon manque de foi en son Dieu.

— Maybe God être Universel, Sunny Smile.

— Maybe... répétai-je.

J'aimais bien ce mot anglais; il avait une jolie consonance et me semblait rempli d'espoir

— Qu'est-ce que veut dire «maybe»?

— Ça vouloir dire *peut-être*. On peut dire aussi *possibly*...

— Mais Maybe est un plus joli mot...

— And now, on part. Je montrer à toi une très joli endroit.

Et c'est ainsi que nous reprîmes la route vers ce bel endroit, tout près de la rivière Guayamouc, huit kilomètres plus loin vers le nord de Hinche. Pour s'y rendre, il fallait laisser la voiture au bord de la route de terre et marcher près de trente minutes. Un bourdonnement imposant vibrail dans nos oreilles, bruit qui grandissait au fur et à mesure que nous nous approchions.

Enfin, nous étions maintenant au pied d'un grand torrent d'eau. Une chute magnifique de trente mètres de haut se dressait devant nous, se jetant, telle une suicidaire, dans le néant, avant de s'écraser sur les roches qui l'accueillaient violemment. Les éclaboussures jaillissant dans toutes les directions offraient un magnifique spectacle aux témoins de la scène.

— Tu crois que je peux m'y laver sans danger?

— Stand here, je vais vérifier.

Ce faisant, Adam constata que les cascades d'eau menaient à un petit bassin tranquille d'à peine cinq pieds de haut.

— It's ok pour la baignade! cria-t-il.

— Maintenant, s'il vous plaît, laisse-moi, et ne regarde pas.

J'enlevai ma robe jaune et sautai dans le bassin d'eau limpide. Je m'y sentais étrangement bien et sournement, sans crier gare, un désir nouveau naquit en moi, remontant fiévreusement jusque dans ma forêt encore vierge.

— Ça va, tu peux ouvrir les yeux, maintenant...

Adam, qui s'était simplement détourné d'Alychia, se retourna et à sa vue, resta quelques secondes debout, immobile, ne sachant pas s'il devait aller la rejoindre ou tout simplement garder ses distances.

— Allez, maintenant, approche et embrasse-moi...

L'Anglophone n'en croyait pas ses yeux ni ses oreilles. Il avait tant espéré ce moment, qu'il se sentait maintenant maladroit, comme un débutant.

À son tour, il enleva son chandail bleu et ses bermudas marron. (Il portait presque toujours du bleu, sachant que cette couleur mettait ses yeux en valeur). Pendant ce temps, Alychia l'observait, ébahie devant ce corps musclé et athlétique. Son désir n'en devenait que plus grand.

Et maintenant, femme et homme sont mutuellement attirés. Rien n'est réfléchi, tout est guidé par l'envie de goûter à l'autre, de découvrir son corps et de s'y mêler, dans un chassé-croisé de langues qui se cherchent. Il n'y a plus d'anglais, plus de créole, plus de français, plus de noir, plus de blanc... que deux êtres enivrés par des pulsions charnelles, dans le but ultime de s'imbriquer l'un dans l'autre.

Pour un instant, Adam se dégagea légèrement d'Alychia. Puis, tout en la maintenant par la taille, il se mit à chanter en valsant avec elle. «Close your, eyes, give me your hand, Darling. Do you ear my

hearth beating, do you understand? Do you feel the same, am I only dreaming...²», chantonait-il en faussant abominablement.

Mais pour Alychia, complètement absorbée par son bellâtre, c'était la chanson la plus magnifique qu'elle avait entendue jusque-là dans sa vie.

Cette fois-ci, la danse lascive des amants reprit de plus belle... Un long et doux corps-à-corps, avec des mains baladeuses, ravies de découvrir les courbes, les ravins et les lieux humides de l'autre. Le souffle court, de frisson en frisson, la lutte des amoureux était à la fois douce et violente, car c'est souvent ainsi que les choses se passent lorsqu'il s'agit d'un coup de foudre. Et ce tango prit fin par une explosion de soubresauts, un élixir nommé jouissance, laissant des cicatrices profondes, logées dans le cœur des deux amants. Dès lors, tout changea : chaque fois qu'ils le pouvaient, ils se promenaient main dans la main.

— *Comment on dire «Je t'aime» en créole ?*

— *Mwen renmen ou...*

— *Moi aussi je t'aime, Sunny Smile.*

— *Comment, moi aussi ? Est-ce que tu m'as-tu entendu dire «je t'aime» ? demanda Alychia en riant cette fois-ci de bon cœur.*

— *Yes, une fois en créole, et la deuxième fois, tu venir de le faire en français...*

— *Imposteur... tu es bien comme tes ancêtres anglais !*

— *So, alors, faisons la paix et embrassons-nous.*

Et c'est ce qu'ils firent, sauf que le baiser se prolongea très, très, très longtemps... jusqu'à la tombée du jour.

La chute/Kaskad la

Elle était là, avec son corps jaune ébène

Elle était nue, avec son port de reine

La taille fine, avec de belles rondeurs...

Ses deux collines aux jolies crêtes ivoire

Font bondir les battements de mon cœur

Et frémir ma fiévreuse éminence

Qui doit prendre son mal en patience

Temps de grâce, où ira notre histoire ?

L'eau ruisselle sur son parfait visage

Elle est belle, ce n'est pas un mirage

Elle m'appelle et c'est un bon présage...

Pas à pas, léger comme un nuage

Je m'approche, je ne vois plus la chute

L'eau se jette dans le vide et culbute

La chute est haute, quand on est en amour

Car on flotte, comme en apesanteur

À ciel ouvert et le cœur troubadour

Cette nuit-là, nous couchâmes sous la tente qu'Adam était retourné chercher dans le véhicule, mais nous dormîmes très, très peu... Au gré du bruit des chutes, nous nous amusions à créer, nous aussi, des torrents encore bien plus spectaculaires.

2. Chanson *Eternal flame* du groupe *The Bangles*, 1989.

Chapitre 15

La grotte / Cave la

Le lendemain, nous longeâmes une route de terre battue, toujours vers le nord-est, en direction de Cerca Carjaval, là où de nombreuses grottes, joyaux d'Haïti, attendent patiemment d'être découvertes.

- Tu avoir déjà visité une grotte?
- Non...
- Quelque part, near this place, il y a un grotte.
- Ton idée me fait peur...
- The worst thing qu'il peut arriver, c'est mourir.
- ...
- And now que je find you, je plus avoir peur de mourir...
- Tu es fou... Approche par ici et couche-toi sur le dos.

Je pris mon index, et sur son front, je traçai un symbole que ma mère m'avait appris. Ensuite, avec ma main droite, pour son côté droit, et ma main gauche, pour son côté gauche, je suivis le pourtour de sa silhouette. Si la première fois, j'avais frôlé son corps, les six fois suivantes, je répétais ce mouvement, mais en respectant une distance toujours plus grande d'environ dix centimètres.

- Que fais-tu?
- Je te protège contre les énergies noires. Autrefois, mon peuple pratiquait des rites vaudou dans ce genre d'endroit. Parfois, les forces malveillantes résident dans ces lieux pendant un bon moment.

Cela dit, je pris sa main et nous marchâmes environ six kilomètres pour atteindre la fameuse grotte.

- C'est quoi, au juste, le vaudou, Alychia?
- C'est une religion qui nous vient de nos ancêtres de l'Afrique de l'Ouest. On fait appel à des dieux ou des forces invisibles pour nous aider à obtenir une faveur. En retour, nous devons parfois offrir un sacrifice. Mais les esprits invoqués peuvent être bons ou mauvais; tout dépend ce qu'on veut.

En fait, semblerait-il que le vaudou qui est pratiqué de nos jours en Haïti viendrait de la Cérémonie du Bois-Caiman, tenue le 14 août 1791. Cette nuit-là, Dutty Boukman, un chef spirituel vaudou d'origine jamaïcaine, organisa un grand rassemblement d'esclaves fugitifs pour pratiquer une cérémonie vaudou au cours de laquelle une prêtresse Mambo tua un cochon noir haïtien d'un coup de couteau. En échange de ce sacrifice, on demandait que tous ceux qui boiraient le sang de la bête deviennent invincibles. Cette célébration, paraîtrait-il, fut l'un des éléments déclencheurs qui provoquèrent la révolte des esclaves, laquelle aboutit à l'abolition de l'esclavage en 1804.

À notre arrivée, devant la vaste roche qui se dressait devant nous, je me sentis tout à coup mal en point. J'avais oublié d'effectuer mes propres protections. Discrètement, je dessinaï mon symbole de protection personnel sur mon front et mon plexus : un rond rattaché à quatre branches distinctes de chaque côté.

- Ça y est, on peut y aller...

Munis de nos lampes de poche et d'un sac à dos de survie, je marchais derrière tandis qu'Adam ouvrait la marche et servait de guide, bien qu'il ne connaissait pas plus que moi cet endroit plutôt lugubre. Plongée dans une noirceur totale dès l'entrée, la grotte était particulièrement étroite, ce qui nous obligeait à avancer en marchant de côté. Mais après deux minutes, un léger élargissement rendit l'exploration plus agréable. Suite à une montée plutôt glissante, une pente descendante de trois mètres nous forçait maintenant à descendre en position accroupie, le plafond rocheux ayant réduit considérablement en hauteur.

Baignant dans une eau froide, nos pieds se heurtaient parfois à un tapis de roches pointues. Lorsqu'Adam dirigea sa lampe vers un mur situé à sa gauche, des gribouillages blancs, à première vue sans signification, attirèrent notre attention. Intrigués par ces dessins, nous nous approchâmes de plus près. Là, devant nous, une fresque montrait des hommes, apparemment noirs, qui dansaient autour d'un immense feu de joie avec, dans leurs mains, des couteaux arrondis qui faisaient étrangement penser à ceux qu'on utilise pour la coupe de la canne à sucre. Un peu plus loin, on pouvait voir trois officiers, sûrement français, vêtus de leurs habits militaires et de leurs hautes coiffes, attachés à un arbre, les yeux exorbités et terrifiés, le regard fixé sur la croix attachée à leur cou. Derrière ces captifs, un âne à la tête tranchée gisait dans une mare de sang et des femmes hystériques couraient en cercle autour de lui.

- Amazing... tu vouloir continuer?
- Je commence à avoir peur, Adam.
- Tiens ma main, Sunny Smile, je crois que plus loin, nous allons avoir un très belle surprise.

Je ne comprenais pas pourquoi il avait dit cela avec autant d'assurance, puisqu'il ne connaissait pas plus que moi ce sinistre lieu. Mais, curieusement, je me sentais en sécurité avec lui. Avec ma main, je lui fis donc signe de continuer.

L'élargissement de la paroi nous permettait maintenant de nous déplacer à notre aise. Nous suivîmes le mur rocheux et bientôt, notre chemin commençait à remonter tranquillement, sans l'ombre d'un danger. Notre ascension dura encore une dizaine de minutes. Et là, tout en haut de nous, un puits de lumière de quatre mètres de diamètre éclairait l'endroit de façon impressionnante. Si bien, que nous n'avions plus du tout l'impression de nous trouver dans une grotte.

La paroi rocheuse était devenue verdâtre, et recélait de magnifiques stalactites qui pointaient vers le sol, comme des larmes salines qui se seraient soudainement figées en roches. Un peu plus loin, des stalagmites multicolores prenant racine au sol telles des canines pointues se mêlaient à des stalagmites rougeâtres, ce qui faisait penser à une gueule ouverte prête à nous dévorer. Des gouttes d'eau perlant du plafond se jetaient dans une petite rivière bleuâtre naissante qui menait à l'embouchure de quatre autres issues.

— Sa a kote se vrëman bèl. (Cet endroit est vraiment beau.)

— Not as beautiful as you, Sunny Smile !

— Je crois qu'on devrait revenir, maintenant. Regarde plus loin, la grotte nous propose des chemins différents.

— Je être d'accord avec toi. Mais avant, on devoir baptiser cet endroit.

— Baptiser ?

— Yes, je montre à toi la signification...

Sur ce, il s'approcha, m'étreignit tendrement et commença à m'embrasser.

— Non, Adam, pas ici ! Cet endroit n'est pas bon pour ça !

— Dommage, parce que this place semble avoir besoin d'amour...

Et nous retournâmes sur notre chemin, cette fois-ci avec plus d'assurance, mais non sans peine, une fois devant la pente escarpée de trois mètres qu'il nous fallait gravir. Adam sortit une large corde d'escalade de son sac à dos, à laquelle était rattaché un piquet métallique à trois branches arrondies vers l'extérieur, mais au bout pointu. Il la lança vers le haut, testa l'ancrage de la corde et me somma de prendre les devants.

— Tu dois tenir le corde comme ça, et ensuite tu devoir tenir elle tendue pour t'aider à monter. À chaque pas, tu devoir avancer tes mains sur la corde... tu comprendre ?

— Mwen panse ke mwen te konprann, ça va aller.

— And don't worry, je être juste derrière toi si tu tombes.

Mission accomplie ! Nous étions maintenant à l'extérieur, les yeux légèrement souffrants devant ce soudain bain de lumière. Exténués, nous nous affaîsâmes sur le sol. Paupières légèrement closes, allongés sur le dos, nous nous reposâmes un court instant, le temps que nos yeux s'habituent aux rayons lumineux du soleil.

Lorsque j'ouvris enfin complètement les yeux, Adam se trouvait au-dessus de moi, à quatre pattes, et me regardait avec son air de garçon terrible.

— And now, on pouvoir baptiser cet endroit ?

— Sèks-fou... Tu es obsédé, lui dis-je, souriante, mais déjà conquise.

— Yes, Sunny Smile, you're my only obsession, répliqua-t-il en me plaquant la bouche d'un baiser fougueux.

Et encore une fois, paupières closes, nous dormîmes, cette fois-ci profondément, après cette séance de relaxation obligée, suite à un exercice thérapeutique plutôt intense et passionné de frottements et de torsions amoureuses.

La grotte / Cave la

Je marchais avec confiance

Aux bras de l'homme que je venais d'aimer

Et cette soudaine luminescence

Qui jurait effrontément

Avec cet endroit profondément sombre

Érigé savamment par le temps

Éveilla, tout à coup, ma conscience
Sur cette sage vérité
Que suite à la pénombre
Il y a la clarté
Et s'il y a de l'ombre
À chacun de nos pas
C'est qu'il y a une lumière
Non loin, tout près de soi
Qu'elle soit vive ou légère
Il nous faut l'espérer

Chapitre 16

Mon pays / Peyi m

(Cap-Haïtien)

Les amoureux se rendirent à Cap-Haïtien en empruntant la route qui longe la grande rivière Bouyaha. Ils traversèrent les villes de Pignon, Saint-Raphaël, Dondon, Milot... Durant leur périple, ils firent quelques escales pour se reposer, dégourdir leurs jambes, manger au resto ou étancher leur soif: soif d'eau, bien sûr, mais plus souvent qu'autrement, leur soif d'amour...

À partir de Milot, l'accès à la route principale menant tout droit à Cap-Haïtien fut tout à fait apprécié.

— Est-ce que tu sais que c'est near this place que Christophe Colomb a construit son premier fort ? demanda Adam qui s'était quelque peu renseigné sur l'histoire d'Haïti.

— Non, mwen pa konnen istwa sa a. (Je ne connais pas cette histoire.)

— Je avoir lu ça dans un livre. La veille de Noël, en 1492, la Santa Maria a fait une naufrage. Avec le bois de la navire, ils ont construire un petit fort. Colomb n'a pas le choix ; il abandonner almost quarante hommes, là-bas, avec des fusils, with food et des outils. Le amiral a promis qu'il va revenir pour chercher eux.

— Èske li te kenbe pwomès li ? (Est-ce qu'il a tenu sa promesse ?)

— Oui, almost, but one year later. Mais quand il revenir, tous les hommes étaient morts. Quelques-unes morts à cause de la maladie et les autres ont été tués par les Taïnos parce que les hommes étaient destructifs. Ils ont essayé de voler eux et de kidnapper leurs femmes. Tu sais comment eux ont appelé le nom du fort ?

Devant mon absence de réponse, il reprit en disant :

— La Navidad... Ça vouloir dire La Nativité, en espagnol, comme le fête de Noël.

— Ah ! Il y a une baie, près de Limonade, qui s'appelle la Baie de Noël ; tu crois que c'est à cause de cette histoire ?

— Maybe.

— Maybe... j'adore vraiment ce mot...

— Parle-moi de ton Toussaint Louverture... ça être ici qu'il est né, non ?

— Oui, il est né esclave sur une habitation en 1743, tout près d'ici. Mais comme son maître voyait qu'il était intelligent, il lui a confié des responsabilités importantes.

— And, quand il fait la révolution, plus tard, was he free ?

— Oui, à vingt-sept ans, il a acheté son affranchissement. Il connaissait beaucoup les chevaux, parce qu'il avait été cocher et palefrenier avant d'être libre. Il savait lire et écrire et a même acheté une plantation de café.

— Ça devoir être rare a black man who knows lire et écrire ?

— Oui, mais Toussaint était un grand homme, le meilleur !

De Cap-Haïtien, le 4x4 fila jusqu'aux Gonaïves par la route principale.

— Tu sais que c'est ici que Toussaint Louverture a été arrêté en 1802 ? demandai-je.

— Pourquoi lui avoir été arrêté ?

— En 1801, il s'est lui-même déclaré gouverneur à vie. Napoléon Bonaparte pa dakò...

— Mais c'est pas les Français qui ont nommé lui général et gouverneur de l'île ?

— Oui, pour le remercier d'être revenu dans leur camp, en 1794, et d'avoir brisé son alliance avec les Espagnols dans le but de se venger de la colonie française. Tu sais pourquoi il a finalement choisi de se ranger du côté des Français ?

— Non...

— Les Français ont proclamé la libération des esclaves de mon pays en 1793 et l'abolition de l'esclavage dans toutes les colonies françaises en 1794.

Ce qu'Alychia ignorait, ou qu'elle avait rayé de sa mémoire par fierté aveugle, c'est que, après son affranchissement en 1770, Louverture avait acheté une plantation de café où il faisait travailler une dizaine d'esclaves. Aussi, durant son règne (1794 à 1802), son cher sauveur avait agi en despote en infligeant la suprématie des Noirs sur les mulâtres et en réintégrant à la fois le système économique de plantation et le travail forcé des Noirs. Dans son stratagème, Louverture a même eu l'insolence de faire appel à d'anciens colons français et recourait carrément à la violence pour apaiser la contestation des Noirs.

Bonaparte craignit la soudaine puissance de Toussaint Louverture, tout en se délectant de voir qu'il reproduisait le même scénario que ceux contre qui il s'était révolté : les Français... Maintenant que Louverture avait semé la zizanie dans son pays, Napoléon jugea que le temps était opportun pour réinstaurer sa puissance.

Fin stratège, il envoya une délégation pour, semble-t-il, rétablir l'ordre dans la nouvelle République, après que Louverture se soit déclaré gouverneur à vie. En réalité, il s'agissait d'un prétexte pour rétablir l'esclavage, mais à sa façon. En ce temps-là, c'était ainsi qu'on faisait les affaires, en France. «Ce que je te donne de la main droite, je te l'enlèverai de la main gauche». Ainsi donc, l'abolition de l'esclavage dans les colonies, déclarée par la France en 1794, ne fut qu'un feu de paille.

Toussaint, mon héros / Toussaint, ewo mwen

Toussaint Louverture, oh, comme je t'aime !

De toi, je ne garde que tes exploits

Dans mon esprit, tu règues en roi

Et je t'honorerais quand même

Si je savais tous tes défauts

Pour moi, tu es le sauveur, le héros

Qui a fait poindre la lumière

De notre possible indépendance

Sonnant le glas sur nos souffrances

À l'aube de la guerre des couteaux...

Bien que cet affranchissement fut éphémère

Il symbolisa, pour nous, l'espoir

D'un providentiel au revoir

À notre état de simple esclave

À notre statut de simple épave

Dessalines

Quelques trentaines de kilomètres plus tard, nous fîmes un détour à Dessalines, devant l'autel de la Patrie.

— Nous voici dans la ville où on a déclaré l'indépendance le 1er janvier 1804. La ville porte le nom en l'honneur de Jean-Jacques Dessalines, un des lieutenants qui a combattu aux côtés de Toussaint Louverture.

— L'indépendance était pas à cause de Toussaint Louverture ?

— C'est l'un des chefs libérateurs les plus importants, mais on a octroyé l'indépendance à Dessalines... Toussaint Louverture, après s'être déclaré gouverneur à vie, a découvert que Bonaparte préparait un assaut sur le pays. Le général Leclerc, qui était le beau-frère de Bonaparte, est arrivé sur l'île avec une flotte de vingt à trente mille hommes et quatre-vingt-six navires. Tu comprendras donc que la victoire des Français a été fulgurante. Tu sais quoi ?

— ...

— Les Français sont arrivés le 4 février 1802, soit précisément le jour du huitième anniversaire de l'abolition de l'esclavage.

— They were really hypocrites.

— Ils ont fini par arrêter Louverture, avec l'aide de Dessalines qui venait de perdre la Crête à Pierrot. Louverture a été déporté en France en 1802 et proclamé prisonnier à vie, tandis que Jean-Jacques Dessalines a été désigné pour gouverner l'île.

— C'était son cadeau pour help les Français à capturer Louverture ?

— Ou kòmanse konprann taktik yo lagè Franse... (Tu commences à comprendre les tactiques de guerre des Français.) Donc, continuai-je, Dessalines s'est rallié aux Français... Mais après quelque temps, il a compris leur machination qui consistait, en réalité, à réinstaurer l'esclavage à tout prix... Il s'est alors réfugié au nord de l'île pour rejoindre les insurgés.

— Et il abandonné son projet d'être gouverneur ?

— Non, pas tout à fait... Ayisyen yo se tou ki kapab fason ou kapab triche. (Les Haïtiens aussi sont capables de supercherie.) Alexandre Pétion, qui avait fui Haïti pour la France après la guerre des couteaux, en a profité pour revenir dans son île natale, à bord d'un des navires français, toutes dépenses payées, j'imagine...

— Smart guy.

— C'est en s'alliant à Pétion que Dessalines a pu reprendre son poste de gouverneur.

Alexandre Pétion, homme mulâtre et rusé, vint porter main-forte à Dessalines en 1802. Pourtant, durant la guerre des couteaux (1799 à 1803), il s'était rangé du côté d'André Rigaud, contre Louverture et Dessalines. Rigaud, lui aussi métis et chef des gens libres, jugeait, tout comme Pétion, que Louverture avait trahi son peuple au profit des Français. Louverture expulsé, Pétion a continué son combat auprès de Dessalines qui, revigoré, a repris son combat contre les Français pour redevenir le Tout-Puissant.

Le 18 mai 1803, l'ensemble des chefs de la Révolution haïtienne a assisté au congrès de l'Arcahaie. C'est alors que Dessalines, dans un geste solennel, déchira la partie blanche du drapeau tricolore français, laquelle symbolisait la race blanche. Catherine Flon, sa fille, assembla ensuite les deux bandes bleue et rouge qui restaient, puis les cousit pour signifier l'union des noirs et des mulâtres. Un nouvel étendard venait d'être créé...

Quatre mois plus tard, le 18 novembre 1803, la bataille de Vertières, près du Cap-Haïtien, sonna le glas des Français. Le général français de Rochambeau, successeur de Leclerc, qui avait recours à des chiens pour chasser et manger les Noirs insurgés, n'eut d'autre choix que de concéder la victoire à Dessalines et ses troupes. En signe de reddition, de Rochambeau envoya un de ses hommes pour livrer le message suivant : «Le capitaine général de Rochambeau offre ce cheval comme une marque d'admiration pour l'Achille noir, pour remplacer celui que son armée française regrette d'avoir tué». Cet Achille noir dont on parlait se nommait François Capois, dit Capois-La-Mort. Valeureusement, il a combattu pour s'emparer du fort de Vertières, comme l'avait ordonné Dessalines.

François Capois

François Capois,
De la 9e brigade
Courageusement, tu avanças
Avec tes hommes, plein de bravade...
«En avant, en avant»
Sur ton cheval
«En avant, en avant»...
Ne craignant ni la mort ni le mal
De l'étalon, tu es tombé
Mais tu t'es vite relevé
Poing levé
Saisissant fièrement ton épée...
«En avant, en avant»...
Entre le marteau et l'enclume
Ton haut bonnet, garni de plumes,
Fut emporté par un boulet...
Mais quel était donc le secret
De ton esprit de guerrier ?
Quel était donc ton levier ?

S'appelait-il la liberté ?
François Capois, dit Capois-La-Mort
Tu fus l'homme fort de notre fort.

De Rochambeau bénéficiait de dix jours pour quitter le fort de Vertières avec son armée et fuir Haïti. Mais quelques jours après sa capitulation, Dessalines tua, par noyade, près de huit cents soldats français malades qui avaient été abandonnés sur l'île, malgré sa promesse de leur garantir l'impunité.

Le 1er janvier 1804, Dessalines déclara l'indépendance d'Haïti et se proclama empereur à vie de la République. Il ordonna l'assassinat de tous les hommes blancs, à coups de couteaux et de baïonnettes, et non à l'aide d'armes à feu bruyantes, de peur d'alerter les futures victimes qui auraient pu fuir... Seuls les prêtres, médecins et quelques partisans de l'abolition de l'esclavage furent épargnés. Deux ans plus tard, en 1806, un des généraux de Pétion le tua à Port-au-Prince, suite à la trahison de l'un de ses chefs de brigade.

À leur tour, quatre ans plus tard, les habitants hispano-créoles de l'est de l'île (aujourd'hui la République dominicaine), sous l'oppression française et un régime de sécession, se révoltèrent contre les Français à même leur territoire. Mais étonnamment, après la capitulation française à Santo Domingo, le 9 juillet 1809, ce peuple hispano-créole a lui-même demandé d'être à nouveau géré par les Espagnols, plutôt que d'imiter son voisin de l'ouest (aujourd'hui Haïti) et de réclamer l'indépendance. Puis, à leur grand contentement, les Espagnols recréèrent là-bas le même régime colonial que les Français. C'est pourquoi ils se moquèrent en surnommant ce territoire : «La Espana Boba» (l'Espagne idiote). La République dominicaine n'obtint son indépendance que douze ans plus tard, soit en 1821.

Foutue famille ! Duvalierville

Nous poursuivîmes notre aventure en longeant la baie de Saint-Marc, là où se jette le golfe de la Gonâve. Notre route, en bordure de la côte maritime, nous amena ensuite à la ville de l'Arcahaie, cette fameuse cité où fut célébrée la cérémonie légendaire du premier drapeau haïtien. La prochaine ville à traverser était Duvalierville, où nous fîmes une courte escale.

— Duvalierville, hum... Papa Doc, and Baby Doc ; bad family, don't you think ?
— Les Duvalier nous empoisonne encore la vie, et ce, depuis 1957. De père en fils, toujours la même racaille. Tu sais pourquoi on nommait François Duvalier Papa Doc ?
— Certainly pas à cause de Donald Duck, hey ?
— Qui est Donald Duck ?
— Un personnage de bande dessinée, a stupid canard.
— Ou se komik, ou ! (Tu es comique, toi !) Il n'était pas stupide, comme ton Donald... On le surnommait ainsi parce qu'il était médecin. Au début, c'était un homme bon... Il a beaucoup aidé les gens atteints de typhus et de plein d'autres maladies dans les quartiers pauvres.
— But, then, il devenir un homme très dur ?
— Si, mais d'abord, il est devenu l'ami d'un spécialiste du vaudou qui comme lui, se disait contre la suprématie des classes, peu importe qu'on soit noirs ou mulâtres.

Aux côtés de Daniel Fignolé, personnage charismatique reconnu tel un défenseur des petites gens, Duvalier père défendit les droits des paysans ouvriers. Ce faisant, il s'attira l'admiration des gens de campagne et de certains politiciens. Rapidement, il devint ministre de la Santé publique et du Travail. Lui qui au départ luttait contre les classes, tenta de gagner la sympathie des Noirs par l'entremise d'un discours raciste envers les mulâtres.

Entre 1956 et 1957, Haïti a été caractérisée par une grande période d'instabilité politique, ce qui a sans doute favorisé, le 22 septembre 1957, l'élection de Duvalier père avec une forte majorité. Par ailleurs, l'amnistie décrétée en 1956 lui donnait désormais le pouvoir d'agir en despote en toute impunité. Papa Doc en profita donc et régna en dictateur, volant l'argent de son peuple et recourant à une milice privée d'une extrême violence : les Tontons Macoutes.

En 1961, il remania la Constitution à son goût en organisant une élection à candidat unique et pour couronner le tout, en 1964, il se déclara président à vie. Durant son règne, il fit face à environ une dizaine de coups d'État, mais protégé par ses milliers de policiers redoutables, il résista et finit par mourir d'une vulgaire crise cardiaque à l'âge de soixante-quatre ans.

Sous son règne, le drapeau haïtien est devenu noir et rouge et des photos de lui étaient affichées partout dans les rues, les lieux publics et les écoles. Il prônait les traditions vaudou en Haïti et ce faisant, donnait l'impression de défendre les Noirs majoritaires du pays.

Comble de malheur, en 1970, un peu avant sa mort, il changea à nouveau la Constitution, dans le but de permettre à son fils Jean-Claude de lui succéder.

— Tu sais ce qu'on dit de Papa Doc ? demandai-je.
— ...
— On dit qu'il voulait ressembler au Barron Samedi en portant des lunettes de soleil noires.
— Who is le Barron Samedi ?
— Dans notre vaudou à nous, c'est l'esprit des morts... Lorsque Papa Doc sortait en public, dans sa limousine noire, avec sa petite voix nasillarde, comme un chef vaudou en transe, il lançait des billets de dollars à la foule.
— Crazy man !
— Et un gouvernement de fou, aussi ! Durant ses premières années de présidence, une personne qui s'arrêtait devant le palais présidentiel pouvait être emprisonnée ou abattue.
— Why ?
— Parce qu'on la soupçonnait de comploter contre le gouvernement. Nou pa tolere rode a (on ne tolérerait pas le vagabondage). Et gare à toi si tu avais une coupe ou une tenue vestimentaire afro... Et tant pis pour toi, aussi, si tu marchais pieds nus juste parce que tu étais trop pauvre pour t'acheter des souliers ! Tu risquais le même sort : être tué ou jeté en prison.
— Je pas comprendre la raison.
— Porter la coupe et suivre la mode afro, marcher pieds nus, c'était une façon, pour certains Haïtiens, de faire un pied de nez aux gouvernements répressifs envers le peuple noir, de montrer leur fierté

face à leurs racines, leur culture et aussi, une façon de lutter pour leurs droits et libertés.

— Ah oui ! That must be why les Beatles s'habillaient aussi comme ça. Tu connais this music group ?

— Non.

— Ils ont composé plein de chansons sur la paix dans le monde et l'universel amour entre tous les personnes, peu importe les races et les cultures.

— Alors, tu me feras écouter leurs chansons, un jour... Mais Baby Doc, Duvalier fils, était aussi fou que son père !

— Diriger un pays à dix-neuf ans ! I would be crazy, too !

— Fou, mais également un véritable escroc. Deux millions de dollars américains volés pour couvrir les frais de son mariage !!! Et aujourd'hui, il est parti se cacher en France... avec l'argent des Haïtiens.

— His wife, Michèle, était une mulâtresse, non ?

— Oui. Son premier mari était un officier qui a tenté un coup d'État contre Papa Doc...

— Oh... le choix de sa femme était très stratégique. Ça être toute une mise en scène pour faire penser que Baby Doc est un homme droit.

— Tu parles ! En plus, Baby Doc avait le teint quand même assez clair... C'est plutôt sympathique, comme couple, non ? Toute une mise en scène pour faire croire qu'il était juste avec les deux camps : les noirs et les mulâtres. Non, men li pran nou pou idyo ! Nan nenpòt ka, maintenant, bon Deberá ! (Non, mais, il nous prend pour des idiots ! En tout cas, bon débarras !)

Je commençai à me sentir vraiment mal. Une bouffée de chaleur me monta jusqu'à la tête, mon cœur battait à tout rompre et mes mains devinrent moites.

— Vite ! Allons-nous-en d'ici ! J'étouffe rien qu'à parler de cette foutue famille !

Direction Port-au-Prince

En passant par Pétion-Ville, située sur une colline tout près de la capitale, je continuai à parler d'Alexandre Pétion.

— Tu te rappelles de ce mulâtre qui est revenu de France pour combattre aux côtés de Dessalines ?

— Oui, Alexandre Pétion.

— Eh bien, en octobre 1806, lui et d'autres généraux ont planifié l'assassinat de Dessalines.

— Why ?

— Paske kwè li ou pa, Dessalines a été encore plus tortionnaire que ceux à qui il a succédé. Il a réintégré l'économie de la canne à sucre par le travail forcé...

En fait, il y avait seulement une infime différence juridique entre sa théorie liée au travail forcé sous la forme de servage et l'esclavage : au contraire du second, le premier concept statuait que l'ouvrier n'était pas considéré comme une « chose ». Les travailleurs forcés devaient cultiver la terre d'un maître, gratuitement ou non, sans possibilité d'avancement. En échange, ils pouvaient subvenir aux besoins de leur famille en se nourrissant grâce à un petit lopin de terre qui leur était octroyé.

Sous Dessalines, c'est donc lui-même, ou quelques propriétaires, qui empochaient l'argent tiré de l'agriculture pour payer les produits importés d'Amérique ou des Antilles anglaises (la plupart du temps, des armes de guerre). Une fois de plus, les Noirs ont été bernés par sa fausse réforme agraire, de laquelle ils avaient espéré une plus grande liberté. D'autre part, sous Dessalines, la lourdeur de la législation, relativement aux propriétés, décourageait les Métis dont plusieurs, bien nantis, souhaitaient profiter eux aussi des échanges économiques.

Au grand désaccord de tous, Dessalines officialisa le français en Haïti, même si la majorité du peuple ne parlait que le créole. Par plusieurs, cela fut jugé comme un signe de reconnaissance et de sympathie envers les Français. L'empereur haïtien dépouilla les colons de leurs terres avant de les redistribuer à ses meilleurs officiers en guise de remerciement pour leur allégeance. En colère contre sa dictature et ses fausses promesses, le peuple a commencé à lui préférer Pétion, au sud et à l'ouest, et Henri Christophe au nord.

Dessalines

Dessalines
Tu te souviens
Quand tu étais petit,
Esclave et orphelin ?
Ta tantine,
Ton amie,
T'apprenait tendrement
Les rudiments
Du métier de guerrier
Toi qui criais jadis :
«Liberté et justice !»
Ne t'a-t-on pas appris
À tenir tes promesses
Une fois déclarées ?
Voilà, cette sagesse,
On l'appelle loyauté
Tu confines tes semblables
À un sort lamentable
De durs labeurs forcés
Voilà dans quelle enclave
Tu nous as tous piégés
Étions-nous mieux esclaves ?
Sans doute, peut-être pas,
La différence est mince
Entre un roi et un prince
Comme ta théorie
D'esclaves, mais bien nourris
Dessalines, notre roi
Ta dictature nous tue
Dessalines, entends-tu
Avant que l'on te tue ?

— Sunny Smile, who is Henri Christophe ?

— C'est un homme noir qui a combattu auprès de Louverture et Dessalines durant la guerre des couteaux. Mais comme Pétion, il n'aimait pas la façon dont Dessalines dirigeait le pays. Il s'est donc rallié à Pétion pour commander son meurtre.

Quelques mois après la mort de Dessalines, en octobre 1806, les généraux insurgés décidèrent de prendre parti pour Henri Christophe, en incluant toutefois une clause qui ne lui accordait pas le pouvoir absolu. Malgré son désappointement devant cette condition, Christophe accepta provisoirement, mais surtout stratégiquement, le poste. C'est ainsi que quelques jours plus tard, il s'en prit à Port-au-Prince, mais sans succès, ce qui lui valut le titre de hors-la-loi. On le remplaça donc, près de deux mois après, par Pétion qui fut nommé président de la République d'Haïti.

Quant à Christophe, il se réfugia au Nord de l'île et s'y proclama roi en 1811. D'un côté, il favorisait l'éducation et la santé par la construction d'établissements scolaires et hospitaliers. De l'autre côté, il s'attirait

des ennemis, en raison de sa soif de pouvoir absolu et du retour au travail forcé qu'il se plaisait à prôner, à l'instar de son vieil ami Dessalines, celui-là même qu'il avait trahi cinq années auparavant.

En 1818, lorsque Pétion mourut de la fièvre jaune, son homologue Jean-Pierre Boyer lui succéda. Voyant cela, Christophe en profita pour tenter de lui ravir son territoire, mais en vain. En 1820, suite à une attaque des rebelles et face à la puissance de Boyer, Christophe s'enleva la vie à l'aide d'un fusil. Son fils, qui reprit le trône, fut pour sa part assassiné quelques jours plus tard...

Henri Christophe

Henri Christophe

Tu fais ton tough

Là-bas au nord

Avec tes forts

Et ton palais du Sans-Souci

Que vingt-mille hommes ont bâti...

Pourquoi veux-tu tant ressembler

À ce roi qui nous a malmenés

Ce Napoléon Bonaparte

Avec son teint blanc écarlate ?

Serait-ce parce qu'en venant ici

Nous aurions perdu nos repères

Et notre solidarité de naguère ?

Où sont les grands chefs de jadis

Et les conseillers de nos clans ?

Sont-ils partis, par tous les vents

Morts ou vifs dans le vieux continent ?

Ils dirigeaient avec justice

Pour le bien commun de leurs gens

Nous étions frères, nobles et unis

Nous dansions, libres, dans le vent

Pas comme sur cette île d'Haïti

Où ceux qui sont appelés héros

Deviennent aussitôt des zéros

Aveuglés et guidés par l'ego

T'en fais pas, nous sommes habitués...

Mais quand tu nous auras tous bernés

Comme ceux à qui tu as succédé

On se révoltera, les poings levés

Te poussant à te suicider

D'une balle d'or bien incrustée

Dans ton corps qui fut Christophe 1er...

Et quand le roi deviendra ton fils

Il payera cher pour tes sévices

Yeux dans les yeux et sans malice

Nous le tuerons, le cœur heureux
Le regardant mourir à p'tit feu
Voilà, tel sera son supplice

Rendus à Port-au-Prince, nous stoppâmes à la place du Champ de Mars pour admirer, de loin, la statue noire du Marron inconnu, à l'entrée du somptueux Palais National d'un blanc immaculé. Cette imposante sculpture symbolise un esclave ayant fui sa maison coloniale. Le héros trône sur un socle de pierre, le genou droit posé par terre et la jambe gauche étirée vers l'arrière. Au bout de celle-ci, sa cheville est attachée à une chaîne brisée. Dans sa main droite, il tient un long couteau de canne à sucre, alors que de sa gauche, il souffle dans une conque pour appeler les esclaves à la révolte, la tête relevée vers le haut.

— Did Port-au-Prince a hérité son nom à cause de le roi Henri Christophe ?

— Non, sa a, se yon lòt istwa... (Non, ça c'est une autre histoire)... Pour se cacher des Anglais, les Français sont allés se réfugier dans une baie d'Haïti, où ils ont bâti un hôpital pour soigner leurs blessés. Le capitaine du navire a surnommé ce territoire Port-au-Prince, parce que son bateau s'appelait «Prince». Au début, l'endroit s'appelait «Hôpital».

— It's a depressing name pour une ville.

— Tu parles ! C'est peut-être pour ça qu'en 1749, les Français l'ont rebaptisé Port-au-Prince. En 1770, il devient : Cap-Français, et finalement, en 1804, Dessalines, pour affirmer son pouvoir, a repris le nom de Port-au-Prince en son propre honneur : l'empereur Jacques 1er.

— C'est une petit peu narcissique, don't you think ?

— Tu parles ! Mais, que veux-tu ! C'est toujours ça, l'histoire de mon foutu pays ! Soit on s'entraide, soit que c'est le chacun pour soi qui l'emporte !

Foutu pays / modi peyi

Dans ce foutu pays
On ne sait jamais
Qui est ton ami...
Même en temps de guerre
S'il tue tes ennemis
Quand viendra la paix
Victoire et succès
Que voudra donc dire
Le mot si joli
Qu'on nomme ami ?
Qu'aura-t-il à dire ?
Qu'aura-t-il à faire ?
Qui va-t-il choisir ?
À qui devra-t-il plaire ?
Dans ce foutu pays
Y'a pas d'amis en guerre
Ni dans la misère

Enfin ! Un moment de repit en toute l'intimité ! Nous fîmes une pause de deux jours au riche hôtel Oloffson, où une magnifique piscine creusée, clôturée de fleurs aux mille couleurs, attendait que des baigneurs viennent y agiter son eau. J'étais prête à suivre mes fameux cours privés de natation...

— First, tu dois essayer de sentir toi flotter seule sur le dos, sans nager...

Je répétais les gestes de mon moniteur, en faisant de mon mieux et en essayant de calmer ma peur de me noyer.

— Don't worry, Sunny Smile, me rassurait-il souvent. I'm just here behind you... This is la nage

de le grenouille, me montrait-il encore et encore tel un patient professeur plein de charme... You have to swim like this... And this is le crawl...

And this is love, concluait-il toujours ses leçons en m'enlaçant et en m'embrassant avec fougue et tendresse en guise d'encouragement. À chacun de mes cours, j'étais facilement motivée, sachant fort bien qu'ensuite, la récompense n'en était que plus grande.

Et ces séances d'apprentissage se clôturaient presque toujours dans la chambre, avant de se transformer en périodes d'exercices intenses, lesquelles étaient cent fois plus exaltantes que les leçons de natation. Il n'y avait plus de professeur, plus d'élève; que des amants qui s'abandonnaient l'un à l'autre, ivres de désir, mêlant leurs eaux, fébriles de joie devant la rencontre de leurs corps qui ne se lassaient jamais de se revisiter. Et l'écho de leurs cris leur rappelait, chaque fois, la douce violence de leur amour.

Jacmel

Notre périple s'arrêta ensuite à Jacmel, lieu de notre première rencontre. Cette fois-ci, je pris le temps de montrer à mon petit ami les plus beaux coins de la cité. Il s'agissait de notre dernière journée ensemble. Ensuite, il repartait pour Saint-Hyacinthe. Nous voulions profiter de chaque minute donnée parcimonieusement par le temps qui à nos yeux d'amoureux, filait tout de même à une vitesse fulgurante.

— Tu vois la forêt là-bas? Le premier rendu peut demander ce qu'il veut à l'autre. Un, deux, trois... c'est parti! déclarai-je.

La dernière phrase ayant stimulé fortement Adam, c'est sans difficulté qu'il arriva premier à l'orée des bois.

— You run faster quand tu as peur, Sunny Smile! lança-t-il d'un ton moqueur.

— Et toi, tu cours plus vite quand on t'offre une faveur moyennant une victoire... Tu es bien le fruit de tes ancêtres colonisateurs! Allez, suis-moi, maintenant, que je te montre une des merveilles de Jacmel. Les chutes de Jacmel se trouvaient là, droit devant nous.

— Regarde, il y a un endroit où on peut se baigner, là-bas.

Sans plus tarder, nous nous dévêtîmes et plongeâmes dans le bassin d'un bleu absolument turquoise. Grâce aux nombreuses leçons de mon amant, ma peur de me noyer s'était tout à fait dissipée.

— You're a nice swimmer, maintenant. And now, it's time for my favor...

— Et quelle faveur veux-tu?

— Sunny Smile, est-ce que tu aimes moi?

— C'est juste ça, la faveur que tu souhaites?

— Un partie de mon faveur

— ... Oui... euh... Ce n'est pas facile à dire pour moi... mais... maintenant que je peux te le dire dans trois langues, c'est plus facile, voilà: je t'aime, mwen remen ou, I love you... et... continuai-je en me sentant un peu plus brave, je veux bien être ta femme.

— Seriously?

— Oui, et le plus vite possible. Si tu me fais attendre encore un an de plus, je crois que je vais devenir folle.

— Okay, so... j'aimerais que ta maman vient rester avec nous au Canada...

— Hum... je ne crois pas qu'elle va vouloir...

— So, anyway, tu pouvoir lui demander pour moi?

— Tu aimes vraiment ma mère, n'est-ce pas?

— Yes, she's a nice and funny women...

Je ne comprenais pas trop ce qu'il lui trouvait de si drôle, mais lui promis de satisfaire sa demande. Après tout, ma mère n'avait pas eu la vie facile. Elle avait trimé dur toute sa vie et elle méritait bien un peu de repos...

— And now, mon faveur c'est ça: «Je veux aimer toi sous un manguier...»

Trouvant sa demande franchement romantique, je ne me fis pas prier pour y accéder. Pendant quelques instants qui nous parurent une éternité, le cœur déjà nostalgique à l'idée que notre séparation devenait de plus en plus imminente, nous marchâmes main dans la main, à la recherche d'un manguier. Et là, droit devant nous, se trouvait l'arbre fruitier que nous recherchions.

Adam se mit à l'escalader, dans l'espoir de trouver un fruit bien mûr. Habilement, il sauta et s'agrippa

aux branches les plus basses de l'arbre. Puis il s'assit sur l'une d'elles, pour saisir le fruit qui lui semblait le plus mûr. Ceci fait, il descendit ensuite avec agilité avant de me l'offrir et dire :

— You know, Sunny Smile, le dernière fois, tu dis à moi d'être patient avec la mangue... So, tu me faire penser à la mangue. We have to be patient pour te connaître. Your personality cache une personne colorée, unique and delicious, quand tu ouvrir ton coeur... Aucune fruit goûte comme le mangue. I love it, and I love you so much... C'est mon préféré fruit, like tu es mon préféré personne de toute ma vie... and...

— Chut ! l'interrompis-je en posant mon index droit sur sa bouche. Maintenant, tais-toi et goûte-moi ! Moutre m 'ki jan ou renmen m'... (Montre-moi combien tu m'aimes.)

Et chaque amant goûta la moindre parcelle du corps de l'autre, en prenant bien le temps de tâter sa chaire, de l'embrasser, de la lécher, de s'en désaltérer, de flairer l'odeur sucrée qui s'en dégageait et de saisir les fruits mûrs qui n'attendaient qu'à être croqués. Avec un sentiment d'urgence, les deux étanchèrent leur soif dans un tango qui prit fin sur une note de pur bonheur ; un bonheur jouissif, où tous les sens étaient sollicités. Le dernier tango, avant l'alliance...

Sous le manguier/Anba pyebwa sa ou mango

On s'est aimés sous le manguier
Sous le manguier on s'est aimés
On s'est goûtés sous le manguier
Sous le manguier on s'est goûtés
Et j'ai le goût d'être ta femme
Avec mes rires, avec mes drames
Tu as le goût d'être mon homme
Et j'ai le goût d'être ta somme
Toi plus moi, ça fait nous
Moi plus toi, ça fait un tout
Je t'aime, tu m'aimes, au grand total
On s'aime beaucoup c'est peu banal...
Prenons la chance de nous additionner
Nous nous soustrairons bien, s'il le faut
Prenons la chance de nous multiplier
Embarquons dans le même paquebot...
Nous espérons, bien naïvement
Que jamais nous ne nous diviserons
Par tous les vents, par tous les temps
Mais si à tort ou à raison
Le vent tempête sur notre union
D'abord, nous troquerons le bateau
Contre une balade à cheval
S'il le fallait, c'est pas si mal
Au moins nous aurons essayé
Il faut du courage pour aimer

Couchés sous le manguier, le corps encore rempli de frissons, nous savourions ce moment de l'après-amour.

— Hey, Sunny, quelle est ta couleur préférée ?

— Avant, c'était le jaune, mais depuis que je te connais, c'est le bleu, comme celui de tes yeux, et toi ?

— Avant, c'était le rouge, but since I know you, ça être le jaune, comme ton robe que tu portais la première jour de nos vacances.

— Adam, quelle est ton odeur préférée ?

— C'est le pain qui cuit au four, and l'odeur sucrée de ton peau, and yours ?

— Celle de l'asphalte mouillé...

— You're kidding ? Sunny Smile, you're so funny ! And what's your pire mauvais coup ?

Et je lui racontai l'anecdote à propos de la couleur de la crotte. Mort de rire, il en pleurait jusqu'aux larmes.

— J'ai une surprise for you. Follow me...

Nous retournâmes à la plage, heureux et plein d'amour l'un pour l'autre.

— Maintenant, close your eyes...

Lorsque je rouvris les yeux, je vis un petit voilier en bois, surmonté d'un mât auquel était accrochée une voile bleu et jaune.

— And now, venez dans mon bateau, dear princess.

— Mais comment ça fait pour flotter sur l'eau, ce bateau ?

— Oh ! C'est un question de densité ; le poids du voilier par rapport à son grosseur, ça le faire flotter... Anyway... Sois confiante en moi. Tout va aller bien.

J'acceptai son invitation, mais c'est avec les jambes tremblantes et le cœur animé de palpitations nerveuses que j'embarquai. Malgré tout, je n'en laissai rien paraître. Follement amoureuse, j'étais prête à le suivre jusqu'au bout du monde, peu importe le moyen de transport proposé, à la recherche de nouvelles aventures et à la poursuite du bonheur.

Étonnamment, une fois assise, je me calmai, voyant bien que le bateau tenait la route. Et nous quittâmes la plage vers la mer infinie qui nous ouvrait ses bras, tout en défiant la caresse de ses vagues tantôt petites, tantôt imposantes. Les touristes sur la plage avaient maintenant pour nous la grosseur de fourmis. Et là, au large, je vis combien, moi, Alychia Michel, n'étais qu'un minuscule grain de sable dans tout ce monde constitué d'eau et de terre, alors que tout ce que je connaissais, et ce, de façon partielle, se résumait à l'île où j'étais née.

— Merci Adam pour cette balade... Maintenant, je sais que je te suivrai partout, car je t'aime et j'ai confiance en toi.

— On se revoir dans six mois et après, on sera ensemble pour toujours... I promise you.

— Venant de la bouche d'un ancêtre colonisateur, est-ce que je devrais me méfier ? demandai-je, question de détendre l'atmosphère empreinte d'une soudaine nostalgie, à l'approche du départ d'Adam.

Pour toute réponse, il m'embrassa et m'étreignit de ses grands bras musclés... Je savais qu'il ne me trahirait pas, comme l'avaient fait jadis la plupart des chefs d'État de mon pays, ainsi que les puissances étrangères qui ont maintes fois tenté de le gouverner.

Je partis travailler au restaurant Ti-Poulet sans me retourner, sans un dernier regard pour l'homme que j'aimais profondément... J'ignorais comment je pourrais tenir pendant presque cent quatre-vingts jours sans me coller aux creux de son cou. Je me sentais déjà comme une droguée. Après une overdose d'amour de trois semaines, qu'est-ce qu'on doit faire pour ne pas sombrer ? Je pris le pendentif qu'il avait enlevé de son cou pour l'accrocher au mien et l'embrassai. Aussi, chaque fois que je revenais dans mon village natal, j'allais voir le petit bouddha dans l'église et me confiais à lui pour qu'il m'aide à passer à travers cette pénible et interminable absence.

Chapitre 17 :

Là-haut / Nan syèl la

«Cent fois par jour, je me redis que ma vie intérieure et extérieure dépend du labeur d'autres hommes, vivants et morts, et que je dois m'efforcer de donner dans la mesure où j'ai reçu et où je reçois encore.»

- Albert Einstein.

Le 3 mai 1993, j'étais là, à Port-au-Prince, dans cet aéroport qui fut anciennement une base militaire américaine. Les voyageurs qui portaient leurs valises ne semblaient pas toujours savoir où aller pour franchir la prochaine étape menant à l'avion qui les conduirait là où ils le désiraient. Les employés en uniforme, sérieux comme des papes, étaient affairés à fouiller de façon aléatoire les bagages de certains.

L'endroit était bruyant et grouillait de monde qui ne s'exprimait qu'en créole, puisqu'à cette époque, le tourisme, en Haïti, n'était pas à sa meilleure forme. Il en était ainsi depuis le règne d'Aristide. Parmi toute cette cohue à la peau d'ébène, je reconnus l'homme que j'espérais. Il venait de traverser la barricade pour se lancer à ma rencontre. Habillé d'un polo rayé bleu et blanc, d'un béret couleur marine et d'un bermuda en denim, il faisait penser à un matelot un brin indiscipliné, avec sa barbe de deux jours et son sourire de conquérant. Mon cœur battait la chamade. J'attendais ce moment depuis si longtemps... Dès que je le pus, je lui sautai au cou et l'assaillis d'un bombardement de baisers avant de finir par lui dire bonjour.

— Hello Sunny Love (Voilà un nouveau surnom qui me plaisait bien) Tu es encore plus belle que dans ma souvenir.

Pour l'occasion, j'avais mis une jupe bleu ciel de mer, ceinturée d'un ruban rouge, tandis qu'un tube jaune moutarde complétait mon habillement. Mes oreilles étaient décorées de deux pendentifs dorés qui tombaient à la hauteur de mes épaules. J'avais coloré mes lèvres d'un rouge pomme, mais les multiples baisers sur ma victime consentante en avaient atténué légèrement la teinte, transformée en un rouge framboise écrasée.

— Ta mère n'a pas changé de idée ?

— Non... Elle se trouve trop vieille pour ce genre de folie. Elle dit qu'elle ne veut pas bouger de son pays chéri...

— Dommage, je aurais bien aimé que elle habite avec nous...

Lorsque Alychia lui avait annoncé qu'elle se marierait avec l'Anglophone, Bérengère sembla heureuse, mais quelque chose dans ses yeux avait changé ; Alychia ne s'en était pas aperçu, mais c'était de la tristesse, mêlée à la joie de savoir qu'on offrait à sa fille un avenir meilleur que le sort qui l'attendait si elle restait en Haïti.

— *Je suis heureuse pour toi, ma fille, lui dit-elle avec un sourire énigmatique. Adam est un homme bon. Tu seras heureuse avec lui.*

— *Tu sais, manman, tu peux venir habiter avec nous au Canada, si tu veux.*

— *Bonté divine, Alychia ! Je suis trop vieille et trop peureuse ! Haïti, c'est tout ce que je connais... Mwen te fèt isit la ak sa a se kote mwen pral mourir. (Je suis née ici et c'est ici que je vais mourir.)*

— *Mais manman, il te reste encore de belles années à vivre...*

— *Hum... Merci, petit amour, mais je reste ici.*

Et avant que sa fille quitte, elle lui offrit le petit bouddha poussiéreux de l'église.

— *Pars avec cette statue. Je suis sûre qu'elle va te porter chance...*

Alychia ne comprenait pas pourquoi sa mère tenait tant à ce qu'elle parte avec cette figurine, mais elle avait visé juste ; elle avait effectivement une affection particulière pour cette statuette. C'est donc sans se questionner davantage qu'elle accepta l'offrande.

— *Allez, allez... elle m'a porté chance à moi aussi... Mais promets-moi, ma fille, de me faire une faveur...*

— *Je t'écoute, manman...*

— *Mwen vle ou voye yon imaj Bouda sa (Je voudrais que tu m'envoies une photo de ce Bouddha...)*

— *Mwen pwomèt ou... (C'est promis.)*

— *Mwen pral manke ou cheri ... Mwen renmen ou anpil, trezò mwen an Ayiti. (Tu vas me manquer, petit amour... Je t'aime tellement fort, mon trésor d'Haïti).*

Mais Alychia était déjà loin lorsque sa mère prononça ces dernières paroles. Elle ne vit pas les rivières de larmes qui ruisselaient sur ses joues ridées par l'usure du temps... Car le temps est encore bien plus cruel

dans les pays où les gens triment dur à l'ouvrage, stressés par des problèmes considérés banals dans les contrées où l'abondance règne en roi : «Qu'est-ce qu'on mange ?» se transmute plutôt en «Quand mangerons-nous ?».

Là-haut / Nan syèl la

Surplombant mon pays
Je vois mes semblables
Au sort peu commun
Ou bien lamentable...
Ils sont tout petits
Mais pourtant si grands
J'en vois quelques-uns
Qui quémandent par ci
Et d'autres vaillants
Qui travaillent par là...
Dans cette pagaille
Noire et métissée
Chacun sa bataille
Chacun sa victoire
Pour la liberté
De vivre heureux
Seul ou bien à deux
À deux ou à mille...
Chacun son histoire
Et son heure de gloire
Mais moi, semble-t-il
Elle continuera
Tout au nord, là-bas
Au loin de cette île
Car il y a pour moi
Un autre récit
Qui se poursuivra
Près du paradis
Puisque j'ai trouvé
L'amour de ma vie
Adam-Wilburt Thomson
Telle est ma fortune

Dans l'avion qui nous menait à Mirabel, je me demandais comment un si gros et lourd engin pouvait flotter dans le ciel... Était-ce encore en raison d'une question de densité ? Je regardais mon pays à travers les nuages et apercevais, au loin, les montagnes Noires, le Massif du Nord, la chaîne des Matheux... C'est là que je réalisais à quel point mon pays avait été dépossédé de ses arbres et de sa végétation. Mais je constatais aussi qu'à travers ses cicatrices, ses déserts, ses rivières tantôt sèches, tantôt bien vivantes qui se jetaient dans les lacs, l'océan Atlantique ou encore, dans la mer des Caraïbes, ma République constituait un territoire

encore plein d'espoir et de joyaux à découvrir. En pensant à mon dernier périple amoureux à travers les routes secondaires construites grâce au dur labeur de mes ancêtres haïtiens, parfois esclaves ou travailleurs forcés, je dis intérieurement à ces gens : «Mèsi pou kado sa a bèl, anpwazonnen, men yo toujou bèl». (Merci pour ce beau cadeau ; empoisonné, mais tout de même beau).

Mon pays / Péyi'm

Mon pays est une île
Moi je suis une fille
Entourée d'une marée
D'hommes qui sont à pleurer
Ou à rire, ou danser
À haïr, ou aimer
Ou à mourir, ou à se chamailler...
Mon eau claire, cristalline
Sont mes larmes et mon sang
Mon pays est de mers et collines
Où des armes assassines
Ont tué sauvagement
De parfaits innocents
Où les braves ont bravé
Où la bave a bavé
Sur baveux imposteurs...
Les remous de mon île
Fragilisent mon idylle
Et tourmentent mon cœur...
De montagnes et de routes
D'espérance et de doutes
Moi j'avance ma vie
De jour, comme de nuit
Et j'espère, oh ! Bon Dieu !
Que ce que je donnerai
Jamais je ne l'enlèverai
De ma main hypocrite
Comme l'ont fait mes semblables...
Je suis là et j'existe
Et je souhaite être aimable
Mais je veux leur courage
Leur confiance et leur rage
Pour aller guerroyer
Ma quête vers la paix
Vers la paix de mon âme
Aux confins de mes drames
Et mes humbles succès...

Mon pays, je le sais
Est bien plus qu'imparfait...
Aurai-je droit, moi aussi,
À ces quelques défauts
À mes joies, à mes maux
Et à mes mauvais plis ?

- Adam, ki jan ou fè pou yon k ap viv la ? (Comment tu fais pour gagner ta vie, là-bas ?)
- For the moment, je étudie pour être vétérinaire.
- Et qu'est-ce que c'est un vétérinaire ?
- C'est même chose que un médecin, mais pour les animaux. Moi, je vouloir travailler avec les gros animaux, comme le cheval et le vache.
- Et comment on va faire pour vivre, en attendant ?
- On va vivre avec amour et eau fraîche, comme les Francophones disent.
- Ou pa bezwen amizan. Vini non sou, seryezman reponn. (Ne fais pas le comique. Allez, réponds sérieusement.)
- Ma tante a donné à moi un héritage avant de mourir. Je avoir assez d'argent pour study et marier toi, like a princess... Ça va pour toi, un catholique mariage ?
- Si c'est ce que tu veux, c'est d'accord pour moi. Mwen ta dwe pare konvèti sou ou ! (Je serais prête à me convertir pour toi.)

Chapitre 18

L'alliance / Alyans la

Le jour du mariage arriva enfin, le 28 mai 1993. Adam avait pensé à tout. Pour ne pas que sa promise soit stressée inutilement, il avait invité sa famille proche, constituée de ses parents (car il était fils unique), quelques cousins, oncles et tantes, ainsi que ses meilleurs amis ; un mariage à tout le moins intime d'une soixante-dizaine d'invités, au grand déplaisir de sa mère qui aurait préféré un mariage plus grandiose. Puisque sa future belle-fille n'était ni anglophone ni canadienne, mais encore pire, haïtienne, elle se consola en se disant que peu de ses amies seraient témoins de cette catastrophe généalogique.

Vêtue de la robe soigneusement choisie par son futur, Alychia, marchait dans la Grande Allée, sur l'air d'une vieille chanson religieuse d'origine inconnue, traduite en créole : «M'aimeras-tu?».

*«Èske ou renmen m 'lè mwen pa gen okenn ankò jèn ?
Èske ou renmen m 'jouk cheve blan mwen an ?
Èske ou renmen m 'nan malgre nan èdtan yo vid ?
Ou renmen m 'konsa ? Mwen pral renmen ou ...»
(M'aimeras-tu quand je ne serai plus jeune ?
M'aimeras-tu jusqu'à mes cheveux blancs ?
M'aimeras-tu malgré les heures vides ?
M'aimeras-tu ? Je t'aimerai ...)*

Adam avait eu cette délicatesse ; il croyait qu'en paradant au rythme d'une chanson interprétée dans la langue de son pays, Alychia aurait l'impression de ne pas être seule à avancer vers son nouveau pays, c'est-à-dire lui-même : Adam-Wilburt Thomson...

Tous se retournèrent, les yeux émerveillés devant tant de beauté et ce sourire d'un blanc éclatant qui ne quittait jamais la mariée, y compris Mary Thomson, la mère du futur marié. «At least, if she is stupid, she is not too bad», chuchota-t-elle à son mari Guilbert...

Alychia avançait gracieusement, les épaules droites et la tête haute, n'ayant d'yeux que pour l'homme qui allait lui passer la bague au doigt. Sa robe blanche, serrée à la taille comme un corset sans bretelles, était sertie de minuscules perles brillantes. Des fleurs bleu royal, s'apparentant à des roses brodées dans une fine étoffe, décoraient joliment le pourtour de ses hanches telle une ceinture. Le bas de la robe était constitué d'une longue voilure, bouffie par une fine crinoline qui se terminait par une délicate dentelle bleutée, assortie à sa ceinture de fleurs. Dans son cou, un collier de perles de trois étages attirait l'attention, rappelant un peu les femmes girafes d'Afrique qui les portent en signe de richesse. Ses longs cheveux ondulés remontés en chignon accentuaient la longueur et la finesse de son cou. Accrochées à ses oreilles, deux perles ovales discrètes complétaient l'ensemble avec classe. Enfin, ses paupières bleu argenté et son rouge à lèvres d'un rose discret lui donnaient fière allure.

Son amoureux l'attendait, fébrile et ému, avec un chapeau gris foncé, presque noir, qui laissait dépasser ses belles frisettes brunes. Dans son complet gris anthracite parfaitement ajusté, assorti à une chemise jaune doré et à une cravate bleue et or, il se sentit soudainement envahi, tant par la crainte que par la certitude. Parviendrait-il à rendre sa princesse antillaise heureuse, ici, parmi les siens, alors qu'elle se trouvait si loin de son pays et de sa mère ? En ce moment précis, cette question le tenaillait, mais la puissance du champ magnétique qui augmentait au fur et à mesure que l'élue de son cœur s'approchait de lui fit taire ses doutes.

— Adam-Wilburt Thomson, voulez-vous prendre Alychia Michel, ici présente, pour épouse ? Jurez-vous de l'aimer et de la chérir pour toujours ?

D'abord dans un français impeccable, et par la suite en anglais, puisqu'une bonne majorité des invités était anglophone, Adam répondit solennellement :

— Oui, je le veux. Je le veux depuis la première fois que je t'ai vue, Sunny Smile. Je veux être le saule sous lequel tu pourras pleurer. Je ferai la pluie et le soleil pour toi, si jamais tu t'ennuies. Tu seras le capitaine, et moi, ton immense voilier, parce que je t'aime infiniment.

— Et vous, Alychia Michel, voulez-vous prendre pour époux Adam-Wilburt Thomson, ici présent ? Jurez-vous de l'aimer et de le chérir pour toujours ?

— Oui, je le veux, de tout mon cœur. Tant que nous serons amis et amoureux, je veux poursuivre mon bonheur avec toi. Mwen pral louvri peyi mwen epi ou kraze fwontyè pou ou paske mwen renmen ou,

Tresore blan m nan kè m ' (Je t'ouvrirai mon pays et je briserai des frontières pour toi, parce que je t'aime, Trésor blanc de mon cœur).

Et ils s'embrassèrent avec fougue, trop impatients, allant même jusqu'à oublier d'attendre le signal du curé pour la passation de la bague et le baiser nuptial. Les vitraux raffinés de l'église faisaient pâle figure devant cette passion ardente qui brillait de mille feux. Cet amour foudroyant ne pouvait qu'être le présage d'une merveilleuse histoire ; imprévisible, rocambolesque, mais magnifique...

«Quelle est ta couleur préférée » «Le bleu, comme celui de tes yeux», avait répondu Alychia. «Et la tienne?» «Le jaune de ta jolie robe, depuis que je te connais...»

Le jaune et le bleu étaient maintenant réunis. Adam, avec sa chemise dorée, et Alychia, avec ses fleurs bleues brodées à sa robe, se dirigeaient main dans la main à la sortie de l'église de Baie-Saint-Paul, au son des paroles de cette musique d'Yves Duteil :

*«Mets tes mots sur mes lèvres, et ta main sur mon cœur, écris ta vie sur moi...
Tes rêves sur ma peau, comme un frisson sur l'eau, qui n'en finirait pas...»*

Il faisait un soleil radieux, dehors. Mais tout à coup, il tomba une pluie étrangement abondante et isolée à un endroit bien précis. Elle prenait source à partir d'énormes boyaux d'arrosage rattachés à un camion de pompier rouge qui jetaient leur dévolu sur le pavé asphalté au bout du perron où les nouveaux mariés se faisaient bombarder de grains de riz en guise de confettis... Une odeur enivrante effleura les narines de princesse Alychia.

— L'odeur de l'asphalte mouillée !... Tu es fou Trezò blan m '.

Après la cérémonie de mariage, la soirée se poursuivit dans une auberge au bord du fleuve appelée La Petite Marée haute. Pour l'occasion, un groupe de musique assurait l'animation. Avec sa belle-mère à sa gauche qui ne semblait pas particulièrement l'apprécier et son beau-père impassible à côté d'elle qui restait muet comme une taupe, Alychia se sentait un peu à l'étroit. Enfin ! La musique commença. La nouvelle mariée ôta sa crinoline, se déchaussa, et alla enflammer la piste de danse, seule contre tous, faisant de son mieux pour ignorer les regards désapprobateurs qu'elle percevait dans les yeux de plusieurs invités. Mais puisqu'elle avait l'habitude de se faire juger par les autres depuis qu'elle était haute comme trois pommes, elle ne sembla pas, à première vue, trop ébranlée.

Les gens la suivaient des yeux, à la fois surpris de son audace et non mécontents, car la soirée commençait à être royalement ennuyeuse. Quand ils la virent pieds nus, certains admirèrent sa bravoure non sans attendre patiemment la suite... Tout à coup inspirée, elle saisit le micro et déclara :

— Chez moi en Haïti, il y a eu d'abord des peuples amérindiens, les Taïnos, ensuite des Blancs, des Noirs, et des Métissés. Lorsque mon pays est devenu la première République noire indépendante en 1804, un certain Louis Boiron Tonnerre a dit : «Pour dresser l'acte de naissance de notre liberté, il faut la peau d'un Blanc pour parchemin, son crâne pour écritoire et pour plume une baïonnette». Mais aujourd'hui, continua la jeune femme, ce que nous fêtons n'est pas la conséquence d'une rébellion suite à une injustice, ni une histoire de couleurs, mais la conséquence d'un grand amour : il s'agit d'un acte de liberté entre deux personnes qui s'aiment et qui ont décidé de se marier. Alors, pour emprunter à peu près les mêmes mots que le secrétaire de Dessalines, je dirais que pour dresser l'acte de naissance de notre liberté de s'aimer, il faut l'amour et le respect mutuel pour parchemin, la passion pour écritoire et pour plume, l'envie du bonheur ; et c'est absolument tout ce qu'il nous faut. Alors, please, Mesdames et Messieurs, dansons et have fun, bonté divine !

Éberlué et admiratif, Adam-Wilburt Thomson se leva debout et applaudit chaudement l'oratrice, bientôt imité par son père, qui tapa d'abord timidement des mains, en y allant ensuite avec conviction, sous les yeux aussi interloqués que désapprobateurs de sa femme.

— She is not only beautiful, she is also very intelligent, don't you see ? lui adressa-t-il.

Célestine et Dieudonné, un couple africain dans la mi-vingtaine, décochèrent un sourire de sympathie à Alychia et vinrent retrouver les mariés sur la piste de danse. C'est alors que le groupe de musique, qui venait enfin de comprendre l'enjeu de la soirée, se mit à jouer la meilleure chanson qui soit pour faire lever la fête, mais surtout, pour donner du courage à cette brave femme qui était allée se battre seule dans l'arène, au même titre que David contre Goliath : I will survive.

«Oh, no, not I, I will survive

*Oh, as long as I know how to love
I know I'll stay alive, I've got all my life to live
I've got all my love to give, and I'll survive, I will survive, hey, hey...»*

Même si Alychia ne comprenait rien au charabia de paroles qu'elle entendait, elle se sentait forte, avec Adam à ses côtés, qui comme elle, dansait pieds nus. Célestine et Dieudonné se débarrassèrent eux aussi de leurs souliers. Complices, les quatre danseurs se déhanchaient comme s'ils étaient seuls au monde... Mais ils ne l'étaient pas ; soixante-six paires d'yeux étaient posées sur eux.

Bientôt, les plus jeunes, qui n'en avaient rien à foutre des questions de couleurs, vinrent se dégourdir les jambes à leur tour, au rythme de la musique qui devenait de plus en plus entraînante. Maintenant, c'était la chanson «The locomotion» qui jouait... Adam était le capitaine, Alychia suivait à l'arrière, et derrière elle, Célestine et Dieudonné, rejoignirent le train. Bientôt, les jeunes danseurs retardataires s'unirent au quatuor et petit à petit, les deux tiers des autres invités vinrent compléter la locomotive, y compris Guilbert Thomson qui, pour une rare fois, allait à l'encontre de sa femme. Vu la situation, on pouvait dire que les passagers du train étaient nombreux à danser en file indienne.

*Everybody's doin' the brand new dance now,
Come on baby, do the locomotion...
I know you'll get to like it if you give it a chance now,
Come on baby, do the locomotion...*

«Et si la vie était un peu comme un train qui passait?», se dit Alychia. Le train file sur son chemin, offrant des escales, des directions où mener le passager qui choisit d'y embarquer, selon son propre vouloir. À son bord, il rencontre nombre de gens, vers qui il décidera, ou non, de créer des liens et de faire un bout de voyage avec eux. Tout comme la locomotive, la vie ne nous offre-t-elle pas, à un moment où l'autre, des temps de trêve, nous portant à la croisée des chemins, nous obligeant à devenir capitaine et à décider où se poursuivra notre route vers le bonheur?

Alychia savait très bien que le voyage ne serait pas toujours harmonieux et de tout repos, spécialement lorsqu'elle vit sa belle-mère de loin, qui observait la scène avec les sourcils froncés et la bouche pincée. Mais pour son amoureux, elle était prête à faire mille détours et à emprunter des routes sinueuses et escarpées, pourvu que ce chemin soit parcouru main dans la main, avec le trésor blanc de son cœur...

Plus tard, dans l'intimité de la chambre nuptiale, Alychia entama la conversation.

— *Mwen panse ke manman ou pa renmen m 'anpil (Je pense que ta mère ne m'aime pas beaucoup).*

— *Don't worry with that, à force de connaître toi, elle va t'aimer. You know, ses grands-parents venaient du Texas, aux USA, et were very racistes. Jusqu'à la fin de leur vie, ils avaient encore des employés noirs pour working sur leur big house. Now, ils sont morts, mais les parents de mon mère grewed with that culture. So, I guess que ça avoir déteint sur elle.*

— *Et ton père, il vient du Texas aussi?*

— *Non, il est né à Hudson, near Montreal. Il a rencontré my mom when he was en voyage d'affaires...*

— *J'aime bien ton père... Je l'ai trouvé très courageux de venir danser avec nous.*

— *Yes, my mother était un peu furieuse de ça... And now, stop talking about my parents, and voyons voir qu'est-ce qui se cacher sous cette robe fabuleuse...*

Et hop! Adam souleva Alychia dans ses bras et la jeta sur le lit douillet, recouvert d'une couette bleue décorée avec de délicates fleurs blanches. Au-dehors, par intervalles réguliers, on entendait la mer s'éteindre sur les grosses pierres installées depuis belle lurette sur la plage de sable brun. Les voilures blanches pendues aux fenêtres dansaient au gré du vent qui leur soufflait son haleine fraîche, les faisant valser dans tous les sens. Ce décor enchanteur, avec un doux parfum de muguet, ne donnait que l'envie de se laisser porter par cette ambiance romantique. Et c'est ce que les nouveaux mariés firent.

Bientôt, la robe blanche aux fleurs bleues se trouva sur le plancher de bois franc, ainsi que le complet et la chemise jaune d'Adam. Celui-ci prit le temps de défaire le chignon de sa bien-aimée, qui une fois les cheveux libérés, les secoua langoureusement de gauche à droite, avant d'y passer une main de façon théâtrale, gestes qui déclenchaient toujours chez son époux un désir ardent de l'embrasser et de se fondre en elle. Les confettis de riz encore accrochés à sa longue chevelure virevoltèrent un à un sur les draps en soie bleue, comme pour leur rappeler qu'ils venaient tout juste de se marier. Après l'amour, les deux dormirent profondément, lovés

l'un contre l'autre durant une bonne partie de la nuit, avec la certitude absolue que leur union traverserait les épreuves du temps, à la vie, à la mort...

Envers et contre tous / Kont tout chans

Envers et contre tous
Je survivrai
Qu'on me hait, qu'on me pousse
Au bout du quai
T'inquiète pas, mon amour
Je sais nager...
Si les nuages sont lourds
Je les braverai
Le parfum de la pluie
Sur le pavé
M'apaise, sois sans souci
Mon bien-aimé
Et s'il pleut comme des clous
À me blesser
Tu seras là, bel amant
Pour me soigner
Tu seras là, Trésor blanc
Rien qu'à m'aimer
On sera deux sur le quai
Rien qu'à s'aimer

Chapitre 19

Mon nouveau pays / Nouvo peyi mwen an

La première chose que je voulais apprendre était de conduire. Habitée aux routes cahoteuses et quasi impraticables de mon île natale, la qualité des chemins asphaltés du Québec, bien que plusieurs Québécois ne seraient pas de mon avis, m'impressionnait et me donnait l'envie d'obtenir mon permis de conduire. Pouvoir se déplacer facilement est un atout important quand on habite en région. Nous demeurions à Saint-Hyacinthe, dans un modeste, mais très coquet quatre et demi, le temps qu'Adam termine son cours de vétérinaire.

Mon deuxième souhait était de décrocher un emploi, question de m'occuper et d'apprendre à connaître les gens d'ici. Ce fut chose faite lorsque je me présentai au supermarché Métro de la ville. On m'engagea sur-le-champ, étant donné la flexibilité de mon horaire.

Ce qu'Alychia ne savait pas, c'est que si elle avait obtenu l'emploi aussi facilement, c'était surtout parce qu'elle était tombée dans la mire de son patron, qui la trouvait fort jolie et très attirante; ce qui, quelques mois plus tard, l'obligera à remettre sa démission.

Ce petit boulot me plaisait bien. Pas trop compliqué, il me permettait de rencontrer toutes sortes de personnes. Un jour, un homme dans la cinquantaine m'apostropha ainsi :

— Salut la p'tite. Tu viens d'où ? Tu viens sûrement pas d'ici, hein ma jolie ?

Je n'aimais pas que les gens me tutoient, alors que moi-même je m'évertuais à les vouvoyer. Pour me calmer, je pris quelques inspirations. Ce monsieur n'avait aucune manière et sa présence n'augurait rien de très bon.

— Je suis originaire d'Haïti.

— Ah oui ! Pis tu vas à l'école ?

Sans me laisser le temps de répondre, il me demanda, ou plutôt, affirma :

— Ça doit pas être facile, pour toi, l'école, hein ? Pis... on te laisse travailler ici ? C'est quand même beaucoup de codes qu'y faut que t'apprennes. T'es pas mal chanceuse d'avoir eu cette job-là, ou c'est que ton patron a eu droit à une de tes bonnes...

— Hey l'arriéré ! Ça va faire tes conneries ! Paye donc ta facture pis ferme ta grande gueule d'insignifiant qui s'pense plus fin juste parce qu'yé est blanc ! Coudonc, es-tu sorti du trou de cul de ta mère ? C'est-tu pour ça que tu vaux pas d'la marde pis que tu parles comme un attardé ! Tu nous fais honte ! Fait que... grouille-toi l'cul pis dégage, avant que j'te l'botte moi-même jusqu'à c'que tes ecchymoses soient aussi grosses que tes p'tites couilles de demeuré impuissant !

Cette vive voix pleine de tact et d'assurance provenait de la cliente derrière lui, une jolie brunette dans la jeune vingtaine. Bouche bée, l'homme se tut, ravala sa salive, paya la note et ne revint plus jamais à ma caisse de toute ma petite existence de caissière au sein de cette épicerie.

— Mireille Labonté ! Enchantée de te connaître, me dit la femme en me présentant sa main droite après que l'homme eût pris la poudre d'escampette. Excuse-le, continua-t-elle ; comme disait ma salope de mère, il faut de tout pour faire un monde !

— Euh... merci pour l'intervention, c'est seulement ma troisième journée, ici, et je ne savais pas trop comment réagir...

— Dans la vie, y'a pas d'place pour ceux qui réagissent pas ! Y faut apprendre à te secouer un peu, beauty, sinon, tu vas te faire manger tout rond. Si tu veux apprendre à t'dénier, je suis à ton service ! Qu'est-ce que tu dirais d'un p'tit café au nouveau Bistro Café les Zamis sur l'avenue Saint-François ?

— Euh... d'accord, je finis à quatorze heures.

— C'est parfait, à quinze heures, sans faute, je serai là, à ton service !

Elle me lança un clin d'œil complice et partit en se dandinant le derrière de façon assez provocante pour la gent masculine. Décidément, elle avait l'air d'une fille plutôt très originale, mais surtout, très délurée !

Dès que j'eus terminé mon quart de travail, je pris la voiture et allai me changer chez moi avant de me rendre à mon rendez-vous. À quinze heures pile, j'étais au bistro, tel que prévu. Comme mon héroïne était absente, je m'assieds sur une des banquettes en cuvette rouge vif et attendis... J'observais les clients habillés d'une façon totalement différente qu'en Haïti. Juste à côté de moi, une fille en mini-jupe, qui montrait presque la naissance de sa petite culotte, portait une camisole échancrée mettant sa généreuse poitrine en valeur. Le serveur éprouvait beaucoup de difficulté à détacher son regard de son sillon mammaire qui n'attendait qu'à être admiré ; et l'effet était réussi avec brio. Le pauvre s'amena vers moi, le visage rouge et visiblement

décontenancé par l'affriolant décolleté de sa cliente précédente.

— Je vous sers quoi, madame ?

— J'attends une copine. Elle devrait arriver bientôt... Je vous prendrais, par contre, un bon verre d'eau froide en attendant.

— Très bien, je vous l'apporte à l'instant.

En buvant mon eau, je rêvassais à ma mère et me demandais comment elle allait, alors que Louis Armstrong chantait la chanson *What a wonderful world*. C'était maintenant la pièce *J'ai besoin d'un ami*, de Ginette Reno, qu'on entendait, bientôt suivie par *Hallelujah* de Leonard Cohen :

*I did my best, it wasn't much
I couldn't feel, so I tried to touch
I've told the truth, I didn't come to fool you
And even though, it all went wrong
I'll stand before the Lord of Song
With nothing on my tongue but Hallelujah*

Je me sentis tout à coup nostalgique à l'idée que ma mère ne puisse être témoin de tout ce que mes yeux observaient à l'instant même et que mon esprit constatait, ici, en Amérique du Nord, terre d'abondance où la vie semble si peu compliquée par rapport à celle qui prévaut à Haïti. Là-bas, on a toujours cette impression de manque : manque de sommeil, de nourriture, de travail, de sous... C'est à tout cela que je pensais lorsque Mireille me tira de ma rêverie, quelque trente minutes plus tard.

— Hey, salut *beauty*... Excuse-moi, mais j'ai rencontré un ancien kick de jeunesse. Paf ! On s'est regardés, on a eu envie... pis ça s'est fini dans mon lit... Tu veux savoir quoi ?

— Je n'aimerais mieux pas, on se connaît à peine.

— Ouais, t'as ben raison... Hé qu'chus pas d'allure des fois ! Hey... tu m'as même pas dit ton nom !

— Alychia Michel.

Le serveur, qui avait remarqué l'arrivée de mon amie, vint prendre nos commandes.

— Pour moi, ce sera un gros morceau de votre gâteau au fromage avec un café moka, dit Mireille en toisant l'homme, qui visiblement, était tout à fait à son goût.

— Et pour moi, une salade de fruits et une limonade, s'il vous plaît.

— Es-tu toujours aussi sage ? Une salade de fruits ! Y'était temps qu'j'arrive dans ta vie ! Comme ça, ton pays te manque pas trop ? poursuivit-elle sans remarquer mon malaise.

— Des fois, mais ça va, ça va... Et toi, tu es née dans cette ville ?

— Non ! J'suis née à Montréal, mais j'reste ici avec mon chum.

— Tu as un p'tit ami et tu le trompes ?

— Bof... Y fait pareil, lui aussi. C'est un p'tit trou d'cul !

— Et tu l'as rencontré où, ton trou... euh... ton p'tit ami ?

— Je l'ai piqué à ma mère !

— ...

— Ben quoi ! R'garde-moi pas comme ça ! Elle a faite un détournement de mineur avec lui !

— C'est quoi un détournement de mineur ?

— Elle l'a dévié avant qu'il ait dix-huit ans. C'est l'âge majeur, ici, au Québec.

— Et il avait quel âge ?

— Dix-sept ans et onze mois et demi exactement.

— Ce n'est pas loin de dix-huit ans, ça, si mes calculs sont bons !

— Ouais, mais ça reste toujours un détournement d'mineur, hein ?

— Et tu songes à déménager, maintenant ?

— Non, j'vais habiter encore avec le même p'tit trou de cul. Un p'tit poteux de la pire espèce... Mais qu'est-ce que tu veux ! On s'entend bien au lit ! Au moins, ma mère lui a montré à devenir un expert pour m'envoyer au 7e ciel. C'est toujours ben la seule chose qu'à l'a faite pour moi ! Pis toi, ta mère est une salope aussi ? Euh... S'cuse-moi... Ça va avec ta mère ?

— Elle est tombée enceinte de moi parce qu'elle a couché avec un Chinois obèse contre de l'argent.

— Comment tu sais ça, toi ?

— Elle me l’a dit, parce qu’un jour, elle a craqué après que je l’aie harcelée pour qu’elle m’explique la raison de mon foutu teint jaune.

— Mais je l’trouve super, moi, ton teint ! Comme ça, elle a tout craché l’morceau ?

— Oui, elle m’a tout dit.

— Au moins, a t’a pas abandonnée, pis a t’a dit la vérité ! Moi, après que j’lui ai volé son p’tit baby, comme elle le surnommait, a m’a mis à porte, à quinze ans... t’imagines !

— À quinze ans, certaines filles de mon pays sont déjà mariées et ont même des enfants.

— Tu parles ! C’est quoi ce pays d’fous là ?

— Haïti.

— Ah oui ! À côté de la République dominicaine, non?... Et tu as un chum, belle de même, j’imagine ?

— Un mari, depuis bientôt quatre mois.

Et je lui narrai l’histoire de ma rencontre avec Adam, juste après que le serveur soit revenu avec nos commandes.

— Wow ! C’est une histoire de conte de fées, ça, princesse Alychia ! Mais pour revenir à ta mère, elle faisait quoi comme métier ?

— Elle était prostituée et ensuite, elle a travaillé comme bonne pour le curé de mon village.

— Prostituée ? Wow ! Elle devait être une bête de sexe, comme moi ! Je savais qu’on avait un lien toi pis moi ! Tu dois être une bête de sexe aussi ?

— Je préfère ne pas répondre à cette question... Oh ! Il est déjà dix-sept heures, je dois retourner à la maison !

— Tu m’donnes ton numéro ? J’t’aime ben, *yellow beauty*, même si t’as pas mal trop de classe pour moi !

J’hésitai quelques instants. «Mais pourquoi pas ?», me dis-je. Cette fille était drôle à mourir et sous ses apparences de fille forte et à la limite de la délinquance, elle semblait être une bonne personne. Je pris ma serviette de table non utilisée et y nota mon numéro.

— À ton tour de prendre mon numéro, maintenant, me signifie-t-elle : (450) 778-2342... Tu l’prends pas en note ?

— Non, c’est déjà tout mémorisé...

— La semaine prochaine, je t’appelle sans faute, *beauty*, c’est promis !

— Et puis, le boulot, aujourd’hui ? me demanda Adam en délaissant la salade qu’il était en train de préparer pour le souper.

— Hum... ça s’est relativement bien passé. Figure-toi donc que...

Et je lui racontai l’incident avec le client qui était passé à ma caisse.

— Mais... conclus-je, je crois que j’ai maintenant une nouvelle amie.

— Nice ! Tu vas la présenter à moi, soon, I hope !

En fait, je ne la lui présentai jamais. Pourtant, près de six mois plus tard, un jour de novembre, ils se rencontrèrent...

Deux mois et demi après notre rendez-vous au bistro, Mireille était revenue me voir à mon lieu de travail.

— Tu en as mis du temps pour revenir me voir ! Dis, tu es toujours aussi prompte pour tenir tes promesses ? la narguai-je.

Comme il y avait quelques clients, elle me tira par la manche pour me parler en privé.

— Quand Brandon a trouvé le numéro écrit sur la *napkin*, il m’a piqué une de ces crises ! Il pensait que c’était le numéro d’un gars avec qui je le trompais...

— Et c’est pour ça que tu portes tes lunettes soleil alors qu’il pleut à boire debout ? Bonté divine, Mireille ! Qu’est-ce que tu attends pour le quitter ?

— Oui... Oui... mais je l’aime ben, le p’tit trou d’cul. Y va changer... C’est pas d’sa faute ; yé né dans une famille de tout croches.

— Hey, la caissière ! J'pense pas que c'est encore l'heure de ta pause ! J'attendrai pas de midi à quatorze heures juste pour payer mes Export A, moé ! s'emporta une vieille dame malcommode aux cheveux gris terne et aux dents jaunies par la cigarette.

Je fis les gros yeux à Mireille pour la prier de ne rien répliquer et revins à ma caisse.

— Bye, j'te rappellerai dans deux jours, je suis en congé... Je suis désolée, madame, dis-je, en retournant vers la cliente... Vous savez, les amis, c'est important. Il faut être là quand ils ont besoin d'aide, vous ne pensez pas ? continuai-je avec mon plus beau sourire et le ton le plus poli que je le pouvais, vu son évident manque d'empathie.

— Ça va aller pour cette fois-citte. Mais si j'te r'pogne à pas faire ta job une autre fois, j'me plains à ton patron !

— Ça vous fera trente-cinq dollars et soixante-sept sous... Bonne journée, Madame...

Chapitre 20

Mauvais pressentiment / Move presaj

La nuit du 2 juin de l'année 1994, je fis un étrange rêve. Alors que j'étais couchée sur le dos, sur le sable blanc de Jacmel, dorée par le chaud soleil qui m'enveloppait, je sentis une araignée frôler ma main droite. Toujours dans les bras de Morphée, je me réveillai, et scrutai la petite bête blanche et brune. Apeurée, j'essayais de l'enlever, mais chaque fois, elle se fauflait avant que je puisse l'attraper. Rendue à la hauteur de mon plexus, elle s'arrêta sur ma main gauche. Je tentai de l'écraser, de la pincer ou de la saisir pour la lancer au loin, mais en vain ; elle restait là, immobile et toujours intacte. Soudain, je me mis à avoir mal au cœur et à vomir un liquide bleuté qui se changea en une tempête de poudre rouge. Après quoi, je me réveillai en sueur dans mon lit, avec un terrible mal de cœur.

— Adam, appelai-je en secouant vivement mon époux profondément endormi, je dois aller voir ma mère !

— What ? Qu'est-ce qui se passe ?

— *Mwen gen yon move santiman...* (J'ai un mauvais pressentiment.) Le plus tôt possible, je file en Haïti voir ma mère.

— Tu veux que j'accompagne toi ?

— Mais non, tu as des examens importants au cours des prochains jours. Je vais y aller seule. Ça va aller...

Adam m'étreignit tout le reste de la nuit... Mais cela ne réussit pas à m'apaiser. Tout ce à quoi je pensais, c'était de partir d'ici au plus vite.

Quatre jours plus tard, j'arrivai à Thomonde, les yeux cernés par la fatigue et l'inquiétude. Pour éviter cette vision à ma mère, je m'étais poudrée de cache-ernes, produit miracle que j'avais découvert dans mon nouveau pays d'accueil. Lorsque j'atteignis la maison familiale, j'entrai sans prendre la peine de cogner à la porte, surprise de voir que celle-ci était entourée d'une bannière noire avec une croix blanche accrochée au centre.

— *Manman?*

Pas de réponse...

— *Manman an, ou menm ki la?* questionnai-je tout en la cherchant partout dans sa demeure. (Maman, tu es là ?)

Je me dirigeai donc vers l'ancienne habitation de Père Robert, certaine de l'y trouver. Et effectivement, elle était là, allongée dans une boîte de bois fermée qu'on s'appropriait à enterrer à côté de la tombe de Père Robert. Une cinquantaine de personnes étaient réunies autour du cercueil de fortune, certaines éplorées et émettant des cris d'une intensité stupéfiante, étant donné que feu Bérengère était une mal-aimée du village. Parmi ces gens, je remarquai Émeline et Jean-Claude, qui pleuraient silencieusement ma mère, plusieurs habitants de Thomonde et six autres visages qui m'étaient inconnus. Main dans la main, ils grimaçaient de douleur. Sans trop que je sache pourquoi, ces étrangers qui pleuraient ma mère à chaudes larmes me donnaient l'impression de ressembler à des acteurs jouant dans une comédie de bas étage. Ce n'est que quatorze ans plus tard que j'en découvrirai les raisons.

— *Ou gen yo dwe Alychia, mwen ta kwè?* me demanda l'un du groupe (Tu dois être Alychia, j'imagine ?)

— *Repons lan se wi, mwen se youn nan pitit fi li* (Oui, je suis une de ses filles).

— *Se mwen menm ki Jean frè ou, ak isit la frè ou yo ak sè: Guerline, Kerlande, Janine, Serge et Pierrot.* (Je suis ton frère Jean et voici, tes frères et sœurs...)

Le prêtre, emprunté à la commune voisine, clôtura les funérailles par ce discours en créole :

— Bérengère n'a pas toujours mené une bonne vie. Mais sa vie de dépravée lui a donné sept beaux enfants en santé. Veille sur tes enfants et sur nous, peuple de Thomonde. De là où tu es, dis bonjour à Père Robert, notre sauveur, Amen.

— Alychia, me dit Émeline après la cérémonie funéraire, une fois après m'avoir transmis ses condoléances, tes frères et sœur t'ont prévenue ?

— Non, en fait... j'ai senti un besoin urgent de venir la voir... Je ne savais pas que...

Jean-Claude nous rejoignit à son tour, interrompant notre conversation.

— *Alychia, mwen se konsa kontan wè ou... Kouman se lavi nan Amerik?* (Je suis si content de te voir... Comment est la vie en Amérique?)

Après une chaleureuse étreinte, je répliquai :

— Pas si mal, je commence à m'y habituer. Géraldine n'est pas là ?

— Non, répondit tristement Émeline. *Kwè li oswa pa, li ale soti ak Albert.* (Crois-le ou pas, elle sort avec Albert.)

— Pas vrai, le chef de bande de nos ennemis d'enfance ?

— E wi ! Elle vit dans une belle petite maison avec lui à Port-au-Prince.

— Et il s'est assagi ?

— *Mwen pè pa.* (J'ai bien peur que non). Je crois qu'il est dans la magouille avec les mafieux de policiers de la capitale.

— Je suis désolée. Je lui ai brisé son rêve en lui volant Adam.

— *Ou pa bezwen regrèt, Geraldine fè chwa l poukont li.* (Ne sois pas désolée, Géraldine a fait ses propres choix). Allez... viens habiter chez nous durant ton séjour ici, tu nous raconteras ta vie en Amérique.

Et je suivis donc ce couple à qui personne n'aurait prévu une telle longévité de bonheur et d'union. Étant les parents que mon cœur avait choisis, je partageai avec eux les joies et les défis que je rencontrais dans ma nouvelle contrée d'adoption.

Trois jours plus tard, juste avant mon départ, Émeline se souvint...

— Ah oui ! J'ai oublié de te dire une chose, Alychia... Quand j'ai trouvé ta mère sans vie dans son lit, elle tenait dans sa main la photo de Bouddha que tu lui avais envoyée.

— C'est vrai ? demandai-je, estomaquée... Maintenant, je dois partir, dis-je précipitamment, en prenant bien soin d'embrasser mes hôtes adorés... *Mèsi pou tout bagay. Mwen p'ap janm bliye ou.* (Merci pour tout. Jamais je ne vous oublierai.)

Confortablement assise dans le gros engin ailé qui me ramenait à mon nouveau bercail, je me posais mille et une questions, dont deux qui me préoccupaient beaucoup : «Se pourrait-il que ma mère ait vraiment aimé ce vieux Chinois obèse ? Et se pourrait-il qu'il fût beaucoup plus que mon géniteur, à ses yeux ?»

À quoi bon me torturer avec ces questions ! Ma mère était morte avec son secret et je ne le saurai jamais... «Encore une occasion ratée, *manman*, de me reconforter au moins un peu... C'est toujours la même histoire avec toi ! *Ou se tankou Ayiti mèrdik nou an ki toujou repete erè sa yo menm.*» (Tu es comme notre foutue Haïti qui répète toujours les mêmes erreurs !) Cette fois-ci, je pleurais non pas de tristesse, mais avec des larmes orageuses, empreintes de déception et de colère.

Maudite Bérengère / Modi Berengere

Encore et encore

Maudite Bérengère

Maudite, tu es ma mère

Tu pars sans au revoir

Avec ton grand secret

Est-ce donc que tu l'aimais ?

Ce vieux Chinois obèse

Est-ce que tu l'estimais ?

Ces deux questions me pèsent

Si oui, ça voudrait dire

Que tu m'aimais un peu

Ça m'aurait fait plaisir

De le voir dans tes yeux...

Jamais au grand jamais

Je ne serai comme toi

Je n'abandonnerai pas
Les enfants que j'aurai
Sans leur dire ces doux mots
«Je t'aime, je t'aime, je t'aime»
Qui m'ont fait tant défaut...
Tel est le vrai dilemme
Qui nous a divisées
Et maintenant le problème
Ne sera jamais réglé
Maintenant que t'es partie
Maintenant que t'es sans vie
Dans ta foutue Haïti

Chapitre 21

Après ma mère / Apre manman m ‘

Trois mois plus tard, je démissionnai de mon emploi à l'épicerie, après que mon patron m'eût fait de grossières avances alors qu'il me reconduisait chez moi. Ce jour-là, Adam avait emprunté notre voiture commune. À dix minutes de chez moi, l'homme arrêta le moteur de son Acura Integra blanche avant de me susurrer à l'oreille avec une légère haleine tiédie par l'alcool :

— Ça fait des mois que j'attendais le bon moment pour te dire ça... Je trouve que tu es une employée exemplaire.

— Merci beaucoup, Monsieur Bernard.

— Tu peux m'appeler Berny, si tu veux, maintenant qu'on deviendra plus intimes.

Et il entreprit de balader ses mains dans mes cheveux attachés en queue de cheval.

— Vous vous trompez sur mes sentiments, Monsieur Bernard. Laissez-moi partir, maintenant.

Et il continua à glisser ses mains sur moi, jusqu'à ce qu'il atteigne presque la hauteur de ma poitrine. Faisant une Mireille Labonté de moi-même, c'est sans réfléchir que je le giflai violemment au visage, pour lui asséner aussitôt un virulent coup de poing dans les parties.

Alors qu'il se prenait les couilles à deux mains, j'ouvris la porte et courus à en perdre haleine jusqu'à la première cabine téléphonique que je croisai sur mon chemin pour composer le numéro de mon amie : (450) 778-2342, me rappelai-je instantanément.

— Tu es virée, sale petite négresse ! me houspilla-t-il au loin, tout en se plaignant avec véhémence.

— C'est moi qui démissionne, sale escroc ! l'engueulai-je en détalant aussitôt.

En moins de dix minutes, Mireille vint me porter secours, tandis que je pleurais de honte et de rage suite à cet événement qui me déconcerta beaucoup plus que je ne l'aurais imaginé.

Si on est belle / Si ou bèl

Si on est belle

Est-ce un défaut ?

Si cela est tel

Je suis sans mot

J'aurais préféré

Être née laide

Est-ce que cela m'aurait mieux protégée ?

Cette question m'obsède

Alors que je viens d'être agressée

Pour cette ultime raison

Par un homme vicieux et cravaté

Qui fut, sous peu, mon patron

Pourquoi sitôt ses avances refusées

Je deviens une pauvre négresse

Alors que deux minutes passées

Il louangeait ma gentillesse

Toujours les mêmes vieilles tactiques

Je t'aime, si tu m'obéis...

Sur mon île natale d'Haïti,

Ou bien au nord de l'Amérique

Toujours les mêmes vilénies

Tant qu'y a des hommes,

Il y a des pommes
Qui sont pourries
Tant qu'y a des hommes
Y'a de l'hommerie

- Tu vas en parler à ton mari ? me demanda Mireille.
- Non, non... Ça va, ça va. Je ne voudrais pas qu'il s'inquiète pour rien.
- Non, mais... tu crois quand même pas qu'il va penser que c'est ta faute !
- ...

Je préférerais ne pas répondre à cette question.

— Maintenant, ramène-moi chez moi, je t'en prie, et on ne parle plus jamais de cette histoire. Pour moi, l'incident est clos ! déclarai-je sèchement.

- Mais Alychia, tu peux pas garder ça pour toi ! Tu dois absolument lui dire !
- Venant d'une pauvre fille qui se laisse frapper par un trou d'cul, je vais me passer de tes conseils !

— Ça, c'est vraiment vache Aly ! C'est pas parce que ton histoire d'amour est un conte de fées que tu es une experte en relations amoureuses !

- Je m'excuse, Mireille... Mais j'aime mieux gérer mes choses seule.

— D'accord, dit-elle en retrouvant immédiatement son entrain... Au moins, ça prouve que ma mission avance ! Tu deviens de plus en plus une p'tite salope... T'as d'l'avenir, ma vieille !

Dès que je fus à l'intérieur de l'appartement, je me dévêtis et me douchai pendant près d'une heure sous l'eau chaude. J'avais beau me frotter frénétiquement, je me sentais toujours sale. Et quand Adam revint de l'université, ce soir-là, je tournai ma langue sept fois avant de lui parler... et les premiers mots que je prononçai furent :

- Comment a été ta journée ?
- Fine, really fine... Mais toi, Sunny Smile, tu n'as pas l'air en forme ? What's wrong with you ?
- Oh ! Rien de grave. J'ai décidé de quitter mon emploi et... j'avais peur que tu sois fâché...
- Honey, j'ai des sous pour nous jusqu'à ma graduation. Don't worry for the money... Tu promets moi qu'il n'y a rien d'autre ?

Pour toute réponse, je l'embrassai furtivement, mis mon pyjama (ce qui signifiait : défense d'enlever, pas d'ébats amoureux pour toute la nuit) et allai me coucher. C'est dans un sommeil profond et agité que je dormis pendant quinze heures d'affilée. Quand je me réveillai, Adam était parti depuis belle lurette, mais avait pris soin de me laisser un mot : «I love you, Sunny Smile. Have a nice day, and get well... xoxox»

À partir de ce jour, Alychia commença à se dire dans sa tête : «Je ne te mérite pas, Adam-Wilburt Thomson. Je ne vaux pas mieux que ma mère...»

Chapitre 22

Ballon volé / Vòlè balon

Pendant quelques sombres mois, Alychia porta fidèlement son pyjama de chasteté. Pour se changer les idées, Adam s'était inscrit à une ligue de volleyball qui se disputait des joutes tous les mercredis soir dans une école secondaire de Saint-Hyacinthe. Cela faisait près de quatre semaines qu'Adam avait commencé à pratiquer ce sport, ce qui l'aidait à composer avec la lourdeur ténébreuse qui planait dans le cœur et l'esprit de son élue. Après sa première partie, il revint tout enthousiaste à l'appartement.

— *Hi Sunny... I really like this sport ! Tu devrais essayer, one day. Je suis certain que tu vas aimer.*

— *Adam, tu sais bien que je ne connais rien du volleyball.*

— *Je vais apprendre à toi, comme je t'ai appris à nager en Haïti, remember ? lui rappela-t-il en s'approchant d'elle pour l'étreindre.*

— *Remember... lui chuchota-t-il à l'oreille, la récompense après les leçons pour t'encourager ?*

Alychia le repoussa doucement, mais avec conviction. Déçu, mais optimiste, Adam tenta de ranimer la conversation.

— *Il y a une fille qui s'appelle Stéphanie. Elle est à peu près de ton grandeur, a really smart girl, très comique. Tu sais quoi elle a déjà fait ?*

— ...

— *Elle a déjà escaladé le Kilimandjaro.*

— ...

— *You know what she found the most difficult ?*

— ...

— *Au sommet, elle s'est mis toute nue et a dansé pendant dix minutes sur la chanson I will survive, You're simply the best and Eye of a tiger.*

— *Drôle de fille, lança Alychia d'un ton monocorde.*

— *Imagine, à la sommet de la montagne, il peut faire -20° Celsius.*

— *Chacun ses folies... laissa entendre Alychia d'un ton faussement intéressé.*

— *Une amie à elle a filmé la danse et quand ils sont revenus, ils ont vendu le vidéo à une émission américaine called : Those stupid heroes. Avec l'argent ramassé, trois cent mille dollars, ils ont donné à une fondation ici pour les enfants malades, Opération Enfants Soleil.*

— *Et elle joue bien au volleyball ?*

— *Amazing ! Elle a toute une attaque !*

Chaque fois qu'Adam revenait de sa ligue de sport, il parlait de Stéphanie Brisson. Il racontait toujours une nouvelle anecdote à son sujet, ou vantait un de ses nouveaux exploits. À l'écouter parler, on aurait cru qu'elle aurait pu, à elle seule, remplir le livre des records Guinness 1995.

— *Elle est pas juste drôle et intelligente, tous les célibataires de la ligue have a crush sur elle.*

Ayant amèrement retenu cette dernière remarque, Alychia se la répétait chaque jour.

Après deux mois de guerre froide avec Mireille, elle décida de l'appeler par un beau samedi matin. Les deux copines n'avaient pas vraiment digéré leur dernière friction à propos de leur relation amoureuse respective, même si elles s'étaient quittées sous des apparences de réconciliation.

— *Hello, Mireille... Toujours avec ton trou d'cul ?*

— *Toujours. Et toi, toujours avec ton prince charmant ?*

— *Toujours... Je m'ennuie de tes vacheries... Et euh... j'aimerais bien qu'on se revoie.*

— *J'espère ben que durant ta période végétative, t'as pas régressé dans ton cours de salope 101 !*

Pour une des rares fois depuis des mois, Alychia sourit intérieurement.

— *Justement, j'aurais besoin de tes conseils... Je crois qu'Adam s'est entiché d'une autre femme.*

Son amie se garda bien de lui dire qu'elle l'avait prévenue du fait que taire son agression pouvait engendrer de lourdes conséquences sur son couple. Mais comme elle était tellement ravie de l'avoir au bout du fil, elle chassa cette pensée flatteuse à l'endroit de son ego et retrouva son aplomb qui, apparemment, était toujours en très bon état.

— *Ah oui ? Tu as cogné à la bonne place, ma vieille, je suis une super détective ! Ça y'arrive-tu*

de sortir avec des amis, style... dans des bars, ou quèqu'chose de même ?

— *Tous les deux mercredis, après son volleyball, ils vont au Dooly's, rue Johnson Ouest... Mercredi prochain, c'est son soir.*

— *Check ben mon plan...*

Alychia avait l'impression de retourner des années en arrière, alors qu'elle et sa copine de l'époque, Géraldine, préparaient leur fameuse supercherie au sujet de la couleur de leur merde. Ce souvenir la rendit quelque peu nostalgique tant il lui rappelait la perte de cette amie, en plus de raviver en elle son pays et ses racines. Mais la bonne humeur contagieuse de Mireille fit vite de chasser ce petit nuage noir.

Le mercredi suivant, tel que prévu, les deux amies s'étaient retrouvées chez Alychia. L'une comme l'autre étaient méconnaissables. Dès le matin, elles avaient eu droit à une métamorphose complète du visage, gracieuseté de l'une des connaissances de Mireille, un maquilleur cinématographique professionnel.

Le résultat était époustouflant. Alychia, le teint blanchi par une poudre spéciale, avait troqué ses cheveux noirs contre une perruque blonde à la Marilyn Monroe. Ses yeux bleus, faussés par des lentilles de couleur, lui donnaient un regard complètement différent du sien.

Quant à Mireille, elle était métamorphosée en rousse pulpeuse à la dense chevelure qui se prolongeait jusqu'à la naissance de ses hanches. Avec sa démarche naturellement suave et provocante, elle allait certainement faire tout un tabac auprès de la gent masculine.

Alychia portait un chandail rouge vif en coton, avec une encolure arrondie, un blue-jean ajusté et des perles dorées à ses oreilles. Son amie, la vedette de la soirée, était habillée, pour sa part, d'une robe bleu saphir ajustée de partout. Le vêtement suivait les courbes de sa taille de guêpe et dévoilait une grande partie de son dos. L'échancrure formait un triangle dont l'un des sommets s'arrêtait juste un peu au-dessus de sa dernière vertèbre. Pendue à son épaule droite, un sac à main de soie de la même couleur que sa robe, lui donnait classe et style.

À 21h30, les deux étaient assises au comptoir du bar, sur de hauts tabourets en cuir noir, et mettaient au point les derniers détails de leur plan. Quinze minutes plus tard, huit joyeux lurons prirent place à une table. L'un d'eux semblait moins enthousiaste que les autres : il s'agissait d'Adam-Wilburt Thomson. Ses compagnons riaient à gorge déployée suite à une blague hilarante qui apparemment, ne l'amusait guère. Il restait plutôt là à siroter son verre de bière, les yeux ailleurs.

— *Ah ! Cette Stéphanie Brisson... Brrr... Moi, elle me donne des frissons sur toutes les parties de mon corps, même dans des muscles que je n'aurais jamais pensé avoir, confessa l'un des hommes.*

— *D'accord avec toi, Matt ! Elle devrait plus s'appeler Stéphanie «Frisson !» Tu crois qu'elle reluke quand même mon beau body d'Adonis ?*

— *Pas d'chance, mon vieux. Dommage que...*

— *Shut up, les gars ! Revenez-en une petit peu ! les somma Adam d'un ton exaspéré.*

Alors que ses copains s'éclipsèrent pour aller jouer au billard au bout de la salle, Mireille fit son entrée. De sa démarche affriolante, elle avança vers sa proie. À partir de la table de billard pourtant bondée de gens, même les amis faussaires d'Adam remarquèrent son déhanchement. Avant d'entamer la conversation, elle secoua sensuellement ses cheveux à l'aide d'un mouvement de tête.

— *Vous êtes seul ?*

— *Non. Mes amis sont juste en train de jouer au pool, là-bas.*

— *Hum... Triste soirée ?*

— *Tristes mois !*

— *Oh ! Vous ne voulez peut-être pas d'une intruse à vos côtés, j'imagine ! Vous préférez que je parte ?*

— *Non, non... restez, vous semblez être gentille.*

— *Merci. C'est plutôt rare qu'on me fasse tout de suite ce compliment.*

Alychia, qui entendait tout grâce à des écouteurs placés discrètement dans ses tympans et reliés à un micro qui se trouvait dans le sac à main de Mireille, n'en croyait pas ses oreilles. «Étonnant, comme elle peut avoir de la classe, cette Mireille !» Mais elle se ressaisit aussitôt, ne voulant rien manquer de la suite. Elle se recentra donc activement sur la discussion.

— *Et quelles sont les qualités qu'on donne à toi, first ?*

— *Belle...*

— *I understand why.*

— *Mais les moins respectueuses, c'est... sexy, bombe de sexe, pitoune, beau char, beau body,*

guidoune, guerdà...

— C'est que quelques fois, les filles en font trop... Comme vous, par exemple, votre robe is really nice, mais un simple blue-jean aurait été OK. Comme la fille blonde, assise là-bas, qui se prend pour Marilyn Monroe; you know what I mean?

— Vous êtes un naturel, vous! Vous semblez terriblement charmant! Mais qu'est-ce qui vous tracasse autant?

— Oh... nothing special.

— Difficile à croire! Vous n'arrêtez pas de regarder dans votre verre, comme une bonne vieille diseuse de bonne aventure qui observe sa boule de cristal.

— Oh... vous êtes très observatrice! En fait, je questionne moi si ma femme m'aime encore.

— Oh... Je n'peux malheureusement pas vous aider pour ça, mais par contre, je peux vous consoler d'une tout autre façon, proposa Mireille en faisant passer sensuellement sa langue sur sa lèvre supérieure, en plus de lui décocher un clin d'œil d'une subjectivité aussi subtile qu'un silencieux défectueux.

— I'm sorry, Madame...

— Madame Julianne Dubreuil.

— Vous être très belle, mais j'aime ma femme. Elle est la plus belle chose arrivée à moi. D'ailleurs, je va retourner la voir. I miss her... and...

— Oui, je comprends, mais avant, je vais vous raconter une histoire qui vous remontera le moral...

Alychia n'avait plus le temps de les écouter. Bouleversée, elle appela un taxi qui l'attendait cinq minutes plus tard.

— 865, rue Rouleau, lança-t-elle d'un seul souffle. Vite, je vous prie, c'est une question de vie ou de mort!

Dès qu'elle fut à l'intérieur de son appartement, elle jeta sa perruque dans les poubelles et se démaquilla le plus rapidement possible. Ce n'était pas chose facile de faire disparaître toute cette poudre blanche, puisqu'il avait fallu cinq épaisses couches de fond de teint pour masquer son visage. Elle se coula un bon bain chaud savonneux et une fois assise dans l'eau, elle continua de se nettoyer le visage, de peur que le maquillage ne soit pas tout à fait effacé.

Lorsqu'elle entendit la porte d'entrée grincer, elle était toujours allongée dans la baignoire, avec une envie soudaine de sauter sur son bellâtre, mais elle se retint violemment. Elle troqua son pyjama de chasteté contre une lingerie de dentelle mauve améthyste très suggestive que lui avait fortement conseillée sa folle amie Mireille.

— Sunny Smile is back, mon amour, adressa-t-elle en guise de bienvenue.

— Come here, Sunny Love, and I'll show you how much you missed me.

Et la rencontre des deux êtres fut virulente. Les deux corps privés d'affection depuis près de quatre-vingts jours étaient soudainement en manque insoutenable de cette envie de l'autre, de goûter à sa chair et de la baiser follement dans les moindres recoins. À présent, possédée par cette obsession ultime de mourir avec volupté dans les confins de son bien-aimé, Alychia se laissait porter par son désir qui grandissait de seconde en seconde... Le déshabillé mauve, mêlé aux jeans et au chandail de coton blanc d'Adam gisait sur le plancher depuis belle lurette, alors que les amoureux se réconciliaient pour une quatrième fois durant cette longue nuit torride de retrouvailles.

Une fois que les corps eurent terminé de se fracasser l'un à l'autre, et après la crue de leurs eaux corporelles, Alychia était prête à se confier.

— Pourquoi nous avons-nous éloignés, Sunny Smile?

Et Alychia raconta, en larmes, la malheureuse histoire qui la tracassait et la hantait depuis déjà trois mois.

— Je suis désolée, Adam, pour toutes ces journées où j'étais loin de toi. J'avais tellement peur que tu m'en veuilles que j'ai préféré me taire...

— Pourquoi j'aurais pu en vouloir à toi? We have to talk about everything, Aly, good or bad things... Remember? On s'être mariés pour le meilleur et pour le pire...

— Pardonne-moi, Trésor blanc. J'ai agi comme une véritable idiote.

— Mais cette nuit qu'on vient de vivre vient évaporer tous les jours que tu étais loin de moi. Mwen

renmen ou, Sunny Sourì.

— *I love you too, Adam.*

Voie parallèle / Paralèl tras

Nous marchions côte à côte
Mais sur des voies parallèles
L'un à côté de l'autre
La route étant bien moins belle...
Je ne pouvais plus tenir ta main
Elle était repliée sous ton aile
J'essayais pourtant, mais en vain
Un oiseau moqueur l'avait chassée
Dans une cage fermée à clé...
J'ai tenté de l'ouvrir, et enfin
Tu m'as laissé la déverrouiller
Et j'ai pu panser tes blessures
Avec de la patience et de l'amour, bien sûr
Et la confiance, qu'un jour, un ciel bleu azur
Viendrait remplacer ce sombre voile
Qui cachait les jolies étoiles
Qu'avant je voyais dans tes yeux
Et qui me rendaient si heureux...
À partir d'aujourd'hui, marchons côte à côte
Main dans la main, l'un à côté de l'autre...
Même si la route est difficile
Je te tiendrai, accroché à un fil
Ne me lâche pas, Sunny Smile
Tu es ma Voie lactée et ma bonne étoile
Tu es mon phare, mon abri et mon port
Mon but ultime et mon île au trésor

Suite à ces bienheureuses retrouvailles, Adam m'enseigna les rudiments du volleyball. Fidèle à son ancien système d'émulation, soit celui auquel il recourait, à l'époque, pour m'apprendre à nager, les leçons se terminaient toujours par une horde de réceptions, de services, d'attaques et de passe-passe. Il s'agissait d'un tout autre sport qui la plupart du temps, se pratique en position allongée et dont la victoire est habituellement aussi exaltante que bien arrosée...

Après un mois d'entraînement quotidien, j'étais enfin prête à me joindre à la ligue de volleyball d'Adam. Mes débuts furent plutôt médiocres, mais bientôt, je me débrouillai parfaitement bien, surpassant rapidement les joueurs les moins doués du groupe...

«Let's go, Alychia, t'es capable ! Superbe attaque, lâche pas !
Allez, allez, la gang, on reprend le ballon !
Oh !... C'est pas grave... On s'reprend la prochaine fois...
Allez, allez, on s'bouge un peu ! On y va pour le 15...»

J'appréciais particulièrement les encouragements propres à ce sport d'équipe, qui me faisaient penser un peu à ceux dont nous avons parfois besoin pour nous aider à relever certains défis de la vie quotidienne. Ce loisir finit bientôt par devenir l'une de mes passions et pour rien au monde je ne manquais une partie. Adam

et moi étions redevenus complices, en amitié comme en amour ; des étincelles brillaient dans nos yeux chaque fois que nos regards se croisaient. Je me surpris même à apprécier cette fameuse Stéphanie Brisson, qui, à mon grand étonnement, avait vraiment réalisé les nombreux exploits qu'elle racontait. Il ne s'agissait donc pas de balivernes. Petit à petit, une grande amitié naquit entre elle et moi.

— Je comprends que les hommes soient attirés par Stéphanie... Elle est ravissante et drôle, mais elle a surtout une personnalité très attachante. Tu sortirais avec ce genre de fille ? demandai-je un jour à Adam.

— Non, puisque j'ai toi... Anyway, elle n'est pas de mon côté.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Elle est gaie.

— Elle est gaie... Mais oui, je vois bien qu'elle est toujours de bonne humeur ! C'est pas un défaut, ça !

— Non, je veux dire... elle est aux femmes, elle est homosexuelle.

— Mais qu'est-ce que ça veut dire *homosexuelle* ? C'est une maladie ?

— Non, non... même si certains personnes pensent que oui. C'est une question de sexuelle orientation : des femmes qui aiment des femmes et des hommes qui aiment des hommes.

— Ça n'existe pas dans mon pays, ça ! ripostai-je avec véhémence.

— Mais oui, Aly, c'est juste qu'eux se cachent. You know, it's like a tabou... Ton ami Marius est un gai, aussi.

— Pas vrai !

— Oui, il a fait des avances à moi, quand j'ai allé te voir avec Géraldine. Et quand je suis venu te chercher au restaurant, il était très furieux contre moi ; so, il a menti en disant à moi que tu étais pas là.

— Et il y en a beaucoup, au Canada, des homosexuels ?

— De quatre à dix pour cent, c'est ce qu'on dit.

— Mes amis ! C'est beaucoup !

— You know, it's probably the same thing in other countries ; même en Haïti, except que là, c'est pas accepté... donc eux ne se montrent pas trop.

Alychia rit intérieurement, elle qui, il n'y a pas si longtemps, était convaincue que son mari la trompait avec cette Stéphanie. Elle en était même venue à la considérer comme une rivale. Ah ! Tout ce temps perdu à imaginer l'impossible ! « Comme je peux être imbécile, parfois ! » songea-t-elle en se moquant d'elle-même.

Chapitre 23

Mon arbre généalogique / Pye bwa fanmi mwen

Soudain, Alychia se précipita à la toilette, assaillie par de fortes nausées. Partagée entre l'inquiétude et l'enthousiasme, elle alla consulter son calendrier... Deux semaines de retard dans ses menstruations généralement réglées au quart de tour... En ce froid mercredi du 6 mars 1996, où le printemps tardait à se montrer le bout du nez, elle se rendit à la pharmacie la plus près de chez elle pour vérifier son hypothèse.

Lorsqu'Adam revint de l'université, il transportait avec lui une curieuse boîte brune d'une grandeur imposante.

— *Hi, Honey... I have a surprise for you... On n'a pas eu le temps de nous voir, aujourd'hui, so, pour m'excuser et en l'honneur de ton anniversaire... Happy birthday, my love.*

Alychia avait complètement oublié que c'était le jour de son anniversaire, trop occupée à penser à des choses qu'elle jugeait nettement plus prioritaires.

— *Merci, Adam, je n'y pensais même plus !*

Curieuse, elle se hâta d'ouvrir la boîte. Tout au fond, une boule de poils blanche et grise immobile y était enfouie, avec une grosse boucle rouge nouée à son cou.

— *Oh ! Le joli toutou juste pour moi... Merci, Trésor blanc.*

Et elle embrassa immédiatement son cher époux en guise de remerciement. Mais lorsqu'elle se retourna vers la boîte, le toutou avait changé de position. Assis, il la regardait droit dans les yeux, la langue pendante et la tête inclinée vers la gauche, attendant docilement qu'on le débarrasse de sa prison de carton.

— *Un chien ! Wow ! Tu n'aurais pas dû ! Merci ! Merci ! Merci ! s'exclama-t-elle en prenant le Berger Anglais dans ses bras.*

— *You're happy, Sunny ?*

— *Je ne suis pas heureuse, je suis comblée !... Salut, mon beau p'tit Toussaint, on va avoir beaucoup de plaisir, ensemble, tu verras... Moi aussi j'ai quelque chose à te donner, Adam...*

— *It's not my birthday, it's yours...*

— *Je sais, mais ça ne peut vraiment pas attendre !*

Aussitôt, Alychia présenta une enveloppe à Adam. Intrigué, celui-ci la décacheta avec empressement. Il prit le petit bidule en plastique ayant la forme d'un ovale allongé et montrant deux fines lignes rouges dont il ignorait la signification.

— *Je comprends pas, Honey...*

— *Tu me donnes un bébé chien... et moi je te donne...*

— *... A baby... serious ? On va devenir parents, Sunny ? Pas besoin de cadeau à mon prochain fête !*

Sur ce, il prit sa bien-aimée dans ses bras, la souleva et la déposa soigneusement sur le lit, où ils célébrèrent avec exaltation les deux heureux événements, laissant au nouveau venu tout le temps d'explorer sa nouvelle demeure. Ce dernier commença à baptiser la cuisine en urinant sur le tapis, au pied du sofa de cuvette grise, où neuf mois plus tard, le petit Joshua, né le 7 décembre 1996, tétait goulument le sein de sa mère.

Je ne suis plus seule / Mwen se pa pou kontmwen

Je ne suis plus seule

Car un petit être

A plongé racine

Sous mon toit

Aura-t-il ma gueule ?

Oui ou bien peut-être

Je ne le sais pas

De couleur café

Ou d'un blanc latté

Sans mon foutu jaune
Qui me vient de Chine
J'aime l'imaginer...
Il sera l'icône
D'un très grand amour
L'union de deux corps
Qui se sont aimés
Qui t'aimeront toujours
Cher petit trésor...
Tu seras notre trophée
Cher petit bébé...
Un arbre de gênes
En moi se dessine
Sur une terre d'ébène
Multi-origines
Chinoise, afro-haïtienne
Américano-anglo-canadienne

- *Tu crois que ta mère va l'aimer ?*
- *Certain, surtout si il est pâle.*
- *Et qu'il ne me ressemble pas trop, précisa Alychia.*
- *Alors, on espère fort qu'il sera noir comme la nuit, avec tes yeux jolis en amande !*
- *Méchant garçon ! Je t'adore, espèce de fou !*
- *You know, ma mère voulait pas d'enfant, mais depuis que son vieille tante lui a dit : «Si tu as pas d'enfant avant que je meure, je déshérite-toi...»*
- *Et c'est pour cette unique raison qu'elle t'a eu ?*
- *Maybe. Elle était pas très maternelle, mais j'ai manqué de rien.*
- *Et ton père ?*
- *Il est content d'avoir un fils, mais il était pas très présent et démonstratif avec moi... Mes parents sont déçus de moi parce que je étudie médecine vétérinaire. Eux auraient préféré que je étudie médecine humaine, comme mon père.*
- *Moi, mes enfants pourront faire ce qu'ils veulent, pourvu qu'ils soient heureux !*
- *Nice philosophy ! Je suis très d'accord avec toi.*
- *Venant d'une mère prostituée, mes attentes ne sont pas très élevées.*
- *Le bonheur, Sunny, est l'attente la plus élevée que on peut avoir pour ceux qu'on aime. Ça veut dire que on est prêt à faire beaucoup de sacrifices pour eux.*
- *Tu es un sage, Trésor blanc. I love you.*

Alychia se demandait comment Adam avait pu être conçu et élevé par Mary Thomson, une femme si froide et hautaine, et comprenait mal que son père puisse être celui qu'elle connaissait, quoique plus sympathique et déluré que sa mère. Elle commençait à appréhender la prochaine réunion familiale, laquelle était prévue dans quelques semaines, à l'occasion de la fête de Noël. Les parents d'Adam n'avaient pas encore vu leur petit-fils, puisqu'ils étaient partis à Hawaï pour souligner leur 25^e anniversaire de mariage.

Le 24 décembre 1996, à quatorze heures, le trio Thomson et Michel brava la tempête hivernale qui venait de s'abattre sur tout le sud du Québec pour se rendre chez monsieur et madame Thomson. Le temps était si mauvais, qu'il leur fallut deux heures de plus qu'à l'habitude pour atteindre leur destination. Ils arrivèrent tout de même à l'heure prévue et donc, à dix-sept heures, ils se garaient enfin devant la maison familiale. Sise à Hudson, un petit village légèrement au sud-ouest de Montréal, la demeure comptait déjà une trentaine d'invités, tous curieux de voir le bébé. En réalité, ils avaient surtout hâte de voir la couleur de sa peau.

Vêtu de son petit pyjama rouge Noël, Joshua dormait paisiblement dans son siège d'auto. C'est pourquoi Adam détacha le siège et le transporta à l'intérieur de la maison, suivi d'Alychia qui marchait d'un

pas lent, nerveuse à l'idée de présenter son poupon pourtant si mignon.

— *Bonjour, la famille! Mais entrez, entrez! Allez, donnez-moi vos manteaux, les accueillit Monsieur Thomson en présentant froidement la main à son fils, mais en embrassant chaleureusement sa belle-fille, la seule qu'il aurait à tout jamais.*

Mary Thomson, vêtue comme une carte de mode avec sa robe à paillettes argentées et son collier de diamants descendit les escaliers pour les retrouver. Plus grande de deux pouces grâce à ses souliers chics à talons hauts, elle fit son entrée avec éclat.

— *Mais si ce pas être la new family, tenta-t-elle de dire en français en se donnant un air faussement chaleureux.*

Lèvres fermées, de peur de gâcher son rouge à lèvres, elle embrassa son fils de deux petits bisous secs sur les joues, et présenta sa main gauche à sa belle-fille en guise de bonjour. Sous la pression pourtant modérée de la poignée de main, la petite menotte de Madame Thomson craqua légèrement.

Adam avança fièrement le siège devant elle, avant de soulever le capuchon de l'habit de neige de son fils.

— *Oh! he's blacker then I thought, s'exclama-t-elle spontanément, la main devant sa bouche pour signifier autant sa stupéfaction que sa répulsion.*

— *Hey, mom... il paraît que plus il va grandir, plus il va devenir noir. So, profite-en pendant qu'il n'a pas son plein couleur!*

— *Mary, vois le bon côté des choses! Il va mettre de la couleur à côté de ton teint blanc de vieille sudiste poudrée! Ça fera d'excellentes photos à envoyer à tes parents et à leurs amis Texans! la nargua son mari.*

— *Guilbert, voyons! I didn't say that he was ugly, I just said that he was...*

— *J'ai parfaitement compris, Mary... It's Christmas today, Honey. Remember? The celebration of love and of hope...*

À ces paroles, Joshua sourit à son grand-père qui déjà conquis, fondit d'amour pour son petit-fils. Jamais plus il ne laissera sa femme dire des méchancetés sur lui, pas plus que quiconque, d'ailleurs, que ce soit involontaire ou non! Ému, Adam les yeux dans l'eau, se détourna quelques instants pour se donner meilleure contenance.

— *Je vous remercie de votre accueil, Monsieur Thomson, dit Alychia avec gratitude. Il est non seulement mignon, mais c'est un bébé exemplaire! Il ne pleure qu'au moment de l'heure du boire...*

— *Wow! Magnifique, pour un bébé noir! dit le grand-père à sa femme, pour la défier et bien lui faire savoir que ce soir, il ne tolérerait plus aucun écart de conduite de sa part.*

— *Maintenant, avancez que je vous présente aux invités. Il y a plusieurs nouvelles personnes, comparativement à l'année dernière, indiqua Monsieur Thomson pour détendre l'atmosphère.*

À l'heure du souper, Alychia et Adam étaient assis l'un en face de l'autre. C'était la coutume chez les Thomson: les hommes d'un côté de la table, et les femmes de l'autre, face à leur conjoint. Alychia était placée entre Mary et sa soeur, Elizabeth Warner.

Elizabeth Warner entama une conversation qui se déroula entièrement en anglais,

— *Alors Adam, tu projettes de devenir vétérinaire bientôt? s'enquit-elle, certaine qu'Alychia ne comprenait pas un traître mot de cette langue.*

— *Oui, je le serai dans trois ans, répondit Adam.*

— *Alors, tu préfères les animaux aux humains, est-ce bien cela?*

— *Je lui ai toujours dit que la médecine humaine était une vocation plus noble et respectable que la médecine vétérinaire, mais tu le connais, n'est-ce pas? lança Mary.*

— *Comme vous le savez certainement, répliqua Adam, généralement, les animaux sont plus respectueux que les humains. Ils ne sont jamais hypocrites. Ils ne tuent pas leurs prédateurs inutilement, ou pour flatter leur ego; ils le font seulement par instinct de survie. Ils ne tentent pas non plus de rabaisser les autres pour se montrer supérieurs, comme vous tentez présentement de faire.*

Sous la table, Alychia frotta son pied sur la jambe gauche de son mari pour lui signifier qu'elle était extrêmement fière de lui. Toujours en anglais, Alychia continua la discussion avec son beau-père.

— *Ainsi, vous pensez que Guilbert, en tant que médecin, pratique une vocation plus respectable que celle d'un vétérinaire, Miss Warner? demanda Alychia, piquée au vif.*

Elizabeth Warner, stupéfaite devant l'anglais impeccable de la belle-fille de sa sœur, s'étouffa en

prenant une bouchée dans la délicieuse dinde cuisinée par le traiteur. C'est que Mary, bien que femme au foyer, était une très piètre cuisinière.

— *Monsieur Thomson, vous pratiquez la médecine générale, n'est-ce pas ? demanda Alychia.*

— *Oui.*

— *Et vous travaillez aux urgences, parfois ?*

— *Oui, c'est exact.*

— *Alors, est-ce que vous trouvez que certaines clientes peuvent être vraiment "vaches", avec vous, simplement parce qu'elles s'impatiente, ou pour une quelconque raison ?*

— *Si, souvent.*

— *Et faites-vous souvent des examens gynécologiques ?*

— *Oui, parfois.*

— *Maintenant, quelle est la différence entre l'examen gynécologique d'une femme et celle d'une vache ?*

— *La grosseur de leur utérus, certainement.*

— *Je vais vous en dévoiler une autre... Si vous examinez une vache, vous ne serez pas surpris si elle se met à meugler, parce que cela est tout naturel chez cet animal. Par contre, si une femme agit comme une vache, par exemple, en vous criant des bêtises, vous la trouverez probablement irrespectueuse et vous désapprouverez sa réaction.*

— *Certainement, tu as tout à fait raison. Vu ainsi, je préfère de loin les vraies vaches, conclut Monsieur Thompson en riant de bon cœur.*

Cette fois-ci, c'est Adam, qui frôla la jambe de sa bien-aimée... Brisant le silence dû au malaise engendré par la discussion plutôt embarrassante, bébé Joshua lança quelques cris pour annoncer l'heure de son boire...

À la messe de minuit, cette année-là, la chorale de l'église du village clôturait sa performance en chantonnant Happy Christmas, de John Lennon...

*«So this is Christmas
And what have you done
Another year over
And a new one just begun...»*

Au moment où Lennon chante : «And so happy Christmas, for black and for white, for yellow and red ones, let's stop all the fight», Guilbert prit la main de sa femme et se mit à chanter d'une voix puissante de ténor. La justesse de sa voix était d'une telle perfection, qu'on aurait juré qu'il avait déjà fait partie d'une chorale professionnelle...

La fête religieuse de Noël, comme à son habitude, se conclut par une poignée de main avec les voisins de bancs d'église. Tous se souhaitaient, en anglais ou en français (la messe ayant été célébrée dans ces deux langues) : «La paix du Christ». Comme Monsieur et Madame Thompson étaient assis tout juste derrière Alychia et leur fils, Mary dut une fois de plus présenter sa main à sa belle-fille. Sauf que cette fois-ci, elle le fit avec un peu plus de conviction... Lorsque Monsieur Thomson croisa le regard de son fils unique qui venait de se retourner sur son banc, il vint pour lui serrer la main, puis se ravisa en l'étreignant tendrement dans ses bras.

— *I'm proud of you, my son. Merry Christmas and Happy New Year, lui souffla-t-il à l'oreille.*

Cette nuit-là, dans la chambre d'amis, bébé dormait paisiblement dans son couffin bleu égayé avec des marguerites aux boutons jaunes imprégnées dans le tissu en coton qui recouvrait le panier de son lit. Adam et Alychia dormaient profondément. Émus par les tentatives de rapprochement de M. Thomson, les deux avaient un poids de moins sur les épaules, d'autant plus que la soirée s'était sensiblement bien déroulée. Avant de se réfugier dans les bras de Morphée, Alychia dit à son mari :

— *Ton père est un homme bon, Trésor blanc.*

— *Oui, juste pour endure ma mère, on peut dire qu'il est plus que très bon !*

— *Je crois qu'il t'aime plus que tu le crois... Je me suis trompée à son sujet, il est plutôt sympa et drôle.*

— *Il commence à prendre sa place à côté de ma mère ; ça, c'est très bien.*

— *Et tu as remarqué combien il aime notre fils ? Je l'ai vu dans ses yeux.*

— *Oui. Presently, notre fils est gentil à ses yeux, mais quand il va courir partout, I'm not sure qu'il*

va autant l'aimer.

— Pourquoi dis-tu ça ?

— Lui et ma mère va avoir peur qu'il brise leur fragile décoration ou salit les murs...

— Alors, on espère qu'il marchera le plus tard possible ?

— Non, as soon as possible would be better...

— Bad boy ! Donc, si ton souhait est exaucé, il ne reste que onze mois et demi avant que ton père l'aime un petit peu moins ? ...

— Yes, Sunny Smile, en plein dans une bille !

— Tu veux dire en plein dans le mille, mon amour...

Ils se collèrent et se bécotèrent, désirant s'explorer davantage, mais le fait qu'ils se trouvaient dans la maison familiale refroidit leur envie d'aller plus loin. Pour ne pas céder à la tentation, ils s'endormirent dos à dos et rêvèrent à peu près de la même chose.

— Bien dormi ? demanda Adam lorsqu'il s'éveilla à sept heures trente.

— Oui, très bien, j'ai allaité bébé et ensuite, j'ai rêvé de toi... et toi ?

— Well, well... j'ai rêvé de toi dans un champ de maïs, ensuite dans une prairie de sauvages fleurs, and finally, sur un tapis de feuilles d'automne...

— Sèks-fou, deux fois de plus que moi... Une fois à la maison, faisons en sorte que nos rêves soient exaucés... Que dirais-tu d'un champ enneigé ?

— Perfect ! À la météo, il annonce -4° Celsius... Nice temperature for winter lovers...

De retour au bercail, ils confièrent Joshua à leur voisine de palier, Tatianna, une femme d'origine tchèque âgée dans la vingtaine venue s'établir à Saint-Hyacinthe pour étudier dans le domaine agroalimentaire. Fébriles et impatients, ils entreprirent de trouver l'endroit idéal en vue de leurs futurs ébats. Leur balade en forêt les mena à un petit champ, bien à l'abri des regards. Et c'est sous le haut chêne dénudé, trônant au milieu de la prairie enneigée, que leurs rêves de la veille devinrent réalité.

Sous la neige / Anba nèj la

Seule, la neige ne nous arrêtera
Je t'aime, je t'aime et c'est comme ça
Trouvons un endroit pour nos ébats
Ensemble, nous braverons le froid
Rien ne nous arrêtera
Car rien ne peut empêcher
Un cœur d'aimer et d'être aimé...
Malgré le dur hiver qui frissonne
Seule, la chaleur de ton amour suffira
À réchauffer mon cœur juste à toi
Allez, à ton tour, fais-moi frissonner
Que tu deviennes mon lion, moi ta lionne
Allez, rugissons tous les deux
Nous sommes des parents heureux
Et des amants comblés, pour le mieux
Mon trésor, j'ai envie de toi
Vite, vite, vite, viens mourir en moi

Ce ne fut pas à ce moment-ci que leur deuxième enfant fut conçu, mais un an et demi plus tard, le 25 juin 1998, au même endroit, mais dans un tout autre décor. La prairie enneigée avait laissé place à un champ de fleurs de moutarde où les semences étaient à leur apogée, transformées en belles fleurs jaunes matures, prêtes à être coupées et récoltées. Cette fois-là, Toussaint, le Berger Anglais devenu une jolie bête de deux ans et demi, les accompagnait, attaché à sa laisse de cuirette noire.

Voulant tester la poussette tout-terrain qu'ils venaient d'acquérir pour promener Joshua, maintenant âgé d'un an et demi, ils décidèrent d'aller en balade dans leur forêt habituelle, lieu idyllique pour une bonne marche de santé. Admirant les ravissantes fleurs d'un jaune éclatant qui parsemaient l'immense champ, ils décidèrent d'y faire une petite escale après avoir libéré leur chien, qui se mit aussitôt à courir comme un fou. À la vue d'un lièvre brunâtre qui le narguait, il partit à sa recherche pendant une bonne trentaine de minutes, pendant que Joshua, le teint maintenant couleur café et deux crèmes, sommeillait profondément dans sa nouvelle poussette en se tortillant les frisettes brun foncé auxquelles se mêlaient de nombreuses mèches rousses naturelles. Ses beaux yeux noisette étaient clos pour au moins un bon deux heures, ce qui laissait amplement le temps aux parents de s'adonner à leur passe-temps favori : s'aimer.

Après qu'Adam eut décoché un clin d'oeil espiègle et provocateur qui désarma sa douce, celle-ci s'avança vers le Don Juan qui venait de lui servir son sourire de tombeur sur un plateau d'argent, les yeux bleus rivés aux siens. Maintenant face à face, les deux se bombardèrent d'une multitude de baisers. N'en pouvant plus, ils se retrouvèrent allongés sur le tapis de fleurs, le souffle court, assaillis par de rapides palpitations cardiaques. Puis les mains se firent baladeuses, jusqu'à ce que s'ensuive un sensuel mouvement de va-et-vient.

Après les cris glorieux de la libération, le drapeau blanc en berne, le combat amoureux prit fin lorsque Toussaint revint avec le petit lièvre dans la gueule. Tout content de son trophée, la queue branlante et fier comme un paon, il accourut vers ses deux maîtres. Lui aussi était sorti vainqueur de son combat...

Le 10 mars 1999, Thalia la mulâtresse naquit avec un teint qui restera à jamais brun, mais très pâle, semblable à celui de sa mère, le jaune en moins. Ses paupières fermées laissaient place à de belles grosses pupilles bleu azur, comme celles de son père. De sa mère, elle avait aussi hérité des cheveux ondulés d'un noir profondément sombre.

Quant à Clodia, elle vit le jour le 28 novembre 2001, alors que la famille habitait toujours dans le même 4 et demi. Neuf mois auparavant, Matthew, un ex-compagnon de volleyball maintenant exilé à Trois-Rivières, était venu les visiter à l'improviste.

Pour l'occasion, il était accompagné de sa nouvelle conquête, une fausse blondinette platine aux yeux bleus, aux lèvres pulpeuses et au corps de rêve. Son pantalon blanc moulant laissant entrevoir la naissance de son J-string en dentelle rouge chaque fois qu'elle se penchait pour jouer avec Joshua ou Thalia était inapproprié, car rien, dans la température, ne permettait de croire à un printemps hâtif. Même que le thermomètre affichait -25° Celsius et qu'avec le facteur éolien, la température ressentie était de -38. Ses cheveux détachés et séparés au centre par une frange trahissaient leur véritable couleur brune, tandis que les trop nombreuses séances de blanchiment leur donnaient un aspect hirsute.

Comme Matthew changeait de petite amie aussi souvent qu'il changeait ses dispendieux caleçons sans coutures (et c'est peu dire, puisqu'il avait l'étrange manie d'en porter trois différents par jour, les remplaçant à chaque repas), il s'agissait de la première fois qu'Adam et Alychia rencontraient son éphémère compagne.

Dès que Meggie la blondinette ouvrait la bouche, l'entourage comprenait rapidement que Matthew ne l'avait pas choisie pour la qualité de son cerveau.

— *J'suis pas mal contente de rencontrer une famille de Noirs, dit-elle pour briser la glace. Ça fait longtemps que j'me pose plein d'questions ; ça fait qu'aujourd'hui, c'est l'temps que j'm'éduque un peu... Comme ça, à soir, j'vas m'coucher un p'tit peu moins niaiseuse !*

En l'écoutant, Adam se demandait : «Is it possible to be less stupid than that ?» De son côté, incapable de supporter que ses enfants soient témoins des insanités de cette femme, Alychia finit par dire :

— *Vous m'excuserez, mais je vais aller coucher mes enfants... Allez, Joshua et Thalia, c'est l'heure du dodo...*

Lorsqu'elle revint, une trentaine de minutes plus tard, les invités, bien attablés, sirotaient un Porto rouge.

— *Dis, Aly (comme si cette dernière était soudainement devenue sa meilleure amie), est-ce que c'est vrai que les Noirs ont un gros... euh... un gros engin ?*

— *Je n'sais pas, je n'ai jamais vu l'engin noir dont tu me parles. Le seul que j'ai vu, c'est le gros engin blanc qui pendouille dans les culottes de mon mari.*

— *Ah ! Je croyais que tu t'étais envoyé quelques Black man avant de t'faire débaucher par ton bel Adonis... Mais quand vous dansiez tout nus autour du feu dans vos fêtes tribales, y'avait pas d'hommes à poil ?*

— *J'en sais rien, répondit Alychia de plus en plus exaspérée, je n'ai jamais dansé nue autour d'un feu... ma mère non plus, d'ailleurs. Enfin, je crois...*

Se retournant vers Adam, sans remarquer le malaise qu'elle créait avec ses stupides questions ni le regard découragé de son copain qui ne le resterait sûrement pas très longtemps, elle continua à débiter ses idioties en s'adressant cette fois à Adam.

— *Pis Adam, c'est comment faire l'amour avec une Black women ? Es-tu aussi femme fontaine que les Chinoises ?*

— *Je connais pas les femmes chinoises. Anyway, change le sujet, please, parce que personne est bien avec cette discussion.*

— *Et après huit ans de mariage, vous tenez toujours le coup ?* interrogea Matthew, question de changer de sujet.

— *Très bien, dit Adam. J'aime ma Sunny Smile encore plus que au début.*

— *Mais côté sexe, ça doit pas être la même chose qu'au début, quand même ! Huit ans de sexe avec le même homme ! Pas capable !* poursuivit Maggie en entrant son index dans sa bouche ouverte pour signifier son dégoût.

— *Hum... tu pourrais être très surprise, répondit Alychia d'un ton à la fois espiègle et provocateur. Sur cette dernière phrase, elle se leva de sa chaise et se dirigea vers son mari, qu'elle embrassa avec fougue et passion tout en feignant l'extase et en émettant de bruyantes inspirations, entrecoupées de petits cris de fausse jouissance.*

Se prêtant au jeu, Adam attendit que la scène du baiser prenne fin avant d'annoncer à leurs invités :

— *Sorry, mais étant donné le passé de sauvage de ma princesse, quand elle me désire, j'ai pas le choix de la satisfaire. So excuse us... À la prochaine, Matthew.*

Le couple quitta donc la maison, mais juste avant de franchir le seuil de la porte, Matthew haussa les épaules et leva les mains en signe de désolation pour le manque de classe de sa copine de lit. D'ailleurs, elle perdit ce titre le soir même, après qu'il l'eut reconduite chez elle, à Trois-Rivières.

Une fois seuls, Adam et Alychia poursuivirent leur manège, sauf que cette fois-ci, il ne s'agissait plus d'une fausse mise en scène, mais bien d'une folle envie l'un de l'autre. De même, les cris d'extase qu'on entendait depuis la chambre des maîtres étaient bien réels. Et c'est ce soir-là qu'un petit ovule fécondé par un beau jeune homme à l'aube de ses vingt-six ans se transforma, neuf mois plus tard, en une belle petite fille noire comme la cendre : Clodia Thomson.

Clodia, qui complétait le trio des Thomson-Michel, rappelait le joli minois de sa grand-mère Bérengère, décédée depuis maintenant sept ans. Aussi noire et crépue que sa mamie haïtienne, elle avait hérité de ses yeux noirs ténébreux, de ses lèvres pulpeuses, de son visage rond et de son petit nez retroussé.

En regardant cette famille de trois enfants, on aurait cru que les rejetons étaient de père ou de mère différents tellement ils se ressemblaient peu. Trois petits êtres issus du même père et de la même mère, trois teintes différentes : le plus vieux, Joshua, chocolat latté, la cadette, Thalia, brune d'une extrême pâleur, à peine plus foncée que son père, et la benjamine, Clodia, noire comme la cendre. Au grand plaisir d'Alychia, aucun d'eux n'avait hérité des yeux bridés de leur grand-père maternel, cet illustre inconnu. Ces trois enfants si ardemment désirés faisaient le bonheur des parents. La vie était belle, parsemée de défis, de contretemps, de petites et grandes joies et parfois même, de problèmes... Mais elle était tout de même belle et heureuse...

Lorsque Mary Thomson vit Clodia pour la première fois, elle faillit faire une crise d'apoplexie : « Could someone be blacker than that ? » Bien qu'elle se parlait à elle-même, elle le fit suffisamment fort pour que tous l'entendent, y compris son mari, qui lui asséna un discret coup de coude, tout en posant sur elle un regard désapprobateur.

Chapitre 24

Nuage noir / Nuaj nwa

Le jour de la naissance de Clodia, Mireille était sortie du centre de réadaptation depuis deux mois. Elle avait quitté le petit escroc de Brandon, s'était loué un appartement et avait relevé le défi de ne plus consommer : pas une goutte d'alcool, pas même un petit joint.

Quand Clodia m'assena trois grands coups douloureux dans le ventre, quinze jours avant la date prévue de sa naissance, elle nous prit au dépourvu. N'ayant pas de plan B pour pallier cet imprévu, nous demandâmes à nos gens de confiance de garder Joshua et Thalia, le temps de mon séjour à l'hôpital : d'abord à notre voisine Tatiana, ensuite à Stéphanie. Finalement, nous appelâmes même Matthew, qui se trouvait alors dans les parages. Malheureusement, personne n'était disponible. En dernier recours, nous confiâmes nos deux protégés à Mireille, qui, après tout, semblait être devenue une sage fille.

— Il faut laisser la chance au coureur, dit Adam.

— Au coureur, rectifiai-je. Mais nous appellerons toutes les heures à la maison pour nous assurer que tout va bien.

— D'accord, Sunny.

Une heure après notre arrivée à l'hôpital, j'étais dilatée à dix centimètres. C'était le temps de pousser. Puis, six poussées intenses plus tard, à 18h45, la tête se pointa, dévoilant une chevelure abondante et parfaitement noire. Une fois le bébé complètement expulsé, Adam était fou de joie.

— Oh ! The blackest child of our family ! I'm so glad !

Tout à coup, le rythme cardiaque du poupon diminua à une fréquence alarmante et on dut aussitôt le brancher à un moniteur cardio-pulmonaire, afin de rétablir son pouls. Dans toute cette frénésie, Adam et Alychia avaient oublié d'appeler à la maison. Le lendemain, à 20h00, ils reçurent leur congé d'hôpital, alors que le bébé était complètement hors de danger.

— Bulls eye ! s'exclama Alychia. On a complètement oublié d'appeler à la maison !

— C'est pas grave, Honey, dans vingt minutes on va faire un surprise...

En montant les escaliers qui conduisaient à leur appartement, le silence était entrecoupé de gémissements suspects, lesquels devenaient de plus en plus évidents, à mesure que le couple approchait. Une fois à l'étage, ce qu'ils virent par la porte grande ouverte était digne d'un spectacle obscène. Mireille était agenouillée sur le sofa, face contre mur, et derrière elle, un homme chauve s'apprêtait à baisser sa braguette pour la monter comme une jument.

— Mireille ! hurla Alychia.

Sans plus attendre, l'homme remonta sa fermeture éclair et partit en trombe, sans un regard et sans mot dire. Lorsque Mireille se retourna vers le couple, les yeux rougis par la drogue, elle tenta de s'excuser, mais fut froidement interrompue par Alychia.

— Où sont Joshua et Thalia ? vociféra-t-elle.

— Ils dorment... mais si tu continues à hurler comme ça, ils vont se réveiller.

— Adam, dit Alychia en se radoucissant à peine, va vérifier si tout est okay ! Et toi, Mireille, fous le camp d'ici ! Je ne veux plus jamais te revoir !

Se rhabillant avec empressement, honteuse, Mireille partit les yeux rivés au sol, non sans se retourner une dernière fois vers son ex-meilleure amie.

— C'est ce qu'on peut appeler se faire prendre les culottes baissées ! déclara Adam, après sa ronde de vérification.

Mais Alychia n'entendait pas à rire. D'ailleurs, à partir de ce moment, son rire devint de plus en plus rare...

L'étrange sentiment de nostalgie revint, pour une deuxième fois, assombrir son esprit. Mais puisqu'elle avait maintenant trois enfants en bas âge et un mari qu'elle aimait par-dessus tout, elle déployait des efforts considérables pour que le gros nuage noir qui la pourchassait demeure le moins visible et le moins dévastateur possible. Malgré tout, ses efforts titanesques quotidiens la laissaient dans un état de fatigue chronique dès que l'horloge sonnait les vingt heures, raréfiant ainsi le temps consacré aux jeux de l'amour... «Le temps arrangera les choses», se disait Adam.

Effectivement, le temps arrangea les choses, sauf que le sablier qui l'égrenait s'avérait d'une taille éléphantesque. C'est ainsi que finalement, le temps prit tout son temps...

Chapitre 25

Chers ancêtres / Chè zansèt

Comme à toutes les veilles de Noël, la famille Thomson-Michel était attendue à la résidence familiale. Maintenant qu'ils habitaient Saint-Lazare depuis près de trois mois, le trajet ne s'effectuait qu'en une quinzaine de minutes. C'est ainsi que le 24 décembre 2002, ils s'y rendirent, chacun vêtu de ses plus beaux atours.

Elizabeth Warner, comme si elle le faisait exprès, s'asseyait toujours à la même place, soit à côté d'Alychia. Et comme à son habitude, elle se plaisait à lancer des boutades racistes en anglais à l'endroit de la famille métissée.

— *Te souviens-tu, Mary, lorsque nous nous apprêtions à faire un mauvais coup... maman nous disait toujours : « Quel plan de nègre êtes-vous donc encore en train de préparer ? » Je n'ai jamais compris cette expression, et toi ?*

Mais Alychia s'empressa de répondre à la place de sa belle-mère, dans la même langue que la vieille chipie texane.

— *Chère Elizabeth, si vous êtes assez intelligente et cultivée et que vous connaissez l'histoire de votre chère Amérique, vous savez certainement qu'à l'époque de l'esclavage, les Noirs préparaient des plans pour fuir leurs maîtres cruels, violents et racistes. Aussi, ils planifiaient des stratagèmes pour simplement jouir de petits plaisirs, comme manger à leur faim, chanter leur peine, leur désespoir ou leur joie dans leur propre dialecte.*

— *Joshua chéri, poursuivit Alychia, viens réciter le poème grâce auquel tu as gagné le concours «Poètes disparus», en octobre dernier.*

Joshua, à qui sa mère avait tant de fois répété le même poème depuis sa naissance, et ce, jusqu'au moment présent, alors qu'il venait tout juste d'avoir six ans, vint d'un pas assuré vers les invités. Il prit une chaise et monta sur celle-ci, les épaules bien droites et l'œil du conquérant, puis récita le poème sans un seul accroc, avec assurance, intonation et conviction. On eût dit un grand philosophe qui débitait un discours passionné.

C'est bête / Li estipid

Il était jadis, de grands hommes noirs
Ils vivaient heureux, libres et pleins d'histoires
Ils chassaient crocodiles, gazelles ou lions
Pêchaient tortues, homards, crustacés et poissons
Leur mémoire était grande, comme celle de l'éléphant
Martelée par des mots qui devenaient lentement
De griot en griot, des récits bien vivants...
Ils savaient lire le feu, le vent et les nuages
Ils savaient éviter quelques mauvais présages
Mais pas celui du Blanc, se croyant tellement sage
Qu'un jour il arriva, coiffé et tout sourire
« Pas bêtes, pas bêtes, ils sont nos égaux »
« Pas bêtes, pas bêtes », disaient les griots...
Et c'est ainsi qu'hommes noirs ont retiré leurs armes
« Des bêtes, des bêtes, ils n'ont aucune âme
Des bêtes, des bêtes, volons-leur leurs femmes
Tuons leurs hommes de tête et leurs plus grands cerveaux
Là-bas où ils iront, nul besoin de héros »
Déclarèrent les hommes pâles, tout en se pavanant...

Quatre cents années plus tard, l'homme blanc tout sourire

Après tant de temps, à prendre et asservir

À force de réveils, de guerres et rébellions

Jaune devint le sourire, de certains érudits

Ou alors tout de fiel, encore plein de mépris...

Un bol, qu'il soit rouge ou argent

Toujours un bol, demeurera-t-il

Un homme, qu'il soit noir ou blanc

Toujours un homme, demeurera-t-il

Une femme sans cervelle

Toujours une femme sera-t-elle...

Et toi femme blanche, tu oses parler de ma cervelle ?

« C'est bête, c'est bête », diraient les griots

Qui donc des deux, est la plus imbécile

Celle qui juge et qui annihile

Ou bien celle qui se tait en silence

Prenant son mal en patience ?

« C'est bien embêtant », diraient les griots

Tous les invités applaudirent chaudement et longuement la magnifique prestation du petit-fils Thomson...

— *Mais qui est l'auteur de ce magnifique poème ? demanda Guilbert.*

— *C'est ma mère, répondit fièrement Joshua, les yeux lumineux.*

Ne comprenant rien à tout ce charabia, Elizabeth resta sans voix devant la prestance de ce jeune Noir. Elle ravala sa salive et ne parla plus de la soirée, encore sidérée par ce dont elle avait été témoin. Voilà une cuisante défaite pour son ego... Jamais plus, elle lâcha de vilaines insinuations sur les origines d'Alychia ; non qu'elle n'en avait pas envie, mais bien parce que le 11 septembre de l'année 2003, elle succomba à un cancer de la gorge. «C'est ce qui arrive aux sales langues», avait chuchoté Adam à son épouse lors des funérailles de sa détestable tante.

Mary Thomson s'était également assagie suite à l'illustre prestation de Joshua sur l'origine de ses ancêtres. Un soir de scrabble, alors que son amie Judy était malade et ne pouvait l'accompagner et l'y reconduire, Alychia se pointa chez sa belle-mère avec cinq minutes de retard.

— *Tu avoir bien de qui tenir. Les Haïtiens être toujours en retard.*

— *Écoutez-moi bien, Mary, et c'est la dernière fois que je vous le dis... Votre cher Jésus, que vous allez prier tous les satanés dimanches de votre vie a dit un jour : «Si un ennemi te frappe la joue gauche, offre-lui ta joue droite». This is exactly what I'm doing by driving you to your Scrabble game.*

— ...

— *Mais je ne serai pas aussi idiote que ce que ce Jésus suggère. Désormais, je ne vous rendrai plus jamais service si vous me manquez de respect. Alors, vous vous excusez sur-le-champ, ou vous vous rendez à pied à votre partie !*

— *Ok, I'm sorry... Euh... balbutia Mary en cherchant ses mots. Is it possible to leave now to avoid being late... please ? demanda-t-elle en prononçant à peine le dernier mot.*

Après cette mémorable soirée du 9 avril de l'an 2003, la relation entre Mary et Alychia devint de plus en plus harmonieuse. Les amies de scrabble de Mme Thompson, qui jouaient en français afin d'enrichir leur vocabulaire dans la première langue officielle de leur province, le Québec, n'avaient que des éloges à propos d'Alychia.

— *Wow ! Vous avez vu son mot qui a fait soixante-dix-neuf points : «respectueux» ? s'exclama l'une d'elles.*

— *Et le autre mot qui a fait cent vingt points : «atypique» ! ajouta une autre.*

— *I thought you were more racist than me ! s'étonna Mary.*

— *Mais pas du tout, dear ! répliqua Susan. Si tu remarqué, continua-t-elle, on jamais ri de tes*

racistes jokes ou de tes cruelles insinuations sur les origines de ton belle-fille. We smiled just a little, just a sign of courtesy and not to offend you.

Et c'est depuis ce temps qu'Alychia allait régulièrement dispenser des cours de cuisine à sa belle-mère, qui au départ, était une cuisinière sans talent. Le 24 décembre 2003, à la surprise générale, Mary avait elle-même cuisiné sa dinde, qu'elle avait apprêtée avec des épices créoles et des bananes plantain frites dans l'huile. Toute la soirée, son mari ne put s'empêcher de la regarder tendrement...

Excités par l'arrivée prochaine du Père Noël, les enfants couraient partout dans la maison. Pour une fois, leur grand-mère les laissa faire, sans les gronder. Quant à Guilbert, celui-ci se montra aussi tolérant qu'à l'habitude. Voilà déjà six ans qu'il voyait son petit-fils aîné, maintenant âgé de sept ans, courir dans sa somptueuse maison, sans qu'il ne s'en offusque le moins du monde. Contrairement à ce qu'Adam avait redouté, son amour pour Joshua et ses deux autres petits-enfants fut loin de s'être amoindri au fil des années. C'était même tout le contraire.

Chapitre 26

Réveille, Mireille / Reveye, Mireille

Avril 2004

Par un beau samedi d'avril, je magasinais au Marché Finnegan à l'extrémité ouest de la ville de Hudson, dans le domaine de la ferme Aird. Je cherchais un cadeau particulier pour offrir à Mary, envers qui je développais progressivement un réel sentiment d'attachement. Comme la fête des Mères approchait rapidement et qu'Adam oubliait presque toujours de souligner cet événement, j'entrepris de le faire à sa place. Mon coin préféré du marché était celui où l'on vendait des objets antiques.

Alors que j'admirais une chaise berçante centenaire, faite de bois et ornée de jolis motifs floraux sculptés au dossier, je crus apercevoir Mireille. Je pressai le pas vers la section réservée à l'artisanat, où la jeune dame était arrêtée.

— Mireille ! l'apostrophaï-je.

Or, elle ne daigna même pas bouger.

— Mireille, répétais-je en lui touchant l'épaule. Oh... Je suis désolée, madame, dis-je après qu'elle se soit retournée, je vous ai confondue avec une autre personne...

Devant moi était étalé un magnifique collier avec des pierres de saphir d'un bleu foncé, juxtaposées avec de délicates perles blanches. Voilà, je venais de trouver le cadeau idéal pour ma belle-mère. Le cœur heureux, mais soudain mélancolique, je me mis à penser à Mireille et à ressasser dans ma tête l'une de nos nombreuses querelles. À l'époque, j'habitais encore Saint-Hyacinthe et un grave différend m'avait profondément marquée.

Cela se passait le 21 octobre 1998, soit cinq ans et demi plus tôt ; je revenais avec le fromage Féta que j'avais oublié d'ajouter au panier d'épicerie, lorsque de loin, je surpris Mireille en train de discuter avec Adam, alors que je ne le lui avais jamais présenté officiellement. À ma connaissance, la seule fois qu'ils s'étaient rencontrés se résumait à ce fameux soir où nous nous étions déguisées, elle et moi, pour épier mon mari dans un bar.

— Adam, lui disait-elle, ça fait longtemps qu'on s'est vus ! Pis, elle a fini par te raconter ou pas ?

— Oui, le soir même que j'ai rencontré toi au Dooly's.

— Cool ! Contente pour toi !

Furieuse, je m'approchai hâtivement d'un pas lourd, le feu aux poudres.

— Mireille ! Si j'ai bien compris, tu as tout dit à Adam ?

— Euh... bonjour, Alychia... euh... tu connais ma grande trappe...

— Maintenant, laisse-nous tranquilles et va-t'en ! Tu peux oublier notre amitié, sale Judas !

— Mais Aly... je voulais bien faire...

— Eh bien, tu n'as pas bien fait. Je nveux plus te voir, jamais ! m'écriai-je en courant comme une folle jusqu'à l'auto, laissant Adam seul à l'épicerie avec la facture à payer.

— Honey, me dit-il en revenant à la voiture, tu crois pas que ton réaction est exagérée ?

— Et toi, lançai-je avec des sanglots dans la voix et des soubresauts d'épaules, tu ne m'as jamais dit qu'elle t'avait tout débité. Ou se kòm trèt li ! hurlai-je cette fois-ci. (Tu es aussi traître qu'elle !)

Et Alychia claqua violemment la porte de la voiture, avant de s'enfuir au loin. Ce faisant, elle ignore totalement les cris de son mari aussi alarmé qu'attristé.

— *Alychia, mais où tu vas ? Alychia, reviens ici !*

Cela me prit près de quatre-vingt-dix minutes pour revenir à l'appartement. Ma longue marche en solitaire m'avait heureusement permis de me calmer. Au début, le cœur battant de colère, je courais à toute vitesse, sans même prendre le temps de vérifier dans quelle direction j'allais. Puis après vingt minutes de course folle, je m'assis sur un bout de terrain gazonné et me mis à pleurer comme une véritable Madeleine. «C'est sûrement comme ça que Toussaint Louverture s'est senti après que son ami Dessalines l'ait dénoncé», me dis-je.

Sur le coup de la frustration, je songeai à appeler un taxi et me réfugier chez mon amie Stéphanie, mais me ravisai. Le simple fait de penser à mon fils Joshua, alors âgé d'un an et demi, et au bébé qui reposait dans mon ventre depuis bientôt quatre mois, suffit à me raisonner. «Allez, Aly... t'es capable de passer au travers».

Tout à coup, j'eus peur que ma course extrême me fasse perdre mon bébé. Ma frayeur était telle, que j'invoquai Dieu, moi qui n'y croyais pourtant que vaguement ou, plus précisément, quand cela m'arrangeait : «Je vous en prie, Mon Dieu, faites que je ne perde pas mon bébé ! Je vous jure que je vais passer l'éponge

et que je vais pardonner Adam... Mais pas Mireille, quand même, faut pas trop exagérer !» Et je me souvins d'un vieux dicton que j'avais trouvé enfoui à l'intérieur d'un insipide biscuit chinois qui disait : «C'est dans le silence qu'on trouve les meilleures actions». C'est ainsi que seule avec moi-même, pendant une bonne heure et quart, je marchai jusqu'à la maison.

Lorsque j'arrivai, Adam se rongea les ongles en pleurant à chaudes larmes. Il était assis sur le sofa du salon, tandis que Joshua, qui n'en pouvait plus d'être dans sa balançoire, pleurait à s'égosiller les poumons.

— Alychia, you really scared me! Are you ok?

— Oui... mais ne me parle plus de l'incident avec mon patron, okay? Mwen pa janm vle pale. (Je ne veux plus jamais en parler!) Epi yo pa mande m 'fè regleman tèt mwen ak sa a Mireille trèt! (Et ne me demande pas de me réconcilier avec cette traîtresse de Mireille!)

Constatant combien mon mari était bouleversé, je pris Joshua et le berçai dans mes bras. Puis, assise à côté d'Adam, je récitai à mon fils le poème que je lui répétais depuis sa toute première journée de vie : «Il était jadis, de grands hommes noirs...»

Pendant plusieurs semaines, bien que j'essayais de toute mes forces de passer outre ma colère contre Mireille, je me sentais toujours aussi frustrée et cette envie de vouloir lui arracher la tête ne me quittait pas.

Puis, par un mercredi pluvieux du mois de juin, elle se pointa en catastrophe chez moi, les yeux aussi cernés et gonflés que d'énormes prunes mauves et le corps couvert d'ecchymoses bleutées.

— Alychia, s'il te plaît, aide-moi, même si j'ai agi comme une salope avec toi! J'en peux plus! J'sais plus quoi faire, débita-t-elle, secouée de gros spasmes qui la faisaient souffrir chaque fois que son plexus se gonflait pour pleurer et que ses épaules sursautaient.

— Attends-moi ici, je vais trouver une gardienne pour Joshua.

Fort heureusement, ma voisine Tatiana accepta de garder mon fils jusqu'à ce qu'Adam revienne de l'école.

Une heure plus tard, Alychia et Mireille filaient en voiture vers la municipalité de Saint-André-d'Argenteuil.

Le voyage dura près de deux heures. Pendant que nous roulions vers l'ouest, Mireille, exténuée, dormait sur son siège. Longeant l'autoroute Transcanadienne, la Chrysler Néon rouge traversa l'île de Montréal et bifurqua sur la 440, à la hauteur de Laval. À partir de Saint-Eustache, elle roula sur la 640, qui elle, débouchait sur la route 344, bordée par la rivière des Outaouais. Passé le centre du village d'Oka, je fus impressionnée par la quantité de minuscules boutiques de cigarettes indiennes *free taxes*, toutes éclairées de lumières rouges et bleues qu'on aurait pu assimiler à des gyrophares de police incitant les conducteurs à ralentir.

Juste après Saint-Placide, à Saint-André-d'Argenteuil, la vaste rivière des Outaouais tirait sa révérence et laissait place à celle du Nord, fier joyau du pittoresque village. Au sommet de la modeste montagne offrant une vue sur la rivière du Nord était érigé le Centre de repos Stand up pour personnes violentées et souffrant de diverses dépendances, tels l'alcool et la drogue.

Cet établissement était admirablement géré par une gentille quadragénaire multimillionnaire. La Suisse-Allemande avait acheté la propriété et le site de huit cent trente acres en mémoire de sa mère, Charlotte Schmidt, tuée accidentellement par son mari qui l'avait giflée, comme à son habitude, alors qu'il était ivre. Sous l'impact du coup, Mme Schmidt déboula l'escalier et se brisa le cou, avant de mourir instantanément à l'âge de quarante-deux ans.

Mireille

Mireille,

Tu m'faisais soleil

Quand j'avais l'cœur gris

Pourquoi tu m'as trahie

Belle amie?

Mireille

T'es une junkie

Pourquoi tu restes pareil
Avec ton trou d'cul
Qui, chaque jour, te tue ?
La drogue et le sexe
Sont de vils réflexes
Quand on n's'aime plus...
Mireille
J'peux plus rien pour toi
Alors je te quitte
Au plus vite
Mais tout ça me blesse
D'une profonde tristesse
Puisque je t'aime, moi
Mais je dois partir
Loin de ton martyr...
Un jour, chère Mireille,
Le comprendras-tu
Que tout ça me tue ?
Mireille, réveille-toi, Mireille
Avant qu'tu sois trop vieille

Chapitre 27

Affronter ses peurs / Fè fas a lapeu

Juillet 2002

Stéphanie, devenue agente immobilière à Sherbrooke, venait tout juste d'assister à une conférence animée par une certaine Johannie Fontaine, coach de vie en émergence dans le milieu de la psychologie. En quête d'un nouvel exploit à accomplir, elle entreprit de sortir Alychia de sa léthargie. Après que cette dernière ait mis fin à son amitié avec Mireille, juste avant d'emménager à Saint-Lazare, elle était tombée dans un étrange état de nostalgie. Elle y était tombée, en fait, depuis qu'elle avait surpris son ex-copine en train de se livrer à des obscénités, alors qu'elle avait la responsabilité de ses deux aînés.

Le 29 juillet 2002, comme prévu, Stéphanie débarqua chez Alychia, qu'elle n'avait pas vue depuis au moins six mois.

- *Tu as préparé tes valises, Aly ?*
- *Oui, oui, répondit l'autre d'un ton morne.*
- *Alors, embarque dans ma voiture ! Je t'emmène faire la fiesta !*

Chemin faisant, elles s'arrêtèrent à la plage d'Oka donnant vue sur le lac des Deux-Montagnes pour y déguster un somptueux pique-nique : salade de couscous, fèves germées et noix de Grenoble, croissants au saumon et brie sur son lit de salade printanière, scones aux canneberges et au zeste de citron, le tout arrosé d'un vin de cassis fabriqué dans la région d'Argenteuil.

Installée confortablement sur une couverte moelleuse à larges carreaux rouges et blancs, Alychia entamait la première bouchée de son sandwich lorsque Stéphanie passa au vif du sujet.

- *Aly, c'est quoi ta plus grande phobie ?*

Ne s'attendant pas à cette question, Alychia faillit s'étouffer en mâchouillant sa bouchée. Après quelques toussotements, elle hésita, puis répondit :

- *Ma plus grande peur ? C'est bien ça ?*
- *Oui, dit son amie en cachant mal sa hâte de connaître sa réponse.*
- *Euh... Eh bien... Hum... C'est de devenir grosse.*
- *Ah ! C'est bien c'que je pensais ! Figure-toi donc que j'ai appris, lors d'une des fins de semaine de croissance personnelle auxquelles j'ai participé, que la meilleure façon de faire disparaître une peur, c'est de l'affronter.*

- *Ah bon ! répliqua Alychia d'un ton désinvolte.*
- *Moi, ma plus grande peur c'était d'avoir des enfants.*
- *Et tu as fait quoi pour la combattre ?*

Stéphanie raconta alors son plus récent exploit. Un mois auparavant, elle avait emprunté les deux enfants d'une de ses amies : le premier, qui s'appelait François, était âgé de deux ans et demi, et l'autre, Amélie, avait cinq ans. En leur compagnie, elle eut la brillante idée d'aller camper deux jours durant au mont Orford, sur un site où il n'y avait ni eau ni électricité.

La première journée, tout se déroula à merveille. Les enfants s'étaient amusés toute la journée à se baigner dans le lac Fraser, à construire des châteaux de sable et à se lancer le ballon. Pour s'assurer qu'ils dorment comme des loirs, Stéphanie les fit veiller autour d'un feu, en plus de leur raconter trois histoires de Walt Disney et de clore la soirée avec une dégustation de guimauves grillées.

Exténués, les enfants ne se firent pas prier pour s'emmitoufler dans leur sac de couchage et sombrer dans un profond sommeil. Cette nuit clairement étoilée, égayée par un doux vent frais, laissait présager à Stéphanie qu'elle était en voie de relever son défi et de vaincre sa plus grande hantise...

De 21h00 à 22h52, elle planait sur un nuage. Même que pour se féliciter de sa performance, elle s'offrit un bon verre de Baileys avec trois glaçons. «Je crois bien qu'un jour, si ça me dit, je pourrais être une mère pas trop moche...» Mais elle descendit vite de son vaporeux nuage lorsqu'elle rejoignit ses protégés sous la tente.

Dès qu'elle y entra, elle posa sa main droite dans une flaque. «Hum... il n'a pourtant pas plu !», se dit-elle. Pour vérifier l'origine du liquide suspect, elle renifla sa main qui à son grand désarroi, dégageait une odeur d'urine... François dormait dans un grand lac jaune de pipi ! «Comment un enfant aussi petit peut pisser autant qu'une vache ?», se demanda-t-elle, contrariée.

Puis elle réchauffa de l'eau sur son poêle Coleman et réveilla le jeune, pour ensuite le laver à la débarbouillette, avec, comme tout éclairage, une lampe de poche. Après quoi, elle sortit le matelas caoutchouté de la tente et à la belle étoile, se blottit sur l'enfant fraîchement nettoyé.

Deux heures après cet incident, son rêve fut interrompu par des bruits de haut-le-cœur provenant de l'abri où dormait Amélie. Celle-ci venait de vomir la dizaine de guimauves dont elle s'était empiffrée quelques heures auparavant.

Stéphanie répéta donc les mêmes gestes que précédemment, mais cette fois-ci avec un plus grand dégoût, compte tenu de la nauséabonde odeur de vomissure... Une adulte et deux enfants dormaient maintenant l'un contre les autres, très à l'étroit dans un sac de couchage double, et ce, à ciel ouvert.

Dès 6h00 du matin, ils filèrent au Tim Hortons le plus près pour y prendre leur déjeuner. Les trois avaient le visage boursoufflé en raison des nombreuses piqûres de maringouins et de mouches noires qui s'étaient régales d'eux. Le repas terminé, Stéphanie s'empressa de ramener les enfants à leur mère, non sans avoir pris soin, auparavant, de jeter aux déchets la tente de 459,97\$, ainsi que les deux sacs de couchage achetés spécialement pour l'occasion.

Surprise du retour hâtif de ses enfants, Dominique les accueillit, dubitative.

— Ça s'est bien passé ?

— Si jamais un jour il me reprend l'idée de faire du camping avec tes «flots», je te demande, Dom, de m'assommer avec un bâton de baseball pour me faire passer ma bulle au cerveau !

— Tu sais quoi, Aly ? demanda Stéphanie après avoir terminé son histoire.

Sans laisser aucun temps de réplique à sa copine, qui croquait maintenant dans son délicieux scone, elle reprit en disant :

— Eh bien, les enfants m'ont rappelée pour me remercier. Ils m'ont même demandé : «On peut y retourner encore une fois avec toi ? »

— Et tu leur as répondu quoi ?

— Oui... Mais quand vous serez des adultes, mes chéris.

— Et tu as chassé ta peur des enfants ?

— Non, mais ça s'en vient... Chaque mois, je me donne l'obligation de faire une sortie avec les enfants de Dom. Mais au lieu de deux jours et une nuit, je me rationne à deux heures par mois... pas mal, hein ?

— Oui... répondit Alychia avec appréhension, devinant parfaitement ce qui se tramait dans la tête de son amie.

— Dis, tu as encore le numéro de téléphone du maquilleur professionnel de Mireille ?

— Non, mais j'ai entendu dire qu'il est maintenant déménagé à Montréal, sur la rue Guy.

Un simple coup de téléphone à l'opératrice, et voilà que Stéphanie appelait Vincent Marquis, grand spécialiste des métamorphoses spectaculaires.

Méconnaissables, les deux copines sortirent de chez Vincent Marquis avec une démarche de pingouin. Leur tronc était entouré d'une boule caoutchoutée, sur laquelle on avait apposé des couronnes d'une gélatine spéciale en guise de bourrelets disgracieux. Leur visage, rendu bouffi à l'aide d'un masque, était complètement déformé. Bras, cou, et jambes avaient été gonflés d'une substance quelconque. Du corps de guêpe qu'elles avaient sept heures auparavant, il ne restait que les yeux, les mains et les pieds... Le regard d'Alychia trahissait un certain désarroi, alors que celui de Stéphanie dégageait l'assurance et la vivacité dignes des plus redoutables conquérants.

C'est de peine et misère qu'elles embarquèrent dans la petite Honda Civic gris acier. Stéphanie dut reculer son siège au maximum pour pouvoir prendre place derrière le volant. Malgré tout, son faux ventre se frottait à celui-ci. Médusée et totalement paniquée dans son corps de baleine, Alychia vérifia son reflet dans le miroir. Voilà bien douze fois qu'elle se regardait avec le même air de dégoût.

— Arrête de te regarder, Aly, et maintenant, «feel your body» et accepte le moment présent.

— J'ai le goût de vomir, Steph...

— Ça va passer, tu vas voir...

Et Stéphanie avait dit vrai. Toujours à Montréal, les deux complices attendaient en ligne pour entrer au Club Electric Avenue, sur la rue Crescent. Pendant que le portier, qui trônait comme un pitbull à l'entrée, les regardait d'un mauvais œil, un jeune albinos d'environ une vingtaine d'années s'adressait à elles en vociférant :

— *Hey, les baleines ! Vous allez remplir le bar à vous autres toutes seules ! Ça vous tenterait pas d'attendre à la fin de l'ouverture pour trémousser votre gros derrière ?*

Près de la moitié de la trentaine de personnes qui se trouvaient dans la ligne d'attente éclata d'un rire franc, sans l'ombre d'une retenue... Du coup, des gouttes de sueur commencèrent à perler sur le visage artificiel d'Alychia. Les mains moites, elle posa sa petite menotte sur l'épaule de son amie, ses menottes qui, contrairement au reste de son corps, n'avaient subi aucune métamorphose.

— *Tu crois que le maquillage va tenir le coup ? s'inquiéta-t-elle.*

— *Mais oui, Alychia, Vince est un professionnel !*

Alors qu'elles se retrouvèrent à la tête de la file, une fille aux cheveux blonds attachés en chignon nommée Brenda passa devant elles.

— *Hey, salut Keven, ça va ? demanda la jeune effrontée au piercing sur la narine gauche et à l'épaule droite tatouée d'un dragon bleu et rouge.*

— *On s'connait ? demanda le pitbull.*

— *Oui, oui, j'suis la p'tite amie de ton cousin...*

— *De quel cousin tu parles ?*

Faisant comme si elle n'avait pas entendu la question, la blonde enchaîna :

— *Mais t'es pas mal plus cute que lui, pis pas mal plus musclé, aussi !*

Le portier la regardait maintenant avec appétit, la bouche entrouverte, bavant presque de désir.

— *Si tu veux, après la soirée, tu pourrais me montrer ton corps de bel Adonis, poursuivit-elle, aguichante, avant de lui décocher un clin d'œil de connivence.*

Il n'en fallait guère plus pour que Keven la fasse passer avant les deux clientes bien en chair.

— *Hey ! C'est injuste ! s'indigna Alychia.*

— *Ouais, renchérit Stéphanie. Tu sais vraiment pas c'que tu manques, avec nous, mon beau Kev... Cette maigrichonne et son tas d'os pas rembourrés, c'est rien, ça ! Nous, on a deux cent cinquante livres d'entrées cachées à te proposer. On t'offre un continent avec deux cent cinquante hectares de brousse à défricher et deux paires de gros melons pour te gâter.*

— *Avec nous, enchaîna Alychia pour se prêter au jeu, tu t'entiras comme Colomb quand il a découvert son continent, alors qu'avec la blondinette, c'est deux p'tits raisins secs et un p'tit boisé déjà déviérgé qui t'attendent ! Qu'est-ce que t'en penses, mon beau ?*

Keven réfléchit un moment aux opportunités qui s'offraient à lui sur un plateau d'argent et se dit : «Après tout, un trou, c't'un trou ! J'pourrais m'faire les deux grosses en hors-d'œuvre et m'garder le pétard pour le dessert !»

— *Allez, une entrée gratuite pour vous deux ! Mais oubliez pas ma paye après !*

Lorsqu'elles pénétrèrent dans le Club, une vingtaine de paires d'yeux se retournèrent l'une après l'autre, faisant un peu l'effet d'une vague, les mains en moins.

Peu avant de se pointer au bar, les deux filles étaient passées au magasin Addition Elle de la rue Saint-Hubert à Montréal, pour dénicher leurs vêtements. Ainsi, Alychia était vêtue d'une robe zébrée de larges bandes noires et blanches horizontales, question d'accentuer l'effet de grosseur, alors que Stéphanie portait une jupe bleu marine en rayonne et un chandail rouge mi-long évasé, style chauve-souris. Elles s'assirent au comptoir du bar aussi agilement que l'auraient fait deux hippopotames de cirque en début de carrière.

— *J'vous sers quoi, mesdames ? demanda le serveur.*

— *Deux Téquilas, s'il vous plaît, indiqua Stéphanie.*

Après six rituels «Téquila, lime, sel et on cale notre verre», Alychia commença à se sentir plus détendue, mais tout aussi mal à l'aise sous sa fausse enveloppe.

— *Allons danser, Aly ! proposa Stéphanie.*

— *Mais tu es folle ! On va écraser les pieds de tous les danseurs. J'peux pas faire mes angles morts avec ce gros corps-là, moi !*

Ignorant les jérémiades de son amie, Stéphanie lui saisit la main et l'entraîna malgré elle sur la piste de danse. Au début, Alychia dansait sans grand enthousiasme, se contentant de trémousser nonchalamment les hanches. Ce faisant, les faux bourrelets de silicone suivaient ses mouvements avec une réalité cinglante.

Stéphanie, pour sa part, s'amusait comme une folle : comme à son habitude, elle était survoltée. «First I was afraid, I was petrified...», crachait le système de son...

Alychia, qui reconnut dès la première note la chanson au rythme de laquelle elle préférait danser, celle-là même qui l'avait entraînée à réchauffer la piste de danse lors de son mariage, commença à se trémousser avec plus d'ardeur. Tout à coup, oubliant son enveloppe encombrante, elle riva son regard à celui de son amie et s'abandonna totalement à la musique, comme s'il n'y avait plus qu'elles deux sur la scène. Bras levés, tapant des pieds ou des mains, sautillant, frappant la cadence en claquant des doigts... rien de mieux pour réveiller son corps et le sortir de son habituelle torpeur des derniers temps.

Envoûtées par la musique, les deux femmes exécutaient en parfaite synchronisation une chorégraphie qu'elles venaient tout juste d'inventer, laquelle impliquait un chassé-croisé de mouvements de pas, de trémoussements, de sautilllements et de balancements des bras... Leur plaisir devint tel, que les autres danseurs se mirent à les imiter. Après trois heures d'exercice intensif et une douleur de la mâchoire à force de rire, c'était le moment de partir.

Keven, le pitbull, les suivit, en quête de sa deuxième récompense. Il venait tout juste de déballer son premier cadeau : la blonde au tatou de dragon.

— C'est l'temps pour ton dessert, mon gars, lui avait dit Brenda, la nymphomane.

Les deux s'étaient alors enfermés à clé dans la salle de bain des femmes. D'un seul trait, Keven le pitbull baissa la jupe de son trésor au boisé doré, dont le trou de serrure était voilé par une petite culotte jaune citron, qu'il descendit à la hauteur des chevilles. Il y inséra tout bonnement sa clé, durcie par une virile excitation. Agrippé aux deux petits bijoux fermes de son amante éphémère, il trémoussa son trousseau une dizaine de fois... et voilà, le trésor était décoffré ! Brenda, visiblement satisfaite, repartit en lui soufflant un baiser de sa main gauche.

— Bye mon beau. À la revoyure, si ça adonne...

— Hey, les filles, cria Keven en courant vers ses deux gros hors-d'oeuvre. Vous oubliez pas quelque chose ? s'écria-t-il, le souffle court.

— On est peut-être grosses, mais pas connes, gros macho ! Ça t'apprendra à rire des grosses ! houspilla Stéphanie, frondeuse.

Alychia, encore un peu sous l'effet de l'alcool, se retourna et lui décocha un majestueux doigt d'honneur. Après quoi, le duo pressa le pas jusqu'à la voiture en gloussant de rire.

De loin, Keven les regardait s'éloigner, à la fois médusé et déçu, et leva son index et son majeur droits en signe de respect.

— Ah ben ostie d'marde ! lâcha-t-il pour lui-même. Y'ont quand même réussi à m'baiser.

Il les regretta amèrement, d'autant plus que la sulfureuse blondinette avait été un peu trop facile à son goût, preuve que deux hors-d'oeuvre peuvent être encore plus appétissants qu'un dessert. Tant pis ! Il n'aura tout simplement pas eu le loisir de frotter son pinceau sur ces deux énormes fresques, qu'il ne qualifierait toutefois pas de chefs d'oeuvre, mais d'oeuvres, tout de même, comme seul Picasso peut en créer... «Respect», répéta-t-il une dernière fois, avant de retourner à l'intérieur pour aider les autres employés à fermer le bar.

Une fois dans l'auto, Stéphanie et Alychia furent prises d'un interminable fou rire, qui après une bonne dizaine de minutes, finit par s'éteindre dans un soupir simultané. Comme foudroyées par un sortilège, les deux approchèrent leur visage l'un de l'autre, en fermant leurs paupières. Leurs bouches entrouvertes, maintenant à deux centimètres de s'embrasser, envoûtées par un magnétisme incontrôlable, se rétractèrent soudainement. Yeux ouverts, elles se regardèrent, sidérées.

— Non ! s'exclamèrent-elles vivement en chœur.

— Je m'excuse, Alychia... Je ne sais pas ce qui m'a pris

— ...

— Tu crois à la réincarnation, Al ?

— ...

— Certains disent que quand on se réincarne dans un autre corps, notre entourage proche demeure toujours à peu près le même, car il forme notre famille d'âmes. Quand des âmes d'une même famille se rencontrent, surtout si elles ont déjà développé des liens très forts dans d'autres vies, elles sont automatiquement attirées l'une vers l'autre, comme des aimants.

— Merci pour cette soirée, répondit simplement Alychia, qui à l'instant même, comprit comment

deux personnes du même sexe pouvaient s'aimer d'amour.

Après une journée de pur plaisir passée avec Stéphanie à La Ronde, un parc d'attractions situé à l'île Sainte-Hélène, Alychia revint chez elle en soirée.

Dès 5h00 le lendemain matin, elle s'obligea à courir son premier dix kilomètres à vie. Mille calories en moins plus tard, elle se précipita sur sa balance qui marquait son poids habituel : cinquante-huit kilos. Soulagée, elle retourna se coucher auprès de son mari.

Ainsi donc, les moments fous qu'elle venait de vivre n'avaient pas suffi à amoindrir sa phobie... Un de ces jours, par contre, cette hantise finira par s'atténuer dans un contexte qui sera beaucoup moins burlesque que cette tranche de vie plutôt loufoque... Un de ces jours de temps gris et de grande tourmente...

Chapitre 28

Interlude / Trèv

2 août 2002

— Hey, Sunny, I have a surprise for you.

— En quel honneur?

La dernière fois qu'Adam m'avait dit ça, c'est lorsqu'il m'avait donné mon gros toutou vivant...

— À cause de l'anniversaire de notre premier baiser dans trois mois, le 2 octobre.

— Tu te souviens de ça, toi?

— Of course! Don't you remember quand tu m'as craché ton jus de mangue dans le visage parce que tu as ri très fort?

— Non, je n'me rappelle pas cette bêtise-là. J'en fais tellement que je finis par en oublier!

— Tu parles de la gaffe de cracher sur moi ou de m'embrasser?

— Je parle des deux, voyons!

— Ah! Ah! Ah! You're really funny, répondit Adam, étonné que j'aie retrouvé subitement cet aplomb que j'avais chassé avec la noirceur des derniers temps.

— Et c'est quoi ta surprise? l'interrogeai-je.

— Canot-camping, Darling!

— Tu t'amuses à faire des rimes, maintenant, cher poète? Hum... canot-camping... c'est du canot et du camping, ça?

Cette idée me rendait quelque peu nerveuse, moi qui avais encore en mémoire la dernière mésaventure de Stéphanie lors d'une activité semblable.

— Y a-t-il de l'électricité et des toilettes à ce camping?

— Non, pas d'électricité. Il y a des toilettes, mais pas de chasse d'eau. Soit tu vas dans une cabane, soit tu fais ça à ciel ouvert.

— Oh... super, répondis-je d'un ton aussi emballé qu'une femme qui commence ses règles une semaine à l'avance. Et on part quand?

— Tomorrow, Honey! I'm so excited!

Je ne connaissais pas du tout la région des Laurentides... Passé Saint-Jérôme, à la hauteur de Prévost, je commençais à me détendre et à admirer le paysage. Les montagnes me rappelaient ma région d'origine, bien qu'elles étaient beaucoup moins garnies. Les arbres feuillus, mêlés aux conifères, offraient une jolie toile de fond aux maisons parsemées çà et là, que ce soit au pied, au milieu, ou au faite des montagnes.

Devant les majestueuses demeures, tout autant que devant les plus modestes, propres et bien entretenues, je constatais encore une fois la différence frappante entre la misère occidentale et celle qui prévaut sur mon île. «Tout est une question de relativité», me dis-je. Comment des maisons si hautes et si isolées, me demandai-je, pouvaient-elles bénéficier de l'eau courante et de l'électricité, alors qu'en Haïti, des infrastructures beaucoup moins complexes suffiraient à combler les besoins d'une grande partie de mon peuple, d'un bout à l'autre du pays?

— J'aime bien ce coin de pays! dis-je soudainement pour briser le silence.

J'affichais des yeux de plus en plus admiratifs et avides de découvertes, à mesure que nous nous rapprochions de notre destination: le parc du Mont Tremblant.

Au pied du lac Monroe, lieu central où sont regroupés tous les services offerts par le parc, un minibus jaune chargé de canots, de rames, de bagages et de ceintures orangées attendait la vingtaine de personnes, dont nous, qui partaient à l'aventure. Après une heure de route sur la terre battue, le chauffeur nous laissa en pleine noirceur aux abords du lac aux Herbes, où nous passâmes notre première nuitée... Je n'avais jamais vu autant de maringouins et de mouches noires au même endroit et dans un aussi court laps de temps.

Exténués, nous nous empressâmes de monter la tente et de nous coucher, afin d'être frais et dispos pour la journée de canot qui nous attendait dès le lendemain matin. Blottis l'un contre l'autre dans un sac à couchage double, nous savourions ce tendre moment à deux, ce qui devenait de plus en plus rare depuis l'arrivée des trois enfants, et encore plus depuis la fin de mon amitié avec Mireille.

Adam, qui semblait demeurer optimiste, espérait que ces deux jours intensifs permettraient de raviver

la flamme dans les yeux de sa bien-aimée, flamme qui depuis son escapade avec Stéphanie, avait d'ailleurs déjà commencé à s'animer de vives étincelles.

— *Je m'ennuie de nous, dit-il.*

— *Moi aussi, Trésor blanc*

Sur ces dernières paroles, ils tombèrent endormis, rassurés que leur joyau, «leur amour mutuel», si négligé ces derniers temps, était toujours intact.

Café, rôties à la marmelade d'agrumes sur fromage de Brie crémeux, oeufs à la coque et raisins rouges égayaient notre petit déjeuner. Une fois ce copieux repas ingurgité, notre périple en canot débuta.

La première étape se résumait à traverser le modeste lac aux Herbes, qui ensuite, se déverse dans la rivière du Diable, bordée de hautes herbes et de nénuphars blancs et jaunes qui s'y reposaient, fiers et résilients, malgré les nombreuses centaines de canoteurs et kayakistes qui s'y frottaient année après année.

Le chemin d'eau sinueux parcouru d'un doux et perpétuel courant vers le sud, nous menait toujours à bon port, comme pour ménager les efforts des rameurs débutants que nous étions. Adam derrière et moi devant, je le laissais guider notre embarcation, confiante et grisée par les majestueux décors qui s'offraient à notre vue. Apaisée par le soleil qui cuisait sur ma peau, je me demandais :

«Quel temps fais-tu à Haïti
Mon cher et noble Galarneau ?
Est-ce que tu réchauffes les mangos
Ou la pluie t'a-t-elle devancé ?
Comment sont ton ciel et ses nuages ?
Sont-ils noirs ou teintés de gris
Ou tout simplement blancs, bon présage
Que le temps aura triomphé
Comme le mien qui s'était assombri
Mûr maintenant à se colorier ?»

Soudain, un bruit d'éclaboussure vint se mêler à la symphonie de nos rames qui fendillaient nonchalamment l'eau. Au détour d'une broussaille, nous aperçumes un magnifique orignal qui nous observait paisiblement en balançant son large panache de gauche à droite en guise de salut. Moment d'éternité... La bête repartit ensuite se perdre dans la forêt, en secouant sa queue effilée tel un adieu.

Quelques milliers de coups de rame plus loin, nous accostâmes sur une petite plage intime en bordure de la rivière... Ce n'est pas notre estomac qui criait famine à treize heures tapantes, mais notre soif de l'autre, devenue soudainement insoutenable. Dans ce chef-d'œuvre signé Dame Nature, la beauté invitait aux jeux de l'amour...

La plage du petit Nord / Plaj la nan ti Nò a

Sur une plage du petit Nord
Je t'ai aimé, tu m'as aimée
Nous avons fait fi des mouches noires
Nous mutilant sans grands efforts
Et ce en toute impunité
Trop occupés à s'explorer
Nous étions sourds à leur zézaïement
Trop affairés à écouter
Nos corps qui battaient la rythmique
De la danse des amoureux
Nous n'entendions que la musique
De l'écho qui suit les ébats
De notre lascive valse à deux

De toi et moi, et de nos voix
Criant l'allégresse et la joie
De s'être désormais retrouvés
Sur cette plage du petit Nord
Où l'on a réécrit notre histoire.

Une fois repus, nous nous attaquâmes à la salade de couscous, aux fraises et aux barres granolas, afin de nous procurer les forces requises pour effectuer les trois prochaines heures de rame qui nous attendaient. De 20 km/h, le vent ralentissait notre cadence, ce qui nous obligeait à accroître l'intensité et la fréquence de nos coups de pagaie... Tout comme la vie n'est pas un long fleuve tranquille, Mère Nature nous prouvait, encore une fois qu'elle aussi peut nous surprendre, même aux moments où on s'y attend le moins...

Au bout du lac Montcourt, l'eau descendait en cascades à travers de grosses pierres brunes. Mais le faible niveau de l'eau, à cet endroit précis, nous obligea à faire quelque trois minutes de portage. Nous descendîmes la queue des rapides comme des pros, la technique de pagayage en moins.

Les broussailles de hautes herbes nous avaient quittés depuis le lac Montcourt, alors que notre amie rivière, plus large et dégagée, se remit à frissonner vers le sud, faisant glisser notre bateau sur ses petits rapides, nous narguant çà et là sur son parcours. Soudain, un bruit impressionnant d'eau cascadeuse jouait une frivole et intense symphonie. Défiant les forts rapides qui semblaient vouloir fracasser notre coque sur ses compagnes rocheuses, nous menions le canot à gauche ou à droite, tout en restant concentrés pour les éviter le plus possible et nous assurer de ne pas chavirer. Mission accomplie !

Suite à cette forte montée d'adrénaline, nous dressâmes notre tente au camping du Pont Brûlé et retournâmes nous installer au pied des rapides, bien assis entre deux roches, pour déguster une bonne Vodka jus d'orange dans nos verres de fortune en plastique laiteux. Pendant que notre saumon aux fines herbes cuisait tranquillement sur la braise ardente, enroulé de papier d'aluminium, à côté des patates douces et des asperges, nous passâmes directement à l'entrée : «Frissons de désirs, sur un tapis d'herbes sauvages».

L'appétit vient en mangeant... Après avoir dégusté le saumon et les légumes, nous retournâmes dans notre nid de toile d'amour pour y savourer notre dessert : «Baisers passionnés et mains farfouilleuses, accompagnés d'incontrôlables cris de réjouissance...» Gourmands et assoiffés, nous succombâmes encore une autre fois à ce péché mignon, grâce auquel nous dormîmes d'un sommeil réparateur, malgré l'inconfort du matelas de sol et la chaleur accablante de la nuit.

Moi rivière, toi grand lac / Moi Rivière, ou gwo lak

Je suis rivière et toi grand lac
Qui se jette dans mon bassin
Mon amour, entends-tu les flic flac
De mon petit bateau à moteur
Qui vibre à côté du tien ?
Chéri, toi qui fais mon bonheur
Mêlons vite nos affluents
Intensément, comme aux premiers jours
Où nous nous aimions passionnément
Lors de nos joutes, sans discours
Où seules les syllabes suffisent
A, E, I, O, U, Y

Où le désir se fait de bises
A, E, I, O, U, Y
Sans plan précis, sans aucune loi
Allez, amour, joue avec moi
Et j'irai plonger en toi

Chapitre 29

Je ne pourrai plus / Mwen pap jam kapab

Durant les quatre années suivantes, la famille Michel-Thomson fila le parfait bonheur sur la rue Sainte-Angélique, à Saint-Lazare. Adam était devenu un vétérinaire apprécié et reconnu pour son professionnalisme et son dévouement, alors qu'Alychia, fraîchement diplômée du centre de formation professionnelle de Valleyfield à titre d'infirmière auxiliaire, travaillait depuis peu au CLSC de Vaudreuil-Soulanges.

La grande et chaleureuse maison au recouvrement de cèdre blanc, comptant trois pignons et un toit de cèdre terni naturellement par le temps, possédait une galerie large de deux mètres qui longeait toute sa superficie. Les colonnes qui la soutenaient étaient façonnées d'un mixage d'arrondis et de prismes carrés. Une jolie farandole de petits poteaux rouges sculptés en forme de toupie était enguirlandée au sommet du balcon, emprisonnée entre deux bordures boisées bleu antique. Depuis l'invasion de la famille métissée, la demeure âgée d'une centaine d'années était l'hôte de plusieurs petits et grands bonheurs.

Les soixante-huit acres de terrain sur lesquels reposait l'habitation de trois étages étaient circonscrits par une clôture en bois blanc avec des poteaux aux sommets pointus triangulaires. Après une centaine de mètres d'un sentier de terre battue bordée de peupliers matures de chaque côté, les huit marches de l'escalier rattaché à la galerie menaient à la porte d'entrée principale. Cette porte, teintée d'un rouge pomme d'automne était encadrée par des moulures du même bleuté que les colonnes qui soutenaient la galerie.

À l'automne, érables à sucre, bouleaux et chênes à gros fruits ancestraux coloraient le sol d'un tapis de feuilles jaunes, rouges et orangées. Toussaint adorait s'y rouler et fou comme un balai, il tentait d'attraper les feuilles soufflées par le vent avec sa grosse gueule de Berger Anglais.

Telle une forteresse, une barrière métallique noire et massive barrait la sortie du terrain et protégeait le nid familial... Mais ce jour-là, comme cela lui arrivait fréquemment, Adam avait oublié de la fermer...

En ce beau samedi 3 octobre frais et ensoleillé d'automne, alors que les couleurs étaient à leur apogée, Adam, qui était de garde pour le weekend, dut partir d'urgence pour soigner une vache en détresse à Saint-Clet, à quelque dix minutes de Saint-Lazare. Joshua, maintenant âgé de près de onze ans et Thalia, sept ans et demi, aidaient leur mère à balayer et ramasser les feuilles qu'ils brûlaient ensuite dans un gros baril métallique. L'un comme l'autre adorait regarder le «show de boucane» et s'enivrer de l'odeur des feuilles et des branches d'arbres enfumées. Quant à Clodia, elle s'amusait à lancer la balle à Toussaint, lequel avait un grand faible pour la plus noire de la famille. Chaque fois, il lui rapportait la balle qu'il laissait tomber à ses pieds, la queue branlante de joie, l'air de dire : «encore», comme un bébé qui prend plaisir à lancer son hochet infatigablement et qui attend que quelqu'un le lui redonne pour vérifier la permanence temporelle des choses.

Soudain, l'incroyable se produisit... Clodia, qui s'approchait de plus en plus de la barrière et qui ne connaissait pas encore tout à fait sa force, lança la balle de l'autre côté du chemin passant. Comme la clôture était ouverte, Toussaint se lança à la recherche du projectile, pendant que Clodia, qui craignait que son gros toutou se fasse frapper, alla à sa rescousse. Aveuglée par la peur, elle ne vit pas la Porshe 911 noire qui dévalait la route à une vitesse fulgurante. Puis... BOUM!!! Son petit corps délicat fut happé par la rutilante voiture, conduite par un septuagénaire en état d'ébriété avancé.

Quand Adam revint, environ trois minutes après le terrible impact, sa fille gisait sur le sol, le corps inerte et encore tiède, attendant d'être transporté à l'hôpital. Or, tout autant qu'Alychia, il savait pertinemment que c'était peine perdue ; il n'y aurait jamais plus d'étincelles dans les yeux noirs ténébreux de leur petite Clodia...

— *Tu n'as pas fermé la barrière, laissa entendre Alychia à la manière d'une automate, sans même regarder son mari.*

— *Et vous... hurla-t-elle en s'adressant maintenant au criminel qu'elle fixa droit dans les yeux, vous auriez dû mourir à sa place !*

À ces paroles, le chauffard, resté assis dans la voiture dû à un état de choc sévère, commença à trembler de façon virulente des pieds à la tête.

Ne pouvant en supporter davantage, la pauvre Alychia se réfugia à la maison à toute vitesse pour rejoindre ses deux autres enfants. Paniqués, ceux-ci étaient assis en boule et blottis l'un contre l'autre sous la table de la cuisine en chêne massif.

Du jour au lendemain, Alychia ne porta plus aucune attention à son chien, pourtant habitué à ses

chaleureuses caresses. Âgé de onze ans, la pauvre bête se laissa mourir de faim, comprenant mal le soudain changement d'attitude de sa maîtresse et pourquoi sa petite amie noire ne revenait plus lui lancer la balle...

Le 23 octobre 2008, cela faisait maintenant deux ans que Clodia était morte. Tout ce temps passé à vivre comme une automate : métro, boulot, dodo, eut raison du corps d'Alychia, âgée de trente-trois ans. N'arrivant plus à suivre les ordres de son esprit, son cœur mutilé se rebella et décida de déclarer la guerre à son corps, de sorte que celui-ci resta paralysé, collé aux draps de percale ivoire dans la chambre des maîtres qui baignait dans une énergie sombre de tristesse et de rancune assassine depuis le jour maudit.

Deux semaines avant le début de cette paralysie, Alychia dénicha, dans le porte-revues de la salle de bain, un journal datant de deux semaines. Sur la première page figurait ce gros titre écrit en caractères gras : «Un vieil homme multimillionnaire lègue l'entière de sa fortune à deux œuvres de charité»

Plus loin, l'article mentionnait : «Après avoir purgé sa peine de deux ans de service communautaire dans la société, Yvan Lebrun est mort d'un AVC le 2 octobre... Suite à un malheureux accident ayant provoqué la mort d'une jeune fille de cinq ans alors qu'il était en état d'ébriété...»

Folle de rage, Alychia fourra le journal dans le poêle à bois de la cuisine et l'incendia. «Comment un homme aussi irresponsable pouvait être cité en héros après avoir causé la mort d'une pauvre fillette de cinq ans alors qu'il était ivre !»

Je ne pourrai plus / Mwen ka pa gen plis

Je ne pourrai plus, ma belle chérie
T'offrir le cheval que je t'ai promis
Ni couvrir tes joues de tendres bisous
Pour te dire, je t'aime encore plus que tout
Encore plein de choses, je ne pourrai plus
À commencer par te remercier
Pour le beau dessin que tu as colorié
Avant d'être piégée par le vieil intrus
Brisant tes ailes délicates
Et ton cœur qui a cessé de battre
Je ne pourrai pas répondre à tes je t'aime
Ni même te le dire et c'est là mon plus gros problème
Te l'ai-je suffisamment répété
Alors que tu marchais à mes côtés ?...
Je ne veux pas te souhaiter bon voyage
Puisque tu es morte trop tôt, en bas âge
Tiens encore ma main, je t'en prie
Mon trésor noir, ma fille, ma Clodie...
Ce n'est pas un adieu, c'est un au revoir
J'attendrai juste pour te revoir
Près du saule, où j'irai te pleurer
Sous ses larmes, à jamais figées
À ses branches brunes effilées,
Espérant de toi, un dernier baiser

Chapitre 30

Loin de vous / Lwen ou

23 octobre 2008 : 14h08

Tout à coup, d'un trait je me réveille. Comme je sens que je pèse une tonne, je dois me donner une violente poussée en me balançant vivement vers l'avant pour me redresser dans le lit.

— Bonté divine ! Il est 14h08 ! Ça fait dix-huit heures que je dors !

Avec empressement, je devale les escaliers du troisième étage et vais sous la douche en marchant sur la pointe des pieds, à la manière d'une ballerine. À chacun de mes pas, je dois me faire violence pour poser les pieds à plat sur le plancher. Pour y arriver, j'exagère ma démarche en les clappant fortement au sol... Après une bonne douche froide, je réussis enfin à me déplacer normalement.

Vêtue de mon jeans et d'un chandail rose vif pour me donner un peu de couleur, je me maquille légèrement pour cacher mes cernes et me redonner un peu de vitalité. Mais j'ai peine à regarder le reflet que le miroir me renvoie ; je ne supporte pas les yeux tristes qui me scrutent et qui semblent me dire : «Tu es plus que moche ! Tu es vraiment moche !»

Lorsque Thalia et Joshua arrivent, à 15h30, je suis fin prête à les accueillir.

— Salut, mes amours ! dis-je d'un ton faussement enthousiaste.

Joshua, qui détecte l'exubérance de sa mère, lève les yeux en l'air en direction de sa sœur.

— Vous avez passé une belle journée ?

— Comme d'hab, répond l'aîné.

— Et toi, Thalia ?

— J'ai pas appris grand-chose, se lamente ma cadette, mais au moins, on a assisté une conférence de deux heures donnée par quatre enfants qui ont fait le tour de l'Asie et de l'Afrique en voilier avec leurs parents ! À cause de ça, j'ai manqué mon cours d'anglais pis d'univers social.

Je comprenais mal pourquoi mes enfants étaient si peu emballés par l'école. J'aurais payé cher, lorsque j'avais leur âge, pour recevoir, comme eux, une éducation de qualité, dispensée par des professeurs compétents et dynamiques.

— Vous voulez que je vous fasse des vol-au-vent avec vos brownies préférés à la guimauve ? proposai-je d'un ton encore plus enjoué que précédemment.

— En l'honneur de quoi ? interrogea Joshua qui soudainement, se montrait intéressé, comme chaque fois, d'ailleurs, qu'il était question de bouffe, sa deuxième passion après la lecture.

— De rien, de rien... C'est juste que...

— Ça va, maman ? me demanda Thalia après avoir remarqué les larmes naissantes dans mes yeux, bien que je me sois vite détournée pour les cacher.

— Oui, oui... que je réplique d'une voix peu convaincante... Je vais à l'épicerie pour acheter les trucs qui manquent...

Lorsqu'elle entend le vrombissement de la voiture, Thalia demande à son frère :

— *Mais qu'est-ce qui lui prend à maman ?*

En guise de réponse, Joshua se contente de hausser les épaules avant de se réfugier dans sa chambre pour lire le 3e tome d'Harry Potter : Harry Potter et le Prisonnier d'Azkaban.

Tous réunis à la table pour le souper, Adam prend tendrement ma main et l'embrasse.

— Ton journée de congé t'a fait du bien ?

— Oui, oui... répondis-je en retirant prestement ma main de la sienne, sachant trop bien que je m'apprêtais à lui mentir.

— Really ? demande-t-il, surpris.

— Oui... rétorquai-je, de plus en plus mal à l'aise. «Tourne ta langue sept fois... tourne ta langue sept fois...», me répétais-je mentalement.

Toujours en mentant, j'énumère mes fausses activités de la journée...

— J'ai fait un peu de paperasse, je me suis reposée un peu et j'ai fait du jogging... Ça m'a remise sur mes rails... Bonté divine ! Avoir su, j'aurais recommencé à jogger bien avant !

Voilà, je venais tout juste de m'embourber encore davantage.

— Et toi, Thali, ton numéro de chanson s'est bien passé ? s'enquiert Adam.

— Oui, dad. Je croyais que non, mais à la fin, j'ai reçu une ovation debout de la part de tout le monde.

— Bravo, Sweetie ! Tu dois être fière de toi ! la félicite Adam, plein d'admiration.

Juste ciel ! J'ignorais totalement que ma propre fille devait chanter devant toute l'école ! Tout à coup, une boule se forme dans ma gorge. J'ai l'impression d'être une intruse dans cette maison. Je demande donc à mon tour :

— Mais quelle chanson as-tu interprétée ?

— «La mer», de Charles Trenet. C'était pour accueillir les conférenciers dont j't'ai parlé tantôt. Tu te rappelles pas... ma chanson ? J't'en avais parlé la semaine passée !

— Ah ! Mais oui ! Ça me revient... Mais tu n'm'avais pas dit pour quelle occasion c'était...

Cette fois-ci, ce fut au tour de Thalia de rouler les yeux à l'envers en direction de son frère...

— Et toi, Josh, comment s'est passée ton présentation orale sur le pays que tu aimerais visiter ?

— Correct, répond Joshua en prenant aussitôt une énorme bouchée de son vol-au-vent pour éviter d'étirer la conversation.

— Est-ce que des élèves savaient où est Haïti ? l'interrogea malgré tout son père.

— Bof ! Y connaissaient la République dominicaine, mais pas Haïti...

Encore une information qui m'était inconnue ! Décidément ! Encore un fois, je me sentais comme un fantôme au sein de cette famille qui est pourtant la mienne. Étonnée, mais touchée à l'idée que mon fils s'intéresse à mon pays d'origine, je lui dis :

— Comme ça, Joshua, tu aimerais visiter Haïti ?

— Ben oui ! répliqua-t-il, la bouche encore pleine. J'ai l' droit ! Y a pas d'mal à ça !

— T'as raison, mon loup, y a vraiment pas d'mal à ça...

Le soir, au coucher, Adam se confia à moi.

— Je sens que tu dis pas à moi toute la vérité, Alychia. Je sais pas quoi faire pour revenir comme avant. Dis-moi ce que tu veux, et je vais le faire, je promets.

— Ce que je veux plus que tout, Adam, c'est que ma fille me revienne. Et ça... tu ne pourras jamais me le donner ! répondis-je à travers des pleurs étouffés.

— I understand, Alychia. Mais que fais-tu de Josh et Thalia ? They need your love too.

— Tu insinues que je ne les aime pas ? m'offusquai-je en sanglotant toujours.

— C'est pas ce que je veux dire, mais...

— Mwen pral dòmi nan chanm zanmi yo. (Je vais coucher dans la chambre d'amis.) Mwen bezwen rete pou kont mwen kounye a... (J'ai besoin d'être seule, maintenant.) Je suis désolée, Adam, mais tu m'en demandes trop.

— Bon sang Alychia ! Ça fait deux ans que Clodia est plus là !

— Et est-ce qu'il y a un livre qui dit qu'après deux ans il faut tout oublier ? hurlai-je avant de me réfugier dans la chambre d'amis.

Pleurant à chaudes larmes, je regrettais cette dernière phrase, ainsi que les mensonges que j'avais racontés durant le souper ; mais je n'avais pas la force de remonter m'excuser auprès de mon mari. Amère, je fis un rêve agité et plutôt étrange.

Chapitre 31

Sous le saule / Anba saule

— Allo, Alychia...

Je me retournai vers la voix qui s'adressait à moi, alors que je m'apprêtais à aller m'asseoir sous l'un des saules derrière ma maison, mais ne vis personne.

— Je suis assise dans la chaise berçante du balcon avant.

Je me dirigeai donc vers l'avant de la maison, mais une fois à destination, je ne vis personne. Du moins, à première vue. «Je dois rêver», me dis-je intérieurement.

«Non, tu ne rêves pas. Frotte bien tes yeux et ensuite, cligne-les six fois ; tu finiras par me voir».

Aussi incroyable que cela me parût, j'obéis aux ordres de cette voix... Et comme promis, j'aperçus une petite fille au large visage, au teint basané et aux grosses pommettes, qui me souriait. Ses yeux noirs étaient légèrement bridés, alors que ses cheveux lisses, d'un noir extrêmement foncé, étaient entrecroisés dans deux nattes attachées à l'aide de deux jolis rubans bleus qui tombaient à la hauteur de ses épaules. Sa robe rouge corail faisait resplendir son teint qui s'apparentait à celui d'une Mexicaine.

— Mais qui es-tu ?

— Je m'appelle Rosita Soriano.

— Et que fais-tu ici ?

— Je voudrais être ton amie.

— Mais tu es trop jeune pour moi. J'ai trente-trois ans et toi, tu ne dois pas en avoir plus de neuf.

— L'amitié n'a pas d'âge... Où allais-tu comme ça ?

— J'allais m'asseoir sous le saule, là-bas.

— Et pourquoi tu ne dors pas encore ? Il est pourtant minuit...

— Hum... pour des raisons que tu ne comprendrais pas.

— Tu pourrais être surprise. Parfois, les enfants sont bien plus intelligents que les adultes... Je peux t'accompagner, jusqu'à ton saule ?

— OK,, mais une fois sur place, tu cesses de me parler...

— Comme tu veux ! consentit la fillette en me gratifiant d'un sourire espiègle et en saisissant fermement ma main dans la sienne.

Lorsque nous fûmes assises sous le saule, elle pressa fortement ma main et deux minutes plus tard, dans un corridor éclairé de lumières à néon, j'étais confinée dans un établissement hospitalier. «Pourquoi les satanés hôpitaux sont-ils toujours peints de ce vert maladif ? Craignent-ils tellement de manquer de patients qu'ils cherchent à les rendre encore plus malades en les emmurant dans un décor à faire vomir ?»

J'essayais de marcher en soulevant mes deux jambes, mais sans succès. Soudain, un grand courant d'air me propulsa violemment vers le mur, comme si je planais : une porte automatique venait de s'ouvrir et dans le reflet de la fenêtre, je pouvais voir une vilaine guêpe. Tout juste à côté, une coccinelle rouge à points noirs regardait l'insecte piqueur.

— Tu aimes ta nouvelle apparence ?

— ...

— Toi qui as toujours fait attention à ta taille de guêpe...

— Est-ce que tu veux dire que...

— C'est bien ça, tu as tout pigé ! Tu es devenue une guêpe...

— Espèce de sa...

Je me rétractai juste à temps, me rappelant que la coccinelle n'était en fait qu'une jeune fille de huit ou neuf ans.

— Pourquoi m'as-tu fait ça ?

— Parce que je suis ton amie...

Et elle repartit sans même me dire où elle allait. «Bonté divine ! Dans quel pétrin m'a-t-elle embourbée, cette maudite bête à bon Dieu !»

Chapitre 32 :

Taille de guêpe / Gwo tankou yon gèp

Tout à coup, une énorme forme allait s'affaler sur ma taille de guêpe. Vite, je bougeai mes ailes délicates qui me menèrent dix centimètres plus loin. Mais ce n'était pas suffisant... L'ombre de la chose était à nouveau au-dessus de moi. Cette fois-ci, avec de grands efforts, je fis aller mes ailes le plus fortement que je le pouvais, et heureusement pour moi, cela suffit pour me soulever à près d'un mètre et demi, au-dessus de la diffuseuse de désinfectant pour les mains. Une fois en sécurité sur celle-ci, je réalisai que ce qui tentait de m'écraser était le soulier d'un grand garçon d'un mètre quatre-vingt-dix, lequel portait des chaussures Nike blanches avec une fine ligne bleue. Je me reposai quelques instants en vue de me calmer, mais décidai, immédiatement après, de suivre celui qui venait presque de m'assassiner.

Je devais faire vite, malgré que le jeune rouquin aux cheveux courts et légèrement ondulés, accompagné probablement de ses parents, marchait d'un pas nonchalant, à la manière des adeptes de rappeurs. Une porte leur barrait à présent le chemin... Mes efforts déployés provoquèrent un zézaiement strident que je détestais... Je ne savais pas comment le faire taire. Tant pis ! J'étais maintenant posée sur la casquette du Yo, ce qui me procura un moment de répit et qui fit taire mon bourdonnement exaspérant.

Nous traversâmes la porte et longeâmes un couloir donnant accès à une vingtaine de chambres numérotées. Au bout de celui-ci, six personnes étaient affairées à remplir de la paperasse, à discuter d'un dossier ou tout simplement, à distribuer un verre d'eau et des trucs ronds ou allongés de différentes couleurs que les patients se foutaient dans la bouche juste avant de boire dans un petit verre en plastique qui se retrouvait immédiatement dans la corbeille avec les autres déchets. «Merde ! À la quantité de contenants jetés dans la poubelle, ils pourraient penser à instaurer le recyclage !», m'emportai-je en zézayant.

Ouf ! L'adolescent n'avait pas entendu le bruit de ma colère. Je pus donc demeurer sur mon poste d'observation. Je m'avançai sur la palette de son chapeau qui avait grand besoin d'être lavé... C'est que quand on est une guêpe, on a l'odorat très développé, un peu trop à mon goût, d'ailleurs, vu l'odeur nauséabonde qui se dégageait de ma cachette !

— Bienvenue à l'unité de psychiatrie de Saint-Jérôme, dit une voix. Je m'appelle Sarah et je suis infirmière. Est-ce que je peux savoir qui est le patient ?

— C'est notre fils, répondit la mère.

— Et tu t'appelles comment ?

— Francis Bilodeau.

— Très bien, poursuivit l'employée en s'asseyant à l'ordinateur pour parcourir ses registres. Pour toi, ce sera la chambre 403... Suivez-moi, je vais vous montrer.

Et ils se dirigèrent vers la chambre en question, alors que moi, je me dégageai du chapeau du jeune homme, abasourdie d'apprendre que j'étais piégée dans un asile psychiatrique. Voulant à tout prix sortir de ce sordide endroit, je me mis donc à voler.

J'aperçus soudain une femme obèse aux cheveux blonds mi-longs filasses et aux yeux d'un bleu délavé. Dégoûtée par son apparence, je partis en sens contraire du sien, mais me rappelant tout à coup que Stéphanie m'avait conseillé d'affronter mes plus grandes peurs, je revins vers l'inconnue. Cette fois, je réussis à voler en silence. À croire que je devenais de plus en plus habile dans l'art de soulever ma taille de guêpe du sol.

J'entraî dans le bureau en même temps que l'obèse et atterris sur le bord de la fenêtre, d'où je pus l'observer... Courte de taille, à peine un mètre cinquante-sept, elle devait peser au moins cent deux kilos. De son énorme corps tombaient de disgracieux bourrelets qui déformaient le chandail orange pourtant ample qu'elle portait. Au bout de son large cou tacheté de lésions rouges douteuses, son visage rond comme un ballon était par contre doté d'un nez magnifiquement retroussé et d'une bouche pulpeuse en forme de cœur. Au-dessus de ses yeux bleus maladifs dépourvus de cils, elle n'avait presque plus d'arcades sourcilières.

La voilà qui tapait du pied, s'impatientant sûrement du retard de la personne qui lui avait donné rendez-vous.

— Bonjour, lança froidement un homme d'une cinquantaine d'années, sans même s'excuser de son retard. Les nouveaux médicaments ne vous causent pas trop d'effets secondaires ? poursuivit-il comme un automate répétant toujours le même baratin.

— Ça peut aller...

— Et vous avez toujours vos idées de grandeur ?

— Qu'est-ce que vous entendez par idée de grandeur ? sembla s'indigner la femme.

— Ce dont vous m’avez parlé il y a une semaine : ouvrir un centre spirituel et écrire un livre semblable au Petit Prince de Saint-Exupéry.

— Oui...

— Et vous continuez à entendre des voix dans votre tête, à croire que la radio ou la télévision vous parlent ?

— Oui, mais Docteur Bashour...

— Alors, on va augmenter la dose à 500 mg. Ça va, notre entretien est maintenant terminé.

Et la grosse femme quitta le bureau, terriblement déçue, avant de retourner dans sa chambre dénuée de tout décor, excepté la photographie d’un épagneul blond assis au milieu de marguerites. La femme se coucha sur son lit et s’endormit sur-le-champ. Je la quittai juste avant qu’elle ferme la lourde porte bleu gris de sa chambre, qui ne comptait pour toute fenêtre qu’un petit espace de vitre épaisse et sans fla-fla.

Je déposai mes six petites pattes sur la modeste table jaune repose-pieds du salon, dont le décor se résumait à deux divans trois places, une chaise berçante, un fauteuil une place et une télévision trente pouces qui trônait sur une table blanche en mélamine. Derrière la télé, la petite fenêtre qui permettait de voir le stationnement de l’hôpital était grillagée, comme toutes les autres de l’aile, d’ailleurs, ce qui faisait penser à une prison.

Dans le fauteuil vert bouteille juste devant moi, un monsieur balançait inutilement son tronc, le meuble où il siégeait étant exempt du mode berçant. Peut-être était-ce une façon, pour lui, de se relaxer ; à moins que ce ne fût un tic ou une manie, comme en avaient les quelques personnes que je venais tout juste de rencontrer ? J’avais déjà fait la rencontre de : Francis, le secoueur de mouches renfermé, Marie-Louise, qui haussait constamment les épaules, et ce monsieur qui clignotait les yeux à un rythme effréné.

— Pouding, pouding ! Sont où tes p’tits poudings à toé ? questionna le monsieur qui se parlait tout seul à voix haute en se penchant vers moi.

Et VLAN ! Il retrouva son état végétatif, les yeux dans le vide et clignotant toujours autant. Je m’apprêtais à partir lorsque la grosse femme de tantôt réapparut. S’asseyant lourdement sur le divan à trois places, elle couvrait les deux tiers de l’espace.

— Pouding, pouding ! Sont où tes p’tits poudings à toé ? lui demande l’homme dont le regard s’était tout d’un coup allumé.

— Vous êtes Monsieur ?...

— Michel Parenteau, Madame.

— Et que voulez-vous dire par pouding ?

— Y’a quatre mois, dans mon *parking*, j’ai écrasé mon chien Boxer en reculant dessus avec mon char. Je l’aimais pas ben, ben... c’est ça que j’pensais. J’y donnais quèques coups d’pied au cul de temps en temps, question de m’défouler sur ma vie d’marde. Mais quand yé parti, j’ai pleuré comme un gros cave.

— Et il s’appelait Pouding ?

— Oui, Madame, c’est ben ça. Y’était brun comme un pouding au caramel... mon dessert préféré. Quand yé mort, j’mesus senti coupable de pas y’avoir montré plus que ça que c’t’ait un bon chien. En faite, c’était le seul chum que j’avais pour partager mes journées de beuveries. Ça m’a fait penser à mes deux fils de seize et dix-sept ans que j’avais pas vus depuis une dizaine d’années.

— Et vos enfants, vous avez essayé de les contacter ?

— Oui... mais y m’ont complètement envoyé chier. Moé qui voulais me rattraper... Ça fait que là, chu tombé pas mal bas. Plus bas qu’ça, tu meurs ! Vu que l’alcool faisait pu assez d’effet, j’ai essayé les drogues dures comme le crack pis l’héroïne, pis là... chu pogné icitte à attendre.

— Mais pourquoi n’êtes-vous pas dans un centre de désintoxication ?

— Pour le moment, y’ont pus d’place, ça fait qu’y’essaient de m’traiter icitte.

— Et vos enfants, vous allez essayer de les recontacter ?

— ...

Monsieur Parenteau repartit les yeux dans le vide, et reprit son mouvement de rocking-chair.

— Il faut leur laisser du temps, monsieur... Ils sont presque rendus des adultes, maintenant. C’est difficile, pour eux, votre intérêt soudain.

— ...

— Je vous souhaite un prompt rétablissement.

Cette fois-ci, l’homme se retourna vers la femme et la remercia en lui adressant un sourire énigmatique. L’obèse prit alors le chemin de la salle à manger. Le dîner était prêt...

«Pauvre imbécile», dis-je faiblement à voix haute ; du moins, le plus fort que je pouvais, compte tenu

de ma petite taille. «C'est à cause d'un pauvre type comme toi que j'ai perdu ma fille!»

— Quoi ? se demanda l'alcoolique. Quelqu'un m'a traité d'imbécile ?

Et je fonçai sur lui, pour enfoncer mon dard le plus profondément possible au milieu du globe de son œil droit. Ayant défoulé ma rage, je zézayais autour de lui pendant qu'il se plaignait douloureusement. «Ça t'apprendra à te souler constamment, espèce de gros alcoolique!» vociférai-je.

Cette fois, il ne m'entendit pas, trop occupé à gémir de plus en plus fort. L'ayant entendu, Sarah, l'infirmière, courut à sa rescousse.

— Merde ! Il s'est fait piquer par cette guêpe et il est allergique... Son *EpiPen* hurla-t-elle à ses collègues. Il faut l'amener à l'urgence et tuez-moi cette maudite guêpe !

Durant les heures qui suivirent, je me fis plutôt discrète, comprenant qu'on voulait ma peau. J'allai donc me terrer sous les feuilles de l'hibiscus orangé qui trônait sur le rebord de la fenêtre de la salle à manger.

«Hum... ça sentait bon, malgré que le repas ne semblait pas très appétissant : filet de sole en vapeur à la sauce au beurre et ciboulette, accompagné de riz blanc et de macédoine composée d'un mélange de fèves, de carottes et de petits pois. En entrée, une soupe aux tomates avec biscuits soda, et comme dessert, un pouding au caramel. «Désolé, Monsieur Parenteau, mais vous devrez vous passer de pouding... Votre chien est mort!» me moquai-je méchamment en riant à ailes déployées.

La grosse femme distribuait les cabarets à tout le monde et prit le dernier qui restait pour elle. Ensuite, elle déclara :

— Comme je remarque qu'il y a beaucoup de gaspillage de nourriture, je propose que nous troquions les aliments que nous ne mangerons pas. Qu'en pensez-vous ?

— Oui, bonne idée, répondit Marie-Louise, une femme dans la mi-cinquantaine, diagnostiquée bipolaire et en essai d'un nouveau médicament.

— Qui veut mon café ?

— Et moi, mon jus d'orange ?

— Quelqu'un voudrait mon pouding ?

— Vous m'échangez vos biscuits soda contre ma soupe ?

Et voilà ! C'était l'heure du marchandage... On se serait cru dans un encan silencieux, le silence en moins. C'est ainsi que Gisèle Mathieu, une sans-abri d'une soixantaine d'années aux dents jaunes, souffrant, semble-t-il, de démence, se retrouva avec quatre poudings, moyennant son café, sa soupe aux tomates, ses biscuits soda et son poisson. Tous avaient participé au marchandage, sauf Francis Bilodeau, le jeune à la casquette. Taciturne, il gobait son repas, les yeux rivés sur son assiette. Dès qu'il eut fini, il partit se réfugier dans sa chambre, le dos courbé par en avant.

Ce garçon m'intriguait... Je le suivis et me postai sur un petit cahier bleu ouvert sur son bureau, alors qu'il écoutait *Face in the Sand* du groupe Iron Maiden sur son mp3. La page à découvert montrait un petit texte qui semblait avoir été griffonné avec empressement. Je dus m'habituer à son écriture en pattes de mouche. Pour arriver à déchiffrer sa calligraphie, je dus voler presque jusqu'à la hauteur du plafond, ce qui me procura une distance acceptable pour bien lire, compte tenu de mes minuscules yeux et des gros caractères des mots couchés sur le papier blanc ligné bleu. La première phrase me foudroya et de fil en aiguille, je m'aperçus qu'il ne s'agissait pas de phrases, mais bien de vers drôlement bien roulés, composant un joli poème, mais surtout, un message d'une grande détresse.

Seul

Seul dans ma prison, laissez-moi
J'ai perdu la raison, c'est c'que tu crois
En fait, je ne l'ai jamais eue, à ton grand désarroi
Je n'aime pas ce monde où je suis
Je veux rester seul toute ma vie
Dans ma cage, emmuré, à jamais
Laisse-moi ici, donc, si ça te plaît
Mais un jour, je le sais, je m'enfuirai
Sur mon île à moi, où je me tuerai

Le grand gaillard ôta les écouteurs de ses oreilles et chercha quelque chose enfoui au fond de son sac

à dos, où se trouvait un compartiment secret difficile à détecter. Il le déchira et dénicha enfin ce qu'il désirait. Saisissant l'objet rond et brillant dans ses mains, d'une manière qu'on eût cru solennelle, il l'étudia en le scrutant de tous bords, tous côtés ; il s'agissait, apparemment, d'une lame de rasoir bien effilée, capable de causer des dommages irréparables.

Paniquée, je sortis de la chambre par l'espace qui se trouvait entre le bas de la porte et le plancher de terrazzo, et volai avec une énergie folle, poussée par l'état d'urgence qui me servait de carburant. Dans son bureau, Sarah rédigeait un rapport d'accident concernant mon agression contre l'alcoolique.

Lorsqu'elle m'aperçut, furieuse, elle prit le tue-mouche accroché derrière sa porte et me poursuivit en courant à perdre haleine. Pour ma part, je me suis mis à zézayer en formant des zigzags autour de la fenêtre de la porte de Francis. C'est là qu'elle prit son élan en vue de me tuer... Mais juste avant que le tue-mouche ne s'affaisse sur moi, je disparus instantanément, avant de me retrouver sous le Saule, au 1447 chemin Sainte-Angélique à Saint-Lazare, toujours avec ma taille de guêpe.

Rosita m'attendait. Assise en indien, elle tenait une chatte espagnole dans ses mains et la caressait tendrement.

— Tu m'as joué un sale tour, petite morveuse ! dis-je en colère, incapable de retenir le sobriquet que je venais tout juste de lui donner.

— Je vois que tu t'es drôlement amusée, taille de guêpe !

— Parlant de guêpe... Je veux reprendre mon corps, maintenant !

— Hum... Mais avant, tu dois avoir faim. Viens d'abord déguster ta collation.

Et elle m'offrit un biscuit chinois replié comme un coquillage, d'une texture très friable et saveur d'amande. Trois minutes de pur régal ! Je commençais à manquer d'énergie ! Dans le cookie se trouvait un proverbe suédois écrit sur un papier fin : « Si un homme aveugle aidait un boiteux à marcher, les deux avanceraient ».

— C'est ta récompense pour avoir fait preuve d'empathie envers l'adolescent, m'expliqua Rosita.

— Il est mort en se coupant les veines avec la lame de son sac ? demandai-je, alarmée.

— Non. Ce n'était pas une lame, c'était simplement le portrait de sa grand-mère adorée qu'il conserve précieusement à l'intérieur d'un pendentif en argent.

— Bonté divine ! Il m'a fichu une de ces trouilles !

Et en deux temps trois mouvements, je retrouvai ma taille d'humaine. Aussitôt, je courus à la salle de bain pour vérifier mon poids : je pesais toujours cinquante-huit kilos ! Soulagée, je retournai sous l'arbre aux feuilles tombantes. La chatte avait quitté la fillette. Celle-ci parlait maintenant à voix basse et en espagnol avec une créature invisible. Visiblement, elle ne voulait pas que je comprenne un traître mot de leur conversation.

— ¿Crees que ella está lista para eso ? (Tu crois qu'elle est prête pour ça ?)

— No lo sé. (Je ne le sais pas.)

— ¡De acuerdo, aquí vamos de nuevo ! (D'accord, c'est reparti !)

— Ah ! Alychia, tu es revenue ! Et puis, quel est ton poids ? me demanda malicieusement Rosita.

« Ah la petite emmerdeuse ! Comment se fait-il qu'elle sache que je viens tout juste de me peser ? »

— Le poids d'une femme est un sujet personnel, tu sauras, jeune impolie ! la sermonnai-je.

— Et c'est poli d'appeler une dame « la grosse femme » ou « la femme obèse » ? me provoqua-t-elle, mains sur les hanches et sourcils froncés.

— Mais de qui parles-tu ?

— De cette femme qui se trouvait à l'aile psychiatrique et que tu as fuie comme la peste. Retournes-y et apprend son nom ! m'ordonna-t-elle à la manière d'une maîtresse d'école fâchée.

Sur ce, elle cligna des yeux et je me métamorphosai aussitôt en une autre satanée bestiole, dont je découvris le nom une fois de retour à cette maudite unité de malades mentaux.

Chapitre 33 :

Adieu, taille de guêpe / Adye, tay gèp

Mon premier objectif, une fois rendue dans l'autre monde, était de dénicher un miroir à tout prix. Toutefois, dès que je fis quelques pas, je constatai que j'avais toujours six pattes. Je ressentis également deux paires d'ailes attachées ensemble à mon thorax avec des crochets. Dès que j'aperçus Sarah qui se tenait à deux mètres de moi, je les fis battre à toute vitesse. Elle se promenait avec son arme à insectes qui ne la quittait plus depuis l'incident survenu entre moi et l'alcoolique.

Cette fois-ci, je ne pris aucune chance et m'enfuis au plus vite de l'unité des fous. Des parents en larme venaient tout juste d'ouvrir une porte de sortie vers laquelle je me ruai juste à temps pour me sauver de cet endroit maudit. Mais je ne pus sortir à l'extérieur ; cinq gardes de sécurité escortaient un prisonnier vers l'urgence, car celui-ci, en tentant de sauter la clôture de son établissement pénitencier, duquel il voulait s'échapper, s'était déchiré la cuisse droite. La blessure avait une profondeur de huit centimètres, et une longueur de vingt-huit centimètres. Tant pis, je les suivis ! Puisque je suis confinée ici, autant visiter un peu ! Le nom de la grosse dame pouvait bien attendre !

Ma nouvelle unité d'hébergement peuplée de civières et de gens en attente n'était guère plus invitante que l'aile des fous : même couleur de murs, mêmes planchers de terrazzo ordinaires. Je me faufilai entre les civières et cherchai la pancarte indiquant l'endroit où se trouvaient les toilettes. Lorsque je les trouvai, je franchis la première porte qui s'ouvrit... celle de la toilette des hommes.

Merde ! Un gars derrière moi se soulageait dans l'urinoir face à un vaste miroir et après, comme récompense, il se branla l'engin. Il y prenait un plaisir loin d'être silencieux et plutôt malaisant à mes yeux de vulgaire bestiole.

Et c'est là, suite au dernier soupir de jouissance du masturbateur, que je compris pourquoi j'étais capable de voir cette scène odieuse : mes yeux à facettes d'abeille domestique me procuraient une vision aussi impeccable en avant qu'en arrière. C'est ainsi que je le vis s'en aller, sans même prendre le temps de se laver les mains. Outrée par son manque flagrant de conscience hygiénique, je me lançai à sa poursuite en vue de l'attaquer, mais me souvenant que mon dard était désormais essentiel à ma survie, je revins observer mon reflet avec désolation.

Ma taille, autrefois très resserrée entre le thorax et l'abdomen, était maintenant révolue. Les couleurs vives de mon corps orné de rayures noires et jaunes, prévenant mes prédateurs de mon aposématisme, avaient laissé place à une enveloppe plus terne et velue, aux couleurs brunes, noires et grises. Adieu signal d'alarme de toxicité si jamais on désirait me dévorer ! Adieu taille de guêpe ! Mon nouveau format ne me permettait plus de m'enorgueillir de cet unique atout de jadis : ma taille, devenue à présent quasi inapparente.

Désappointée par ma nouvelle apparence, je m'envolai jusqu'au plafond du corridor de fortune et planai jusqu'à une civière occupée par une ravissante brunette de quinze ans. Étrangement, la jeune fille, atteinte d'une extrême fatigue, pouvait comprendre mon langage d'abeille. C'est pourquoi elle demeura tout à fait calme lorsqu'elle me vit.

— Bonjour, petite abeille... Tu sais que tu es mon insecte préféré ?

«Comment une abeille pouvait-elle être la bestiole préférée d'une môme ? Va pour une coccinelle, un papillon ou une libellule... Mais une abeille ! Cette jeune fille doit être bien spéciale», me dis-je.

— Ah bon ! Mais pourquoi donc, jeune fille ?

— Tu peux m'appeler Delphine... Et toi, ton nom c'est quoi ?

— Tu peux m'appeler Alyciah... (*Ce qui était un pieux mensonge, mais je voulais en profiter pour rectifier la stupide erreur de ma mère et du curé !*)

— Premièrement, les abeilles fabriquent du miel et j'adore en manger sur mes toasts. Aussi, mélangé au jus d'une salade de fruits, c'est vraiment nice.

— Je t'accorde que c'est effectivement délicieux.

— Deuxièmement, continua Delphine, je les aime parce qu'elles font un super travail d'équipe.

— Un travail d'équipe ? Tu parles ! Notre colonie est divisée en trois castes : la reine, les ouvrières (les autres femelles) et les faux-bourçons (les mâles).

— Oui, je sais, j'ai appris ça en sciences, cette année.

— Et tu aimes leur organisation basée sur un principe de supériorité ? m'emportai-je. Alors que les ouvrières récoltent et transportent le pollen dans la ruche, tu sais ce que font les faux-bourçons ?

— Ils s'accouplent avec la reine ?

— Pas nécessairement, puisque la reine n'a besoin de s'accoupler qu'une seule fois dans toute sa vie, répondis-je... Et elle peut vivre jusqu'à sept ans. Aussi, continuai-je, puisque les mâles ne vivent que huit semaines, la plupart d'entre eux n'auront même pas la chance d'accomplir leur devoir. Alors en attendant, ils batifolent, tandis que les ouvrières les torchent ! Chaque jour, chacune de nous visitons entre trois à quatre mille fleurs par jour, tout ça pour fabriquer un dixième de gramme de miel par travailleuse. Une petite cuillère à café, c'est mille deux cent cinquante kilomètres parcourus par une abeille en près de trois cent douze heures ! Tu sais pourquoi on garde ces vauriens de mâles qui se la coulent douce alors que nous, on trime dur ? demandai-je, outrée.

— C'est au cas où la reine meurt avant son temps.

— T'as tout compris.

— Oui, mais les pauvres, ils sont chassés par les ouvrières durant l'hiver, non ?

— Et c'est tant mieux ! Il faut bien qu'elles survivent, ces femelles ! Ces bons à rien de mâles boufferaient toute la nourriture à eux seuls... Donc bon débarras ! Bye bye les gars et vive le Women Power !

— Tu es féministe ! décela Delphine.

— Non... je suis réaliste ! Et toi, que fais-tu à l'urgence ?

— Ma mère m'a amenée ici parce que j'ai perdu trop de poids, selon elle.

— Hum... fis-je, en constatant soudainement son corps rachitique... Tu es anorexique ?

— Non, c'est juste que je veux pas être grosse... J'ai pas mangé depuis deux jours.

L'adolescente venait de remonter les longues manches de son chandail, révélant ainsi plusieurs cicatrices sur ses avant-bras. Au dos de son vêtement était inscrit le slogan suivant : «Je m'aime comme je suis, et si ça ne te plaît pas, va voir ailleurs !». Voilà qui contrastait de façon cinglante avec son problème d'anorexie, et, semble-t-il, d'automutilation.

«Mais comment une fille aussi intelligente peut-elle être atteinte d'une telle dysfonction mentale ?» Cette question me taraudait l'esprit. «Peut-être n'est-elle pas aussi futée qu'elle en a l'air !», conclus-je.

— Quoi, Alycia ? Tu penses que je suis idiote ? questionna Delphine, la moue boudeuse et les yeux encore plus tristes que précédemment.

«Merde ! Elle m'a entendue penser tout haut !»

C'est alors qu'une voix s'adressa à moi : «Va-t'en, maintenant, méchante abeille ! Et apprend à mieux contrôler tes pensées ! Ne vois-tu pas la peine que tu as infligée à cette pauvre fille ?»

Comme mon interlocuteur semblait se situer sous la civière, je planai jusqu'au plancher où une énorme araignée menaçante avait tissé une toile à partir des pattes du lit de fortune, prête à me piéger. C'est alors que je déguerpis ; je n'avais pas encore accompli ma mission : trouver le nom de la grosse aux cheveux filasses. Je virevoltai aveuglément, guidée par la peur, et, étrangement, après une vingtaine de minutes de vol à une allure effrénée, je fus rendue à destination.

Je me mis à regarder à travers la vitre de la porte de la chambre 432, où la femme plus qu'enrobée roupillait. Soudain, elle se réveilla d'un coup sec et observa l'heure marquée sur son réveil-matin. Il était exactement 16h03. Elle se leva, décodant que son cadran la sommais de se rendre à la chambre 403. Dès qu'elle mit les pieds au sol, elle faillit tomber. Elle marchait comme une alcoolique incapable de se tenir sur ses deux jambes, et fracassait son corps sur les murs qu'elle rencontrait à gauche ou à droite d'elle. Pire encore, elle ressemblait à un pantin guidé par un marionnettiste sans talent.

Arrivée à la chambre 403, elle ouvrit la porte sans frapper... Francis Bilodeau, le jeune schizophrène, était en train de crayonner dans son cahier bleu. Nullement surpris par la venue inopinée de la visiteuse à la démarche douteuse, il l'invita tout bonnement à s'asseoir sur son lit, comme s'il lui avait donné rendez-vous.

— J'écris les deux derniers vers de mon poème et ensuite je te le lis ; ça te va, Stella ?

«Ah ! Ah ! Je venais d'apprendre le nom de la grosse dame... Hourra ! Dans quelques instants, je pourrai enfin rentrer à la maison !» Mais deux minutes passèrent et j'étais toujours collée au rebord de la fenêtre de la chambre de Francis...

Deux jours auparavant, Stella s'était commandé des mets chinois, alors que ses parents adoptifs, Mado et André, étaient venus la visiter. Pour une raison inconnue, elle s'était prise d'affection pour Francis Bilodeau. Celui-ci, les écouteurs à l'oreille, regardait de loin les nombreux plats avec appétit.

Après le départ de ses parents, Stella partagea son repas avec Francis et Gisèle Mathieu, la sans-abri aux dents jaunes, adepte de desserts et de tout ce qui était sucré. Malgré le silence qui régnait en roi durant tout le temps de leur souper intime, une complicité se développa entre les trois.

Le lendemain soir, c'était au tour des parents de Francis de venir le voir. L'observant du corridor, alors qu'il était avec eux dans le salon, Stella comprit que quelque chose le taraudait, allant même jusqu'à deviner

la nature de son tourment.

— *Je m'excuse, madame et monsieur, adressa-t-elle aux parents. Je peux vous l'emprunter quelques minutes ?*

Elle prit alors la main de l'adolescent et l'entraîna dans la salle à manger où il n'y avait personne.

— *Tes parents ont l'air gentils ! commença-t-elle.*

— ...

— *Tu sais, si tu veux quelque chose de spécial à manger, je suis certaine que ça leur ferait plaisir de te l'offrir...*

— ...

— *De quoi aurais-tu le plus envie ?*

— *D'une assiette de Poulet frit Kentucky avec un chausson aux pommes de chez Mc Do.*

— *Alors, vas-y ; tu n'as qu'à ouvrir la bouche, comme tu viens de le faire avec moi. Maintenant, dit-elle, en lui offrant sa main avec la paume ouverte : « Give me five ! »*

Et l'ado claquait sa main contre la grosse menotte de sa nouvelle alliée avec force et assurance. Craintif, mais encouragé, il retourna au salon. Ce soir-là, il dévora avec appétit ses huit morceaux de poulet panés à la Kentucky et son dessert aux pommes du Mc Do...

— *Mais qui est donc cette femme ? demanda Brigitte, impressionnée par le changement d'attitude de son fils. C'est une infirmière ?*

— *Non m'man ! C'est une patiente, répondit Francis en lui adressant un sourire qu'elle n'avait pas vu depuis belle lurette.*

Brigitte remercia mentalement l'ange obèse qui avait pris son fils sous son aile. C'est à la fois peiné, mais soulagé, qu'elle et Sylvain retournèrent à la maison, encore une fois sans leur fiston, lequel souffrait de psychose après avoir admis qu'il prenait des drogues fortes depuis trois mois avant son hospitalisation à l'aile psychiatrique, faute de place dans les centres de désintoxication.

Le jeune homme venait tout juste de terminer son poème. Tenant le cahier entre ses mains tremblantes, il le redéposa sur le bureau, après avoir décidé de réciter sa dernière œuvre à voix haute devant l'ange aux cheveux filasses.

L'ange laid / Zanj lèd lan

J'ai vu un ange aux cheveux filasses
Le corps gonflé comme le bonhomme Michelin
Je ne savais pas que certains anges
Pouvaient être aussi laids du dehors
Et à la fois si beaux en dedans...
Alors que je parlais de lui
Sur mon carnet bleu de papier
Où je crayonnais un poème en son nom
Il est arrivé, sans même avertir
Ouvrant ma porte, comme je l'attendais
Il s'est assis au bout de mon lit
Et a patiemment écouté mon histoire
Pas comme ce docteur qui juge et me scrute
Chaque fois que ce que je lui dis
Ne fais pas partie de sa théorie...
L'ange est là et me voit jusque dans l'âme
Il y a si longtemps que personne ne m'a regardé
Et ce regard profond plongé dans le mien

M'emplit soudain d'un bien-être éphémère
Mais à coups d'amour temporaire
Grâce à lui, je suis plein d'espoir
Qu'un jour, peut-être, pas si lointain,
Je me relèverai et me ferai beau
Et qu'on me saluera à nouveau...
Peut-être bien, qu'à l'image de l'ange
J'en serai un pour quelqu'un qui a oublié
Qu'il en a déjà été un pour quelqu'un d'autre lui aussi.

Chapitre 34

Prise au piège / Kwense

Et VLAN ! Mon corps d'abeille fut enfin téléporté devant mon arbre préféré, où Rosita m'attendait en tricotant je ne sais quoi.

- Tu tricotes ? À ton âge ! m'étonnai-je.
- Oui, pourquoi ? C'est réservé aux vieux comme toi ?
- Sois polie, petite. Tu viens de me traiter de vieille !
- Et toi, tu viens de me juger...
- Mais j'ai juste dit que...

Rosita me coupa la parole. Se détournant de moi et regardant sa pelote de laine, elle entama une conversation en espagnol.

— ¡Esta mujer realmente tiene dificultad para controlar sus pensamientos ! (Cette femme a vraiment de la difficulté à contrôler ses pensées !)

— ...

— ¿Realmente crees que ella está lista para el siguiente paso ? (Tu crois vraiment qu'elle est prête pour la prochaine étape ?)

— ¡Sí, sí... ella no tiene otra opción ahora ! (Oui, oui... elle n'a plus le choix, maintenant !)

Pendant qu'elle donnait l'impression de s'amuser à soliloquer, j'atterris sur l'une des tiges métalliques avec lesquelles elle tricotait toujours. Et c'est là que je revis la vilaine bête qui m'avait chassée de Delphine, l'anorexique automutilatrice.

— Au secours Rosita ! Une araignée !

— Oui, oui... j'ai oublié de faire les présentations... Alychia, voilà Maybe...

— Voilà «peut-être» quoi ?... Non, mais... tu ne pourrais pas finir tes phrases ! On dirait que tu te prends pour le Père Fouras dans Fort Boyard !

— Du calme, la vieille ! répondit l'araignée à la place de Rosita. Cette petite vient de te dire que mon prénom est Maybe...

— Maybe??? Joli prénom pour une bestiole aussi répugnante !

— Dis donc, tu es toujours aussi diplomate, toi ? me lança-t-elle d'un œil menaçant.

— Juste avec ceux qui en valent la peine...

Profondément blessée, l'araignée monta tristement se percher au bout d'une des nattes de Rosita.

— Tu as trouvé le nom de la femme ? me questionna cette dernière en admirant Maybe qui se balançait au bout d'un des fils de la toile qu'elle tissait à partir de sa tresse gauche.

— Oui, elle s'appelle Stella.

— Et tu peux nommer trois qualités de cette femme, j'imagine !

— Euh... généreuse, gentille et euh...

— Ça va pour généreuse... mais «gentille» est un qualificatif trop vague ; tu vas devoir préciser. Donc prochaine mission, après avoir mangé ce biscuit, tu devras lui trouver deux autres qualités.

Devinant mon envie pressante d'aller vérifier mon poids, elle me rendit ma forme humaine. Après m'être pesée, je revins vers elle, contrariée. De cinquante-huit kilos, j'étais passée à soixante-deux. J'avais accumulé un bon quatre kilos. «Bonté divine ! Moi qui ne mange presque rien, à part un vulgaire biscuit chinois par jour !» En deux croquées humaines, j'avalai mon maigre repas. Le proverbe français entre mes mains disait : «La beauté de l'âme embellit les plus laids.»

Immédiatement après avoir lu cette sagesse de pacotille, je fus propulsée pour réaliser ma troisième mission à l'hôpital psychiatrique. Cette fois, j'étais transformée en un énorme insecte poilu volant. Juste avant ma métamorphose, j'avais demandé une faveur à Rosita.

— Dis, si jamais tu me transformes encore en insecte, pourrais-tu me changer en mâle ?

— Vos désirs sont des ordres, déclara-t-elle solennellement en riant dans sa barbe sans même que je m'en aperçoive.

C'était le soir. Stella, Gisèle et Francis, tous vêtus de leur pyjama, jouaient au Skip-Bo sur la table de la salle à manger. Les deux femmes pouffaient de rire, parce que Francis le lunatique avait encore une fois oublié de jouer la carte à découvert sur le dessus de son paquet.

— Yé beau ton pyjama, dit Gisèle à Stella.

— Merci. C'est un cadeau de mes parents...

— Et voilà ! déclara Francis, emballé ; je viens de me débarrasser de ma dernière carte. Vous riez de moi, mais malgré toutes mes erreurs, je vous ai battues... Dans les dents, les vieilles !

— Aurait fallu que tu m'dises : « Dans les gencives ! », rétorqua Gisèle. J'ai pas d'dents. R'garde... La sans-abri retira son dentier de sa bouche et souriait de toutes ses gencives en disant : « Dans les dents, mon Francis ! »

Cette fois-ci, les trois rirent tellement, qu'ils en eurent mal au ventre. À la manière d'une marionnette, Gisèle prit alors son dentier dans ses mains et le fit bouger au rythme des paroles qu'elle lui prêtait : « Bonjour. Chu l'doctor Bashour. Comment ça ? Tu veux qu'j'm'excuse pour mon retard ? Tu sauras, mon p'tit bonhomme, que Dieu s'excuse jamais, lui... Ça fait que : « Dans les dents ! »

Le trio riait encore dans une joyeuse cacophonie, lorsque Caroline, l'infirmière du soir, les appela : c'était l'heure de la pilule...

— Bonne nuit, Gisèle, et bonne nuit, Francis ! dit Stella.

Je décidai de passer la nuit avec Stella. Je la suivis donc jusqu'à la chambre 432 et me posai sur son coffre à cosmétiques qui dégageait une discrète odeur de muguet. Il était 22h30, et elle ne dormait toujours pas. Elle ouvrit la radio et à l'écoute d'une chanson, en nota certains extraits dans un petit calepin rouge. Tout à coup épuisée, elle retourna se coucher.

Ayant réussi à s'endormir trente minutes plus tard, Stella fut réveillée par la lueur de la lampe de poche reflétée dans sa fenêtre de porte. Aujourd'hui, c'était Alexandre qui était chargé d'effectuer une ronde chaque heure dans toutes les chambres pour vérifier si tout allait bien.

Il était maintenant 23h11. Stella rouvrit la radio et prit à nouveau des notes dans son cahier. « Aujourd'hui, à Haïti, disait la radio, un Québécois aurait été sauvé juste à temps d'un affaissement de terrain par des citoyens de Gonaïves. Alors qu'il écrivait un rapport pour le CECI, Emmanuel Sim... »

Le sommeil eut enfin raison de la femme obèse, exténuée du simple fait d'avoir retranscrit la nouvelle qu'elle venait d'entendre. Son lit, bien que trop étroit et inconfortable étant donné sa condition, remplit son rôle avec brio pour le reste de la nuit : la faire dormir... Le lendemain matin, elle était en feu.

— J'ai deux gants de baseball et une balle, tu viens jouer dans la cour avec moi, Francis, après le déjeuner ? proposa-t-elle avec entrain.

— Cool.

— La vie, mon beau Francis, est un peu comme une balle, commença Stella une fois qu'ils furent dans la cour.

Elle lança ensuite fortement la balle, comme une flèche bien droite.

— Elle peut te foudroyer d'un coup, comme un éclair que tu n'as pas vu venir, pour t'obliger à te réveiller et à prendre des décisions rapides, poursuivit-elle avant d'y aller avec un tir en *balloune*.

— ... Ou parfois, elle peut prendre son temps, te faire monter tranquillement ou rapidement jusqu'à de hauts sommets insoupçonnés ; tu crois que tu as enfin réussi, et paf ! Tout ce qui monte un jour redescend. La vie peut aussi parfois te happer vers le bas... comme ça.

Cette fois-ci, Stella lança la balle sur le gazon ; celle-ci effectua deux petits bonds et termina sa course dans le gant refermé de l'adolescent.

— Mais miraculeusement, alors que tu pensais avoir touché le bas-fond, elle peut rebondir, exactement comme cette balle, et être rattrapée par une main bienveillante comme la tienne qui vient la stopper dans sa course folle.

— Mais certains peuvent aussi la laisser tomber, hein, Stella ? questionna le jeune sur le ton de la confidence.

— Tu te sens comme si on t'avait abandonné, Francis ?

— Ouais, si on peut dire... J'ai pas d'mandé de venir ici, moi ! C'est mes parents qui m'ont amené. Je s'rais ben mieux dans mes affaires !

— Tes parents n'avaient peut-être plus la compétence pour te rattraper. Ils n'étaient pas préparés à attraper ton nouveau lancer... Alors, ils ont fait appel à une autre équipe d'experts.

— Experts, mon œil ! Chu juste une machine à pilules, ici ! C'est tout c'qu'y font, pour moi. Une chance que t'es là, toi !

— Sois confiant, mon grand, t'es juste au début de la première manche, comme au baseball. Il te reste encore plein d'autres manches à jouer ; ça peut passer vite, tu sais ! Un jour, tu seras à nouveau capable de frapper des coups de circuit et même, de faire le tour du chapeau, si tu veux.

Après un roupillon d'après-midi, Stella se réveilla alors que le cadran indiquait 16h10. Comme envoûtée par un étrange sortilège, elle se remit à marcher en alcoolique jusqu'à la chambre 410, où la porte de chambre était déjà ouverte.

— Tu viens me voir juste avant que je parte ? demanda Gisèle.

— Ah ! Je ne savais pas ! Vous quittez pour aller où ?

— Je l'sais pas. J'ai pas trop compris. À soixante-neuf ans, j'ai pas d'maison, pas d'job, pas d'enfants, pis j'commence à en perdre des bouttes !

— Vous pourriez aller dans une maison pour personnes âgées.

— Dans une maison de vieux ? Jamais ! J'aime mieux être pauvre et libre !

— Ça vaut peut-être la peine d'essayer, non ?

Gisèle Mathieu préféra ne pas répondre à cette question et s'intéresser plutôt à connaître la raison pour laquelle cette si gentille dame devant elle était hospitalisée.

— Pis toi, comment ça s'fait qu'tu marches comme une alcoolique ? T'as bu d'la bière ? T'en caches dans ta chambre ?... Si c'est ça, j'vas aller trinquer avec toi, avant de partir.

— Hum... longue histoire.

— J'aime ben les histoires, ça fait que j't'écoute !

Sans trop entrer dans les détails, Stella raconta l'événement déclencheur qui selon elle, était responsable de cette titubante démarche. «Après tout ! Ça me ferait peut-être du bien d'être enfin crue par quelqu'un !» s'était-elle dit avant de se lancer.

Deux mois avant son hospitalisation, son ex-copain était décédé. Trois semaines plus tard, alors qu'elle dormait dans sa chambre, dans son bungalow des Laurentides, elle entendit une petite voix dans sa tête.

— *Bonjour. Je peux entrer en toi ?*

Pensant qu'il s'agissait d'un rêve, Stella, décontenancée, se réveilla et ouvrit les yeux. C'est alors qu'elle perçut une petite étincelle jaune, telle une étoile miniature, à dix centimètres de ses yeux.

— *Hum... fit-elle, songeuse et à demi éveillée.*

— *Avec moi, tu entendras avec tes oreilles et tes yeux, et tu verras avec tes yeux et tes oreilles... expliqua la voix.*

— *Tu sembles être une bonne énergie... pas trop malicieuse... D'accord, pourquoi pas !*

Soudain, Stella fut secouée de spasmes étranges. Ses poumons se soulevèrent avec violence et bruit, puis elle se mit à parler à voix haute, telle une clairvoyante en transe.

«Le temps que je suis avec toi est précieux... Je promets de me soumettre à tes désirs, du moment que ton âme est en accord avec toi... Jamais je ne te ferai du mal... Je veux juste un coin de repos auprès de toi pour me libérer... Garde-moi le temps que tu voudras».

Le lendemain, à son réveil à 5h55, Bette Midler chantait la chanson Wind beneath my wings :

*«It must have been cold there in my shadow
To never have sunlight on your face
You were content to let me shine, that's your way
You always walked a step behind*

*So I was the one with all the glory
While you were the one with all the strain
A beautiful face without a name for so long
A beautiful smile to hide the pain...»*

À partir de ce moment, Stella commença à noter tout ce qu'elle entendait à la radio et à la télévision, ainsi que tout ce qui sortait de la bouche des gens qu'elle rencontrait. Dès son lever, ce jour-là, lorsqu'elle déposa le pied sur son petit tapis arabe à tribord de son lit, celui-ci refusa de se mettre à plat sur le sol, l'obligeant à marcher sur la pointe des pieds et à avancer en vacillant comme une alcoolique... Elle qui ne se permettait pourtant jamais la moindre once d'alcool et qui n'avait jamais consommé de drogue de toute sa vie !

Une nuit, alors qu'elle n'arrivait pas à trouver le sommeil dans l'aile psychiatrique, on lui proposa d'aller dormir dans la pièce juste à côté du cubicule des employés.

Huit heures plus tôt, à 15h30, Véronica Cauchon, âgée de soixante-six ans, était arrivée à l'unité... Munie d'une masse corporelle encore plus imposante que celle de Stella, elle portait une tunique marine et un grand chapeau de paille arrondi à large rebord molasse, enrubanné d'une boucle turquoise. Lorsque Stella la croisa pour la première fois, Véronica la toisa des pieds à la tête et se mit subitement à ricaner... Et plus sa victime la craignait, plus son rire devenait strident, fort et machiavélique. Sur la pointe des pieds, Stella retourna rapidement à sa chambre, telle une ballerine saoule et obèse. Toute la journée, elle évita donc de rencontrer cette étrange dame qui l'effrayait terriblement.

À 23h00, Stella roupillait paisiblement dans sa chambre, quand soudainement, à précisément 23h10 et 59 secondes, elle ouvrit les yeux et vit les chiffres de son cadran se métamorphoser en 11:11. De façon incontrôlable, elle se leva, malgré l'heure tardive, et ses pieds chevrotants la menèrent à la chambre 411, juste en biais de la sienne. Elle ouvrit la porte de la patiente qui l'occupait, sans connaître son identité. Apercevant la grosse masse immobile et les couvertes qui se mouvaient au rythme de sa respiration, elle devina qu'il s'agissait de la femme au rire de sorcière qui l'avait tant intimidée quelques heures plus tôt.

Puis une odeur de mort vint s'immiscer de façon fulgurante dans les narines de Stella, au point de la faire presque déglutir. Alarmée, elle courut voir Éloi, le préposé qui était de garde cette nuit-là.

— *Vous pouvez dormir dans la chambre juste à côté du cubicule, si ça peut vous rassurer, lui suggéra l'employé.*

Stella accepta l'offre avec soulagement et passa une nuit agitée, mais tout de même passablement récupératrice.

Dès le lendemain matin, Sarah, qui effectuait son quart de travail, vint à la rencontre de la patiente.

— *Vous avez passé une bonne nuit, dans la chambre de repos ? demanda-t-elle.*

— *Pas si mal... Mais quand je suis arrivée dans cette chambre, il y avait une odeur poignante de fumée qui m'a dérangée... Il y a eu un incendie, près d'ici, durant la nuit ?*

— *Non, non, non...*

Estomaquée, Sarah se tut et retourna travailler. Quatre semaines auparavant, un gros incendie avait complètement détruit un appartement de quatre étages, situé à quelque treize kilomètres de l'hôpital. «Se pourrait-il que cette dame, comme elle me l'a un jour confié secrètement, ait développé ses cinq sens de façon à percevoir des informations sensorielles aussi subtiles ?», s'interrogea-t-elle. Préoccupée, elle retourna à sa paperasse et vit la note laissée par Éloi.

23h13 visite de Stella au cubicule

Cause :

*est allée voir la chambre de Mme Véronica Cauchon ;
dit qu'elle sent une odeur de mort.*

Cette journée-là, Sarah fut lunatique durant une bonne partie de son quart de travail... Après avoir entendu un sinistre râlement provenant de la chambre 411, elle s'y précipita. Il était exactement 11h11 de l'avant-midi quand elle constata le décès de Véronica Cauchon. Sidérée, elle se dit : «Sapristi ! Stella avait donc vu juste ! Peut-être devrais-je parler de tout ça avec docteur Bashour...», songea-t-elle.

— *J'ai un cadeau pour vous, annonça Stella, après avoir raconté une partie de son histoire à Gisèle.*

La sans-abri, ébahie, regarda le petit sac jaune en carton, décoré de papiers de soie blanc, rouge et bleu ciel.

— *Ça fait une trotte qu'on m'a pas donné d'cadeau ! Yé vraiment beau ton emballage !*

Lentement, savourant ce moment, elle ôta les papiers de soie un à un. Lorsqu'elle découvrit ce qui se trouvait à l'intérieur, elle leva les yeux vers la donatrice, ravie et émue.

— *Ton beau pyjama rose et jaune ! Merci, Stella. Quand j'vas l'porter, j'vas penser à toi...*

Ce jour-là, un bel homme dans la soixantaine venait d'arriver à l'unité : Charles Laurendeau. Du haut de son mètre quatre-vingt-huit, il marchait noblement, les épaules bien droites, mais les yeux pers empreints de nostalgie. Son teint d'éternel bronzé rendait hommage à son épaisse chevelure courte d'une blancheur éclatante.

— Bonjour, Madame ! dit-il en s'adressant à Stella. Je viens pour prendre mon médicament de l'après-midi.

— Ah ! Désolée, je ne travaille pas ici.

— Oh ! J'ai cru que... En vous voyant jouer avec le jeune, je pensais que vous étiez une employée.

— J'aurais pu l'être, puisque je suis psychoéducatrice de métier, mais pour l'instant, je suis une patiente.

— Vous me semblez pourtant en très bonne santé ! Puis-je vous demander pourquoi vous êtes ici ?

— Hum... c'est un peu long et compliqué.

— Il y a un endroit où on peut discuter ? Ma pilule peut sans doute attendre... Au point où j'en suis !

— Alors, s'intéressa l'homme en s'affalant sur un fauteuil après qu'ils eurent trouvé un coin discret, quelle est votre histoire ?

— Vous voyez mes cheveux filasses ? Avant, ils étaient épais et lisses. Mais après que mon ex-copain se soit enlevé la vie, le stress a fait en sorte que j'ai perdu une bonne partie de mes cheveux et de mes poils, y compris mes cils et mes sourcils.

— Et pourquoi s'est-il enlevé la vie, votre ex-copain ?

— Alex... c'était son nom, avait rompu avec moi parce que je ne pouvais pas avoir d'enfant... À l'âge de vingt-cinq ans, après un cancer à l'un de mes ovaires, on a dû en faire l'ablation et également, enlever la trompe de Fallope auquel il était rattaché. Étant donné le haut taux de récurrence de ce cancer, malgré mon jeune âge, le médecin a décidé de me ligaturer la deuxième trompe. Il préférait la ligature à l'ablation, étant donné qu'il me restait une toute petite chance d'être encore fertile ; ainsi, si je voulais, on aurait pu recoudre cette trompe plus tard. De toute façon, à cette époque, j'étais convaincue que je ne voulais pas d'enfant. Plus tard, comme Alex en désirait absolument un, je me suis fait recoudre cette trompe, juste pour lui. Mais comme je n'arrivais toujours pas à lui donner ce qu'il voulait, il m'a laissée.

— C'est un geste qui me semble plutôt ingrat, commenta Monsieur Laurendeau, à la fois songeur et mal à l'aise, alors qu'il pensait à la raison qui l'avait lui-même emmené ici.

— Après notre rupture, poursuivit Stella, il s'est mis à collectionner les maîtresses... une n'attendait pas l'autre. Un jour, il a rencontré une certaine Isabelle qu'il a épousée. Après un an, la trouvant trop étouffante, il a décidé de la quitter alors qu'elle était enceinte de lui. Ensuite, il est revenu vers moi pour me convaincre de reprendre notre relation.

— Et vous avez accepté ?

— Non. J'avais déjà trop donné. Il a juré que si je ne le reprenais pas, il se suiciderait... comme je n'ai pas changé d'avis, trois mois plus tard, il s'est suicidé en se pendait dans sa penderie... À votre tour, maintenant de me parler de vous !

Bouche bée, Charles Laurendeau se sentait maintenant tout à l'envers, n'ayant aucune envie de raconter son histoire personnelle. Mais comme la dame lui avait si gentiment ouvert son cœur, il accepta de se confier à elle, poussé par la candeur et la beauté qui émanait de cette personne, malgré sa piètre condition physique.

— Je suis un médecin de profession, mais s'il vous plaît, ne le dites à personne... Il y a deux ans, croyant qu'il était mort, j'ai fait débrancher un jeune ayant subi un traumatisme crânien dû à un accident de voiture causé par une vitesse excessive. Immédiatement après l'avoir débranché de son ventilateur, je me suis aperçu qu'il était encore vivant. Je l'ai rebranché aussitôt, mais il était déjà trop tard, le pauvre était décédé et... il m'était impossible de revenir en arrière. Incapable de vivre avec mon erreur, j'ai donc sombré dans une sévère dépression. Hier, j'ai tenté de me suicider en me bourrant de pilules, mais ma femme, qui m'a aperçu, m'en a empêché ; j'en étais à mon quinzième cachet.

— Vous croyez à cette vieille théorie qui dit que la mort n'arrive jamais lorsque le vivant n'est pas prêt à perdre la vie ? demanda Stella.

— ...

— Peut-être que si le jeune avait réussi à vivre, il aurait vécu dans un état végétatif jusqu'à sa mort...

— ...

— Je comprends que vous vous en vouliez, Monsieur Laurendeau, mais s'enlever la vie n'est jamais un bon choix ; regardez-moi, par exemple...

— ...
— À vrai dire, c'est un choix purement égoïste et lâche. Le suicide ne fait pas qu'une seule victime, mais plusieurs... et les pires, ce sont celles qui sont encore vivantes et qui ont aimé la personne décédée ! confia Stella d'un ton de plus en plus agressif.

— ...
— Mon ex-copain est peut-être au ciel, alors que moi je suis prise ici dans mon foutu merdier, à vivre comme une loque dans mon corps d'éléphant ! s'emporta-t-elle presque en hurlant !

Cela dit, elle commença à sangloter. Alors qu'elle était assaillie par de hauts spasmes, son gros ventre se gonflait pour ensuite se rétracter en de violentes petites secousses. Le docteur s'approcha et s'assit tout près d'elle sur le sofa à trois places.

— Vous aimez votre femme ? le questionna-t-elle entre deux sanglots.

— Oui, mais sûrement pas comme je le devrais... C'est difficile d'aimer les autres, alors qu'on ne s'aime pas soi-même.

— Vous avez bien raison... J'en suis la preuve vivante ! Dire qu'avant, j'étais la coqueluche de l'école... Vous avez des enfants ?

— Cinq enfants et douze petits-enfants...

— Alors, vous n'avez pas le droit de vous enlever la vie ! Quel exemple leur laissez-vous en vous suicidant ?

— Cette question, Stella, je me la suis posée des milliers de fois...

— Alors, posez-vous celle-ci : quel exemple je laisse aux miens si je continue à vivre en me pardonnant mes propres erreurs, aussi petites ou grandes soient-elles ?

J'avais trouvé au moins deux qualités à Stella, sinon plus. Remplie d'une certaine béatitude, je revins quelques centièmes de secondes plus tard reposer mes ailes d'insecte piqueur sous l'arbre qui constituait maintenant le lieu habituel de mes rencontres avec Rosita.

— Elle est une femme authentique, empathique, sage et honnête, m'empressai-je de dire à la jeune fille qui flattait à nouveau la chatte espagnole.

— C'est plus que ce que je t'ai demandé, ça. Bravo, Alychia ! C'est tout ?

— Tu viens de me dire que je t'en ai donné plus que demandé ; tu ne vas pas te mettre à faire la difficile ?

— Eh bien oui... ça m'tente, tout à coup ! Je veux que tu trouves encore deux qualités.

Devant ma mine déconfite, Latache vint se frotter à mes chevilles, comme si elle voulait m'encourager à trouver la réponse précise que Rosita attendait de ma part. La chatte avait maintenant le dos courbé, à l'image d'un pont. Je l'observai durant quelques secondes, ce qui contribua à amoindrir ma colère et à mieux me concentrer. Je fermai les yeux et me remémorai la dernière conversation entre Stella et monsieur Laurendeau.

Surplombant Stella et le docteur, je m'attardais à observer la femme qui pleurait maintenant à chaudes larmes. Malgré cette pluie de tristesse qui lui mouillait les yeux devenus rouges, une étincelle lumineuse les faisait briller. Cette luminescence du regard était telle, qu'elle m'attira auprès de la grosse dame, mais avant que je puisse me poser sur son corps, je fus ralentie par son enveloppe vaporeuse d'un mètre de large mêlée de mauve, de bleu, de rose, de doré, de jaune et d'argent. Était-ce son aura ? Je ne le savais pas...

Tout à coup, j'aperçus une ombre noire s'introduire à travers le nuage multicolore qui l'entourait, et hop ! L'ombrage avait fui je ne sais où... Je me recentrai sur la brume de couleur dans laquelle je baignais, ainsi que sur la voix apaisante de Stella. Maintenant, tout était tellement plus clair...

— Elle est d'une grande sagesse et aussi, elle a une grande écoute, affirmai-je fièrement.

— Un homme entendu est satisfait, un homme écouté est heureux, déclara Rosita.

— Ce magnifique proverbe vient de quel grand penseur ?

— Il vient d'une petite penseuse de huit ans qui se trouve juste devant toi.

— Mes aïeux ! Tu es sûre que tu n'as que huit ans ?

Pour toute réponse, elle exhiba ses magnifiques dents blanches, dévoilées par un large sourire moqueur.

— Donc... toutes les qualités que je t'ai citées, pensai-je tout haut, pourraient se résumer ainsi : elle

possède la beauté du cœur... elle est bienveillante...

— Wow ! Épatant, Alychia ! s'exclama Rosita. La bienveillance est un langage que les muets peuvent parler et que les sourds peuvent entendre.

— Un autre de tes grands proverbes ?

— Non, celui-là est de CN-Bovee... Mais dis donc, tu connais le nom de l'insecte qui te sert de véhicule ?

— Non ! J'ai complètement oublié de vérifier !

— Tu es devenu un bourdon, tout poilu et trapu.

— Ah bon !

— Et tu ne veux pas aller te peser ?

— À quoi bon ! Puisque le bourdon est plus gros que l'abeille, j'imagine que j'ai pris du poids moi aussi...

— Tout à fait ! Un gros sept kilos de plus de sagesse !

— J'ai pris plus de onze kilos en trois jours ? Mes aïeux ! Ça va me prendre beaucoup d'heures de jogging pour perdre tout ça !

Regardant au loin, Rosita se détourna de moi, comme si elle s'adressait à quelqu'un.

— ¡Parecía, también, que su obsesión por la delgadez no podía ser tan fácil de curar ! (Il me semblait, aussi, que son obsession de la minceur ne pouvait se guérir aussi facilement !)

«S'adresse-t-elle encore à Maybe ?», me demandai-je.

— Hey, jeune fille, tu sais que ce n'est pas poli de dire des secrets en public ?

— Ce ne sont pas des secrets, j'ai juste parlé en espagnol. Ce n'est pas ma faute si tu ne comprends pas cette langue ! Et en plus, j'ai juste huit ans, alors... faut pas trop m'en demander ! répondit candidement Rosita.

— À ce que je vois, tu clames haut et fort avoir huit ans seulement quand ça t'arrange !

— Ça s'appelle de l'astuce, ça... Et puis... tu te rappelles la question que Stella a conseillée au docteur dépressif de se poser, désormais ?

— Non ! répondis-je d'un ton catégorique.

— menteuse ! me cria une petite voix venant de loin.

Toujours dans mon corps de bourdon, je cherchai la provenance de celle qui venait de me traiter de menteuse, et soudainement, alors que je volais entre deux branches de l'érable Giguère à quarante-cinq mètres du saule, je fus emprisonnée par une matière moelleuse qui m'était étrangère. Lorsque Maybe se pointa, menaçante, et qu'elle s'avança vers moi en me regardant d'un œil mauvais, je compris que j'étais piégée dans sa toile. Elle frottait ses deux pattes latérales d'avant, comme si elle tramait un plan diabolique.

— C'est pas beau mentir, Alychia... ta mère ne serait pas contente de savoir que t'es une menteuse...

— Ma mère est morte, pauvre emmerdeuse ! Et j'me fous bien de ce qu'elle pense ! hurlai-je, question de la décontenancer.

À mon grand étonnement, l'araignée se retourna quelques instants et quand son regard se posa à nouveau sur moi, elle se radoucit...

Satisfaite, je la défiai.

— Et maintenant, qu'est-ce que tu vas bien faire de moi ? Me manger ? Me mordre ? Me laisser là jusqu'à ce que le soleil sèche mon corps de bourdon malfamé ?

— Je ne suis pas méchante, tu sais ! J'ai toujours fait de mon mieux pour...

— Je me fous de ton baratin... Maintenant, libère-moi ou fous-moi la paix ; c'est tout c'que j'te demande !

— D'accord, accepta Maybe en retrouvant un peu de son enthousiasme. Mais avant, tu dois me dire la nouvelle question que le médecin doit se poser...

Comme je refusais de répondre, l'araignée m'abandonna dans sa toile pendant quatre longues journées de soleil intense. Au cinquième jour, la croyant revenue, plutôt que de lui sourire, ce que je ne pouvais faire puisque j'étais toujours un bourdon, je me mis à bourdonner faiblement. Mais lorsque je vis les quatre paires d'yeux de la bête s'approcher de plus en plus de moi, je me rendis compte que je l'avais confondue avec une autre de ses semblables.

— Tiens, tiens... me lança mon ennemie affamée, le p'tit garçon à sa maman s'est perdu dans un piège ? Hé ! Hé ! Hé ! Ne crains pas, je vais te libérer de cet enfer une fois que je t'aurai dévoré...

— Au secours, Maybe ! Au secours !

«La question, Alychia, dis-moi la question», entendis-je comme une voix dans ma tête. Mais je résistais toujours. La bouche de mon prédateur était maintenant à deux millimètres de me gober. L'envie de vivre étant plus forte, je criai la question le plus fort que je le pouvais : «Quel exemple je laisse aux miens si je continue à vivre en me pardonnant mes propres erreurs, aussi petites ou grandes soient-elles ?»

L'illusion / Ilizyon an

Au bord du précipice
Je regardais couler les coulisses
Coulées de boue et de lave
Tendant à me précipiter
Tout au fond de l'air vicié
J'attendais, telle une épave,
Je ne sais qui, je ne sais quoi,
Droit devant vers le trépas...
J'étais poubelle, je me croyais l'élue
Sous mes semelles, souillées de glu
Dans ma pochette je gardais
Peurs et responsabilités
Doutes et culpabilité
Je prenais, cela me suffisait,
Allant là où le vent me menait...
Tant de présents en offrandes
À moi la reine, dans son palais
Tant de promesses, tant de demandes
Et moi, béate, me réjouissais
Mais étais-je reine ou bien valet ?
Étais-je couronne ou bien déchet ?
Le poids de tous ces détritits
Même les mouches, même les puces
Fuyaient cet immense fardeau
Courbant mon dos criblé de maux...
Mon sac gonflait et gonflait
Tristesse et remords profitaient
Nulle place pour plaisir et simplicité
Sourire, tendresse, douceur broyés
Négativité sur moi jetait son dévolu
D'ores et déjà, mes souliers je ne les voulais plus
Me voilà obèse, mais pourquoi ?
Qu'est-ce qui me pèse sur les pas ?

C'est là alors qu'explosée
En mille miettes, toutes en lambeaux,
Les mots, les maux se sont déchaînés
Tempêtent les mots, les maux
Les maux refoulés, les mots oubliés

Chapitre 35

Un petit pas vers le pardon / Yon ti etap nan padon

Sur le sable chaud, je dormais paisiblement, vêtue d'un bikini rouge, allongée sur une grande serviette bleu azur, lorsque je sentis une bestiole sur ma main gauche.

— Maybe !

— Bonjour, Alychia, ça va ?

— Pas si mal, répondis-je en m'étirant, agenouillée sur ma serviette de plage. Mais je reconnais cet endroit ! Nous sommes en Haïti !

— Ça te va bien, tes nouvelles petites poignées d'amour autour du ventre, me dit-elle en me taquinant, ce que j'étais loin de trouver drôle.

— Bonté divine ! m'exclamai-je en regardant mon ventre, j'ai réellement pris du poids !

— Un gros quatorze kilos !

— Mais ça me fait soixante-douze kilos en tout, maintenant ! m'exclamai-je alarmée.

— T'en fais pas ! Tu es invisible... Personne ne te voit, juste moi !

— Ça n'a pas changé, ici, à Jacmel... Toujours aussi peu de touristes, malgré la belle plage... Quel dommage !

— Alychia ?

— Oui, dis-je, en regardant les huit yeux de mon interlocutrice.

— Quel est ton plus beau souvenir d'enfance ?

— Mon plus beau souvenir ? Hum... C'est sur cette plage, alors que je jouais avec ma mère à «Devine qu'est-ce que je te dessine dans le dos?»

PAF ! Je fus téléportée dans le passé, plus précisément à l'époque où j'avais neuf ans, à la seule différence près que pour l'occasion, mon âme avait emprunté le corps de ma mère...

Dans la Jeep empruntée que Père Robert conduisait pour nous rendre à Jacmel, moi, Bérengère, étais comblée de pouvoir enfin sortir ma fille Alychia de Thomonde, seul endroit où elle avait mis les pieds, excepté dans les quelques différentes communes se trouvant à proximité.

Dans le vacarme du vent que nous affrontions et du bruit plus qu'assourdissant du moteur, fenêtres baissées, alors que je siégeais sur le banc avant du passager à côté de Père Robert, les rimettes d'Alychia vinrent assombrir ma journée, jusque-là si parfaite. «Albertine la mesquine ! Bérengère, l'étrangère ! Père Robert est mon père ! Alychia, face de rat !»

Ainsi donc, ma fille me considérait comme une étrangère ! Au moins, en Père Robert, elle reconnaissait un lien paternel sans doute bénéfique pour elle ; la pauvre n'avait jamais connu son vrai père. Pourtant, ce ne fut pas cette allusion qui me fit le plus de tort, mais le fait d'avoir découvert que cette vilaine Albertine semblait encore s'en prendre à mon enfant.

Il y a un an, au Marché central, alors que je croisais cette petite garce et ses trois sœurs aînées, dont l'âge variait entre quatorze et dix-neuf ans, je les ai entendues dire des obscénités sur Alychia. La plus vieille, qui s'appelait Sévrina, était particulièrement dotée d'une langue de vipère.

— Vous savez ce que mon chum a dit ? demanda-t-elle.

— Non, répondirent les autres, les yeux suspendus à ses lèvres.

— Y paraît que le Père se tape pas juste la vieille négresse qui le torche, mais aussi la fille jaune bâtarde !

— Pas vrai ! Tu es sûre ? questionna Gina, la moins naïve des sœurs.

— Ouais... j'veus l'dis, enchaîna l'ainée. Mon chum me l'a juré sur la tête de sa mère.

— Mais sa mère a pas de tête ! répliqua Iris, la cadette de Sévrina, en riant de sa propre blague qu'elle trouvait particulièrement bonne.

— Elle en a une, intervint Gina. C'est juste qu'elle ne fonctionne pas aussi bien que la nôtre.

— Bon, bon, bon... comme toujours, Gina fait sa fifine pour casser notre plaisir ! Va donc voir si tu pourrais pas changer ce panier de mangues contre des patates douces, pendant que nous, on va continuer à se bidonner ! lança Iris.

Sur ce, Gina s'éloigna en se demandant pourquoi elle était tombée dans une famille aussi mesquine, à

commencer par son père qui en était le champion en titre. Depuis qu'il était veuf, ce dernier n'arrivait pas à se trouver une femme pour subvenir à ses besoins de mâle en chaleur. Aussi, dès que son épouse fut emportée par le cancer, ses mains devinrent un peu trop baladeuses au goût de ses quatre filles, sa préférée étant la plus jeune, Albertine.

— Y paraît que les autres négros bâtards de Bérangère auraient hérité d'un gros magot, juste avant qu'Alychia ait eu le malheur de naître parmi nous autres ! susurra Sévrina.

— Oh ouais ! répliqua Iris. Si c'est vrai, pourquoi elle a pas gardé son argent pour elle toute seule, alors ? Après tout, ses enfants la fuient comme le trou d'cul d'une poule.

— Probablement parce qu'elle veut monter au ciel ! répondit Sévrina. Après avoir mis tous ces bâtards au monde, surtout la laideronne, Alychia avec son teint jaune de Chinois, ses chances sont aussi grandes que le p'tit trou à rats qu'elle habite !

— Notre trou à rats est pas vraiment mieux, indiqua Albertine, demeurée jusque-là quasi silencieuse.

— Hey ! Albertine, l'apostropha Sévrina, j'espère que tu continues à lancer des méchancetés à la fille jaune, toi ? Si c'est pas le cas, j'continuerai plus à te protéger des saloperies que papa fait avec toi.

— Ouais, ouais... répondit la benjamine, dont les pensées se trouvaient à des milles à la ronde de ces vulgaires bavasseries.

Tourmentée à l'idée de savoir que ma fille était le souffre-douleur d'Albertine, et que cette dernière se faisait agresser sexuellement par son père, je me dirigeai tout droit vers la maison de Jean-Marie Albert, l'incestueux... Comme à l'habitude, à mon arrivée, il était saoul...

— Espèce de sale pervers ! Je sais très bien ce que tu fais à tes filles !

— Sale prostituée ! J'ai aucune leçon à recevoir de toi ! Juste pour savoir... ta fille est prostituée, elle aussi ? Si oui, je te donnerais cher pour la baiser ! la nargua l'homme en passant vulgairement sa langue mouillée sur ses énormes babines.

PAF ! Je lui assenai une gifle virulente sur la joue gauche, avec un bon coup de pied dans les parties.

— Si tu t'avises encore une fois de toucher à une de tes filles, je demande à Père Robert de t'excommunier de son église sur-le-champ, compris ?

Conscient que la plupart de ses agissements étaient loin d'être catholiques, Jean-Marie Albert, qui craignait l'enfer comme la peste, se rendait à la confesse chaque foutu jour de sa vie. Une fois ses gestes pardonnés par le père Robert, il avait son billet vert pour reprendre ses fantasmes et ses dépendances machiavéliques...

Toujours est-il que suite à cet épisode, il ne toucha presque jamais plus à ses filles. Mais malheureusement, Albertine et ses trois soeurs avaient déjà l'esprit profondément blessé et troublé après tant d'années d'exploitation et d'abus de la part de leur père. Comme il est difficile de briser une vieille habitude, Alychia demeura le souffre-douleur d'Albertine, et ce, jusqu'à ce qu'elle quitte le pays pour le Canada.

Depuis cet incident, je ne dormais que sur une oreille, craignant que Jean-Marie Albert vienne kidnapper ma fille pour assouvir ses désirs pervers...

Maintenant confortablement allongée dans le doux sable, alors qu'Alychia me dessinait un joli cœur dans le dos, je tombai endormie, terriblement désappointée de constater qu'Albertine continuait de traiter mon enfant de telle sorte... «Je devrai en parler à maîtresse Miss Jean, pour qu'elle ait cette petite garce à l'œil...»

— Et maintenant, devine qu'est-ce que j'ai dessiné dans ton dos...

«C'est un cœur, ma belle fille... Moi aussi, je t'aime. Tu es ce que j'ai de plus cher au monde. Je donnerais ma vie pour toi», marmonnai-je aussi faiblement que le bruit d'une feuille qui tombe au sol. Malheureusement, Alychia n'entendit rien de ce que je lui avais dit. Déçue encore une fois à cause de moi, sa mère, qui la désappointait presque toujours, elle s'enfuit à toute vitesse.

PAF ! Je redevins moi-même, Alychia, traînant toujours, malheureusement, un surplus de poids de près de quatorze kilos. Du haut de sa toile tissée dans les feuillages du palmier qui se trouvait à côté de moi, Maybe me regardait.

— Et puis, Alychia, me demanda-t-elle, qu'est-ce que tu retiens d'important de cette expérience de rétrogradation dans le corps de ta mère ?

— Bof ! Pas grand-chose... À part qu'elle a deviné que j'avais dessiné un cœur dans son dos.

— Mais encore ?

— Qu'elle m'aimait un petit peu plus que je le pensais...
Maybe, découragée, se balançait au bout de son fil qui pendait juste au-dessus de mes yeux.
— Alychia, tu es de mauvaise foi !
Et elle fonça sur moi pour m'injecter son venin dans le bras gauche.
— Aie ! Mais tu m'as fait mal !
— Bien fait pour toi !

Et elle me mordilla à nouveau sur l'épaule droite. Mais juste avant que je lance mon cri de douleur, j'étais retournée dans le corps de ma mère, dix années plus tard.

Deux semaines avant ma mort, que je savais imminente, j'allai faire un dernier tour d'horizon à l'église de mon village, laissée à l'abandon depuis que Père Robert était parti vers l'au-delà. Assise sur un des bancs de l'établissement religieux, je pensais à mes années de bonheur avec Père Robert, qui fut si bon pour ma fille. Cette seule pensée suffit à m'emplir d'un sentiment de nostalgie.

Je pris un mouchoir de tissu rouge pour essuyer les larmes salines qui roulaient sur mes joues à présent ridées. L'ayant échappé, alors que je m'étais assoupie quelques instants, je me penchai pour le ramasser. C'est alors que j'aperçus une magnifique boîte dorée ornée de dragons et de serpents bleus et rouges qui traînait sous le banc, juste devant moi. Je la pris délicatement dans mes mains, comme s'il s'agissait d'un trésor. Doucement, j'en enlevai le couvercle rouge. Un linge vert jade protégeait un papier enroulé dont le rouleau était retenu par une fine boucle rouge. J'hésitai quelques minutes avant de me résoudre à en défaire le nœud. D'une calligraphie impeccable, digne d'un infographe professionnel, était écrit ce qui suit :

«Je lègue à Bérengère Michel, habitante du village de Thomonde, en Haïti, une partie de ma fortune s'élevant à 6 459 143 dollars suisse. Advenant qu'elle meure, cet héritage sera dédié à tous ses enfants qui lui survivront.

Signé Xu Lang, le 17 juin 1971, à 13h03.

Témoin : Anita Lopez, agent de bord, le 17 juin 1974»

Je retournai cacher la précieuse boîte et son contenu sous mon lit à ressorts métalliques, rendu presque en lambeaux. Le lendemain, je me rendis chez Edna, ma meilleure amie, celle-là même qui m'avait hébergée alors que j'étais enceinte d'Alychia, pour lui parler de ma découverte.

— Crois-tu que c'est possible que je modifie le testament pour que seulement Alychia ait le droit de toucher à cet héritage, si jamais je meurs ?

— Mais quoi, Bérengère ! s'exclama mon amie. Tu prévois foutre le camp au ciel bientôt ?

— Au ciel ou en enfer, je sais pas... Mais on sait jamais quand notre heure arrive.

— Je connais un notaire à Port-au-Prince. Si tu veux, je peux m'informer auprès de lui, proposa Edna.

— Parfait ! Tiens-moi au courant quand tu lui auras parlé.

Seulement, Edna n'eut pas le loisir d'annoncer à Bérengère qu'il lui était possible de léguer l'héritage uniquement à sa fille bien-aimée, moyennant, bien entendu, un bonus généreux pour le notaire qui serait garant, à l'avenir, de l'acte notarié. En effet, Bérengère mourut une semaine auparavant, dans son sommeil, avec une photographie de Bouddah dans les mains.

Dès que Jean, le fils aîné de Bérengère, apprit la nouvelle de sa mort, il se hâta de se rendre à son bercail et de dévaliser le peu de biens qui s'y trouvaient. Lorsqu'il découvrit la boîte dorée et qu'il prit connaissance du contenu, un large et hypocrite sourire se dessina sur ses lèvres. «Merci, manman ! Mon cadeau pour m'avoir donné le titre de bâtard toute ma vie... Tu me devais bien ça !»

Dans un grand élan de générosité, comme il se plaisait à le répéter, il parla de l'affaire à ses frères et

sœurs, en leur expliquant les grandes lignes de sa découverte. Il donna dix mille dollars à chacune de ses trois sœurs, cent mille à chacun de ses deux frères et s'alloua tout le reste, en excluant complètement Alychia. Fin stratège, il fit secrètement promettre à chacun de ne jamais dévoiler aux autres membres de la fratrie la somme qu'il avait reçue. Ceci, pour acheter la paix, tout en évitant de passer pour un sale escroc magouilleur. Et c'est ainsi que le 7 juin 1994, les six frères et sœurs d'Alychia pleuraient leur défunte mère avec d'hypocrites larmes de crocodile avare.

— Et maintenant, Alychia, que retiens-tu de ta mère ? me demanda Maybe.

— Tu ne vois pas que je suis en train de brailler comme une conne, sale bestiole ! Fous-moi la paix !

Folle de rage, Alychia fouetta d'un coup de main la splendide toile en forme de cœur que Maybe venait de lui dédier.

Maman / Manman

Où es-tu donc, mère ?
Je ne le sais pas
Je ne te vois guère...
Le temps est-il doux
Dans ton ciel, là-bas ?
Ton visage est flou
Je m'ennuie de toi...
Me voilà qui pleure,
Je hurle et j'ai peur
Ma fille est ailleurs
Loin de sa famille
Elle qui, si gentille,
Les yeux pleins d'étoiles
A levé le voile
Du jour au lendemain...
Lui tiens-tu la main
Douce Bérengère ?
Je suis de chagrin
Toute dépecée
Je cherche le chemin
Jusqu'où te trouver
Mais le temps, malin,
A fait son vilain...
Toi aussi, maman,
Tu as décampé
Et ce juste avant
Que je m'aperçoive
Qu'avec toi la vie
Était quand même belle...
Regarde l'épave
Qu'aujourd'hui je suis

J'ai perdu deux ailes :
Ma fille et ma mère
Pourquoi donc, bon sang,
Que c'est quand on perd
Qu'on voit finalement
Qu'on était gagnant
Avant la défaite ?
J'ai perdu victoire :
Ma mère, mon miroir
Manman, je te souhaite
Viens me voir un jour
Te pleurer d'amour...
Je t'aimais, je t'aime
Et bien davantage
Maintenant que je sais
La perte d'une enfant
J'ignorais seulement
Que notre tandem
Bien qu'imparfait
Fut parfait alliage
Plus dur que le temps
Plus beau qu'un diamant...
Ouvre-moi tes bras
Que je m'y enfouisse
Et délivre-moi
De mon long supplice.

Chapitre 36

Ma sœur de cœur / Sè Kè m ‘

Je ne sais pas combien de temps j’ai sangloté. Les joues tatouées de nombreuses larves salines, faute d’avoir pleuré ma mère comme une Madeleine à cause de la saloperie de bestiole à huit pattes, je m’accotai le dos au saule, dans la position du fœtus.

Rosita s’approcha de moi en chantonnant la chanson «Ton histoire», de Jacques Veneruso, interprétée par la Québécoise Isabel Boulay.

*C’est un regard de soie qui se passe de mots
Quand le silence est roi, le reste est de trop
On retrouve le goût des paradis perdus
Tout ce qu’on ne croyait plus
Quelques gestes oubliés qu’on reconnaît par cœur
Qu’est-ce qui s’était passé, était-ce nous d’ailleurs ?
Une main qu’on revoit, caressante et tendue
Tout ce qu’on ne croyait plus
Je n’étais pas loin, je n’oubliais rien
Quand le temps a bâti des murs
Entre toi et ma peau*

- Dis Alychia, tu as une sœur ?
- Hum... J’ai trois demi-sœurs que je ne connais pas et que je n’ai aucune envie de connaître. Mais mon amie Célestine est un peu comme une sœur pour moi.
- Célestine, wow ! J’adore ce nom ! C’est qui ?
- Célestine était à mon mariage avec son mari Dieudonné. Elle est d’origine sénégalaise et son mari est Béninois.
- Et pourquoi tu la considères comme une soeur ?
- Parce que je l’ai aimée cette femme dès la première fois que je l’ai rencontrée. On a commencé à parler ensemble comme si on se connaissait depuis toujours... On ne s’appelle pas très souvent et on se voit rarement, mais chaque fois que j’ai besoin d’elle, ou le contraire... PAF ! On se donne un coup de téléphone, on s’écrit ou on se pointe chez l’autre à l’improviste.
- Ça ressemble à de la télépathie, quoi !
- Oui... si on veut... Elle a été adoptée par un couple québécois alors qu’elle avait été abandonnée dans une chaudière en plastique, emballée dans une petite couverte jaune, en bordure d’une route de terre près du village de Petite-Côte, au Sénégal... Ça me rappelle quand ma mère me cachait dans son seau pour se rendre chez Père Robert, alors que j’étais bébé.
- Célestine est aussi noire que ta mère ?
- Oui... Elle lui ressemble un peu, faut le dire... Elle a le même sourire... le même genre d’humour... Ça fait une trotte que je l’ai vue... La dernière fois, c’était à «La Maison du Défricheur», à Très-Saint-Rédempteur ; notre resto préféré pour une bonne bouffe française.

Ce soir-là, comme à leur habitude, les deux amies parlaient de tout et de rien et pouffaient de rire à tout bout de champ pour une pacotille.

- *Tu sais ce que m’a dit ma prof de yoga ? demanda Célestine à Alychia.*
- *Non !*
- *Johanie, c’est son nom, m’a dit qu’elle m’avait vue «frencher» un gars blond devant le Restaurant l’Étoile de Rigaud, sur la rue Saint-Jean Baptiste.*
- *Et c’est vrai ?*
- *Pantoute ! T’es folle ! Jamais je tromperais mon mari pour un Blanc ! Mais pour un Chinois, peut-être...*
- *Qu’est-ce que t’as avec les Chinois, toi ?*

— Je sais pas ; j'les trouve craquants avec leurs yeux en amande... Des amandes craquantes ! La pognes-tu ?

— Ah ! Toi et tes jeux de mots ! Et tu lui as dit quoi, à ta prof ?

— Je lui ai répondu la même chose qu'à toi ! Mais crois-le, crois-le pas, elle m'a obstinée pendant cinq minutes, en me traitant de maudite menteuse et en m'insultant comme du poisson pourri !

— Hein... pas vrai ! Les profs de yoga ne sont pas censés être plein de zénitude ?

— Ouais, c'est ce que j'pensais... Comme ils peuvent être cons, les Blancs-becs, parfois ! Parce que t'es presque la seule Noire de la ville, ils sont sûrs que dès qu'y'en voient une, c'est toi !

— Comprends-les un peu... on n'a pas une grande variété de couleurs de cheveux et d'yeux !

— Non, mais quand même ! Ça fait pas de nous tous des clones ! Tu penses vraiment qu'elle a vu le visage de la fille, si elle était occupée à embrasser le gars ?

Alychia ne put répondre à sa question, puisqu'elles furent interrompues par une cliente d'origine africaine venue à la rencontre de Célestine.

— Hey Célestine, mais comment vas-tu ?

— On s' connaît ? répondit la Sénégalaise, décontenancée.

— Mais oui ! On a fait un shooting de photos, ensemble, la semaine passée, à Pointe-Claire !

— Ah ! Magalie ! s'exclama Célestine, prise à son propre jeu et se forçant à rire pour dissimuler son malaise. C'est à cause de tes cheveux ! Tu n'avais pas ces tresses rouges et noires, la dernière fois ?

Une fois que Magalie fut hors de vue, Alychia se moqua de son amie.

— Eh bien, ma vieille... il faut croire que tu n'es pas mieux qu'un Blanc-bec pour reconnaître une Noire parmi tant d'autres !

— Ouais, répliqua Célestine, y faut croire qu'y déteignent sur moi !

Et pour une vingtième fois en trente minutes, les deux copines éclatèrent de rire.

— Tu sais, Alychia, si j'étais un garçon, j'te sauterais dessus et je te «frencherais» sur-le-champ !

— Ça doit être à cause de ma nouvelle robe achetée à prix modique chez Zara ! Ou peut-être à cause de mon teint jaune et de mes yeux bridés de Chinois !

Alychia portait une robe vert émeraude de type égyptienne, drapée par de larges manches rattachées et amincies sur ses épaules à l'aide d'une tige de métal dorée. Le pendentif «Versace» en or 14 carats ornant son cou se terminait par un losange serti de diamants pointant vers son discret sillon, mis en valeur par la robe légèrement décolletée à la poitrine. Une ceinture couleur or entourait la robe à la hauteur du nombril.

— Tu crois à la réincarnation, Alychia ?

— Pas vraiment !

— L'autre jour, Ernest s'est mis à chanter la chanson «Love me tender», d'Elvis Presley. Il l'a chantée au complet, alors qu'y comprend pas un traître mot d'anglais...

— Ton fils de quatre ans ?

— Ouais, vrai comme j'suis là. Quand j'y ai demandé comment ça s'fait qu'y connaissait cette chanson-là, il m'a dit que c'était lui qui l'avait écrite pour un homme qui s'appelait Elvis... Donc, après, j'y ai demandé, comment il s'appelait dans c'temps-là...

— Et puis, est-ce qu'il le savait ?

— Y m'a répondu : Ken... j'ai vérifié sur Google, pis l'auteur de la chanson, c'était Ken Darby ! T'imagines ? J'ai failli faire une syncope !

— Ça m'appelle quand Clodia avait à peu près le même âge que ton fils... Elle m'a demandé : «Maman, quand tu vas rapetisser, ça va être qui ta maman ?» J'allais lui dire que c'était impossible, mais elle m'a regardée avec des yeux si intenses que je me suis retenue... Je le sais pas, que je lui ai répondu, peut-être toi, pourquoi pas ? Et toi, ça va être qui, ta maman à toi ? que je lui ai demandé.

— Mamie Bérengère, qu'elle m'a répondu sans hésitation.

— Mais tu ne la connais même pas ! Si tu la connaissais, tu ne la choisirais sûrement pas comme mère !

Elle m'a mitraillée du regard en me disant :

— Tu es méchante, maman ! Elle est super gentille, mamie Bérengère ! À chaque fois que j'fais un mauvais rêve, elle vient me consoler en me chantant une berceuse !

Après, elle m'a tapé les fesses et est partie dans sa chambre en pleurant et en faisant claquer la porte.

— Et tu sais pas si tu crois à la réincarnation ! s'exclama Célestine. Plus Thomas que ça, tu meurs !

— La conversation s'en vient un petit peu trop sérieuse à mon goût ! dit Alychia, en se sentant

soudainement honteuse. Pourquoi ne nous commanderions-nous pas un bon Cabernet Sauvignon ?

— Ouais ! Fais ça, tandis que je vais me refaire une beauté dans la salle de bain.

Pendant qu'elle attendait sa copine, Alychia, rêveuse, se remémora l'étrange événement survenu deux semaines avant cet épisode. Ce jour-là, elle venait tout juste de couper du melon d'eau pour la collation d'après-midi des enfants. Comme cela faisait la sixième fois qu'elle répétait à Clodia de venir prendre le goûter avec son frère et sa sœur, qui en étaient déjà à leur troisième morceau, exaspérée, elle se résolut à aller chercher la récalcitrante au salon.

À travers les vitres des portes françaises qui séparaient le salon de la salle à manger, elle entendit sa fille chanter une chanson en espagnol et l'aperçut effectuer quelques pas de danse, bras gauche soulevé, comme si sa petite menotte était posée sur une épaule invisible, et bras droit encore plus haut, comme si elle tenait la main de quelqu'un : «La cucaracha, la cucaracha, ya no puede caminar. Porque no tiene, porque le falta, las dos patitas de atrás...»

— Qu'est-ce que tu fais, Trésor ?

— Je danse avec mon ami Octavio ! Tu vois pas ?

— Non, je ne vois pas... Et il est mignon, ton copain ? demanda la mère, moqueuse, en entrant dans son jeu imaginaire.

— Ouais ! Il ressemble à notre voisin Pedro, juste en face de chez nous... Mamounet, tu sais c'que ça veut dire, la cucaracha ?

— Pas du tout !

— Ça veut dire «coquerelle»...

— Ah oui ! Et qui t'a dit ça ? demanda Alychia, sidérée, trouvant terriblement stupide que quelqu'un ait inventé une chanson sur une si repoussante bestiole et encore plus idiotes les personnes qui se trémoussaient au rythme d'une chanson aussi insignifiante.

— C'est Octavio ; il me parle en espagnol et parfois, moi je lui parle en anglais ou en créole...

— Ah bon ! Tu peux l'inviter à venir manger des tranches de melon d'eau avec nous, alors... Mais dépêchez-vous, avant que ton frère et ta sœur les dévorent toutes !

Alors que Célestine revenait des toilettes, un homme asiatique de taille moyenne fit son entrée, habillé d'un complet à cravate noire et d'une chemise blanche. Portant des verres fumés, à la vue de Célestine, radieuse dans sa robe rose fuchsia strapless arrêtant à la mi-cuisse, il les enleva et lui adressa un signe de tête en guise de bonsoir.

— Tu as vu le bel Asiatique qui vient de passer ? s'emballa-t-elle après avoir regagné son siège, les hormones au plafond.

— Ah !... non !... Où ça ? répliqua Alychia qui sortit subitement de sa rêverie.

— Mais tu es aveugle, ou quoi ? Quand y'é entré dans le resto, tout l'monde le regardait ! Y ressemble à l'acteur trop croquable qui joue dans Anna et le roi, avec Jodie Foster.

— Toi, un jour, je sens que tu vas quitter ton Dieudonné pour un homme jaune !

— Ouais, ça s'peut ben... Pis le pauvre va être fâché noir ! Lui qui déteste les «Chintok», comme il les appelle.

— Ouais, continua Alychia dans le même filon, il va rire jaune pas à peu près, ton Dieudonné. Finie, la vie en rose... Peut-être même qu'il va être rouge de colère, ou blanc comme un drap !

— Ou encore vert de jalousie ! Et ça c'est certain, il y verrait que du rouge !

— Mais j pense surtout que tu lui en ferais voir de toutes les couleurs, avec ton Adonis au teint jaune ! renchérit Alychia en s'esclaffant en même temps que son amie, après avoir réalisé la tonne de jeux de mots un peu tirés par les cheveux qu'elles venaient de débiter. Dis, Célestine, avec un nom pareil, ton mari ne souffre pas trop du complexe de supériorité ?

— Parle-m'en pas ! Une fois son engin en action, après la baise, je dois lui dire : Oh ! Mon Dieu ! Oh ! Mon Dieu ! Oh ! Mon Dieu ! trois fois, avant qu'il puisse enfin déjecter, lança-t-elle assez bruyamment pour que tous les clients à un rayon de dix mètres de leur table l'entendent relativement bien.

— Pas vrai ! chuchota Alychia pour l'obliger à baisser le ton.

Lorsqu'elle eut la confirmation que plusieurs clients entendaient, mais surtout la fierté de savoir qu'ils étaient tout ouïe devant ses inepties, Célestine continua en diminuant à peine le volume.

— *Tu devrais essayer ce truc ! Ça excite à tout coup !*

— *Quel truc ?*

— *Ben... crier des choses comme : Oh ! Mon Dieu ! Ah Seigneur ! ou encore, Jésus Christ !*

— *Ça va, j'ai compris...*

— *Tu sais qu'y'a des éberlués de spiritistes qui chaque fois qu'ils baisent, proclament le nom d'un des soixante-douze anges du moment qui se relaient l'un après l'autre aux cinq jours ? Tout ça, pour mieux connecter avec le Bon Dieu pendant le sexe !*

— *Bonté divine ! C'est une farce ! s'exclama Alychia en s'étouffant presque avec sa bouchée de filet mignon aux champignons sauvages.*

— *Ben moi, j'suis choyée ; j'ai pas besoin de faire des incantations, j'ai Dieu donné, entre mes jambes, sans aucun intermédiaire, et en plus, chaque fois que je le veux !*

— *Et il t'envoie toujours au septième ciel ?*

— *Pas toujours, quand même ! Même Dieu est pas parfait, faut croire ! Des fois, pince-sans-rire, Dieudonné me dit : «Ouvre ta bouche, pécheresse, que je t'abreuve de mon eau de vie...» ou encore : «Écarte-toi, brebis égarée, que je plonge mon bâton divin pour te laver de tes péchés». Et moi je réponds : «Viens en moi, Dieu, puisque je suis ton humble servante ; que ta volonté soit faite...», et j'ajoute : «Tant qu'à y être, que ta volonté soit la mienne... Amen».*

— *Mais pourquoi tu voudrais d'un homme jaune, alors que tu as Dieu dans ton lit sur un plateau d'argent ? questionna Alychia sur un ton mi-figue, mi-raisin.*

— *Ouais... c'est pas tout l'monde qui peut s'vanter de coucher avec Dieu, hein ? Mais le diable est tentant aussi, des fois, et plus sexy ! Quand c'est trop parfait, on finit par s'emmerder, non ? réfléchit Célestine sous le ton de la confidence, diminuant enfin le volume de sa voix à un degré raisonnable.*

— *N'empêche qu'au nombre de fois où tu te fais Dieu en le couvrant de mots doux, tu n'as pas besoin d'aller à la confesse trop souvent !*

— *Non, ma vieille ! Tout compte fait, j pense que j'vais garder mon Dieudonné... au moins pour quelques années.*

— *Mon Dieu, pardonnez-la, car elle ne sait pas ce qu'elle dit, récita Alychia.*

— *C'est clair que j'déparle... ça fait juste la troisième bouteille de vin qu'on entame.*

— *Merde, Célestine ! Il va falloir revenir en taxi !...*

— *Peut-être pas... Si j'demandais au bel Asiatique de jouer le bon samaritain ?*

— *Hum... préférable que non, ma vieille... tu risques de tromper Dieu et de t'attirer sa colère. Dégrise un peu, espèce de nymphomane de mon coeur ! Tu n'sais pas la chance que tu as de l'avoir chaque jour dans ta vie. Tout le monde souhaite rencontrer Dieu au moins une fois dans sa vie !*

Soudain, se rendant compte de la phrase qu'elle venait de lâcher, Alychia avala sa salive de travers. Un goût amer dans la bouche, elle cracha dans sa coupe de vin encore à moitié pleine. «Est-ce que je commence à croire à ce Dieu de malheur, moi, Alychia Michel ? Il est vraiment temps que j'arrête de boire !».

Sur ce, elle se leva, paya la note plutôt salée, saisit le bras de son amie, appela un taxi et se rendit à l'extérieur pour se dégriser. Sous un ciel étoilé décoré d'une lune qui leur renvoyait son sourire en forme de croissant, Célestine et elle marchaient nonchalamment dans les sentiers éclairés entourant l'auberge. «À l'amitié !», semblait dire l'astre de nuit à ces deux femmes complètement ivres, mais heureuses de s'avoir l'une et l'autre, telles deux sœurs que la vie avait un jour décidé d'unir par des liens encore plus sacrés que ceux dits génétiques : «les gènes du cœur».

«Une chance que j'ai, je t'ai tu m'as... Une chance qu'on s'a, une chance qu'on s'aime» faussaient-elles en chœur et à pleins poumons dans un des boisés du Très-Saint-Rédempteur, non sans réveiller les quelques geais bleus et piverts qui dormaient dans leur nid douillet au creux des bouleaux et des érables...

Chapitre 37

Parabole / Parabòl

Rosita lançait une balle de laine à Latache qui n'entendait pas du tout à jouer. La chatte était couchée sur le dos et s'amusa à se rouler dans l'herbe haute. Le gazon à l'arrière de la maison avait tellement été négligé, qu'il faisait maintenant place à un jardin de trèfles, de marguerites et de petites fleurs jaunes sauvages. À mon arrivée, Latache s'enfuit vers la maison, comme si elle me croyait atteinte de la peste.

— J'aime bien le film : «Histoire de Pi», me lança Rosita, sans même lever les yeux vers moi.

— Je n'ai jamais entendu parler de ce film...

— Non, c'est vrai, il n'a pas encore été inventé ! Il est inspiré du livre du même nom.

— Alors, comment se fait-il que tu l'aies déjà vu ?

— Tu as remarqué comme je suis un être... à vrai dire... euh...

— Particulier et vaporeux, précisai-je.

— Oui, tout à fait ! Alors, j'ai le pouvoir d'accéder à certaines données écrites au sujet de l'avenir des humains. Dans la bibliothèque virtuelle des Hommes, je peux lire des livres, écouter de la musique et admirer des œuvres d'art du passé, du futur et du présent.

— Et qu'est-ce qu'il raconte, ce film ?

— Il raconte le drame engendré par le naufrage d'un navire. Seuls quelques-uns ont survécu et sont forcés de cohabiter dans le même bateau de sauvetage. À cause de certaines divergences d'opinions, de perversions humaines et de l'appât du pouvoir, ils finissent par s'entretuer... Lorsqu'on demande au seul survivant de l'embarcation de fortune d'expliquer l'histoire de son sauvetage, il la raconte sous la forme d'une parabole, où les personnages sont représentés par des animaux. Ses auditeurs, perplexes, mais ébahis devant la beauté de cette métaphore, lui demandent : «Maintenant, raconte-nous la vraie histoire, petit», ce qu'il fait malgré lui... À la fin de son récit, le jeune pose la question suivante à ses auditeurs, horrifiés par la seconde version de l'histoire qui cette fois, est beaucoup plus réaliste : «Laquelle des histoires préférez-vous... la première, remplie de métaphores, ou la deuxième, qui décrit les événements tels qu'ils se sont produits ?»

— Ça me fait penser un peu à l'histoire de Jésus, ça...

— Ah oui ! Et pourquoi ?

— Tu veux entendre ma version de cette calomnie ?

— D'accord, raconte...

— Il était une fois, une pauvre jeune fille du nom de Marie. Un jour, elle tomba amoureuse d'un homme appelé Joseph. Les deux s'aimaient follement et passionnément, et leur attirance était telle, qu'ils consommèrent leur amour avant même de se marier. Marie tomba enceinte, et lorsque vint le temps, pour elle, d'accoucher de son fils Jésus, personne ne voulut les héberger, étant donné que l'enfant avait été conçu hors mariage. Le petit grandit, devint adulte et se rebella contre les autorités de son pays, question de divergences d'opinions... Puisqu'à l'époque, la liberté d'expression et le droit à l'opinion étaient exclus du mode sociétal, Jésus et son groupe d'insurgés, considérés comme des terroristes, furent ardemment chassés par les autorités cléricales et politiques. Jésus, proclamé héros pour avoir déclaré haut et fort ce que bien des gens pensaient en silence, mourut par crucifixion, trahi par l'un de ses amis après avoir mené une noble bataille contre l'austérité et la perversion qui caractérisaient alors la vie.

— Hum... pas si mal !

— Tu veux entendre la version selon laquelle la Vierge Marie aurait été violée par son oncle ?

— Non... Ce n'est pas nécessaire. Alors, c'est ce que tu penses de l'histoire de Jésus ?

— En fait, j'en pense pas grand-chose... Je préfère celle de Bouddah.

— Ah bon ! Et toi qui n'aimes pas les gros...

— C'est vrai, mais lui c'est un beau gros... Ce n'est pas pareil. Tu connais la différence entre le bouddhisme et le catholicisme ?

— Non...

— Bouddah représente la force, l'abondance et la bonne humeur, alors que Jésus symbolise la fragilité, la précarité et aussi, la souffrance.

— Tu es forte, Alychia, très forte... Je m'incline devant ton sens du discernement... et la finesse de ton esprit. Mais malheureusement, il y a quelque chose de très important que tu as perdu depuis quelque temps... Tu es... à vrai dire... euh... trop...

— Désabusée, dis-je sans la moindre intonation.

— Exactement ! Il te faudrait un électrochoc, pour te réveiller ! Tu veux tenter l'expérience ?

Sans me laisser le temps de répondre, Rosita prit deux grosses pinces rattachées à un long fil qui semblait être enfoui à travers les racines du saule pleureur. Puis, sans même que je m'en rende compte, elle en fixa une sur chacun de mes poignets.

— Aie ! hurlai-je.

Et voilà ! J'étais maintenant assise sur le toit d'une jolie maison de Port-au-Prince, dans le quartier de Pétion-Ville. Tout à coup, euphorique, j'entendis une voix que je connaissais très bien : celle de Géraldine...

Chapitre 38

Les gentils vilains / Bandi Kind

— Magnola ! Comment ça s'est fait que la salle de bain n'est pas encore nettoyée ! Grouille-toi le derrière, merde ! Monia arrive dans une heure !

Me demandant à qui Géraldine s'adressait de la sorte, je sautai de la toiture de tuiles rouges et atterris dans le jardin, où j'aperçus une jeune fille maigrichonne d'à peine dix ans se diriger à l'intérieur de la somptueuse maison. Elle avait le regard triste. « Mais pourquoi la fille de Géraldine est si mal habillée, alors que sa mère semble crouler sous la richesse avec sa robe de bal en plein jour ? », me demandai-je.

Comme il ventait beaucoup, ce jour-là, on entendait, au loin, les cris joyeux d'élèves qui sûrement, étaient en période de récréation après s'être entassés sur les bancs d'école et avoir fourni des efforts considérables pour se concentrer à apprendre, malgré la chaleur suffocante régnant dans la salle des cours. « Pourquoi Magnola n'est-elle pas à l'école comme ces élèves ? », me demandai-je encore.

Géraldine portait une magnifique robe longue blanche d'une étoffe soyeuse. Ses pieds impeccables, fraîchement embellis par son esthéticienne personnelle qui lui faisait sa pédicure toutes les deux semaines, étaient chaussés de jolies sandales argentées.

Assise dans sa chaise d'osier blanche, entourée de paniers de fleurs, elle retouchait trois de ses ongles d'orteil nacrés d'un vernis rose fuchsia, qu'elle venait tout juste de bousiller en donnant un coup de pied de colère à l'arrosoir que Magnola avait laissé traîner dans le jardin. Ses cheveux longs, raidis au fer plat, s'arrêtaient tout juste au bas de ses épaules. Elle ressemblait aux mannequins qu'on voit dans les revues nord-américaines. Ses yeux d'un noir très sombre, maquillés d'un mascara bleuté, étaient magnifiquement lumineux. Mais pourtant, quelque chose avait changé dans son regard, et j'allais bientôt en découvrir la raison...

— Sapristi, Magnola ! Les géraniums sont en train de sécher ! hurla-t-elle, alors que la fillette venait tout juste de terminer de nettoyer la salle de bain.

— Je suis désolée, Madame. Elles ne sont pas mortes... C'est juste que je n'ai pas eu le temps d'enlever les pétales morts. Ils ont l'air fichus, mais ce n'est pas le cas.

— Alors enlève les pétales morts subito presto et file te changer pour l'école !

— Mais il ne reste que deux heures ! Le temps de me changer et de me rendre, il va rester seulement quatre-vingt-dix minutes...

— Je m'en fiche ! Tu dois partir d'ici au plus vite ! Monia arrive d'ici trois quarts d'heure et je ne veux pas qu'elle te voie faire l'école buissonnière ! Allez, file ! dit-elle, en balayant frénétiquement ses deux mains, comme si elle repoussait une vulgaire bestiole.

Magnola admirait les ongles de doigts joliment vernis de Géraldine, assortis à ceux de ses doigts de pieds. « Wow ! J'aimerais bien, un jour, avoir d'aussi beaux ongles ! Peut-être que si je travaille plus fort, Madame me laisserait vernir les miens ! », rêvassa-t-elle.

— Mais qu'est-ce que tu fais là à me regarder comme une somnambule ?

— Ah ! Euh... je pensais... Et qu'est-ce que je dis à Monsieur Philippe pour expliquer mon retard ?

— Comme d'habitude ! Que tu t'es levée trop tard, parce que tu as mal dormi à cause d'une vilaine migraine ! Prends une banane, pour la route !

— Merci, maîtresse. Au revoir, maîtresse.

Je n'en croyais pas mes yeux ! Géraldine était-elle devenue une profiteuse d'enfant ? Logeait-elle, dans sa somptueuse maison, une *restavek*, dont elle payait la scolarité et la nourriture moyennant quelques services ? Outrée, je décidai de rester encore un peu auprès de mon ex-meilleure copine, histoire d'en avoir le cœur net.

Il était 13h30. Monia venait d'arriver, vêtue d'une simple robe noire, mais certainement très coûteuse, vu la richesse du tissu. Elle enleva son grand chapeau de paille à large bord décoré d'un ruban noir avant de faire la bise à son amie. Mais ce geste calculé avait un but précis : prolonger le suspense et faire mourir Géraldine d'envie devant sa nouvelle coiffure fraîchement modelée par son styliste hebdomadaire, le meilleur de l'île, Bernardo Faubert.

— Wow ! J'adore ta coiffure, Momo ! Tes frisettes brunes avec tes mèches blondes te vont à merveille !

— Merci, ma chère !... Et toi, ta robe te va à ravir, répondit l'autre à la manière d'une automate, sans même avoir vraiment pris le temps de regarder l'ensemble, trop préoccupée à se pavaner devant son

hôtesse.

Issue d'une mère médecin d'origine française et d'un homme politique noir haut placé, Monia était une mulâtresse faisant partie intégrante de l'aristocratie haïtienne. Son mari, Patrice Obin, oeuvrant en tant que chef de la milice gouvernementale, jouissait d'une grande influence et de nombreux alliés l'aidaient à assouvir ses ambitions pécuniaires et ses nombreux projets illicites. S'il le fallait, l'homme ne craignait nullement de recourir à la force, peu en importe le prix, pour obtenir ce qu'il voulait.

— Un petit thé et quelques biscuits, le temps de bavasser ensemble ? offrit l'hôtesse.

— Certainement, très chère, certainement...

Lorsque Géraldine revint avec le plateau d'argent transportant le thé et quelques biscuits secs au beurre, elle s'assit sur la chaise en rotin faisant face à celle de son invitée.

— Comment va ton mari ? demanda Monia, impatiente de connaître l'histoire de l'altercation entre celui-ci et son plus jeune frère pour aller partager les ragots avec ses amies beaucoup plus bourgeoises et riches que cette Géraldine, un peu trop noire à son goût et d'une culture générale limitée.

— Hum... pas trop mal.

— Mais qu'est-ce qui lui est arrivé, au juste ?

— Quand il a reçu l'héritage après la mort de sa mère, Jean s'est occupé de partager la somme équitablement. Mais ses deux frères, qui se montraient suspicieux, le soupçonnaient de s'être graissé la patte.

— Oh ! Mais c'est totalement faux, n'est-ce pas ? s'exclama hypocritement l'autre.

— Bien sûr, mentit Géraldine sans la moindre parcelle de scrupule. Alors, Serge, le frère cadet, a dévoilé à son jeune frère Pierrot le montant qu'il avait reçu : deux millions de dollars, ce qui est complètement faux. Le plus jeune s'est fâché, puisqu'il disait avoir reçu seulement cent mille dollars.

— Il semble intelligent, ce Serge ! commenta Monia

— Intelligent, pas certaine... trop gourmand, alors oui ! Voyant que Pierrot en voulait à son grand frère, Serge, trop heureux que son subterfuge ait fonctionné, lui a suggéré d'assassiner Jean. En échange, il lui a promis qu'il recourrait ensuite à la justice pour faire discréditer l'héritage et le redistribuer équitablement entre Pierrot et lui.

— Mais n'y a-t-il pas des sœurs dans cette famille ?

— Bof ! Ce ne sont que des idiots ! Et l'autre, la femme jaune bâtarde, ne connaissait pas l'existence de l'héritage. Alors, pourquoi les mêler à tout ça ? que les hommes se sont sûrement dit.

— Et comment Pierrot a fait pour tenter de tuer ton cher mari ? questionna Monia, extrêmement intéressée.

— Comme tous les jeudis soir, alors qu'il sortait prendre un verre dans un des bars branchés de Port-au-Prince avec plusieurs amis, dont ton mari Patrice, Pierrot a espionné mon Jean toute la soirée. Quand mon mari est revenu à la maison et qu'il est sorti de la voiture, son petit frère l'a surpris en posant un fusil sur sa tempe... Mais comme ton mari avait oublié de lui dire quelque chose de primordial, il est retourné le voir. Dès qu'il a vu l'altercation entre Jean et son agresseur à l'entrée de la maison, il a tiré sur l'omoplate de l'homme au fusil, pour l'obliger à laisser tomber son arme au sol.

Et qu'est-il arrivé avec Pierrot, par la suite ? Mon mari n'a rien voulu me dire ! lança Monia avec une moue d'enfant gâtée et de menteuse invétérée, par-dessus le marché.

— Pierrot a fini par avouer qu'il avait monté ce coup avec la complicité de son frère Serge... Et bien sûr, avec la grande influence de nos deux maris, les deux comploteurs démasqués en ont pour au moins dix ans à crouler en prison...

Monia changea le sujet de conversation, jugeant qu'elle avait assez d'informations pour tout rapporter à ses amies.

— Et Magnola, la jeune fille dont tu as la charge, elle réussit bien à l'école ? demanda la langue de vipère, sachant fort bien que celle-ci n'était pas moins qu'une *restavek*, assouvissant ainsi le désir de Géraldine de se sentir supérieure.

Or donc, Géraldine était mariée à mon demi-frère Jean le magouilleur, qui a près de vingt-cinq ans de plus qu'elle ! Pire encore, elle me traitait de femme jaune bâtarde et maltraitait une pauvre jeune fille ! Elle qui avait eu la chance d'être éduquée par des parents si gentils et si parfaits ! Mais comment ils réagiraient s'ils voyaient leur fille agir de la sorte ? Moi qui me sentais coupable de lui avoir volé Adam ! Elle aurait tenté de le corrompre, la garce !

— Tu ne le méritais pas, vieille vache !

C'en était trop ! Pour me calmer, je me suis mise à courir dans son jardin comme une folle enragée, piétinant tous les plants qui attendaient tranquillement de dorer leurs feuilles au soleil. Je massacrai de mes

mains toutes les plus belles fleurs de ses jardinières et sautillai sur la chantepleure avec laquelle Magnola, la *restavek*, était forcée de les abreuver. Je me plantai devant mon ex-amie, le regard plongé dans le sien, jusqu'au fond de son âme, et perçus enfin ce que ses yeux avaient de si différents : une vicieuse lueur de méchanceté y était incrustée. Déçue, mais surtout furieuse contre elle, je m'écriai :

— Va chier, Géraldine ! Je te déteste !

J'entendis un bourdonnement, l'instant d'une seconde, et tout de suite après, une vive piqure me brûla à la joue droite. «Maudit bourdon !»

Chapitre 39

Les méchants devenus gentils / Mechan yo vin zanmi

— Et puis ? m'interrogea Rosita en levant la tête du livre qu'elle dévorait toujours sous l'arbre pleureur. Tu as aimé ta visite ?

— Pas vraiment, à vrai dire... répondis-je, encore en état de choc.

— Et tu as appris quelque chose ?

— Pas vraiment, hormis que des personnes apparemment gentilles peuvent se comporter comme des monstres dans la réalité... Et j'ai eu la confirmation que j'avais bien fait de piquer le p'tit ami à cette vache de Géraldine ! affirmai-je avec véhémence.

- T'es en colère ? me demanda Rosita.

— Non ! Désappointée... Qu'est-ce que tu lis ?

— Ah ! C'est un livre qui n'a pas encore été écrit. Si tu veux, je t'en reparlerai un jour. Tiens, dit-elle, m'offrant un autre de ses biscuits chinois. Tu en auras besoin pour regagner des forces.

— J'aurais préféré un repas plus consistant, mais comme à cheval donné, on ne regarde pas la bride, je ne dirai pas non...

Je lus le message enfoui dans mon maigre repas : « Nous sommes tous ici pour dépasser nos premières limites, quelles qu'elles soient. Nous sommes ici pour reconnaître notre caractère magnifique et divin, peu importe ce qu'il nous dit. » -Louise Hay

Une guêpe se posa sur le morceau de biscuit que je n'avais pas encore mangé, trop empressée de lire le message qu'il renfermait. Avant même que je tente de propulser le demi-biscuit au loin, l'insecte battit des ailes, atterrit sur mon nez et me piqua directement sur le bout de celui-ci.

— Aië ! me plaignis-je douloureusement, le nez immédiatement boursoufflé.

Comme je devais m'y attendre, cette douleur me ramena à nouveau sur mon île natale, plus précisément dans la commune de Croix-des-Bouquets, à environ douze kilomètres de la maison de Géraldine.

La robe rouge que je portais me semblait un peu moins serrée que lors de ma visite chez Géraldine « la salope ».

Un immeuble en béton, peint en bleu et blanc, attira mon attention. Attirée par les bruits d'enfants qui semblaient provenir de l'intérieur, j'avançai vers la porte d'entrée déjà entrouverte et demeurai sur le seuil quelques instants, hésitant entre l'envie de savoir où me mènerait le sombre corridor et celle de fuir ce lieu rempli de jeunes sûrement mal-en-point. Finalement, je décidai d'entrer.

Un petit garçon de quatre ans empoigna ma main droite, ce qui me fit sursauter. C'était la première fois qu'un humain arrivait à voir ma forme humaine.

— Bonjour... Comment t'appelles-tu ?

— Thomas... Il est triste, le monsieur avec toi.

— Mais de quel monsieur parles-tu ?

— Le monsieur, là... répondit-il en pointant le dessus de mon épaule gauche.

— Ah bon ! Et il ressemble à quoi ?

— À un monsieur triste.

Voyant que je ne pourrais en tirer davantage du petit, je lui demandai de me faire visiter l'orphelinat.

Ce bâtiment avait définitivement besoin d'amour ! Les murs gris béton, qui n'avaient jamais été peints, donnaient un air lugubre aux quinze minuscules chambres de l'habitat, où les enfants étaient entassés dans de vieilles bassinettes en métal rouillé, partagées par deux ou trois bambins. Des lits simples superposés permettaient d'accueillir les plus âgés : deux sur le matelas du bas, et autant sur celui du haut.

Soudain, une odeur d'urine poignante vint agresser mes glandes olfactives, déjà dérangées par le parfum des couches de coton posées négligemment au pied des lits. J'en avais la nausée. « Mais qui peut bien s'occuper d'un endroit aussi mal entretenu ? »

Thomas tenait toujours ma main lorsque nous arrivâmes dans la cour arrière. Mais sur le seuil de la porte de sortie, il vit une femme au crâne rasé, vêtue d'une tunique beige, légèrement découverte aux épaules.

— Albertine ! s'écria-t-il joyeusement en lui sautant dans les bras. J'ai une nouvelle amie !

— Ah oui ? lui répondit la femme avec un large sourire. Et comment s'appelle-t-elle ? demanda-t-elle tout naturellement, habituée de voir l'enfant lui présenter tous ses compagnons imaginaires.

— Elle s'appelle Alychia.

— Alychia ? répéta-t-elle, incrédule. Comment est-elle ?
 — Elle est beaucoup belle et elle est jaune un p'tit peu.
 — Ah... répliqua la femme, soudainement perplexe.
 — Tu la connais ?
 — Pas vraiment... Mais j'ai déjà connu une Alychia et je n'ai pas vraiment été gentille avec elle.
 — Pourquoi ?
 — Parce qu'elle avait tout : une mère qui l'adorait, un curé qui lui apprenait un tas de trucs, une superbe amie qui s'appelait Géraldine, et plus tard, un beau mec blanc qui l'a mariée.
 — Tu peux demander pardon, comme tu nous demandes de faire quand on n'est pas gentils avec les autres...

Albertine regarda Thomas... Ah ! Ce qu'elle adorait cet enfant ! Un grand sage dans un petit corps ! À défaut de pouvoir enfanter, étant donné que son père incestueux avait bousillé ses chances de procréer en abusant d'elle alors qu'elle était en bas âge, elle avait décidé de fonder un orphelinat au profit des nombreux jeunes abandonnés.

Albertine tourna les yeux vers moi et les plongea dans les miens, comme si elle me voyait. Sans bouger les lèvres, elle resta immobile, comme hypnotisée. En pensée, je l'entendis me dire : « Je suis désolée, Alychia, de t'avoir fait autant de mal. J'étais jeune et tout ce que je connaissais de l'amour, c'était que blesser ceux qu'on affectionne était une façon de les aimer, comme mon pauvre père le faisait avec moi. J'espère que tu es heureuse, maintenant, et que tu réussiras à me pardonner un jour. »

Bouleversée par cette déclaration et cette gentillesse de la part de ma pire ennemie de l'époque, je décampaï, me sentant mal à l'aise, sur le point d'éclater en sanglots...

— Elle est encore ici, ton amie ? demanda Albertine à Thomas.
 — Non, elle est partie.
 — Tu crois qu'elle va me pardonner ?
 — Sûrement. Elle est gentille...

À l'extrémité de la cour, j'aperçus une autre petite bâtisse jaune, dont le toit métallique était bleu. Je pénétrai dans l'une des trois pièces et entendis :

— Combien font 4 x 4 ?
 — 16, Madame Gina, répondit une élève de huit ans.
 — Bravo, Féдора ! Tu fais de beaux progrès !

Curieuse, je me rendis dans la deuxième salle, où je vis une femme animer des ateliers de peinture pour des jeunes de trois à cinq ans. Circulant ensuite à travers les chefs d'œuvre en devenir que les enfants s'amusaient à réaliser au gré de leur fantaisie, sans tenir compte d'aucune façon de ses directives, l'enseignante les observait en gratifiant chacun d'un mot d'encouragement.

— Jolies couleurs, Théo ! Dis-moi... qu'est-ce que tu as dessiné ?
 — Un bateau, dame Irich, répondit le jeune de quatre ans, qui éprouvait encore du mal à prononcer ses mots.
 — Iris, Théo... Iris... répète après moi : Iris.
 — Irich... Irich...
 — Ça s'en vient, Trésor, ça s'en vient, l'encouragea-t-elle en caressant tendrement son crâne chauve.

La troisième salle servait à la fois de cuisine et de salle à manger. Un petit four électrique, un réfrigérateur standard et un lavabo avec une grande bassine meublaient la partie cuisine. Au milieu de la salle à manger trônait une vieille table en bois usée et aux pattes chambranlantes. Entourée de chaises hétéroclites, elle pouvait accueillir une quinzaine d'enfants en même temps. À mon arrivée, la cuisinière s'affairait à préparer la soupe du dîner.

— Tout va bien, Sévrina ? demanda Albertine. Tu veux que j'aille acheter des légumes plus frais au marché pour le souper ?
 — Hum... On va devoir se passer de légumes pour aujourd'hui... J'ai examiné nos comptes et on devra faire des coupures.
 — Crotte de mouche ! s'exclama Albertine.
 — C'est pas grave, la consola Sévrina. On a en masse de provisions pour les nourrir au gruau et aux patates !
 — Bon ! Je retourne nettoyer les lits. Je ne sais pas ce qui s'est passé cette nuit, mais on dirait que les jeunes se sont tous passés le mot de mouiller leur matelas.

— C'était la pleine lune, hier...

— Ah ! Ça devait être ça !

— Albertine ? dit la sœur aînée. Il faudra penser à engager d'autres personnes. Nos deux sœurs et moi, on n'arrive plus à tout faire !

— Ouais... je vais m'en charger bientôt, promet Albertine, dépassée par le fort achalandage de l'orphelinat qu'elle n'avait d'acquis que quatre mois plus tôt.

— Victime de ton succès, la sœur. Bravo à toi !

— C'est un travail d'équipe, Sè : Gina, Iris, toi et moi... Avec l'aide du Bon Dieu, on va y arriver.

— Amen ! cria l'autre en touillant la soupe au poulet et nouilles dans la gigantesque marmite en fonte.

Albertine, Géraldine

Albertine, Géraldine
 Vous me clouez le bec
 Des deux, c'est Albertine
 Maintenant la plus fine
 Ex-amie, au cœur sec
 Ex-ennemie, au grand cœur...
 Sur la route du bonheur
 Amie, t'avais l'avance
 Sur vilaine Albertine
 Car tu avais la chance
 D'être enfant bien aimée
 Alors que la seconde
 N'avait pas en ce monde
 Un parent dévoué
 Vous me déboussolez...
 Amie, t'as mal grandi
 Ennemie, t'as bien vieilli
 Preuve, donc, que ce qui dort
 En nous, qui est en veille
 Peut parfois être d'or
 Ou encore faux soleil
 D'une laideur bien cachée
 Qui deviendra beauté
 Telle une jeune chenille
 Se faisant papillon
 Comme Albertine gentille
 Devenue l'aviron
 D'un immense navire
 D'adultes en devenir
 Le cœur en bandoulière
 Délaissés par leur mère

Voilà, tel est le nerf
De sa nouvelle guerre...
Et toi, amie d'hier
Qu'as-tu fait de tes jours ?
Qu'as-tu fait, pour l'amour !

— Ça avance, ton livre ? demandai-je à Rosita qui toujours assise sous le saule, avait encore le nez enfoui dans son bouquin.

— Oui, oui... je suis en plein dans l'intrigue ! C'est captivant ! Tu as l'air fatiguée... Tiens, prends ton biscuit, ça va peut-être te donner de l'énergie.

«Hier n'existe plus. Demain ne viendra peut-être jamais. Il n'y a que le miracle du moment présent. Savourez-le. C'est un cadeau».- Marie Stilkind

— Tu as rencontré des personnes que tu connaissais ?

— Oui... mais j'ai plutôt rencontré des personnes que je «croyais» connaître.

— Et tu as rencontré des personnes que tu ne connaissais pas ?

— Oui, un p'tit gars qui pouvait me voir et qui m'a fait visiter un orphelinat.

— Et qui s'occupait de cet orphelinat ?

— Euh... Je ne me rappelle plus trop de son nom. Une fille ordinaire, comme on en rencontre tous les jours.

— Tu sauras que personne n'est ordinaire, Alychia...

BZZ ! BZZ ! Cette fois-ci, c'est une guêpe qui m'attaqua directement sur le mamelon gauche...

Chapitre 40

Pardonner / Padonnen

C'était un jour d'automne. Je ne portais plus ma robe rouge, mais un pantalon gris pâle et un chandail bleu poudre ; mais surtout, je sentais un nouveau membre qui pendait lâchement dans mon entrejambe. Je le touchai, pour en vérifier la nature. «Merde ! J'étais devenue un homme !» J'observai mon reflet dans le miroir de mon nouveau bolide qui me renvoyait un visage rempli de ridules, les traits tirés, les yeux cernés, et une sale gueule de bois.

Dans ma rutilante voiture noire, je me rendais au poste de police de Montréal, malgré les deux bouteilles de gin que je venais tout juste d'ingurgiter. Moi qui jusque-là, avais été sobre depuis presque une dizaine d'années ! À soixante-douze ans, je venais tout juste d'apprendre une mauvaise nouvelle qui m'avait complètement scié les deux jambes : on avait retrouvé ma fille Éloïse, disparue depuis l'âge d'à peine dix-sept ans, soit vingt-cinq ans après sa disparition.

Juste avant de mourir, Mario Saint-Amable, un prisonnier de quatre-vingt-un ans, avait avoué par écrit qu'il était le meurtrier de treize jeunes filles, dont Éloïse Lebrun, dans l'espoir que son âme puisse reposer en paix une fois dans l'au-delà. Après l'avoir sauvagement agressée et tuée, il avait enterré son corps dans le parc de La Vérendrye, tout près du lac Granet, dans la région de l'Outaouais. Guidé par ma rage et une peine incommensurable, mon pied pesait à fond sur la pédale, au rythme de la chanson : «Enter sandman», du groupe Metallica.

*«Exit, light, enter, night
Take my hand
We're off to never-never land»*

Aveuglé par la pluie de ma tristesse tombant tels des clous, je n'ai pas vu la fillette qui traversait le chemin... BOUM !

L'espace d'un moment, mon cœur a cessé de battre... Moment de terreur...

— Tu n'as pas fermé la barrière, reprocha la femme à son mari, en parlant comme une automate et sans même le regarder.

— Et vous... continua-t-elle en me mitraillant du regard, alors qu'atterré dans mon siège, j'étais dans un total état de choc, vous auriez dû mourir à sa place !

C'est exactement ce que je me suis répété tout au long de mes misérables dernières années de vie, au cours desquelles j'ai vécu comme une loque, anéanti à l'idée d'avoir tué une enfant et de devoir poursuivre ma route en sachant que ma propre fille avait probablement été sauvagement assassinée... Comme une centaine de coups de poignard dans le cœur, ces mots martelaient mon corps et mon esprit chaque foutu jour de ma vie. Chaque matin, je me surprenais à vivre encore, avec l'impression de mourir à grand feu au fur et à mesure que le temps s'égrainait.

Le tribunal s'était montré clément avec moi, étant donné mon passé sans histoire et considérant que mon état, le jour de l'accident, avait été altéré par une terrible nouvelle. L'honorable juge Labonté, qui venait tout juste de perdre son fils dans des circonstances similaires, me retira mon permis de conduire et m'imposa deux années de service au sein de la communauté, ce qui me valut l'antipathie et la médisance de la plupart des citoyens de Saint-Lazare et des alentours.

Un jour que je me regardais dans le miroir, j'eus une révélation : «Puisque tu as la chance de vivre, bouge-toi, imposteur, et apprends aux autres à réaliser le privilège qu'ils ont d'être en vie». Dès lors, j'ai commencé à présenter des conférences traitant de l'alcool au volant dans les diverses écoles secondaires du Québec. J'abordais aussi des sujets tels que : la délinquance, le courage, la confiance en soi, la persévérance et le pouvoir de la foi.

Mes nouvelles activités m'aidaient à traverser les jours avec un semblant de dignité. Toutefois, cela n'allégeait en rien la terrible souffrance engendrée par la perte de ma fille et la mort, par ma faute, de l'enfant de cette mère dont je n'oublierai jamais le visage triste. Pour me libérer, je dédiai ma fortune à deux organismes : le Centre sur l'Autre Rive, à Valleyfield, et l'organisme Enfant-Retour Québec, le premier oeuvrant contre les dépendances à l'alcool et aux drogues, et le second ayant comme mission de soutenir les proches d'enfants disparus et de prévenir les agressions, les enlèvements et les fugues, tout en collaborant avec les autorités policières dans les recherches entreprises pour retrouver les personnes portées disparues.

Six mois avant de mourir, j'écrivis une lettre à cette femme et à son mari pour leur demander pardon.

Saint-Lazare, le 18 avril 2008

À Alychia Michel et Adam-Wilburt Thomson.

Je suis vraiment désolé pour toute la peine que je vous ai causée. J'ai tenté plusieurs fois de vous appeler, mais sans succès. Je comprends très bien votre colère et votre peine, ayant moi-même perdu une fille à l'âge de dix-sept ans. Ce jour maudit, je me suis malheureusement saoulé la gueule, afin de me donner le courage nécessaire de me rendre à la morgue pour constater le décès de ma fille, assassinée vingt-cinq années plus tôt. Je sais bien que cela ne vous concerne pas, mais sachant que moi-même je vis dans la douleur, peut-être cela pourra-t-il vous procurer une certaine satisfaction et alléger votre compréhensible rancune envers moi... Je vous demande pardon, mais comprends très bien que je ne le mérite pas.

Puissiez-vous arriver à trouver la paix et le bonheur, malgré cette dure épreuve...

Bien à vous,

Monsieur Yvan Lebrun.

BZZ! BZZ! La guêpe revint m'agresser, pour s'en prendre, cette fois-ci, à ma joue droite...

À nouveau, j'avais changé d'enveloppe corporelle, et me retrouvais maintenant emprisonnée dans un corps beaucoup plus jeune, musclé et plein de vitalité. Je portais un uniforme bleu marin, et j'avais encore au visage la barbe naissante du matin. Je sentais la vache à plein nez. J'avais tellement hâte d'annoncer la bonne nouvelle à Clodia : un magnifique poulain brun doré de trois ans, doté d'une majestueuse crinière noire, attendait sa nouvelle maîtresse dans une écurie à Saint-Clet. Mais juste à la hauteur de la clôture de la maison, que j'avais encore oublié de fermer, j'aperçus une Porsche 911 stationnée sur le bord du chemin. Puis je vis, gisant au sol, le corps de ma tendre Clodie. «Fuck! I forgot to close the fence!» À ses côtés, sa mère pleurait, le corps secoué par les cris hystériques qu'elle émettait. Quand je fus tout près d'elle, elle se calma soudain, sans toutefois prendre la peine de me regarder.

— Tu n'as pas fermé la barrière...

Et elle partit en courant, me laissant seul avec ma fille et ma culpabilité. Je pris ma belle Clodie dans mes bras, lui murmurai de tenir le coup, que ce n'était qu'un petit accident et qu'elle devait être très forte. Mon cœur ne voulait pas accepter sa perte, mais ma tête savait très bien qu'elle était déjà partie au pays des anges. À mon tour, je hurlai comme un fou et pleurai à gros sanglots, en regardant l'homme resté immobile dans sa voiture.

— Are you okay? lui demandai-je.

Mais il ne me répondit pas. Puisque j'avais oublié le mien dans la grange de mon dernier client, je pris son cellulaire qui traînait sur le siège du passager, et appelai les urgences.

Ce terrible accident avait non seulement emporté ma fille, mais m'avait fait perdre le plus grand amour de ma vie : ma Sunny Smile. Désormais, elle vivait comme une somnambule. Elle vaquait à ses activités sans enthousiasme, et était constamment perdue dans ses pensées, mais surtout, dans sa tristesse. Impuissant devant toute cette souffrance qui causait des ravages au sein de notre famille, je ne savais plus à quel saint me vouer. J'essayais de tenir le fort en restant calme et en m'impliquant davantage auprès de mes enfants, mais ce n'était pas suffisant et je commençais à manquer terriblement de munitions. Le spectacle désolant de la chambre de Clodie, demeurée telle quelle depuis sa mort, m'arrachait le cœur, en plus de raviver mon sentiment de culpabilité.

Ce soir du 23 octobre 2008, alors qu'Alychia avait préparé un succulent souper et le dessert préféré des enfants, chose qu'elle n'avait pas faite depuis au moins un an, je me surpris à espérer... «La vie nous fera-t-elle le cadeau de ramener le bonheur dans notre demeure?», me demandai-je tout en demeurant perplexe face à sa nouvelle exubérance qui semblait n'être qu'un mirage.

Sunny Smile / Sunny Souri

Alychia, Sunny Smile
Je sais que tu as mal
Mais tu n'es pas la seule
Regarde ma sale gueule...
Alychia, j'en peux plus
Me pardonneras-tu
De n'avoir fermé
La porte de notre fort ?
Depuis, t'as verrouillé
Celui de ton trésor
Et tu t'es emmurée
Loin dans ta forteresse...
Je voudrais tes caresses
Tes seins et puis tes fesses
Pour me réconforter
Et me sentir vivant
Prends ma main comme avant
Et viens sentir le vent
Mûr pour un changement
Fais-le pour toi, surtout
Et pour nos deux enfants
Qui sont toujours vivants
Et si t'en as le goût
Nous marcherons ensemble
D'un pas léger ou lourd
Ou comme bon te semble
Je m'en fous, mon amour,
Pourvu qu'au moins on s'aime
Je t'aimerai quand même...
Il fait jour, maintenant
Souris-nous, à présent
Et cours sortir dehors
Joshua, Thalia et moi
Nous sommes là, avec toi,
Mais nous n'sombrerons pas
Devant l'adversité
Alychia, Sunny Smile
Ta tristesse nous fait mal
Trop de temps gaspillé
À médire et pleurer
Reprends ta liberté
Retrouve ta gaieté
Ma tendre et bien-aimée

Chapitre 41

Pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font / Padonnen yo, yo pa konnen sa yo fè

De retour chez moi, Rosita en était presque rendue à la fin de son bouquin et pleurait.

— Ça va, Rosie ?

— Oui, oui... Tu sais que c'est la première fois que tu m'appelles comme ça !

— Oui, il faut croire que je commence à t'aimer, malgré ton sale caractère !

— Je vais garder ton compliment et je vais jeter aux poubelles le reste de ton commentaire, se renfrognait-elle, toujours le nez dans son livre.

«On ne peut pas dire qu'elle manque de perspicacité, cette petite !», me dis-je, soudain honteuse.

— C'était une blague, Rosie !

— Les blagues ont souvent une part de vérité, comme tu le sais sûrement.

— Mais on agace souvent ceux qu'on aime, par contre.

— C'est vrai ! Tu m'aimes vraiment ? me demanda-t-elle en me faisant de beaux yeux de bébé.

— Mais c'est ce que je viens tout juste de te dire !

— Ah oui ! Mais je me rappelais seulement du pot que tu m'as lancé... juste après les fleurs.

— Bon, bon, bon... Tu ne peux pas en revenir, un peu ? Arrête de me faire sentir coupable !

— Et toi, tu as déjà jeté la culpabilité d'une erreur sur quelqu'un ?

— Tu ne peux pas arrêter avec tes questions d'adultes ! Bon sang ! Pas moyen de s'amuser, avec toi ! Tu n'as que huit ans ! Alors, joue... amuse-toi... va sauter dans la boue... Mais arrête de te prendre pour l'adulte que tu n'es pas, bonté divine !

Sans broncher, elle me brava du regard et tenta de me piéger en me demandant :

— Et c'est ce que tu dis à tes enfants : Thalia et Joshua ?

En furie, je m'enfuis à grandes enjambées pour me réfugier dans l'atelier derrière la maison. Dès que j'y fus, je saisis impulsivement un marteau et fracassai toutes les vitres des fenêtres. Après quoi, j'ouvris les tiroirs et vidai rageusement leur contenu par terre. Soulagée après m'être ainsi défoulée, je m'affalai sur le plancher de béton recouvert de bran de scie, laissant la colère céder le pas à la tristesse. Sur le banc à scie, un biscuit chinois titillait mon estomac. Puisque la colère avait creusé mon appétit, je le saisis, le gobai, et manquai de m'étouffer avec le papier qui s'y trouvait.

«En pardonnant, on refuse de lutter contre l'amour. Pardonner, c'est faire preuve de volonté pour percevoir chacun, y compris soi-même, soit comme source d'amour, soit comme quelqu'un ayant besoin d'amour» -Gerald Jamplosky

À côté du biscuit, une canette de Pepsi diète était entamée. Assoiffée, j'en pris une gorgée... Mais une guêpe, qui s'était glissée à l'intérieur du contenant, s'amusait à boire le liquide brunâtre sucré qu'elle avait confondu avec le nectar d'une fleur. Affolée lorsqu'elle se retrouva tout à coup emprisonnée dans ma gorge, elle me piqua à plusieurs reprises et pour compléter sa vengeance, planta son dard dans ma lèvre supérieure, juste avant de sortir de ma bouche. J'avais terriblement mal...

La robe rouge me semblait maintenant de moins en moins serrée... «Serait-ce la preuve que j'ai maigri ?», me demandai-je avec une joie certaine. Je levai le bas de ma robe pour vérifier si j'étais bien redevenue moi-même : pas de membre viril entre les deux jambes, youpi ! Dans le reflet d'une petite flaque d'eau devant moi, je reconnus mon visage. Soulagée, je sautai de joie à pieds joints dans la minuscule mare, éclaboussant ainsi ma robe à la hauteur des fesses.

Alors que je terminais mon euphorique petit manège, je sentis quelque chose bouger sur ma nuque. Pensant qu'il s'agissait d'un pou, je tentai de l'écraser, mais en vain. Alors que la bestiole se promenait maintenant sur mon front, je tentai de m'en débarrasser en la tapant, mais encore là, sans succès. Tout à coup, je la vis pendre juste devant mes yeux.

— Tu t'es pissé dessus, ou quoi ?

— Maybe ! m'écriai-je, le cœur emballé, après l'avoir reconnue. Tu es devenue plus grosse !

— Et toi, plus mince et plus gentille...

— Ah ! lançai-je en me remémorant la vulgaire façon dont je l'avais traitée la dernière fois. Je

m'excuse d'avoir brisé ta toile... c'est que... j'étais fâchée.

— Et maintenant ?

— Je le suis moins...

— La colère qui dort trop longtemps, un jour, se réveillera et causera des ravages... Prends conscience de ceci et exprime-la au fur et à mesure qu'elle arrive ; mais prends le temps de bien choisir la façon dont tu le feras, sinon, elle te sera peut-être aussi fatale que le venin d'un serpent ou d'un scorpion.

— Tu philosophes, Maybe ?

— Oui, j'en suis capable... Tu aimerais voir ce qui est arrivé à Stella ?

— Cette femme hospitalisée qui parlait à tout le monde ?

L'araignée frottait ses deux pattes latérales avant ensemble, tout en me regardant.

— Bravo, Alychia ! me félicita-t-elle. Tu fais des progrès ! Je m'attendais à ce que tu dises : «La grosse femme», ou encore : «La femme obèse».

— En seulement six jours, il ne doit pas lui être arrivé grand-chose...

— Ça ne fait pas six jours, mais six mois...

— T'es sérieuse ?

— Certainement. Vous, les humains, avez une curieuse façon de mesurer le temps. Mais en réalité, le temps existe-t-il vraiment ? En vérité, le présent, le passé et le futur sont tous interreliés, l'un ayant un impact direct sur les deux autres.

— Alors, pourquoi dis-tu que ça fait six mois ?

— Je te traduis la durée en temps humain...

— Ah... Pour en revenir à ta question, ma réponse est oui. Je voudrais bien revoir la femme de l'hôpital.

À ces paroles, Maybe sautilla trois fois au milieu de mon front. Puis, après qu'elle s'y soit déplacée en traçant un signe quelconque, je me retrouvai à Morin-Heights, toujours vêtue de ma robe rouge parfaitement ajustée, les affreux bourrelets en moins. Je me souris à moi-même, contente d'avoir retrouvé ma silhouette d'autrefois...

Une femme rousse, dans la trentaine et portant des cheveux courts à la Halle Berry, joggait dans les rues du village. Je la suivis en courant, malgré que ma robe rouge en lycra et mes souliers ballerine noirs ne s'y prêtaient pas. Alors que la joggeuse filait dans le corridor aérobique entouré d'arbres, une côte interminable se dressait devant nous. Juste avant de l'affronter, elle s'arrêta pour se désaltérer.

Je me plaçai droit devant elle et l'observai. Elle avait de magnifiques yeux noisette étincelants, protégés par des cils longs et abondants, un petit nez parfaitement retroussé et des lèvres charnues en forme de cœur. Du haut de son mètre cinquante-sept, avec un surpoids d'environ treize kilos, elle admirait le joli papillon jaune venu se poser sur son espadrille Nike noir et rose. Elle était mignonne, sans être particulièrement belle. Mais son regard bienveillant et l'énergie qu'elle dégageait la rendaient terriblement séduisante et tout à fait charmante.

Voilà, elle gravissait à présent la longue pente à un rythme à peine plus lent que sur le plat, alors que j'étais exténuée et peinais à la suivre. «Il faudrait vraiment que je me remette au jogging... Je cours comme une débutante !» réalisai-je. Mais puisque je désirais absolument en apprendre davantage sur cette charismatique demoiselle, je poussai à fond la caisse.

Après trois quarts d'heure de ce régime, la coureuse croisa un homme quinquagénaire qui l'applaudissait.

— Bravo Stella ! Tu es vraiment en forme ! Le vélo un jour, la course un autre jour... C'est beau de te voir courir, je trouve ta démarche tellement féminine !

— Merci, Monsieur Bérubé ! C'est que j'ai encore un bon treize kilos à perdre !

— Mais ton sourire est tellement magnifique, qu'on oublie facilement tes kilos en trop !

— Merci, c'est le plus beau compliment qu'on m'ait dit depuis très longtemps... Et vous, vous faites souvent du vélo ?

— Oui. J'adore le vélo.

— Alors, un de ces quatre, on pourrait faire une randonnée ensemble !

— Certainement...

Et elle lui adressa un sourire éclatant et tout à fait irrésistible, juste avant de se rendre à sa maison, située à côté de celle de ce charmant voisin auquel elle n'avait presque pas adressé la parole depuis les neuf ans qu'elle habitait la modeste et jolie demeure de vinyle blanc au toit de bardeaux verts. En même temps qu'elle, j'y pénétrai...

Elle se déchaussa dans le minuscule hall d'entrée, assise sur le vieux banc de quêtueux déniché au Marché

aux puces de Lachute. Ensuite, elle sauta sous la douche. Pendant ce temps, je fis le tour du propriétaire.

La demeure était un bungalow comportant un étage, avec sous-sol. L'entrée menait au salon ouvrant sur la salle à manger, d'où on voyait une table ovale en bois d'un brun très foncé et un vieux bahut rouge antique et relativement bas. Un mur rouge pagode séparait le salon de la partie cuisine, qui se trouvait juste derrière. Au bout de l'entrée, à gauche, un corridor laissait place à trois pièces : la salle de bain à droite, une chambre juste en face, et la chambre des maîtres tout au fond.

Je m'attardai dans le corridor, où une panoplie de photos dispersées dans des cadres de formats variés décorait les murs jaune maïs. Une photo en particulier attira mon attention. Il s'agissait de celle d'une grosse femme aux cheveux dégarnis qui en tenait une autre par les épaules. La seconde portait une robe rouge, semblable à la mienne. Plutôt maigrichonne, elle souriait à la caméra, alors que l'obèse la regardait de côté en souriant elle aussi.

Je restai là encore quelque temps... La femme qui accompagnait l'obèse était inévitablement ma copie conforme : même teint, même cheveux et même yeux bridés. Cette dame obèse me disait quelque chose... C'est alors que me revint le compliment dont son voisin l'avait gratifiée : « Bravo, Stella ! Tu es vraiment en forme ! »

« Se pourrait-il que cette femme soit la Stella de l'hôpital ? », me demandai-je, sidérée.

Une fois douchée, la dame s'habilla d'un pantalon Capri bleu marin et d'une chemise à manches courtes de dentelle blanche décorée de jolis motifs floraux rose et bleu. Ses yeux noisette maquillés d'un mascara bleu-mauve brillaient d'une joyeuse étincelle. Elle décida de laisser tels quels ses cheveux mouillés, sur lesquels elle appliqua un gel à l'odeur de fleur. Voilà, elle était prête à affronter Alice, sa patronne.

— Ah ! Bonjour, Stella, l'accueillit Alice en l'apercevant depuis le bureau de la secrétaire. Viens t'asseoir ! Je suis à toi dans une minute.

Elle écrivait un courriel à Christel, sa nouvelle coqueluche, jeune psychoéducatrice du CLSC dont elle avait la charge. Après avoir terminé de rédiger son message, elle demanda :

— Alors, qu'est-ce que je peux faire pour toi ?

— J'aimerais que tu me trouves un nouveau bureau... Je pourrais partager celui de Nathalie ; il est plutôt grand et je m'entends bien avec elle.

— Pourquoi ? Ça ne va pas avec Christel ? interrogea Alice même si elle connaissait déjà la réponse.

— Vraiment pas... Écoute, Alice, ça fait déjà six mois que je la tolère et que j'essaie de passer par-dessus ses caprices, mais maintenant, je n'en peux plus.

— Mais Christel est tout à fait charmante et parfaitement compétente ! Ça va juste te fouetter un peu de travailler auprès d'une jeune.

— Être fouettée... Tu crois vraiment que c'est ce dont j'ai besoin ?

— Parfaitement ! Tu commençais à perdre de la vigueur, au travail, Stella... Et je trouve que ta demande est égocentrique.

— Dans quel sens ?

— Dans le sens que tu ne penses qu'à ta petite personne. Il faut apprendre à faire des compromis, dans la vie.

Égocentrique ? Elle qui toute sa vie avait eu de la difficulté à dire non aux autres et qui acceptait de s'impliquer dans mille et un projets contre son gré ! Tant de temps à faire la sourde oreille à son cœur qui tentait de lutter contre ce mécanisme de sabotage qui la poussait à toujours dire oui ! Maintenant qu'elle avait décidé de s'en libérer, voilà qu'on la traitait d'égoïste !

— Et étant donné que tu viens de sortir d'une dépression, continua sa supérieure, il te faut un changement drastique... Christel est parfaite pour ça !

Stella se remémora avec nostalgie le premier mois ayant marqué son retour, alors qu'elle effectuait une entrée progressive au CLSC de Saint-Jérôme, où elle travaillait en tant que psychoéducatrice. Elle avait pris la résolution de prendre seulement une quinzaine de minutes pour manger, après avoir marché une quarantaine de minutes dans les rues de Saint-Jérôme.

Alors qu'il faisait beau soleil, elle s'assit à une table de pique-nique, à proximité du CLSC. Entamant une bouchée de sa salade printanière aux avocats, aux pommes et aux canneberges, elle entendit une voix antipathique s'adresser à elle.

— *Belle journée pour se reposer, hein, Stella ? T'as l'air pas mal bien ! Moi aussi, j'aimerais ça, un d'ces jours, me payer une dépression ! Mais j'aime bien trop mon travail pour ça !*

— *Christel, tu crois vraiment que la dépression résulte toujours d'un travail qu'on n'aime pas ? s'indigna Stella.*

— *Ben... oui. Si on aime ce qu'on fait, tout va bien !*

— *Écoute, Christel, tu es dans la jeune vingtaine, ambitieuse et carriériste... Et si tu consacres toutes tes énergies dans ton travail, eh bien... c'est pas d'mes affaires ! Comme ma façon de gérer ma pause du dîner n'est pas de tes affaires non plus ! Alors, je te pardonne parce que tu es naïve et tu ne sais pas ce que tu dis, mais si je te surprends à me lancer un autre commentaire du genre, je vais te flanquer une gifle aussi vite que Lucky Luke qui dégaine avant son ombre !*

Devant cette réplique, Christel quitta sans mot dire pour aller tout rapporter aux autres employés qui dinaient dans le salon du personnel, endroit de prédilection pour les nombreuses langues sales qui s'en donnaient chaque jour à cœur joie.

— *Tu sais pas où j'ai vu Stella ? commença-t-elle par dire.*

Après le dîner, elle ouvrit sa boîte courriel où elle trouva le message suivant : «Allo, Christel. Et puis... comment était Stella, cette semaine ? Est-ce que son dossier sur la petite Julie semble avancer ? Moi, je trouve qu'elle semble bien aller, mais je pense qu'elle est à fleur de peau et que ce n'est qu'une question de temps avant qu'elle rechute. Tiens-moi au courant... Alice»

Stella, psychoéducatrice appréciée de ses patients et de ses collègues, commençait à en avoir ras le bol des sous-entendus de sa patronne et de quelques-uns de ses collègues, en particulier Christel, avec qui elle avait peu d'affinités. Aussi, elle sentait que quelque chose avait changé dans sa relation avec Alice, qui autrefois, la consultait fréquemment, en plus de lui laisser carte blanche pour expérimenter de nouvelles méthodes d'intervention auprès de ses patients. À l'époque, même si elle travaillait sous ses ordres, elle la considérait toujours comme son égale.

Sans doute que Christel, la carriériste, y était pour quelque chose dans ce changement d'attitude ; sans compter que Stella venait tout juste de se sortir d'une sévère dépression, que le docteur Bashour diagnostiqua comme étant liée à une bipolarité provoquant un premier épisode de psychose.

Sourire perdu / Sourire pèdi

Les gens ne comprennent pas

Que les blessures du cœur

Peuvent être aussi profondes

Que les blessures du corps

Alors ils s'inventent psychologues

Ou encore philosophes

Avec leurs théories à quatre sous

Ou leurs paroles déjà mâchées

« Un de perdu, dix de retrouvés »

« Allez, viens-t'en ici, que je te botte le cul »

« Repose-toi donc un peu, après ça va passer »...

J'ai plein de cicatrices

Mais elles sont invisibles

Enfin, pas tant que ça

J'ai perdu mon sourire

Et mes yeux bruns sont tristes
J'ai perdu la passion
Et je suis fatiguée...
Les gens ne comprennent pas
Que la misère des autres
Ne nous aide aucunement
À retrouver la joie...
Quand nous nous comparons
Ce n'est pas toujours vrai
Que nous nous consolons
Alors bonté divine
Si je suis déprimée
Laissez-moi donc le droit
De pleurer des rivières
Laissez-moi donc le temps
De retrouver le rire
De la vraie compassion
C'est tout c'que je demande
Si vous ne le pouvez
Alors, taisez-vous donc
Et laissez-moi tranquille
À soigner toutes mes plaies.

Assise à côté de Stella, sur la table de pique-nique, je ressentais toute sa déception relativement au regard des autres, mais à la fois, tout le courage qui la caractérisait devant l'adversité. «Non ! Ils ne m'auront pas ! Je vais faire de mon mieux : un jour à la fois», tentait-elle de se convaincre à voix haute.

Les yeux tournés vers les cumulonimbus qui roulaient dans le ciel à vive allure, soufflés par le vent, elle se répéta les paroles que son entraîneur d'activité physique lui avait dites : «Ce n'est pas le nombre de kilos que tu perds, qui est important. Ce qui l'est, c'est de constater que tu te sens mieux». Elle se dit en elle-même : «Ce n'est pas sur le nombre de dossiers réglés, que je dois juger la qualité de mon travail, mais sur la satisfaction d'avoir donné le meilleur de moi-même, dans l'instant présent, peu importe ma condition... »

Je me surpris à comprendre son dialogue intérieur. J'arrivais à lire et entendre ses moindres pensées, ce qui me rapprochait de cette femme que je trouvais de plus en plus attachante. Maintenant assise en indien sur la pelouse brûlée par le soleil, je l'entendis se remémorer un moment vécu avec son entraîneur sportif.

— *Aujourd'hui, Stella, lui dit Gary, je change ton programme !*

— *Mais pourquoi ? Moi qui commençais à m'habituer à tous ces exercices de musculation et de cardio !*

— *Justement, Stella ! Ton corps, c'est comme ta vie. Si tu fais toujours la même chose, il finira par s'habituer et à un moment donné, il refusera de perdre du poids ou de se modifier. Tu dois donc le surprendre, en variant les niveaux de difficulté lors de tes séances d'entraînement.*

— *Ah bon ! Tu es sûr que ça ne peut pas attendre encore un mois ?*

— *Non ! Fais-moi confiance ! As-tu déjà remarqué que ta vie est ennuyeuse quand tu fais toujours la même chose : métro, boulot, dodo ?*

— *Tu as quelque chose contre la stabilité, Gary ?*

— *Non ! Mais pas éternellement, quand même ! Un jour ou l'autre, il nous faut des petits drames, dans notre vie, pour nous secouer un peu et nous pousser à relever de nouveaux défis ; sinon, on devient blasés*

et on stagne ! Et c'est exactement la même chose pour ton corps !

— *Dis donc, tu as raté ta profession, toi ! Tu aurais dû être psychologue !*

— *Pas du tout ! Tu ne vois pas qu'en étant entraîneur, c'est exactement ça que je fais ? Allez, ma mignonne... assez de bavardage ! Viens ici, que je te brasse ton programme !*

Stella s'apprêtait à partir, quand elle crut apercevoir son amie Ophélie, une belle mulâtresse de la Guadeloupe. Elle courut à sa rencontre, mais lorsque la femme rebroussa chemin, après avoir réalisé qu'elle avait oublié son téléphone cellulaire à la maison, Stella constata qu'elle avait fait erreur sur la personne.

Ophélie était sa meilleure amie. Les deux s'étaient rencontrées à l'Université de Sherbrooke, où Stella étudiait en psychoéducation et Ophélie en physiothérapie. Cette dernière aurait adoré devenir médecin, mais comme il manquait un 0.3 à sa côte Z, elle s'était résolue à modifier ses plans. Toutefois, elle était fascinée, voire obsédée, par les problèmes de santé d'autrui, qu'ils affectent des personnes de son entourage ou de purs étrangers. Lorsqu'elle se préparait à discuter au sujet d'une blessure ou d'une maladie de quelqu'un, elle commençait toujours sa phrase par : «Tu ne sais pas quoi ?» Ensuite, elle décrivait en détail l'état de santé de sa vedette du jour...

— *Tu ne sais pas quoi ? demanda-t-elle un jour à Stella, comme à son habitude.*

— *Non, mais je sens que je vais le savoir bientôt, lui répondit Stella, sachant très bien qu'elle s'apprêtait à l'entretenir au sujet d'un problème de santé rencontré par une quelconque personne.*

— *La jeune fille du meilleur ami de mon cousin Louis a le cancer de la peau...*

Et voilà ! Son gramophone était en marche pour au moins une bonne dizaine de minutes. Tout y passait : les symptômes, l'état de santé général, les soins à prodiguer, le pronostic...

Pourtant, durant tout le long mois et demi que sa meilleure amie avait séjourné à l'hôpital, Ophélie n'était jamais venue la voir, ni même ne l'avait appelée. Stella la soupçonnait même d'avoir filtré ses appels pour éviter de lui parler.

Bien que consciente du malaise de la plupart des gens face aux problèmes de santé mentale, elle est déçue et attristée par la réaction de son amie. Mais un jour, elle en était très consciente, elle devrait passer l'éponge et pardonner à Ophélie. Bien qu'extrêmement orgueilleuse, cette copine faisait preuve d'une grande sensibilité. Malgré ce dernier trait de caractère, jamais elle n'arriverait à avouer qu'elle avait manqué de courage ou qu'elle était tout simplement dépassée par la situation.

La balle était donc dans le camp de Stella. Et le fait qu'elle se soit précipitée vers une femme qu'elle avait confondue avec Ophélie signifiait que son pardon semblait vouloir poindre et chasser la rancœur et la déception qui les éloignaient, chacune étant troublée par le spectre de la peur des sentiments et des non-dits de l'autre.

Je ne viendrai pas / Mwen pa vle vini

Je ne viendrai pas
Te voir à l'hôpital
J'ai la hantise des fous
Qui perdent les pédales
Ne le prends pas trop mal
Mais quand la maladie
Est de l'ordre du mental
Et qu'elle devient folie
Je ne sais plus quoi dire
Ni comment réagir...
Comment me comporter
Alors que mon amie
Est là, barricadée,

Dans sa tête aujourd'hui
Alors qu'avant-hier
Elle n'était pas en guerre
Avec toutes ses pensées
Et toutes ses idées noires
Qui faussent son miroir ?
Nous sommes des milliers
Témoins déconcertés
Quand est psychologique
La maladie des autres
À qui donc est la faute ?
Nous lui préférons tous
Celle que l'on dit physique
À celle qui te pousse
Discrète, vicieuse, sournoise
À jongler tes angoisses
Et souiller la fenêtre
Dans laquelle tu vois
Des images déformées
Que tu mal-interprètes
Et de la joie fanée
Qui plane dans ta tête
Puisque bien plus visible
Donc plus compréhensible...
Non je ne viendrai pas
Te voir à l'hôpital
Allez, pardonne-moi
Je sais, je sais, c'est mal
J'y peux rien, c'est comme ça
Allez, ne m'en veux pas
Mais je ne viendrai pas
Te voir à l'hôpital.

Chapitre 42

À la croisée des chemins / Nan krwaze chemen yo

Maybe se balançait au bout de son fil accroché à une branche pendante du saule. Elle venait tout juste de capturer une coccinelle rouge à points noirs dans sa majestueuse toile d'araignée finement tissée.

— Maybe ! Tu n'vas tout de même pas dévorer cette jolie coccinelle ?

— Mais pourquoi pas ? Pour la simple raison qu'elle est belle ? Les personnes qui sont belles devraient-elles être épargnées des drames humains uniquement à cause de leur beauté ? Pourquoi une personne peu avantagée par la nature devrait-elle souffrir davantage que les bellâtres ? Devrais-je me sacrifier et mourir de faim sous prétexte que cette bestiole est jolie ?

— ...

— Tu me trouves laide ? me demanda-t-elle en me sautant au visage.

— Ce n'est pas ce que j'ai dit...

— Mais c'est ce que tu penses, répliqua-t-elle, visiblement déçue, en retournant à son piège à bestioles.

— Euh... tu sais, je t'admire beaucoup...

— Ah oui ! Et pourquoi donc ?

— Parce que tu manges plusieurs insectes qui peuvent nous piquer et nous énerver...

— À part les coccinelles ou les papillons, j'imagine ! Et tandis que nous y sommes, pourquoi pas la libellule ? Elles sont si mignonnes, hein, Alychia ?

— Rancunière ! l'insultai-je.

— Superficielle ! riposta-t-elle.

— Laisse-moi donc continuer, Maybe... Tu n'acceptes pas facilement les compliments, toi !

— ...

— Tu es aussi très travaillante !

— Merci ! Mais tu n'as pas spécifié que j'étais belle.

— Bon, bon, bon ! C'est vrai, je ne te trouve pas particulièrement mignonne.

— Ah bon ! Chacun ses goûts ! J'aime mieux être intelligente et laide que juste belle... Tu sais que je fais partie d'une espèce particulière ?

— Est-ce que tu te vanterais-tu un peu, par hasard ?

— Non, jamais. La vantardise est un vilain péché : je ne fais que t'expliquer les faits. Mes consœurs et moi, du haut de nos dix-sept millimètres de longueur, sommes capables de construire une toile de quarante centimètres à un mètre de long en seulement une heure. Savais-tu que certaines de nous produisons des fils de soie composés du matériau le plus résistant connu sur la planète ? À épaisseur égale, nos fils sont plus résistants que l'acier ! Grâce à leur élasticité, on peut les étirer sur deux fois leur longueur sans les briser !

— Fabuleux !

— As-tu déjà remarqué la croix sur mon abdomen ?

— Non ! m'étonnai-je, tout en me rapprochant de plus près. Ah oui ! Je la vois, maintenant...

— Eh bien, une vieille légende chrétienne raconte que mon ancêtre a tissé sa toile sur les plaies de Jésus pour le protéger des mouches, alors qu'il était crucifié. Pour le remercier, Dieu a dessiné une croix blanche sur son dos. C'est pourquoi on m'appelle l'Araignée porte-croix (*Araneus diadematus*).

— Ainsi donc... tu serais une «*Araneus diadematus*» ! m'exclamai-je d'un ton moqueur.

— Oui, mais bien sûr, étant donné que tu ne crois pas en Jésus, tu ne dois pas croire non plus à cette histoire, pas vrai ?

— Tout à fait !

— Tu veux voir la suite de l'histoire de Stella ?

— Certainement... un film sans fin, c'est plutôt emmerdant !

Lorsque Maybe se posta sur le bout de mon nez en le mordillant, je sentis un léger dérangement, semblable à celui du maringouin piqueur.

— Qu'est-ce que je peux faire pour toi ? demanda Alice, qui s'éventait avec un cahier Canada.

Elle suffoquait fréquemment de chaleur depuis le début de sa ménopause et en six mois, elle avait pris presque vingt-cinq kilos.

— Je viens te voir pour te dire que je prends une année sabbatique dès le mois de septembre.

— Vraiment ? répliqua la directrice en déposant son éventail de fortune sur son bureau où étaient dispersées des dizaines de piles de dossiers.

«Comment fait-elle pour se retrouver ?» me demandai-je en observant la scène à partir de mon enveloppe corporelle invisible.

— Ça ne va pas, Stella ? questionna Alice, les sourcils froncés et les yeux soudainement remplis de compassion.

— Tu sais que c'est la première fois que tu me poses cette question depuis mon retour au travail qui remonte déjà à presque un an ? répliqua amèrement Stella.

— Mais non, voyons ! Je te le demande au moins chaque semaine...

— À Christel, sans doute, à d'autres de mes collègues, aussi, mais jamais directement à moi.

Alice ne répondit pas, sachant trop bien que son interlocutrice disait vrai. Elle fouilla dans son classeur, sortit une feuille 81/2 x 14 et la tendit à son employée.

— Tu n'as qu'à remplir ce formulaire et me le remettre au plus tard dans deux semaines... Tu es sûre de ton choix ? lui demanda Alice, craignant de la perdre à tout jamais.

— Sûre comme du citron.

— Tu vas me manquer, Stella. Tu sais combien je t'aime et t'apprécie.

— Non, Alice, je ne le sais pas... Si c'est vraiment le cas, tu as eu une drôle de façon de me le démontrer, depuis mon retour.

— Ce n'est pas facile, Stella, de composer avec une personne qui revient d'une dépression.

— Je comprends. Pourtant, quelques simples petits gestes peuvent suffire : comme lui demander comment elle va, lui sourire, faire des petits compromis pour faciliter sa réintégration... comme la jumeler avec quelqu'un avec qui elle s'entend bien. Tu peux aussi alléger sa tâche en évitant de la surcharger de travaux futiles et lui faire sentir que tu as confiance en elle, plutôt que d'attendre bêtement qu'elle se plante...

— ...

— Dis-moi, Alice, pourquoi on offre si spontanément des fleurs et des cartes de prompt rétablissement aux personnes blessées physiquement, alors qu'on hésite à le faire pour celles qui le sont psychologiquement ?

Tout à coup assaillie d'énormes bouffées de chaleur, Alice reprit son éventail. Était-ce dû à la ménopause, ou au fait que Stella venait de la secouer par ces propos malheureusement véridiques ?

— Dis, Stella, tu pourrais m'écrire tes suggestions, afin que je puisse mieux accompagner une telle personne, si jamais ce genre de situation se produit à nouveau ?

— Avec plaisir... À coup sûr, ça arrivera, Alice. Comme tu le sais, la santé et l'éducation sont les domaines où on rencontre le plus de cas de dépression et de burnout.

L'automne en était à ses débuts lorsque Stella, la taille désormais parfaitement sculptée, grâce à ses entraînements répétés et à une saine alimentation, embarqua dans un avion en partance vers le sud. À travers les nuages, je reconnus le bleu fascinant de la mer, les montagnes dénudées et l'île peuplée de rivières et de routes de terre battue. C'est ainsi que le 1er octobre 2004, Stella débarqua aux Gonaïves, lieu où Toussaint Louverture avait été arrêté le 7 juillet 1802, avant d'être déporté en France à titre de prisonnier.

Deux semaines avant son arrivée, soit les 18 et 19 septembre, l'ouragan Jeanne avait traversé la bande nordique d'Haïti et le Haut Artibonite, provoquant en ces lieux des inondations, des pluies diluviennes et des glissements de terrain. La tempête fut telle, que le bilan des sinistrés s'éleva à trois cent mille.

Déjà frappé par de terribles inondations quatre mois plus tôt, le pays, avait peine à se relever. Et cela, c'était sans compter le sanglant coup d'État ayant conduit au renversement du président Jean-Bertrand Aristide en février de la même année.

Nombre de Haïtiens empruntèrent alors des bateaux de fortune avant de mettre le cap sur la Floride, en vue de quitter le régime politique sanguinaire qui régnait dans leur pays et la misère provoquée par cet ouragan meurtrier. Curieusement, à cette époque, dès qu'un Cubain atteignait la côte américaine, il était automatiquement accepté en tant que réfugié politique. Depuis l'ouragan Mitch survenu en octobre 1998, les ressortissants du Honduras et du Nicaragua jouissaient également d'un statut privilégié aux États-Unis. La

plupart des réfugiés haïtiens, quant à eux, étaient presque immédiatement expulsés, peu importe les motifs de leur tentative d'exil, que ce fût en raison des ravages causés par le cyclone Jeanne, ou encore, pour des raisons d'ordre politique.

Dans la foulée d'explosion d'organismes d'entraide désirant porter secours au pays lourdement affligé, Stella désirait apporter son humble soutien. C'est ainsi qu'elle s'associa à la Croix-Rouge, afin d'offrir ses services aux victimes de Gonaïves, la ville la plus durement touchée par la récente catastrophe, qui y avait fait plus de trois mille morts.

U.S.A., Amérique

U.S.A, Amérique

Je suis du même continent...

N'entends-tu pas le vent

Qui dans son brouhaha

Te questionne, stoïque,

Devant tes douteux choix

Du passé et du présent ?

Pourquoi me rejettes-tu ?

Un jour, tu es venu

T'emparer de mon île

Aujourd'hui, maintenant,

Je te demande l'exil

Un peu honteusement...

Ces maisons englouties

Sous une marée de boue

Suite à cet ouragan

Dont Jeanne est le prénom

Ne sont-elles pas en partie

La cause de la déforestation

Sous ton occupation ?...

Jadis, je t'ai laissé exploiter mon pays

Mon île, ma perle chérie,

Avec zèle et avarice

Avec l'appât du vice...

J'ai bien ma part de faute

Dans tout ce mélodrame

Et c'est à coups de rame

Sur mon bateau de fortune

Les deux yeux dans la brume

Brouillés par quelques larmes

Qu'humblement je demande

Ta solidarité
Un peu comme une offrande...
Ce n'est pas ta pitié
Que j'espère en secret
C'est de fraternité
Dont je rêve désormais
Je suis un sans-papier...
Suis-je un rien, sans papier?...
U.S.A, Amérique,
Ne constates-tu pas
Qu'il y a longtemps, déjà,
Que je t'ai pardonné?...
Partageons notre culpabilité
Soyons indulgents l'un envers l'autre
Riches de nos succès et de nos fautes
Et peut-être que je comprendrai
Encore une fois, notre impunité
Devant les horreurs du passé
Que bêtement nous avons endossées...
Mais, dis-moi donc enfin
Pourquoi donc d'une main
Tu accueilles Aristide
Notre père tant chéri
Qui devint finalement
Le pantin des méchants
Alors que de l'autre main vide
Tu repousses les victimes
De sa désinvolture ?
Voilà donc, au final,
La sournoise dictature
Qui fut le pire crime
De ce père éphémère
Et sa bande de Chimères
Qui causa tant de mal
À mon tendre pays :
« Ayiti, Haïti »...

Chapitre 43

Le jour où j'ai perdu la tête / Jou mwen pèdi tèt mwen

Emmanuel Simard, originaire de La Baie, dans la région du Saguenay-Lac-Saint-Jean, faisait partie de l'un des cent vingt-deux monteurs de lignes d'Hydro-Québec dépêchés en Haïti pour rétablir le courant là où il n'y en avait plus.

— Manu, ou kwè nan Jezi Kris, nan peyi ou ? demanda Sylvestre, un homme qui venait tout juste de perdre la plus jeune de ses filles. (Vous croyez en Jésus-Christ, dans votre pays ?)

L'individu était entouré d'un groupe d'hommes qui écoutaient le charismatique Emmanuel, appelé «Manu» ou «Sim» par les intimes. Cet étrange énergumène, par son humour simple et direct, arrivait à rallumer les étincelles dans les yeux de ceux qu'ils croisaient, simplement en demeurant celui qu'il avait toujours été : un homme sans masque, sans flafla. «What you see is what you get», telle était sa devise.

Du haut de son mètre quatre-vingt-dix, avec ses cheveux brun-roux coiffés en de longues dreadlocks s'arrêtant à la hauteur de ses larges épaules, ses yeux pers, dont la couleur variait selon ses humeurs ou la couleur de ses chandails, il avait le don de vous scruter sans la moindre gêne, jusque dans le tréfonds de votre âme. Il arrivait à deviner la personnalité de la plupart des gens qu'il rencontrait, et parfois même, à déceler certaines informations à propos de leur vécu, avant même qu'ils ne lui aient dit quoi que ce soit.

— Certainement, mon ami ! J'vais vous montrer comment on est croyants pas à peu près, au Québec. On n'arrête pas d'honorer Jésus à coups de mots sacrés. Par exemple, au lieu de dire que t'es fâché, tu peux dire : «Chu en criss !» En plus, tu peux te servir des mots d'église comme adjectif ou comme verbe : «Mon sacrement d'ostie d'ciboire, tu vas tu t'las fermer ou sinon, j'vas t'en câliser une en plein dans face !»

La quinzaine d'hommes à qui il s'adressait s'esclaffèrent, tout en essayant de répéter les illustres phrases qu'il venait de lancer.

— Non, Sylvestre, pas câlisse... câlisse ! Oublie pas l'intonation... sinon, ça défoule pas pantoute.

Et le père endeuillé pouffait d'un rire contagieux, qui se répandit rapidement au sein de son groupe d'amis, qui éprouvaient un réel besoin de se divertir pour oublier un peu la vie de misère qu'était la leur, non seulement depuis le passage de ce maudit ouragan, mais depuis la nuit des temps.

— Tu peux même sacrer quand t'es content... renchérit Manu.

Et c'est là que Stella apparut devant lui, dans une jolie robe rose fuchsia à manches courtes, l'air de se demander quel était ce colon qui s'amusait à jurer de la sorte devant toutes ces pauvres gens. Emmanuel la regarda furtivement s'approcher du campement de fortune, composé d'un simple amas de draps hétérogènes accrochés temporairement aux poteaux plantés dans le sol sablonneux.

— Et comme j'disais tantôt, reprit-il à l'intention de ses interlocuteurs, tu peux même sacrer quand t'es content comme j'le suis présentement : «As-tu vu le criss de pétard qui vient d'arriver ?»

Cela dit, il gratifia Stella d'un clin d'oeil, alors qu'elle le dévisagea, dégoûtée par sa façon rustre de s'exprimer et offensée de la façon dont il venait de la qualifier, elle qui ne le connaissait même pas encore.

— Je cherche Emmanuel Simard, lui dit-elle, ne sachant trop à qui s'adresser. Vous savez qui c'est ?

— Ben sûr, ma jolie, vous l'avez drette dans votre face... Emmanuel Simard, se présenta-t-il en lui présentant sa main droite que la nouvelle venue serra à peine. Enchanté de vous rencontrer !

— ...

— Mais tu peux m'appeler Manu, parce que je sens qu'on va devenir des bons amis, ou peut-être même plus, dans moins de douze jours, reprit l'insolent, décidant tout à coup de la tutoyer et de faire fi de la main molasse que Stella venait de lui tendre

— Ça m'étonnerait beaucoup, Monsieur Simard. Avec vos mauvaises manières, vous n'êtes pas du tout mon genre. Le *look* mauvais garçon est loin de me plaire.

— Ça tombe bien ! Chu justement un bad boy ! pouffa Manu, rigolant de sa propre blague.

Stella roula les yeux de travers. «Quel imbécile !», songea-t-elle en son for intérieur.

— Tu sais, reprit le Saguenéen en l'entraînant à l'écart des autres, c'est pas avec ta bouche en trou d'cul de poule pis ton derrière comme si t'avais un balai enfoncé dedans que tu vas pouvoir les aider, beauté... C'est quoi ton nom ?

— Stella, et ça reste pareil pour les intimes.

— Yes, sir ! J'adore ton sens de la répartie ! T'es en plein mon genre ! J'sens que ça va connecter,

nous deux !

— Comme je disais tout à l'heure...

Sans crier gare, il lui planqua un baiser sur sa bouche aux lèvres charnues qui n'eut pas le temps d'esquiver cette rencontre impromptue, qu'elle éternisa sans trop d'opposition. Du moins, durant les premiers instants. Reprenant soudainement conscience suite à cet assaut foudroyant, elle se dégagea violemment, honteuse d'avoir succombé à ce macho de la pire espèce. Soudainement mal à l'aise, Emmanuel bredouilla quelques mots d'excuse à son endroit, et partit à grandes enjambées dans le sens contraire au sien.

Mélina, une infirmière québécoise engagée par la Croix-Rouge, passa à ses côtés, alors qu'elle était encore en furie de s'être laissé avoir par un tel crétin.

— Tu viens de rencontrer Emmanuel Simard, à la fois monteur de lignes pour Hydro-Québec et médecin pour l'organisme *Médecins sans frontières*.

— ...

— Vous avez dû lui faire pas mal d'effet pour qu'il vous embrasse après le premier coup d'oeil. Il n'est pas trop du genre chaud lapin avec les femmes. Plusieurs ont essayé de mettre le grappin sur lui, mais sans succès.

À son ton, Stella devina que cette femme avait été l'une de ces tentatrices. S'essuyant la bouche vigoureusement pour effacer le souvenir de sa récente faiblesse, elle se dirigea près des débris d'une maison complètement détruite. Ne restait plus qu'un amas de morceaux de béton et d'objets hétéroclites dispersés dans une mare de boue.

— Pa rète laa, li danjere, disait une voix masculine. (Il ne faut pas rester ici, c'est dangereux).

Puis elle entendit des sanglots étouffés qui se changèrent bientôt en hurlement de douleur. Une jeune fille en larmes venait de perdre toute sa famille à l'âge de seulement neuf ans.

— Ta jambe semble être blessée, dit l'homme à l'enfant, laisse-moi la regarder de plus près, je t'en prie... Ki jan ou rele? (Comment t'appelles-tu?)

— Béatrice.

— Très bien, Béatrice... Maintenant, laisse-moi te porter jusqu'à l'hôpital, tu veux bien?

Et il la prit dans ses bras. De dos, Stella l'observa et reconnut instantanément Emmanuel Simard. «Comment un ange peut-il être si vulgaire, si doux et si respectueux à la fois?», se demanda-t-elle.

Manu venait de gagner haut la main son pari. À partir de ce moment, soit deux heures après leur rencontre, Stella commença à tomber sous son charme. Une douce folie à la fois virulente et bienfaitrice se logea dans son esprit, s'immisça dans son cœur et dans toutes les parcelles de son corps, lorsqu'il entama, guitare au cou, une de ses chansons préférées de Paul Piché. Elle avait enfin trouvé son port, son pays : Emmanuel Simard, l'homme de sa vie...

Chapitre 44

Rendre grâce / Lwanj

— Maybe, puis-je savoir pourquoi m’as-tu fait revenir si tôt ? demandai-je, contrariée.
— Cette histoire t’intéresse tellement ?
— Oui, c’est une belle histoire, dis-je, rêveuse.
— Peut-être devrais-tu plutôt t’intéresser à ta propre histoire !
— Mon histoire est sans histoire, ripostai-je d’un ton monotone.
— Au contraire, ton histoire est loin d’être banale. C’est peut-être parce que tu t’en es désintéressée que tu en es venue à la trouver aussi peu captivante. Viens te coucher au pied de ton arbre préféré et ferme les yeux...

À son expression, je compris rapidement qu’elle ne m’offrait aucune autre alternative. Je l’écoutai, exténuée, voulant à tout prix éviter toute discorde avec elle. Je me couchai donc sur le dos, étendue sur le tapis de feuilles multicolores, décoré par l’automne qui se faisait roi.

— Pour retrouver la joie de vivre, tu dois apprendre à rendre grâce à toutes les personnes importantes que tu as croisées dans ta vie. Commençons par Père Robert, me proposa l’araignée.

— Hum... c’est lui qui m’a donné mon foutu nom !

— Ton foutu nom... Enlève le mot foutu de ta phrase. Est-ce que tu te rappelles d’une des tactiques pacifiques que tu utilisais pour te défendre de tes assaillants ?

— Non...

— Réfléchis encore... Rappelle-toi d’Albert, le chef du gang de ton école... Quel jeu de mots faisais-tu avec ton prénom lorsqu’il te contrariait ?

— Ah oui ! Dans ma tête, je disais : «Aly chia toute sa merde sur ta langue de stupide connard à sa maman».

— Joli jeu de mots, brillante Alychia ! Aurais-tu pu faire ça avec un autre prénom ?

— Non, je te l’accorde... et aussi, Père Robert m’a appris un tas de choses. Il était comme un père, pour moi.

— Très bien... As-tu remarqué que tous les prénoms de tes enfants se terminent par le son «a» ?

— Ah non ! Je ne l’avais pas réalisé !

— C’est donc signe que tu ne détestes pas complètement ton prénom ! Et Géraldine, maintenant ?

— Euh... C’était ma première véritable amie, en Haïti ! Mais elle est devenue une vraie salope, une fois adulte.

— Aie ! lançai-je après que Maybe m’ait mordillée.

— Elle t’a quand même appris l’amitié. Aussi, c’est grâce à elle que tu as connu ton mari. Et Albertine ?

— Albertine... Du primaire jusqu’à mes dix-huit ans, elle ne m’a apporté que des ennuis !

— Tu veux que je te morde plus fort ?

— Attends un peu, ce n’est pas facile... Je vais y aller pour la combativité...

— Excellent ! En te taquinant, elle t’a obligée à apprendre à te défendre. Tu fais de grands progrès d’autoanalyse ! Continue ! Autour de Mireille, à présent.

— Ah ! Mireille ! La première amie que j’ai eue à Saint-Hyacinthe ! Celle qui sans même me connaître, n’a pas hésité à me défendre au travail contre un client qui m’injurait ! Je la remercie pour tous les fous rires qu’on a partagés... Mais en même temps, je m’en veux de l’avoir abandonnée.

— Tu sauras que ce ne sont pas toutes les amitiés qui sont faites pour durer. Certaines sont passagères, d’autres ponctuelles ou circonstancielles, alors que les amitiés privilégiées sont éternelles. Et qu’en est-il de Stéphanie ?

— Stéphanie, la femme de défis ! Je la remercie pour son dévouement envers moi et tout le courage qu’elle m’a insufflé.

— Et Célestine ?

— La belle Célestine, qui me rappelle ma mère... Je la remercie d’être comme une sœur pour moi.

— Jean-Claude et Émeline ?

— Je les gratifie d’avoir servi de bon modèle de parents, pour moi. Je les ai aimés d’un amour filial.

— Tes beaux-parents ?

— Merci d’avoir mis au monde le plus gentil et le plus beau des hommes, mon Trésor blanc, Adam.

— Tes enfants ?

— Je les remercie pour tout ce qu’ils sont. Ils m’ont aidée à me sentir indispensable...

— Alychia, loin de moi l’idée de te décevoir, mais personne n’est indispensable. Chacun est unique, mais personne n’est irremplaçable.

— C’est vrai, mais cette croyance, qu’elle soit vraie ou non, m’a poussée à me surpasser pour devenir un modèle inspirant pour eux... Sauf qu’aujourd’hui, je ne suis plus pour eux un exemple reluisant, constatai-je avec regret.

— Tout peut changer, Alychia... Ton avenir est entre tes mains, mais surtout, entre tes pensées... Et Adam ?

— Il m’a montré l’amour. En m’aimant aussi intensément, il m’a prouvé que je valais la peine d’être aimée. Il m’a appris à réaliser que j’avais, moi aussi, ma place au soleil.

— Et ton père, Xu Lang ?

— Je ne le connais pas... Il m’a donné mon teint jaune et mes yeux bridés...

— C’est un remerciement, ça ?

— Non, une constatation.

— D’accord pour Xu Lang, on y reviendra plus tard...

— Et ta mère ?

— Elle m’a donné la vie !

— C’est tout ?

— Oui, c’est tout.

— Maintenant, ouvre tes yeux et regarde autour de toi.

Lorsque j’ouvris les yeux, je me sentis aussi légère qu’une plume. Le point qui me taraudait le plexus depuis près de huit cents jours semblait vouloir s’estomper. Emprisonnée dans un tissu vaporeux dont je reconnus immédiatement la texture, je devinai que Maybe m’avait piégée dans une immense toile d’araignée d’au moins six mètres de longueur et huit de largeur.

Incapable de me lever complètement, je réussis à soulever légèrement la tête et le torse. C’est alors que je pus constater que la magnifique toile qui m’enveloppait était tissée en forme de cœur. Maybe, qui vint me chatouiller le nez, se servait de celui-ci comme d’un trampoline, attachée à son fil et sautillant sur mon matelas nasal retroussé.

— Devine ki sa mwen te trase ? (Devine ce que je t’ai dessiné ?)

— C’est un cœur, Maybe, c’est un cœur...

— Bravo, pitit fi mwen. Gen kè kontan kounye a...(Bravo, ma petite fille. Sois heureuse, maintenant...)

Et Maybe exécuta un dernier saut infiniment long, à des années-lumière de ma vue. VLAN ! Elle était partie pour de bon.

— *Manman ! Manman !* Tu m’as aussi donné tout ton cœur ! Je m’excuse de ne pas te l’avoir dit, tout à l’heure... Je ne savais pas que Maybe et toi...

Incapable de parler, j’éclatai en sanglots, créant des rivières de larmes qui alourdissaient les fils de la toile, sans toutefois la détruire. Trente mètres cubes d’eau à la minute s’y déversaient ; mes larmes ne réussissaient qu’à perler sur la toile humidifiée par mes sanglots, scintillant d’une lumière argentée au contact des rayons du soleil qui la transperçaient. Je m’assoupis, inondée par mes larmes pendant encore quelques heures.

L’araignée dans ton plafond / Arenyen nan plafon an

Je suis l’araignée dans ton plafond

Je te persécute dans ta tête

Et te pose des milliers de questions

T'incitant à mille réflexions
Je suis l'araignée et je suis bête
Logée dans ton cœur, tissant sa toile
Et si tu le veux, je serai étoile...
Dans ma voûte fragile, à la fois forte
Je te garderai, tant que tu veux
Du moins aussi bien que faire se peut...
Pour éviter que le diable ne t'emporte
J'irai même jusqu'à frapper à sa porte
Le menacerai de mon venin
Et s'il me résiste, j'irai voir Dieu...
Mon fil argenté sera mon arme
Mon amour pour toi sera ma flamme
Il s'y brûlera s'il est vilain
Car tu es mon fil ombilical
Mon amour pour toi est viscéral...
Le lien entre une mère et son enfant
Jamais ne sera un jour brisé
Quoique cette mère ou cet enfant
Se soit dispersé, par tous les vents
Dans une mystique voie lactée
Ou dans une lointaine contrée
Un jour, oui, ils vont se retrouver
Encore à sourire et à s'aimer

Lorsque je me réveillai, toujours emprisonnée dans mon piège, une enveloppe rose bonbon m'était adressée. Je la décachetai lentement, prenant bien soin de ne pas trop la déchirer. Je n'en croyais pas mes yeux ! Ma mère, illettrée de son vivant, m'avait dédié un poignant témoignage, l'un des plus beaux poèmes, à mes yeux, qu'on puisse offrir à sa fille...

Nos aïeux

Nous avons marché longtemps, longtemps
Sans nos petits, sans nos racines
Mais nous avons prié pour rester debout
Nous avons souffert beaucoup pour un pays étranger
Mais l'esprit nous a dit :
«Peuple africain, tu as quitté ton pays, mais ton pays ne t'a pas quitté
Il est toujours au-dedans de toi...
Reste debout pour les enfants qui viendront
Reste debout, pour ne pas mourir
Liberté, liberté
Après le vent, c'est le calme...»
Ma fille, j'entends des voix

Qui viennent de l'au-delà
Un souffle à mon oreille
Une brise du ciel
Ce sont les fantômes du passé
Qu'on tente d'oublier
Ils murmurent liberté
Ils parlent de liberté
Ils hurlent liberté...
Ma fille, aime la vie
En l'honneur de tes aïeux
Si le désespoir vient te foudroyer
Rappelle-toi que...
Sous les cendres, le feu n'est pas mort
Dans tes veines, le sang coule encore
Même l'arbre blessé dans son cœur
Survit grâce à ses racines
Fais appel à tes origines
Et réinvente l'histoire
Je t'aime infiniment... Ta mère, Bérengère xoxoxo

Chapitre 45

Mon scénario / Senaryo mwen

— Bonjour. Je peux entrer en toi ? entendis-je.

Décontenancée, pensant qu'il ne s'agissait que d'un rêve, je me réveillai et ouvris les yeux. C'est alors qu'à dix centimètres de mes yeux, je perçus une petite étincelle dorée, à l'image d'une étoile miniature.

— Hum... hésitai-je, songeuse et à demi-éveillée.

— Avec moi, tu entendas avec tes oreilles et tes yeux, et tu verras avec tes yeux et tes oreilles, expliqua la voix.

— Tu sembles être une bonne énergie, pas trop malicieuse... Mais d'abord, j'aimerais voir ton visage.

— OK, pourquoi pas ? Imagine-toi auprès de Toussaint, ton ancien chien... Tu arrives à le voir ?

— Non, je n'arrive qu'à voir une chatte blanche tachetée noir et brun, comme si elle était devant moi...

— Ce n'est pas grave, ça fera tout de même l'affaire... Maintenant, suis-la.

La chatte ressemblant étrangement à Latache était assise docilement. Lorsqu'elle me vit lui sourire, elle sauta sur mon piège voilé et tenta d'en étirer les fils avec sa petite gueule, mais en vain. Elle commença ensuite à y enfouir chacun des fils de la toile et à les mâchouiller, ce qui dura une bonne dizaine d'heures. Après avoir réussi à me délivrer, elle régurgita une gigantesque boule de toile, aussi grosse qu'une citrouille d'un mètre de diamètre.

Ceci fait, elle courut vers la sortie de la cour. Une grosse balle de laine la titillait en plein milieu du chemin, situé derrière une barrière qui lui bloquait le passage. Avec empressement, elle se faufila sous celle-ci.

— Non ! criai-je pour l'en dissuader. Reviens ici !

Et je sautai par-dessus la clôture pour me lancer à sa rescousse. Mais au même moment, une rutilante Porsche 911 filait à toute vitesse. Et BOUM ! Couchée sur le dos, je vis un homme se pencher vers moi.

— Ça va, Alychia ?

Malgré une grave commotion due à l'impact de la voiture qui venait de me frapper, je reconnus l'homme qui me parlait. Il semblait triste et désemparé. Terriblement fatigué, il posa sur moi des yeux aussi désespérés que cernés.

— Je m'excuse pour Clodia...

— Yvan Lebrun... dis-je faiblement. C'est à cause de vous que je n'arrive plus à me relever ?

— Oui... tout à fait.

— Et que me voulez-vous donc ?

— Vous avez d'autres enfants ?

— Oui, j'en ai deux autres : Joshua et Thalia.

— Pourquoi agissez-vous comme si vous les aviez également perdus ?

— Mais qu'est-ce que vous voulez dire ? demandai-je poliment, incapable de la moindre colère.

— Vous vous rappelez de la dernière fois que vous avez joué à un jeu de société avec eux, que vous avez fait une sortie spéciale, ou que vous avez éclaté de rire en leur présence ?

— Hum...

— Alors, c'est comme si vous les aviez perdus et cela me rend profondément triste, d'autant plus que vous avez déjà perdu une enfant par ma faute.

— ...

— Bientôt, je vais m'en aller très loin d'ici. Mais avant, si vous le désirez, je peux entrer en vous et vous aider. Si tel n'est pas votre souhait, alors je partirai ailleurs, là où mon âme me guidera... Mais d'abord, vous devez la laisser partir.

— De qui parlez-vous ?

— De votre fille Clodia.

— Mais elle est déjà partie ! Ça fait déjà deux ans... Je ne comprends rien à ce que vous dites.

— Pour vos yeux d'humaine, elle est partie. Mais votre peine est si profonde qu'elle a décidé de rester auprès de vous, de la meilleure façon qu'elle le pouvait.

— C'est faux.

— Mais non, c'est tout à fait vrai, et vous le savez très bien. Chaque jour, elle retourne jouer dans sa chambre qui est restée figée dans le temps. Depuis tout ce temps, vous n'avez apporté aucune modification à

cette pièce. Vous refusez même de l'épousseter, par crainte d'y chasser la moindre parcelle de souvenirs. Mais sachez que l'âme est immortelle, seul le corps est éphémère...

Monsieur Lebrun disait vrai. Mes joues à peine séchées se mouillèrent à nouveau d'une pluie de larmes. Aveuglée par toute cette eau saline qui me brouillait la vue, je frottai mes yeux et aperçus Rosita assise dans le fossé, en train de caresser un Berger Anglais. C'est fou ce qu'il me faisait penser à Toussaint !

— Tu as changé d'animal de compagnie ? lui demandai-je en sanglotant.

— Non, non ! C'est juste que Latache n'aime pas vraiment le nouveau corps qu'on lui a assigné.

Donc parfois, elle revient à son ancienne silhouette, le temps de s'habituer.

— Ah bon ! Et tu as terminé ton bouquin ?

— Oui...

— Et qu'est-il arrivé à Stella ? Est-ce qu'elle a fini par écrire son livre ?

— Oui, bien sûr !

— Et son histoire ressemble à celle du Petit Prince de Saint-Exupéry ?

— Non, pas du tout. C'est encore mieux que ça, puisqu'il s'agit de sa propre création, une œuvre originale encore plus extraordinaire, puisqu'elle s'est inspirée de sa propre unicité et de sa propre vérité. Nul autre qu'elle aurait pu écrire un tel récit !

— Et elle est allée le montrer au psychiatre de l'hôpital qui l'écoutait avec mépris et condescendance... le docteur Bashour ?

— Non, à quoi bon ! Par pur orgueil, question de flatter son ego ? La vie est beaucoup plus belle et agréable lorsqu'on a le sentiment de n'avoir rien à prouver à qui que ce soit, incluant soi-même.

— Toujours aussi pleine de sagesse !

— Et toi, à ce que je vois... tu as retrouvé ta taille de guêpe ?

— Il semble que oui ! Dis donc, quel est le titre du livre de Stella ?

— Le jour où j'ai perdu la tête...

— Ah ! Mais oui ! Elle l'a écrit suite au suicide de son ex-copain...

— Non, tu n'y es vraiment pas ! Elle l'a écrit après qu'Emmanuel Simard lui ait fait perdre la tête... Tu sais ce qui l'a rendue follement amoureuse de lui ?

— Lorsqu'elle l'a aperçu en train de sauver la jeune haïtienne des décombres ?

— Non... mais peu de temps après. C'est plus précisément, le soir même, quand il a pris sa guitare sèche et qu'il a chanté «Essaye donc pas», de Paul Piché. Il a modifié quelques paroles de la chanson, sans même connaître l'histoire de celle pour qui il a eu un coup de foudre... Tu veux que je te chante sa version ?

— Bien sûr.

*«Essaye donc pas d'écrire ta vie
Comme le ferait Saint-Exupéry
Exupéry, y'a jamais su
Tout le courage qu'il t'a fallu
Pour tomber dans mes bras
Essaye pas, essaye donc pas...»*

— C'est une belle histoire...

— La tienne aussi est pas mal. Tu veux en connaître la suite ?

— Allez, je suis prête...

Juste avant de mourir d'une crise de cœur, Xu Lang avait fait le vœu de retourner un jour en Haïti. Il l'espérait coûte que coûte... C'est ainsi que près de onze mois plus tard, le 18 mai 1975, un beau petit garçon naquit, issu d'une mère texane et d'un père originaire d'Hudson...

Mon scénario / senaryo mwen

Dans mon scénario
En solo, duo, trio, ou je ne sais trop
Les mots veulent parler
Les maux veulent parler
Je pleure, je colère et je crie
Je meurs, je ris et revis
Je ne veux plus me taire
Je ne peux plus me terre
Des mots sur les maux
Des maux sur les mots
Jetées aux poubelles
Toutes les ficelles
Pièges qui m'enchaînent
Soudées à mes peines...
Je ne suis plus poubelle
Je deviens plus belle
Je suis, je suis
Et cela me suffit
Je ne suis plus coulisse
Je suis scénario
Oui, c'est moi l'artiste
Qui joue, qui rit, qui pleure
Sous les projecteurs
Mon propre numéro...
Je ne peux te le donner
Il est mien
Tu ne peux le dupliquer
Et c'est bien
Mais toi, mais toi, que feras-tu du tien?

Chapitre 46

La délivrance / Akouchman

— Et qu'est-ce qu'il t'a apporté, Xu Lang ? me questionna Rosita tout en flattant le Berger Anglais.
— La vie... et le grand amour... répondis-je, ébahie, sidérée de connaître le dénouement de ma propre histoire.
— Au revoir, maman chérie d'amour...
— Au revoir, ma puce... Je t'aime gros comme un arc-en-ciel tout en couleurs. Au revoir, Toussaint, sanglotai-je, mais cette fois-ci, de bonheur, le cœur serein quant à l'avenir, sachant que ma fille était en lieu sûr auprès de ma mère, de son chien et, sûrement, d'anges bienveillants ; peut-être même de cet illustre Jésus, ou encore mieux... de Bouddah, l'éternel obèse heureux.

Rosita

Ne pleure pas, maman
Rosita est avec toi
Accroche-toi à son bras...
Souris, maintenant
Et va faire ta vie
Avec ton mari
Et tes deux enfants...
Ne gâche pas le temps
Vilain garnement
Qui file, hâtif
Tel un fugitif
Après mauvais coup...
Tous ces rendez-vous
Qui n'ont pas eu lieu
Tous ces mots d'amour
Même les pernicioeux
Se retrouvent un jour
À nous colorier
De noir ou de gris
Et de rouge aussi
De mauve, de doré
De jaune, d'orangé...
Sèche tes pleurs, maman
Rosita, c'est moi
Ta tendre Clodia...
Si tu le veux bien
Laisse-moi partir
Et mourir ma vie
Parce que tu m'aimes, hein ?

Mets-toi un sourire
Je n'serai jamais loin...
Donne-moi rendez-vous
Sous l'arbre pleureur
Peu importe l'heure
Il sera le bijou
Qui pleure notre ennui
Et nos rires aussi
Je t'aime maman
Adieu, maintenant...

Yvan Lebrun était debout devant moi et me gratifiait d'un sourire, même s'il avait toujours ce regard triste.

— Yvan Lebrun, je vous pardonne... Vous n'avez pas besoin d'entrer en moi. Allez dans la lumière retrouver votre fille perdue et tous ceux qui vous attendent à bras ouverts. Vous voyez le saule pleureur, là-bas ? le questionnai-je en pointant l'arbre de mon index.

— Oui... je vois.

— Je crois que c'est un bon endroit pour vous évader d'ici. Cet arbre m'a été d'un grand secours ; il le sera peut-être pour vous aussi.

— Très bien, Stella... Merci... Au compte de trois, vous ne vous rappellerez plus rien de ce que vous avez vécu ici au cours des trois cent soixante-cinq derniers jours. À mon signal, vous vous réveillerez dans votre maison, à 20h30 précises, le 1er novembre 2008. Un... deux... trois...

Chapitre 47

Nouveau départ / Nouvo kòmansman

Ce vendredi-là, Alychia se pare de son plus joli déshabillé aux yeux de son Trésor blanc, celui qui lui est fidèle depuis trente-trois ans, qui change, se creuse de rides, se gonfle de courbures ou de vergetures suite aux grossesses et aux intempéries de la vie, accumule le poids des jours et des émotions, ou rétrécit à force de régimes et d'exercices... bref, celui qui la suit chaque jour de sa vie : son corps à nu, mélange d'ébène et de jaune d'Asie.

Thalia et Joshua se font garder par leurs grands-parents durant tout le week-end. Ils passeront une journée au Cosmodôme, à Laval, et une autre au Biodôme et au Centre de sciences de Montréal.

Ce soir-là, lorsqu'Adam revient tardivement de son travail, il est fort fatigué. Il se rend directement au sous-sol pour y porter son uniforme, car Alychia ne supporte pas l'odeur de vache qui y est incrustée à la fin de la journée. Comme à l'habitude, il saute ensuite dans la douche pour se réveiller et se revigorer.

Lorsqu'il se rend dans la salle à manger, il remarque qu'un petit mot l'attend sur la table :

«Voici un bon riz créole au poulet et aux légumes que tu peux faire chauffer au micro-ondes. Prends ton temps pour le manger. J'arriverai vers 21h30 avec le dessert.

Je t'aime... Alychia xoxoxo»

Tout en mangeant, Adam se remémore le temps où Alychia et lui s'écrivaient des petits mots doux qu'ils cachaient çà et là : dans leur boîte à goûter, le coffre à gants de la voiture, sous l'oreiller, sur le banc de scie de la remise... «C'était le bon vieux temps, se dit-il. Se pourrait-il que ce soit aujourd'hui le présage d'un temps nouveau ?»

Durant toute la semaine, Alychia avait déployé des efforts considérables pour se montrer plus attentive et attentionnée envers ses enfants et lui. «Est-ce que tu vas enfin retrouver ton sourire, Sunny Smile ?» Devant cette interrogation, Adam s'agenouille par terre, joint ses mains en signe de recueillement et récite une vieille prière, en anglais, que sa grand-mère paternelle lui avait apprise, lui qui n'avait adressé aucune requête ou prière à Dieu depuis belle lurette :

*«Mon Dieu, donne-moi la sérénité
d'accepter les choses que je ne peux pas changer,
le courage de changer les choses que je peux
et la sagesse d'en connaître la différence.»*

Il est à présent 21h15. Il décide d'écrire un mot à Alychia et d'aller le cacher immédiatement sous son oreiller, avant qu'elle revienne de chez ses parents.

— Well, well, the light of the corridor is open, remarque-t-il, une fois au pied de l'escalier.

Il gravit les marches une à une et arrivé au sommet, il aperçoit une dizaine de manges alignées en deux rangées sur le tapis vert du corridor menant aux quatre chambres. Au bout de ce chemin inusité se trouve un fruit dont il raffole encore plus que la mange : sa douce et tendre Alychia...

L'illusion / Ilizyon an

*Je t'attendais en haut de l'escalier
Assise, tel un bouddha sur le tapis vert
Vert d'espoir pour le temps qui a passé hier
Le cœur à nu après le dur hiver...
Je t'ai appelé et te voilà
Dans le corridor qui viens vers moi
Je suis Ève dans son habit*

Tout ornée de jaune et d'ébène me voici...
 Seule pour parure, pendentif au cou
 Qui s'annonce d'or, promesse de soleil
 Sur alliances ternes, qui déjà la veille
 N'étaient plus désormais bijoux...
 «Enlève ta parure, homme que j'ai aimé»
 Tu deviens Adam, un brin médusé
 Et je te demande : «Veux-tu bien danser ?»
 «Sans musique aucune ?», as-tu répliqué
 «Nous serons musique, t'ai-je répondu
 Le rythme de la vie, nous ne l'entendions plus
 Dansons corps à cœur, cœur à corps
 Faisons fi du bruit de dehors...»
 Notre danse se poursuit corps et âme
 Toi qui te fais homme, moi qui me fais femme
 Cette valse sacrée est nommée amour
 Une douce volupté, soudain, se fait jour...
 Nous ne faisons qu'un
 Respirons le même parfum
 Toi blanc, moi jaune et noire
 Matin et soir
 Moi femme, toi homme
 Le serpent ou la pomme
 Toi qui prends, moi qui donne
 Moi qui rêve, toi qui raisonnes
 Toi qui lucides, moi qui folie
 Ainsi va la vie, ainsi est la vie...
 Et le temps d'un printemps
 Nos semences ont poussé
 Je suis devenue champ
 Je suis devenue chant
 Et toi brise d'été...
 Et l'automne arrivé
 L'amour n'était pas mort
 Il n'était que caché
 Tout près de l'ours qui dort...
 Et l'hiver enneigé
 A voilé tout mon champ
 Mais je sais que ce n'est
 Que l'illusion du temps...
 Printemps précédera
 Été qui fleurira
 Automne frais tombera
 Et l'hiver blanc suivra...

On vit, on meurt
On rit, on pleure
Ainsi va la vie
Ainsi est la vie.

Enlacés et repus d'amour, baignant dans nos larmes salines et nos eaux corporelles, nous sanglotons en même temps que nous rions de bonheur...

— Je suis désolé d'avoir oublié de refermer la barrière, Sunny Smile...

— Et moi, je suis désolée de te l'avoir reproché tout ce temps... Si tu veux, demain, on défait la chambre de Clodie et on la rénove pour en faire une salle d'entraînement, qu'en dis-tu?

— Wonderful!

— Dis donc, Trésor blanc, qu'est-ce que tu cachais dans ta main?

— Attends, je reviens; je l'ai échappé dans le corridor en te voyant.

De retour à la chambre qui a retrouvé son énergie apaisante et joyeuse d'autrefois, elle qui depuis deux ans, était plongée dans une atmosphère ternie par la tristesse et le ressentiment, Adam revient avec son petit bout de papier où il avait gribouillé ces quelques mots: «Je t'aime Sunny Smile...»

— Moi aussi je t'aime, Trésor blanc...

À ces mots, nous nous endormons paisiblement, blottis l'un contre l'autre durant toute la nuit...

Naufrage / Nofraj

Il a venté, venté, venté sur mes voiles
J'étais parée, parée pour la rivière
Ils m'ont poussée, poussée jusqu'à la mer
Qu'ai-je donc fait aux étoiles
Pour que j'hérite de ce guet-apens
Pour qu'on me jette dans le néant?
Et j'ai vogué, vogué sans boussole
Sur les vagues qui dansaient ma peur
Laissant loin derrière mes bonheurs
J'ai cru, j'ai su, j'ai cru devenir folle
Qu'ai-je donc fait au ciel
Pour qu'on me violente avec zèle?
Et j'ai plongé, plongé de tristesse
Dans le courant me menant à droite, à gauche
Fracassant ma proue sur les vastes roches
Brisée par toutes ces fausses caresses
Qu'ai-je donc fait à la Terre
Pour espérer demain et pleurer hier?
Noyée, noyée dans les larmes du géant
Je me croyais morte, comme ces coquillages
L'instant d'une seconde, j'ai vu ton visage
Tout d'un coup s'arrête le temps
Qu'ai-je donc fait à la vie
Pour mériter ta mélodie?

Et j'ai soulevé, soulevé ma coque entière
J'avais la force d'un Titan
Je sortis haute ma tête, valsant
Sur cette surface singulière
Dis-moi, qu'est-ce qu'est la vie
Sinon une danse infinie ?

Chapitre 48

J'ai appris / Mwen te aprann...

Le lendemain matin, alors qu'Adam va acheter des accessoires, des outils, des produits et différents matériaux pour rénover l'ancienne chambre de Clodia, il s'arrête à la librairie du coin, comme ça, sans raison, uniquement guidé par son instinct. Il fouine parmi les livres placés sur les étagères, tout juste à l'entrée de la boutique. Attiré par un bouquin à la couverture jaune, il le prend et l'examine consciencieusement... Une araignée porte-croix est pendue au bout d'un fil, au-dessus d'un livre ouvert ayant pour titre : «Le jour où j'ai perdu la tête», d'une auteure émergente du nom de Stella Beausoleil. Intuitivement, il décide de l'acheter pour l'offrir à sa bien-aimée.

— Ça vous fera vingt-deux dollars cinquante-six, Monsieur.

— Merci. Bonne journée !

— *I have a great surprise for you ! s'empresse-t-il de crier à Alychia, dès qu'il met les pieds dans l'entrée.*

— *Ah... Toi, et tes surprises ! Qu'est-ce que tu caches derrière ton dos ? demande-t-elle en se précipitant vers lui.*

Adam lui présente alors le roman qu'il a déniché.

— *«Le jour où j'ai perdu la tête», lit-elle à voix haute. Je crois que ce titre me dit quelque chose... Merci, Trésor blanc. Tu permets que je le feuillette ?*

— *Certainement, comme tu veux, Sunny Love.*

Puis elle lit la première page à voix haute, commençant par le proverbe : «Si tu fais germer ce qui est en toi, ce qui est en toi assurera ton salut. Si tu ne fais pas germer ce qui est en toi, ce qui ne germera pas te détruira» - Jésus Christ.

En ce samedi, aucune rénovation ne fut amorcée, Alychia préférant consacrer toute cette journée à la lecture de son nouveau livre, de la première à la toute dernière page. Elle lisait un chapitre à voix haute, et Adam lisait le suivant. Complètement captivés par l'histoire, ils se commandèrent une pizza au restaurant Bravo pizzeria pour le dîner et des mets chinois pour le souper, histoire de ne perdre aucune minute à cuisiner et de terminer à tout prix le roman de leur nouvelle écrivaine fétiche.

Vers 23h00, ils en étaient presque à la fin du récit, qu'ils décidèrent de lire simultanément :

«Depuis le jour où j'ai perdu la tête...

J'ai appris à accepter de tomber, que la chute est parfois nécessaire pour mieux se relever, que l'erreur est une occasion de plus pour évoluer; que la folie n'est pas toujours si loin de la réalité et de la raison, que les mots sont relatifs à notre jugement et nos perceptions, qu'il n'y a parfois pas de mots pour expliquer nos expériences, notre foi et nos souffrances...

J'ai appris à mieux m'écouter et j'espère ainsi offrir une meilleure écoute aux autres. J'ai appris que ce qui nous offense chez les autres ou ce qu'on admire d'eux est souvent le reflet de ce que nous sommes, de nos propres défis, de ce à quoi nous aspirons ou voulons nous éloigner.

J'ai appris que dans la paix, l'ouverture, la patience, l'observation et la contemplation, la vie nous apporte plusieurs réponses et nous envoie des alliés pour nous aider à poursuivre notre quête.

J'ai appris que la vie n'est pas un combat, mais un jeu rempli de surprises et de défis... Depuis toujours, nous jouons sur cette planche de vie. Et je crois que sur celle-ci, rien n'est immuable... Nous pouvons à tout moment en changer les règles pour le bien de notre évolution...

Stella Beausoleil, le 29 novembre 2007»

Chapitre 49

Mes pas / Pa mwen...

J'ai marché au bord de mer
Pas et traces de semelles derrière
Pas lourds et légers à la fois
Lourds de ce que je laissais derrière moi
Et légers devant
Le présent voulant se faire roi...
Mais je marchais la tête haute
Forte de mes succès et de mes fautes
Le murmure des vagues chantait
Et si Dieu, ce mystérieux, avait
Choisi de se fragmenter à l'infini
En toi, en moi, et en tout ce qui est vie
En chaque élément animé et ce qui ne semble pas l'être
Pour faire l'expérience de tout ce qu'il est ?
Quand je revins sereine,
Devant cette mer qui se déchaîne
Et la tendre caresse du vent
Qui scelle en moi la conviction
Du lien sacré de toute chose
Avec chacun de soi
La mer avait léché plusieurs de mes pas...
Pourtant je me les rappelle
J'ai souvenir de ce passé
Qui est à la fois derrière et devant
Que ferai-je donc, maintenant, de ce présent que je dessine ?
Ces pas sont mes joies et mes peines
Mes certitudes et mes doutes
Mes peurs et ma foi
Mes expériences et mes rêves...
Même si mes yeux ne les voient plus
Ils sont bien là, ancrés en moi
Prêts à ressurgir dans les tempêtes ou les accalmies
Quand je converse avec un ami
Ou que je me blesse auprès de l'ennemi...
Je les pensais classés dans des tiroirs
Les grands séparés des petits
Les confiants distincts des timides
Les maladroits opposés aux élégants
Mais ils sont tous désordonnés sur mon chemin...
J'avance, quand parfois je recule
Et je recule quelquefois

Quand j'ai l'impression de prendre les devants...

Je choisis donc de voir la vie
Comme une ronde infinie
Je tourne en rond, mais j'apprends
Et je vis de chacun de mes pas...

Tout comme le dernier jour de la création de Dieu, le lendemain, jour dominical, fut consacré au repos. Mais vous devinez bien que celui-ci fut troublé par de nombreux cataclysmes propres aux amoureux qui s'aiment. Tsunamis, volcans, ouragans, séismes et tornades ; tous s'acharnèrent à tour de rôle dans la chambre des amants, à briser les malentendus, la rancœur et les non-dits des deux dernières années de noirceur, pour les métamorphoser en cris explosifs d'ivresse, de désir, d'abandon et de pardon libérateur...

Le pardon et l'amour... Est-ce donc cela, le plus majestueux des big bang humains que Dieu aurait créé ?

Et comme le disait si bien le jésuite français, paléontologue, théologien et philosophe Pierre Teilhard de Chardin, Stella Beausoleil conclut son récit par la sagesse suivante : «Un jour, lorsque nous aurons dompté les vents, les océans, les marées et la gravité, nous devons exploiter l'énergie de l'amour. Alors, pour la seconde fois dans l'histoire du monde, l'Homme aura découvert le feu.»

FIN

Vié paran-nou (Nos aïeux)

Nou kanalé lontan, pa pitit nou, pa rasin' nou
Min nou lapriyé pou nou rét' kanpé
Nou soufri enpil enpil pou péyi étranjé
Min l'espri-a di nou : « Pèp Kafrin kitè-ou
Péyi pa-ou
Min péyi-a toujou an dedan-ou
Min péyi-a kitè-ou...
Levé kanpé pou pitit-ou rivé
Levé kanpé pou ou-pa mouri
Libèté, libèté
Apré van, sé kòm... »
Pitit fi mwen, mwen tandé rèl ki vin pa bò lot bò
Yon souf nan zorey mwen, yon ti van ki sot nan cièl
Cé bòkò tan passé ké nap chaché blié
Yap palé anba chal de libèté, yap palé de libèté
Yap gémi libèté
Libèté, libèté, libèté, wô libèté
Pitit fi mwen, rinmin la vi
En l'oneù vié paran nou
Si désespwa vidé sou ou
Songé byen ke

En ba sand' nan, difé-a pa mouri
Nan ven' mwen san'an ap koulé ankò
Minm pyé bwa ki blésé nan keùm
Ap suviv gras a rasin'ni
Rélé origin' ou
É kréyé istwa'a ankò

Bibliographie

- Barthélémy Gérard et Barthélémy Mimi. 2010. *Haïti, La perle nue*. Montréal : Mémoire d'encrier, 95 p.
- Pluchon Pierre. 1974. *Haïti République Caraïbe*. Paris : École des Loisirs, 120 p.
- Comité Interministériel d'Aménagement du Territoire (CIAT). Novembre 2010. « Haïti demain Boucle Centre-Artibonite : objectifs et stratégies territoriales pour la reconstruction d'Haïti ». 82 p. En ligne. <http://ciat.gouv.ht/projets/projet-de-d%C3%A9veloppement-r%C3%A9gional-de-la-boucle-centre-artibonite-bca>. Consulté le 7 juin 2015.
- Danticat Edwige. 2008. *Adieu mon frère*. Paris : Grasset & Fasquelle, 342 p.
- Korkos Alain. 2009. *Le livre des combien*. Paris : De la Martinière Jeunesse, 2009, p. 43.
- Les rédacteurs de Modus Vivendi. 1995. *Le bonheur un jour à la fois*. Québec : Modus Vivendi. p. 15, p. 28, p. 38, p. 148, p. 159, p. 192, p. 225, p. 233, p. 250, p. 275.
- Allard Sophie. 2016. « Chasser les mauvais esprits ». Site Web La Presse +. Édition du 5 mars 2016, section Actualités, écran 15. En ligne. <<http://plus.lapresse.ca/screens/4591955e-3629-473c-8f6f-775a64a4d191%7ChDpVnl9Ysseg.html>>. Consulté le 30 avril 2016.
- Testa Olivier. 2015. « Une exposition photo pour protéger et valoriser le patrimoine naturel d'Haïti ». Suez environnement Magazine, article publié le 20 janvier 2015. En ligne. <<http://www.emag.suez-environnement.com/une-exposition-photo-pour-protéger-et-valoriser-le-patrimoine-naturel-dhaiti-27054>>. Consulté le 3 mai 2015.
- Laënnec Hurbon. 1987. « Comprendre Haïti ». Essai sur l'État, la nation, la culture. Site Web de l'Université du Québec à Chicoutimi. En ligne. <http://classiques.uqac.ca/contemporains/hurbon_laennec/comprendre_haiti/comprendre_haiti.html>. p. 138-152. Consulté le 21 janvier 2015.
- Françoise Morin. 1993. « Entre visibilité et invisibilité : les aléas identitaires des Haïtiens de New York et Montréal ». Site Web de l'Université du Québec à Chicoutimi. En ligne. <http://classiques.uqac.ca/contemporains/morin_francoise/entre_visibilite_invisibilite/entre_visibilite_invisibilite_texte.html>. Consulté le 30 janvier 2016.
- « Une autre histoire, Toussaint Louverture (1743-1803) ». Site Web Une autre histoire. En ligne. <<http://www.une-autre-histoire.org/toussaint-louverture-biographie/>>. Consulté le 3 juin 2015.
- « Toussaint Louverture ». Site Web Wikipédia. En ligne. <https://fr.wikipedia.org/wiki/Toussaint_Louverture>. Consulté le 29 avril 2015.
- « Haïti : entre dictature et pauvreté ». Site Web Radio-Canada. En ligne. <<https://ici.radio-canada.ca/nouvelles/dossiers/haiti/histoire2.shtml>>. Consulté le 20 août 2015.
- « Les cartes d'Haïti ». Site Web Haïti live. En ligne. <<http://fr.haiti-live.com/haiti/cartes.html>>. Consulté le 16 mai 2015.
- « Première République Noire Indépendante 1er janvier 1804 ». Site Web haiticulture.ch. En ligne. <<http://www.haiticulture.ch/Haiti.html>>. Consulté le 9 mai 2015.
- « Drapeau national d'Haïti ». Site Web haiticulture.ch. En ligne. <http://www.haiticulture.ch/Drapeau_national.html>. Consulté le 9 mai 2015.
- « Haïti, fiche signalétique ». Site Web Haiti culture. En ligne. <http://www.haiticulture.ch/Haiti_fiche_signalétique.html>. Consulté le 8 juin 2015.
- « Charlemagne Péralte ». Site Web Wikipédia. En ligne. <https://fr.wikipedia.org/wiki/Charlemagne_P%C3%A9ralte> Consulté le 5 juin 2015.
- « Expédition de Saint-Domingue ». Site Web Wikipédia. En ligne. <https://fr.wikipedia.org/wiki/Exp%C3%A9dition_de_Saint-Domingue>. Consulté de 5 juin 2015.
- Sophie Perchellet. « Haïti : Des siècles de colonisation et de domination ». Site Web CADTM.org. En ligne. <<http://cadtm.org/Haiti-Des-siecles-de-colonisation>>. Consulté le 7 juin 2015.
- « La sombre histoire d'une Haïti ouverte aux affaires ». Site Web Alter Presse. En ligne. <http://www.alterpresse.org/spip.php?article12943#Vj-yIfkve70>. Consulté le 7 juin 2016.
- Robert Pichette. Actes Du 22e Congrès International Des Sciences Généalogique et héraldique à Ottawa, 18 au 23 août 1996. « L'héraldique haïtienne sous le règne du roi Henry 1er ». p. 429-437. En ligne. <https://books.google.fr/books?id=8SjtPuppLtYC&pg=PA437&dq=Henri+Christophe&hl=fr&sa=X&ved=0ahUKewi-jcL-wNXMAhWhyoMKHZV_B7QQ6AEIzjAK#v=onepage&q=Henri%20Christophe&f=false>. Consulté le 25 mai 2015.

« Henri Christophe ». Site Web Wikipédia. En ligne. <https://fr.wikipedia.org/wiki/Henri_Christophe>. Consulté le 25 mai 2015.

« Jean-Jacques Dessalines ». Site Web Wikipédia. En ligne. <https://fr.wikipedia.org/wiki/Jean-Jacques_Dessalines>. Consulté le 4 mai 2015.

« Alexandre Pétion ». Site Web Wikipédia. En ligne. <https://fr.wikipedia.org/wiki/Alexandre_P%C3%A9tion>. Consulté le 4 mai 2015.

« Révoulution haïtienne ». Site Web Historiquement guerrier. En ligne. Paru le 19 mai 2015. <<http://historamania.canalblog.com/archives/2015/05/19/32080127.html>>. Consulté le 30 mai 2015.

Jean Métellus « Les Cacos-Portrait de révolutionnaires haïtiens ». Site Web Cases rebelles. En ligne. <http://www.cases-rebelles.org/les_cacos/>. Consulté le 2 juin 2016.

Site Web Haïti tourisme. En ligne. <<http://www.haititourisme.gouv.ht/la-nature/>>. Consulté le 21 mai 2015.

« Le vaudou ». Site Web akfa-asso.org. En ligne. <<http://www.blog-catholique.com/post/Vaudou>>. Consulté le 7 juillet 2015.

« D'où vient la croix sur cette araignée ? » Site Web Contenature.be. En ligne. <<http://contenature.be/tous-les-contes-de-nature/drou-vient-la-croix-sur-cette-araignee-epeire-diademe>>. Consulté le 10 juin 2015.

« L'épeire diadème ». Site Web Quel est cet animal? En ligne. <<http://www.quelestcetanimal.com/arachnides/lepeire-diademe/>>. Consulté le 3 juillet 2015.

« Les bourdons, gros insectes volants ». Site Web Bestioles.ca. En ligne. <<http://www.bestioles.ca/insectes/bourdons.html>>. Consulté le 22 juin 2015.

« Le bourdon est-il le mâle de l'abeille ? » Site Web Futura Sciences. En ligne. <<http://www.futura-sciences.com/magazines/nature/infos/qr/d/zoologie-bourdon-il-male-abeille-domestique-5988/>>. Consulté le 22 juin 2015.

« Les règles, le sang, l'impureté et les religions ». Site Web Raconte-moi l'histoire. En ligne. <<http://www.racontemoilhistoire.com/2015/08/09/les-regles-limpurete-les-religions/>>. Consulté le 18 juin 2015.

« Les femmes ont été considérées comme rituellement impures ». Site web women priest. En ligne. <<http://www.womenpriests.org/fr/traditio/unclean.asp>>. Consulté le 18 juin 2015.

